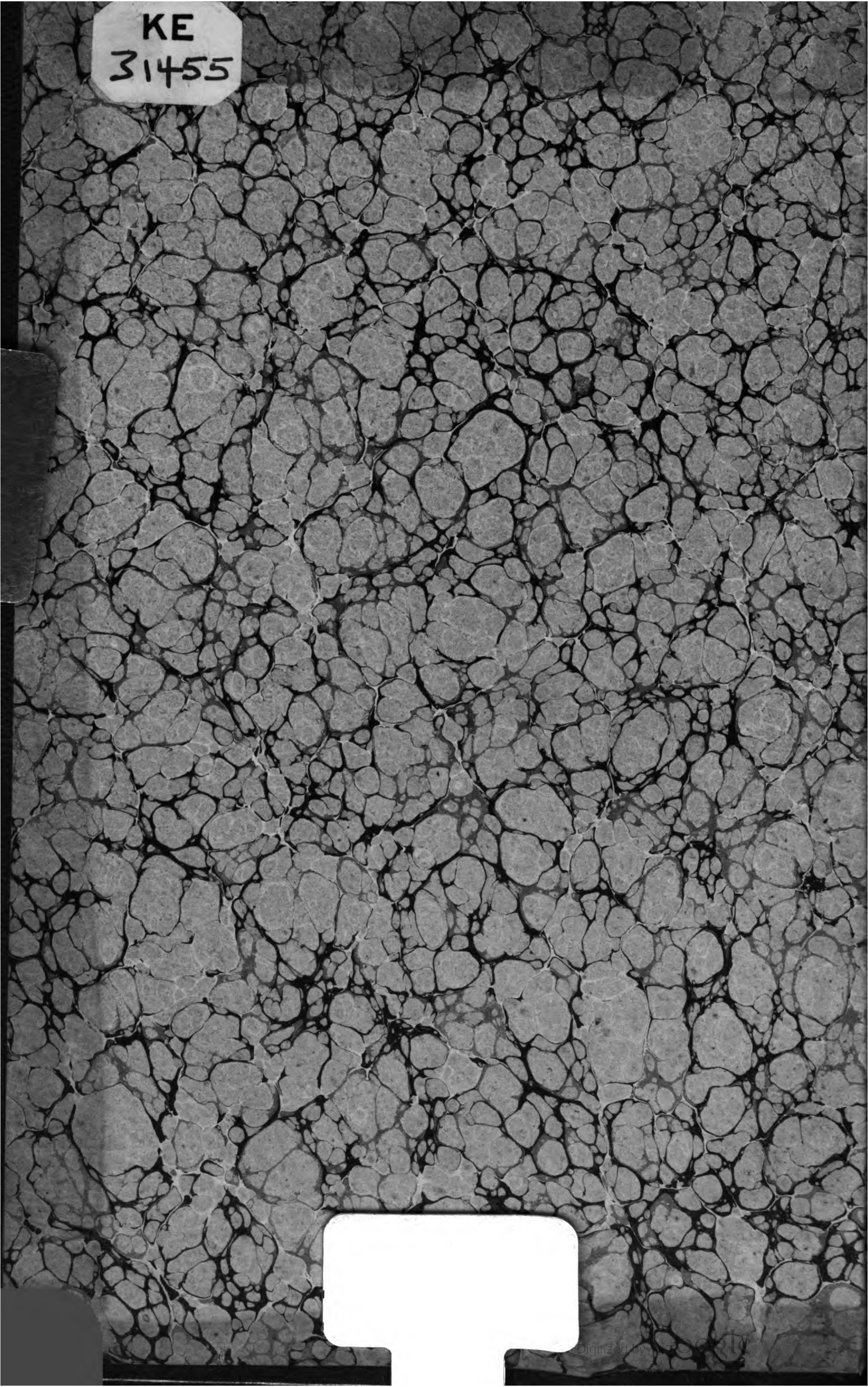
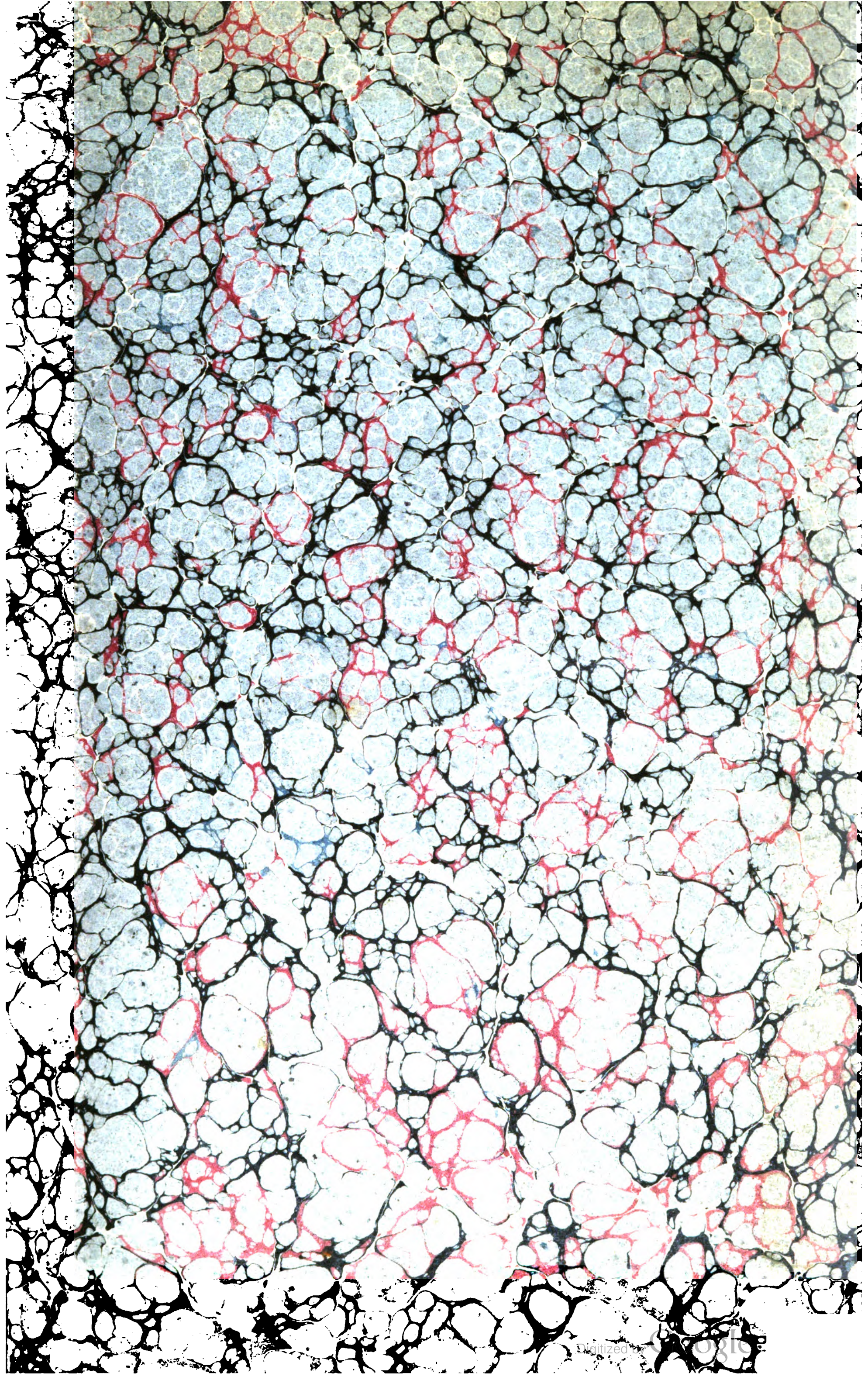


Les Chrétiens sous Néron

Mie Antonine Lecler


KE
31455



Donné par M. Dellame
à L. Fleuriet

GYMNASE MORAL D'ÉDUCATION

PUBLIÉ AVEC L'APPROBATION
ET SOUS LE PATRONAGE DE NN. SS. LES ÉVÊQUES DE QUIMPER,
DE RENNES ET DE SAINT-BRIEUC.



Une lyre d'ivoire à la main, il chante la ruine de Troie!









Enveloppée d'un blanc linceul, l'epouse d'Evariste fut déposée dans son dernier asile.



R. Pornin & C.ie Imp. Libraires.

LES CHRÉTIENS SOUS NÉRON

PAR

Mlle ANTONINE LECLER.

Vous aurez des afflictions dans le monde; mais, prenez courage : j'ai vaincu le monde.
(Jean, XVI, 33).

TOURS,
R. PORNIN ET C.ie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES-ÉDITEURS.
1846.

UNE FÊTE CHEZ NÉRON.

Me voici donc logé en homme (1), répétait avec orgueil un personnage étendu mollement sur son lit de table, tandis qu'autour de lui des esclaves, balançant des branches d'orangers en fleurs, entretenaient une délicieuse température.

— Oui, j'admire ce palais; mais sa magnificence est encore indigne de toi, César, fils du père des dieux, répondait un homme coiffé du bonnet phrygien, signe de l'affranchissement.

(1) Suétone, histoire de Néron.

Son interlocuteur reçut cette basse flatterie avec l'indifférence que donne l'habitude; puis il s'abandonna sur les moelleux coussins jetés çà et là sur son lit d'ivoire, garni de pourpre, et tomba dans une somnolence bien voisine du sommeil.

Néron, car c'était lui, pouvait avoir alors vingt cinq ans environ : son visage était régulier, mais on n'y remarquait pas cette virilité, qui sied si bien à cet âge. Les cheveux blonds de l'empereur tombaient en désordre sur son cou, ses yeux bleus n'avaient aucune vivacité, son front bas manquait de dignité, et ôtait à sa physionomie toute expression de franchise et de bienveillance (1); son costume, d'un luxe effréné, attestait le désordre. Il se composait de la toga picta, ou toge tissue de pourpre et d'or; une gaze lamée d'argent entourait sans régularité le cou du prince; les pierreries étincelaient sur ses vêtements; et autour de ses bras nus s'enlaçaient des couleuvres, coquetterie qui jusqu'alors avait été particulière aux femmes, pour combattre l'excessive chaleur.

L'on était au troisième jour de la cinquième none du mois de mars, que Néron avait nommé néronien, se mettant ainsi à la place du dieu auquel depuis longtemps on avait consacré cette époque; le palais d'or venait d'être achevé, et l'empereur en faisait l'inauguration en donnant un festin à ses courtisans. Cet édifice surpassait en magnifi-

(1) Suétone.

cence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, et le luxe effréné des Sardanapales eût pâli devant ce chef-d'œuvre d'extravagance. Il occupait un emplacement immense, et le vestibule était si vaste qu'on y avait placé une statue de Néron. Cet ouvrage, du célèbre Zénodore, avait quarante mètres de hauteur environ ; une triple rangée de colonnes l'entourait, et chaque façade contenait mille pas de longueur. Une immense pièce d'eau marine, dans laquelle nageaient comme en pleine mer des hippopotames, des crocodiles et d'énormes poissons, était contenue dans une partie de cette fastueuse demeure. On y voyait des champs, des bois, des prés où paissaient les troupeaux, et même des vignobles; tout cela enceint d'une muraille de marbre blanc; mais il n'est guère possible de décrire le luxe des appartements. La vaste salle dans laquelle nous avons vu Néron et son affranchi Epaphrodite, était destinée aux repas : tout l'intérieur était doré et orné de pierres précieuses et de nacre de perles ; le plafond d'ivoire mobile, pour laisser échapper des fleurs, était pourvu de tuyaux qui répandaient des parfums autour des convives ; enfin le plafond et les parois de cette vaste pièce, qui était ronde, tournaient sans cesse sur eux-mêmes pour imiter le mouvement de la terre, tandis que le parquet restait immobile (1).

Bientôt un grand nombre d'esclaves apporta une

(1) Suétone, histoire de Néron.

table immense chargée de mets délicieux; elle était d'ivoire et soutenue sur un seul pied d'or : les esclaves l'entourèrent de lits pour les invités, suspendirent à des patères destinées à cet usage de fraîches couronnes de myrte, et sortirent. Les convives ne tardèrent pas à arriver, saluèrent l'empereur, ceignirent les couronnes qui leur étaient destinées, et chacun prit place : les plus notables se couchaient en haut du lit de manière à avoir les pieds derrière le dos de leur voisin, et ainsi de suite. Néron sortit peu à peu de son état léthargique, et le repas commença. Epaphrodite s'assit près de son maître; et au pied de chaque lit se tinrent des jeunes gens qui n'avaient point encore fait leur début dans le monde (1), et quelques familiers que l'on appelait parasites.

Le repas commença : les premiers mets étaient composés de manière à exciter l'appétit : le *structor* (2) servit les œufs et le vin miélé dont se composait toujours le second service; vint ensuite le *caput cœnæ* (3), qui formait la partie la plus nutritive du festin; le *carptor* (4) découpa les différentes pièces avec une habileté qui excita l'admiration des convives, et en dernier lieu on apporta le *mensa secunda* (5) ou dessert, qui rassemblait les fruits exquis d'Italie et des contrées lointaines, les pâtisseries et les sucreries. Le vin aromatisé coula avec

(1) Acte par lequel les jeunes gens recevaient l'émancipation sociale.
(2) (3) (4) (5) Mots techniques.

abondance dans les coupes d'or, ainsi que l'eau froide, regardée comme une boisson rare et délicieuse. Bientôt ce repas dégénéra en orgie ; les coupes renversées tombèrent avec fracas sur le parquet de cristal ; le vin se répandit de tous côtés. Néron et plusieurs Romains recoururent à l'eau tiède pour renouveler leur appétit, tandis que des joueurs de flûte et de cythare faisaient résonner la salle d'une musique assez harmonieuse. Des énigmes furent proposées et résolues ; Néron chancelant se souleva sur son lit, et prenant une lyre il chanta des vers de sa composition , tandis qu'on exécutait des danses et des pantomimes ; enfin l'empereur, dans le plus complet état d'ivresse, retomba sur son lit, et s'abandonna à un profond sommeil, ce que ses compagnons imitèrent.

Un d'entre eux cependant avait mis plus de mesure que les autres dans sa participation au festin, et sa raison était demeurée intacte : il se leva, fit un pas pour sortir, puis réprima ce premier mouvement, et contempla ces hommes si orgueilleux tombés dans le dernier état d'abrutissement. Il se promena dans cette salle, et se livra à de sérieuses réflexions. Cet homme, nommé Évariste, était dans la force de l'âge ; il portait la tunique appelée *laticlavia*, costume particulier des sénateurs ; ses cheveux d'un noir brillant retombaient sur son cou ; sa barbe noire encadrait dignement sa mâle physionomie ; ses yeux vifs et fiers avaient cependant une expression de douceur et de bonté ; son teint bruni aux

ardents rayons du soleil natal, attestait une santé robuste; sa taille était bien proportionnée; il offrait encore ce beau type des Romains de la république, que la mollesse impériale n'avait osé flétrir.

Évariste continuait à regarder les convives. — Les insensés! se disait-il à lui-même, que n'ont-ils offert aux dieux ces libations dont ils ont abusé, ils les auraient rendus propices à l'empire, tandis qu'ils allument la colère des divinités qu'ils oublient. O dieux! soyez apaisés, ne rendez pas la patrie responsable de la lâcheté d'un petit nombre d'hommes!... Non, non... Rome ne pourra conserver sa puissance, si elle s'abandonne ainsi à la mollesse; le luxe et les vices n'ont-ils pas fait tomber les plus grands empires! Ah! Romulus, Numa, Virginius, César, que dites-vous? car du milieu de l'Olympe, vous voyez notre abaissement; oui, vous en gémissez; venez donc retremper les Romains, ou peut-être bientôt... Mais non, le fils de Mars veillera toujours au bonheur et à la gloire de sa chère cité.

La nuit était déjà avancée, lorsque Néron et ses convives se réveillèrent; à l'ivresse avait succédé chez eux cet affaiblissement qui suit toujours les surexcitations nerveuses; ces hommes, dont les sens étaient émoussés, demandaient encore des plaisirs. La table se couvrit de nouveau; le vin, les parfums, les jeux, la musique, tout leur fut prodigué sans pouvoir les satisfaire: le vin leur parut amer, les mets détestables, les fleurs empestées.

Hélas ! lorsque l'homme abuse des trésors que Dieu lui a donnés pour en jouir avec sagesse, ils perdent à ses yeux leurs avantages ; les richesses de la création lui deviennent insuffisantes, il faut plus encore, et l'intempérance bien souvent conduit à la cruauté. Néron, alors, s'appuya sur son bras engourdi, et d'une voix rauque demanda des esclaves et des bourreaux. Un cri unanime d'approbation retentit dans la salle. Évariste seul fronça le sourcil et pâlit d'indignation ; il ne pouvait croire que l'on accomplirait cet ordre sanguinaire. Mais lorsqu'il vit entrer les esclaves tremblants, accompagnés des bourreaux et chargés d'instruments de torture, il bondit jusqu'à un portique, et sortit en s'écriant ! « Rome, Rome, malheur à toi ! »

Un éclat de rire retentit dans l'assemblée. « C'est un vieux sang plébéïen, » dit l'empereur, incapable de comprendre la leçon d'humanité qu'il recevait ; puis il demanda un poison préparé par la fameuse Locuste, et le fit boire à un jeune esclave, dont il savoura avec délices les horribles convulsions ; un vieux Gaulois, blanchi par les ans, subit la fustigation avec un stoïque courage ; une belle fille ibérienne et un autre enfant de la Germanie sentirent sur leur front s'imprimer avec le fer rouge le nom de leur tyran : la première, pleine d'une noble fierté, ne poussa pas un cri, ne laissa point échapper une plainte, et ses yeux ternis par la souffrance se fixèrent dédaigneusement sur Néron ; l'autre inclina sa belle tête blonde et s'endormit d'un

long sommeil, comme ne voulant point porter le sceau de l'infamie. On recourut alors à tout ce que la cruauté de l'homme peut inventer de plus inouï; le sang se mêla aux libations bachiques, une odeur de mort se joignit aux parfums. N'ayant plus de jouissances à épuiser, Néron s'endormit; Epaphrodite le fit enlever par ses esclaves, et conduire dans la salle de bain où les convives furent également portés, et, quelques minutes après, il ne resta plus dans cette salle coquette que des débris, du vin répandu, du sang, des cadavres.

Cependant Évariste, couvert d'une sueur froide, avait franchi à grands pas le vaste escalier, et il était arrivé jusqu'au vestibule, dans un état d'exaspération difficile à décrire; là, il avait posé les mains sur son cœur, comme pour en contenir les battements, et restait debout dans l'attitude d'un homme qui, à la suite d'une impression violente, cherche à rassembler ses idées confuses; incapable de fixer sa volonté, il croyait entendre les cris des victimes, et, dans cet état, il cherchait à fuir, mais ne voyait aucun des portiques qui s'offraient à lui de toutes parts, lorsqu'une main vint se poser sur son bras.

— Ah! c'est toi, Eusèbe, dit-il alors à un homme âgé qui portait le costume des esclaves, mais dont la physionomie à la fois douce et calme inspirait le respect; quoi! tu m'as attendu dans ce lieu infame?

— Je n'ai fait que mon devoir, répondit Eusèbe

en entraînant son maître, dont la main brûlante attestait un état fébrile bien contraire à son tempérament naturel.

Évariste et Eusèbe cheminèrent quelque temps en silence; enfin ils arrivèrent sur la voie Appienne : tout était silencieux ; la lune seule répandait ses reflets argentés, et les monuments se détachaient en noir sur le ciel étoilé; de loin en loin brillait un flambeau de résine, porté par une veuve chrétienne qui recueillait les enfants abandonnés, pour les enrichir des trésors de sa sainte indigence. Eusèbe regardait ces pieuses femmes avec intérêt, tandis qu'Évariste détournait la tête pour ne point les voir. Il y a des instants où l'homme, même généreux, regrette de trouver la vertu dans les êtres qu'il méprise, comme si la vertu n'avait pas toujours droit à nos hommages; et puis, Évariste ne pouvait se soustraire au parallèle que faisait sa conscience entre les mœurs payennes et celles des chrétiens, qu'il traitait d'imposteurs.

Enfin le maître et l'esclave, en traversant la ville, arrivèrent sur une place d'où l'on découvrait le Capitole. A la vue de ce monument qui rappelait aux Romains tant de souvenirs glorieux, Évariste ne put se contenir, et il raconta à Eusèbe la scène dont il venait d'être témoin, puis il ajouta :

— Rome est perdue, si elle demeure longtemps sous la loi d'un pareil tyran. Ah ! est-ce là ce que nous faisaient espérer les premières années de son règne! Digne élève de Sénèque, il semblait avoir oublié entiè-

rement sa première éducation (1) : je crois le voir encore fermant le temple de Janus, et annonçant à tous que la guerre était finie ; il faisait distribuer des trésors aux pauvres, encourageait les artistes, dont il s'était fait l'émule; montrait la tendresse filiale la plus touchante, honorait les dieux; rendait la justice avec la plus parfaite intégrité, et recevait même les gens du peuple avec affection et bienveillance. Les temps sont bien changés : Sénèque, Burrhus, vous êtes morts dans les tortures ; il a trempé ses mains cruelles dans le sang de Britannicus, son frère, et de sa propre femme, Octavie ; l'infame Néron se plonge chaque jour dans les vices les plus odieux; déjà plusieurs fois Agrippine, sa mère, a couru les plus grands dangers, et chacun accuse l'empereur de ces tentatives ; on dit aussi qu'il a aidé cette princesse à empoisonner Claude ; ah ! les justes dieux ne puniront-ils pas ces forfaits ? Non, jamais il n'a été vertueux, et l'hypocrisie seule lui a fait dissimuler son caractère féroce. Nul prince, il est vrai, n'entretint mieux que lui le théatre, et le peuple romain supporte le joug de celui qui favorise ses plaisirs ! Que sont donc devenus nos ancêtres ? N'est-ce plus le sang des fils de la république qui coule dans nos veines? que diraient nos pères, s'ils voyaient notre lâcheté ? Réveillons donc notre courage ! Que n'est-il parmi nous un Virginius ou un Brutus, pour venger tant de Virginies et de Lucrèces !

(1) Néron avait été élevé par un barbier très corrompu. (Suétone.)

Tarquin et Claudius Appius étaient moins coupables que Néron, et pourtant ils ont reçu le châtiment de leurs forfaits : ne reste-t-il donc pas de la malheureuse Octavie un père, un frère, un seul parent pour foudroyer son assassin !.....

On approchait de la demeure d'Évariste; une seule lumière brillait et dessinait une ombre de femme à genoux; le sénateur leva la tête.

— Eusèbe, dit-il, crois-tu qu'Antonine soit restée pour m'attendre?

— Je le crains, répondit Eusèbe; l'épouse fidèle et dévouée veille et prie, tandis que l'époux se dépense au dehors.

— Oui, reprit Evariste avec un embarras mal déguisé, les femmes doivent garder l'intérieur tandis que les affaires nous éloignent du foyer domestique.

L'esclave ne répondit point.

— Eh bien! interrompit tout-à-coup Evariste, impatienté du silence d'Eusèbe, je t'ai entretenu de questions bien graves, et tu ne m'as fait aucune réflexion à cet égard; je te reconnais beaucoup de sagesse, et ta condition me paraît une erreur des dieux.

— Maître, répondit Eusèbe d'un ton calme, Dieu assigne à chaque homme une vocation particulière, et il sait dans quel but il a fait de moi ton esclave.

— Ah! oui, interrompit Evariste, je sais que tu fais partie de la secte qui adore le crucifié;

ainsi donc, si je voulais t'affranchir, tu refuserais.

— Non, répondit Eusèbe, car je penserais que Dieu t'a inspiré cette bonne action, et qu'il veut se servir de moi dans un autre concours de circonstances.

Evariste, ne sachant que répondre, reprit vivement :

— Dis-moi, Eusèbe, mon fidèle serviteur (car malgré ton titre de chrétien je rends justice à tes vertus), dis-moi, avec ta franchise ordinaire, ce que tu penses de Néron.

Eusèbe parut se recueillir, et répondit :

— Il y a, dans les scènes d'horreur dont nous sommes témoins chaque jour, comme dans l'histoire de tous les âges, une direction providentielle. Les hommes se lasseront d'une religion qui ne sait point réprimer les vices, puisque leurs dieux mêmes en ont donné l'exemple ; leur âme, fatiguée du mal, se reposera sur le vrai Dieu que l'on commence à leur annoncer, et ils finiront par adorer celui qu'ils méprisent aujourd'hui. O mon maître bien-aimé ! la religion que Jésus est venu prêcher, est le lien de la fraternité, de l'égalité et de la liberté parmi les hommes. Un jour viendra où les crimes auront cessé, et où règnera sur toute la terre la paix, la joie et le bonheur qui naissent de l'amour, car le crucifié a dit : « A ceci l'on reconnaîtra que vous « êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les « autres. »

Evariste avait écouté son esclave avec attention; tous deux étaient arrivés à la maison, dont ils franchirent le seuil; et tandis qu'Antonine, qui avait aperçu son époux, descendait précipitamment, tenant sa lampe de bronze pour l'éclairer, Eusèbe salua respectueusement son maître, et se dirigea vers l'habitation des esclaves.

II.

HISTOIRE D'EUSÈBE.

Évariste, accompagné de sa femme, entra dans son appartement, se promena avec agitation, et cédant enfin aux sollicitations d'Antonine, il but une boisson rafraîchissante, et s'abandonna à un sommeil réparateur. Bientôt la dernière lumière s'éteignit et tout rentra dans l'obscurité.

Eusèbe était d'origine gauloise ; à l'époque de la conquête des Gaules, l'illustre Vercingétorix (1), rival souvent heureux de César, avait vu la trahison se glisser parmi les chefs. Longtemps il avait

(1) Généralissime.

résisté, longtemps il avait même supporté l'injustice de ses concitoyens, car l'amour de la patrie enflammait son noble zèle ; enfin, accablé par le nombre, se voyant vaincu, il assemble le conseil militaire. « Ce n'est pas, leur dit-il, pour défendre » mes intérêts particuliers, mais bien la liberté » commune, que je vous ai appelés aux armes. La » fortune de la guerre s'est déclarée contre nous ; » ma vie vous appartient, soit que vous vouliez » me livrer aux Romains, ou les apaiser par ma » mort je m'y soumets. » (1) Bientôt le Vercingétorix vint jeter devant César son épée, son casque, son javelot; on le chargea de fers.

Un grand nombre de prisonniers fut conduit à Rome, en même temps que le Vercingétorix. Parmi ces esclaves une jeune femme qui n'avait point été choisie se glisse furtivement; c'est Camma, épouse du chef vaincu ; elle a pris la résolution de le suivre ; mais, un combat s'élève dans son cœur au moment de renoncer à la liberté; bientôt elle sera mère, et cet enfant qu'elle porte, comment se résoudre à le condamner à l'esclavage? qui sait si les dieux ne font pas reposer sur lui l'espérance d'un peuple vaincu, le fils du Vercingétorix doit-il être condamné avant de naître à porter des chaînes ? Camma hésite, tremble; mais enfin la tendresse conjugale triomphe; elle part, arrive à Rome, où bientôt, ne se faisant point connaître, elle est atta-

(1) Commentaires de César.

chée au service de la prison du Vercingétorix, souvent elle parvient à se glisser dans le cachot de son époux : là elle le console, l'encourage, et l'espoir de devenir père fait oublier au noble captif la perte de sa liberté. Le moment approche où ce bonheur doit s'accomplir ; mais aussi Rome prépare une fête digne d'elle, et à l'heure où l'épouse gauloise donne le jour à son premier-né, la tête du Vercingétorix roule sur les degrés du Capitole.

Camma, le désespoir dans le cœur, saisit sa fille : Mourons, dit-elle ; non, non ! tu ne seras point esclave ! Elle veut l'étouffer entre ses bras; déjà elle presse sur son sein ce précieux trésor ; mais elle sent ce faible cœur battre contre son cœur : la fierté nationale cède à l'amour maternel, l'enfant est sauvé. Cependant les fatigues du voyage, les souffrances, la honte de la servitude surtout ont usé la nature robuste de la pauvre mère ; elle va mourir... — Ortiagon, dit-elle à un jeune captif gaulois, je te confie cette enfant ; veille sur elle ; sois son protecteur, et, plus tard, son époux ; ô ma fille ! ma fille ! si tu te donnais à un Romain, le sang de ton père rougirait ton voile nuptial... Ortiagon, apprends-lui à haïr nos vainqueurs. Le jeune homme promit ; Camma sourit, ses lèvres glacées se collèrent sur l'enfant que soutenait Ortiagon ; et la veuve du Vercingétorix expira dans ce dernier baiser.

Fidèle à sa promesse, Ortiagon éleva l'enfant qui, étant née dans la maison du maître, fut

mieux traitée que les autres esclaves ; elle apprit, bien jeune encore, toute l'histoire de ses malheurs, et ne démentit point son origine. Ortiagon devint tout pour elle : le patriotisme, la piété filiale, la reconnaissance pour cet ami qui, quoique adolescent, lui avait tenu lieu et de père et de mère, lui firent accepter avec joie l'époux désigné par Camma ; ils s'unirent, et, peu après, la fille du Vercingétorix donna le jour à un fils qui fut nommé Eusèbe, et qu'on éleva dans des sentiments de haine contre les Romains.

Ortiagon et son épouse changèrent de maître et tombèrent entre les mains d'un sénateur riche et cruel, qui, parent de César, se fit une joie de persécuter la famille gauloise. Ortiagon ne vécut que peu de temps; atteint par une grave maladie et manquant de soins, il expira, laissant son épouse désespérée. La douleur irrita son caractère : où aurait-elle trouvé la résignation qui surmonte les plus grands chagrins ? Hélas ! le druidisme ignorait entièrement cette vertu consolante ; l'infortunée osa, dans un moment de désespoir, reprocher à son maître la mort d'Ortiagon ; elle fut condamnée au fouet ; en vain Eusèbe, à peine sorti de l'enfance, voulut-il prendre la place de sa mère, on repoussa sa demande, et bientôt la fille du Vercingétorix mourut en ordonnant à son fils de la venger.

Eusèbe bondit de rage en sentant dans sa main brûlante la main glacée de sa mère ; il saisit une arme, bien déterminé à en frapper son

maître. Il court éperdu sans savoir où il va, lorsqu'il rencontre un esclave déjà âgé qui, avec douceur, lui demande ce qu'il veut faire. — Nafel, s'écrie-t-il avec désespoir, ils ont tué ma mère ; son bourreau périra, je tremperai ma main dans son sang ; ah ! je veux la rendre aussi rouge que la pourpre dont se couvrent nos vainqueurs ; ne m'arrête pas ! va-t-en ! Mort, mort à l'infame ! O ma mère ! ô Vercingétorix ! vous serez vengés. Nafel, voyant qu'Eusèbe est incapable de comprendre aucun raisonnement, lui arrache son arme, et, le comprimant entre ses bras, l'emporta hors de ce lieu. Le jeune homme furieux aurait voulu tuer son ami ; enfin il tombe dans d'horribles convulsions.

A ce premier état succéda un affaiblissement général, un profond sommeil ; et lorsqu'Eusèbe ouvrit les yeux, il vit Nafel agenouillé près de sa couche : — Pleure mon enfant, lui dit cet homme, en voyant qu'Eusèbe cherchait à contenir ses larmes ; les pleurs soulagent notre ame. Tu souffres, ton chagrin est bien légitime ; espère, mon fils, Dieu te consolera. — Eusèbe donna un libre cours à ses sanglots, serra à plusieurs reprises la main de son ami : — Je ne suis donc pas seul au monde, dit-il, puisque tu me restes. — Non, Dieu ne t'a pas abandonné, répondit Nafel ému ; il est ton père, ton protecteur ; c'est lui qui veille sur l'orphelin, et veut lui donner un ami pour l'aimer. Eusèbe pleura longtemps

et murmurait sans cesse : ô ma mère ! ô Nafel !

Nafel, comme nous l'avons pressenti, était chrétien ; il s'efforça de consoler Eusèbe, et de verser dans son cœur les premiers germes des vérités évangéliques. Le jeune homme fut touché, mais longtemps encore sa foi resta faible et chancelante ; il aimait Nafel, priait avec lui, était convaincu, mais non converti ; car la foi n'est point fille de la science théologique : cette vive représentation des choses que l'on espère, est un don de l'esprit divin qui se répand sur tous, mais que l'homme ne peut donner à l'homme.

Plusieurs années se passèrent pour Eusèbe dans ces dispositions, lorsque Nafel qui était âgé mourut dans cette douce paix que donne la foi au Rédempteur. Les tendres conseils qu'il adressa à Eusèbe, sur lequel, avant de mourir, il versa l'eau du baptême, ne furent point inutiles. A la mort de Nafel, Eusèbe, entièrement seul dans ce monde, où il y avait encore si peu de chrétiens, éprouva un vide affreux ; c'est alors surtout qu'il s'approcha du Seigneur. Oui, au moment de la douleur, l'homme sent le besoin de s'appuyer sur le Dieu qu'il oublie, hélas ! trop souvent Eusèbe éprouva d'ineffables consolations ; son cœur se donna par reconnaissance à celui dont il avait reçu les plus saintes convictions, et dès cet instant, il marcha d'un pas assuré dans la voie chrétienne : le Christ qui, jusque-là, avait été pour lui un être entièrement idéal, une

douce image, devint une réalité ; il sentit que, quoiqu'invisible, le Sauveur vivra dans tous les âges comme au temps d'Hérode et de Tibère. Eusèbe devint tout autre ; son caractère subit un changement complet : plus de haine pour ses ennemis mêmes, il voua de l'amour à tous les hommes dont il plaignit l'aveuglement, et par ses prières et ses actions, bien plus que par ses paroles, il travailla à la conversion de ses frères.

Lorsque le sénateur qui avait fait périr la mère d'Eusèbe maria son fils Évariste à la fille d'un noble patricien, il lui donna Eusèbe parmi ses esclaves, à cause du dévouement que ce dernier avait toujours montré à ses maîtres, et son zèle à s'acquitter des plus pénibles devoirs. — Il a oublié son origine, disait le vieux sénateur, et déjà je l'aurais affranchi sans son obstination à suivre la loi d'un faux docteur juif, dont on a fait justice ; vraiment je regrette de ne pouvoir l'élever au rang de citoyen romain, mais avec ses folies, il est incapable de porter dignement ce titre.

Certainement Eusèbe aurait salué avec ivresse le jour de l'affranchissement, besoin inné chez le chrétien, mais il eut mieux aimé endurer toutes les tortures que de renoncer à sa foi ; d'ailleurs, il savait bien que la plus sainte des libertés est celle de la conscience ; il ne craignait que d'offenser Dieu ; toutes les puissances de la terre ne pouvaient rien sur son ame : depuis le jour où il avait appris à lutter victorieusement

contre ses passions, il sentait que la plus lourde de ses chaînes était brisée; et, radieux, il avait relevé son front illuminé par un rayon de l'esprit divin, soleil de la liberté. Non, Eusèbe n'était plus esclave, car il comprenait que la vie est un passage du néant à l'éternité, où l'ame sera affranchie au mal, et le monde présent s'effaçait devant lui, lorsqu'il se plongeait dans cette ravissante méditation.

Evariste, qui était payen, mais sincère, traitait Eusèbe avec bonté; il lui avait accordé tous les avantages dont l'esclave pouvait jouir; souvent il l'interrogeait et admirait la sagesse de ses réponses. Pénétré des auteurs grecs, qu'il connaissait à fond, Evariste trouvait un certain rapport entre Eusèbe et Socrate, ce premier martyr de la foi en un seul Dieu, il lui découvrait les mêmes vertus, les mêmes erreurs, le blâmait, le plaignait; et souvent il offrit des libations à ses pénates pour le retour d'Eusèbe aux croyances reçues. Combien il eût été heureux de pouvoir l'avouer au monde pour son ami! parfois il se voyait prêt à secouer le joug de l'opinion, mais il n'était point assez fort. Chaque jour il éprouvait une plus vive attraction vers son esclave; s'il avait commis quelque faute, il se sentait repris par la présence seule d'Eusèbe, qui était devenu en quelque sorte la conscience de son maître, quoique jamais il ne se fût permis de lui adresser la moindre observation.

L'épouse d'Evariste avait compris, dès les pre-

mières années de son mariage, les vertus d'Eusèbe, et lui avait voué une affection presque filiale; comment aurait-elle été ingrate envers l'homme qui avait accablé de tant de soins son bien-aimé fils Marcellus, encore au berceau ! Antonine se souvenait aussi de cette époque où Evariste, ayant été gravement malade, Eusèbe ne l'avait point quitté un seul instant, avait exécuté lui-même les prescriptions des médecins. Elle croyait encore voir l'esclave agenouillé et priant pour la guérison de son maître, tandis que celui-ci reposait; à son réveil supportant avec patience les emportements du malade, combattant avec douceur son dégoût pour les préparations qui lui étaient offertes, et obtenant ainsi ce qu'Evariste refusait à tous. Ce qui frappa surtout la noble patricienne, c'est la paix dans laquelle Eusèbe vivait avec ses compagnons d'infortune; souvent elle l'interrogea sur la cause de cette union; Eusèbe lui répondait que c'était une grâce de Dieu, et ne s'expliquait pas davantage, de peur de s'attirer quelques louanges qui eussent fait souffrir sa sincère humilité.

Il est des organisations pour lesquelles la recherche de l'étude est un besoin, qui veulent se rendre compte de tout, et auxquelles il faut des solutions positives : c'était là un des traits du caractère d'Antonine; aussi revenait-elle souvent sur la question que nous lui avons vu faire à Eusèbe, et la réserve de celui-ci redoublait d'autant la curiosité de sa maîtresse. Plus instruite que ne l'étaient ordinai-

rement les dames romaines, elle aussi avait étudié les philosophes, et la grande question de l'unité divine agitait continuellement son âme. Ainsi, tandis qu'elle tenait sa quenouille, en veillant près du berceau de son fils endormi, la jeune femme s'abandonnait à de profondes méditations; modeste et sage, elle éprouvait de la répugnance pour les divinités de l'Olympe; l'image de Vénus et de Cupidon avaient été bannies de sa présence, et elle avait choisi pour pénates la sage Minerve, la chaste Diane et la bonne déesse Vesta, dont elle suivait religieusement le culte. Mais son cœur n'était point satisfait; elle cherchait une puissance supérieure, libre, indépendante des autres, un Dieu ayant la vie en soi, pouvant la donner ou la reprendre sans le secours d'autrui; sa conscience pressentait surtout un être supérieur aux passions et aux faiblesses humaines. Jupiter pouvait-il satisfaire ce besoin impérieux? Le père des dieux était soumis, disaient les prêtres, au livre du Destin, sur lequel il ne pouvait rien, mais qu'il devait consulter. L'auteur, l'auteur de ce livre, quel est-il? se demandait souvent Antonine; et souvent aussi, comme les habitants de la ville d'Ephèse, elle adressa ses prières au *Dieu inconnu*. Eusèbe avait remarqué et compris les préoccupations de sa maîtresse, mais il ne s'était point permis de l'interroger, et formait des vœux ardents pour cette ame remplie, d'ailleurs, de vertus bien rares. Antonine était le type de l'épouse tendre et fidèle et de la mère la plus dévouée; elle était bonne envers ses

esclaves, laborieuse comme une plébéienne pauvre, elle conduisait sa maison avec ordre, et aimait surtout à répandre des largesses sur les indigents.

Eusèbe espérait et priait toujours, lorsqu'enfin Antonine lui fit part de ses recherches. Avec quelle joie le chrétien parla-t-il de son Dieu, qu'il ne pouvait se lasser de bénir! Antonine apporta à ses discours la plus grande attention, se procura les vieux livres de foi des Juifs, les étudia, trouva dans la religion chrétienne l'accomplissement de ces prophéties dont Esaïe et Daniel avaient fait retentir les échos des montagnes et les portiques du palais de Balthasar. Une lettre que saint Paul écrivit à cette époque aux chrétiens de la ville de Rome, fut comme une nuée lumineuse que Dieu plaça sur le chemin d'Antonine; elle crut en Jésus-Christ, comprit le mystère d'amour qu'il est venu accomplir, et après deux années d'instructions religieuses, elle se rendit secrètement avec Eusèbe dans les catacombes où se réunissaient les chrétiens.

Ce fut au milieu des signes irrécusables de la destruction de l'homme, que l'épouse d'Evariste reçut le gage de l'immortalité.

III.

INDIGNATION D'ÉVARISTE.

A l'époque où nous sommes parvenus, il y avait déjà plusieurs années qu'Antonine était chrétienne, mais elle n'avait point osé avouer sa foi à Évariste. Le changement qui s'était opéré en elle était secret, car il n'avait pu réagir que sur ses sentiments intimes; le bien qu'elle pratiquait naguère en vue seulement du monde, lui était inspiré maintenant par le pur amour de Dieu; les vertus qu'elle possédait déjà s'enracinaient donc plus profondément dans son cœur, mais Dieu seul en était témoin. Antonine craignait la désapprobation, les sar-

casmes du monde; enfin elle était encore trop esclave de l'opinion. Peu importe qu'on soit blâmé ou approuvé, pourvu que la conscience, éclairée par cette voix de Dieu même, nous rende un bon témoignage : l'homme est-il donc tellement juste qu'il faille aveuglément se soumettre à ses décrets ?

Revenons maintenant à cette nuit terrible où Eusèbe avait ramené son maître du palais d'or. L'esclave, en rentrant parmi ses compagnons, en avait trouvé plusieurs veillant encore pour l'attendre; c'étaient des néophites qu'il instruisait des vérités du christianisme, et qui, bientôt, allaient recevoir le baptême : ils unirent leurs cœurs et leurs pensées dans une commune prière, et après s'être donné le baiser fraternel, ils s'endormirent tous en paix.

Le lendemain, aux premiers rayons qui vinrent colorer d'un rose tendre les noirs monuments de la ville, l'épouse d'Évariste se leva, et, se glissant derrière les draperies qui ombrageaient sa couche, elle appela sur sa famille les bénédictions divines, puis contempla avec amour sa fille Junie, qui reposait dans son berceau, et retint ses caresses, craignant d'interrompre le sommeil de son enfant. Cependant Évariste avait passé la nuit en proie à une vive agitation, et depuis peu il jouissait d'un paisible sommeil, lorsque se réveillant tout-à-coup, il poussa un cri de fureur et s'élança dans la chambre. — Mon épée, mon javelot, disait-il dans son délire; oui, je délivrerai Rome de ce monstre !

Antonine, effrayée, se jeta au devant de lui, le suppliant par les noms les plus tendres de reposer encore; mais il la repoussa, prononçant des paroles sans suite, qui laissaient voir l'égarement de sa raison. La malheureuse femme, éperdue, se traînait aux pieds de son époux, et cherchait à le retenir par ses pleurs et ses supplications, lorsqu'une pensée lui vint : — Eusèbe! s'écria-t-elle.

L'esclave entra presque aussitôt. — Maître, maître, où vas-tu ? dit-il avec ce calme qu'il conservait au milieu des plus violentes tempêtes.

Évariste arrêta un regard fixe sur son interlocuteur; il resta immobile et comme terrifié. Eusèbe lui ôta sans peine l'arme dont il s'était saisi, le détermina à reprendre sa place, et s'assit près de lui, tandis qu'Antonine prépara un breuvage salutaire.

Évariste s'endormit enfin, appuyant sa tête fatiguée sur la poitrine d'Eusèbe, qui le soutenait avec une tendresse paternelle. « Mon Dieu! disait-il, tu » sais la cause de cet état, c'est toi qui lui as inspiré » l'horreur du mal et l'amour du bien; ah! fais-toi » connaître à cette ame; qu'elle renonce à ses idoles » et se prosterne enfin devant ta suprême Majesté! »

Quelques heures se passèrent ainsi, heures d'angoisses pour Antonine, dont l'imagination vive et le cœur aimant exagéraient toujours le mal. Enfin, lorsqu'il se réveilla, le sénateur se trouva encore appuyé sur l'esclave; il rencontra le doux regard de sa femme attaché sur lui; son fils Marcellus, enfant de quatorze ans environ, était assis à ses pieds, tan-

dis que Junie, debout, levait ses petits bras roses et potelés pour embrasser son père.

Evariste se livrait aux plus doux épanchements, lorsque Epaphrodite vint lui dire de se rendre immédiatement auprès de César. Le sénateur hésita un instant, car il ne se sentait pas encore assez maître de lui-même, et la vue de Néron allait sans doute réveiller toute son indignation.

— Eusèbe, que dois-je faire? dit-il, lorsqu'Epaphrodite fut parti.

— Maître, répondit le vieillard, tu le sais mieux que moi, j'ignore les coutumes des cours.

— O mon vieil ami, conseille-moi, reprit Evariste, je veux me confier à ta sagesse.

— Eh bien! répondit Eusèbe, va trouver ce terrible prince, dis-lui ce que Dieu t'inspirera; mais prends assez d'empire sur toi-même pour rester calme et parler sans colère.

Évariste se leva :

— Viens avec moi, Eusèbe, dit-il; et toi, ajouta-t-il en se tournant vers Antonine et lui montrant les pénates qu'elle n'avait point ôtés de chez elle, de peur d'exciter des soupçons, demande à Minerve de m'inspirer la sagesse.

Antonine pâlit sans répondre, et son regard incertain rencontra celui d'Eusèbe, dont elle devina toutes les pensées.

L'esclave n'avait point voulu adresser un reproche à sa maîtresse, mais il éprouvait un profond sentiment de tristesse, en voyant que le manque

de courage faisait perdre à Antonine l'occasion de manifester sa foi à un homme dont l'ame lui était si chère.

Antonine, comme nous l'avons dit, avait compris Eusèbe; son cœur était pénétré de repentir, elle pleura amèrement.

— Ne pas confesser sa croyance est la renier, se disait-elle ; mais, que faire? mon Dieu, donne-moi la force ! Evariste n'aura-t-il pas un jour le droit de me reprocher ma faiblesse?... Ah ! s'il était à ma place, il ne me laisserait point dans les ténèbres où je l'abandonne... Non, je ne puis porter le titre de chrétienne; je n'étais pas digne d'être l'épouse d'un homme tel qu'Évariste; sa bonté, sa tendresse pour moi ne devraient-elles pas m'enhardir? à peine si j'ose faire connaître la vérité à mes enfants. Marcellus bientôt revêtira la robe virile, et alors il ne sera plus confié à mes soins; n'aurais-je pas dû l'instruire moi-même? Malheureuse ! je connais mes devoirs, et je ne sais pas les remplir. Je n'ai point de foi, je me suis fait de tristes illusions sur mes sentiments; Jésus-Christ n'est point à moi, car je ne suis point à lui, faut-il donc que je retourne vers mes idoles? Non, je ne le peux pas, ma conscience troublée me montre l'abîme ; que faire? Ah ! je veux enfin détruire ces fausses divinités, qu'une mauvaise honte m'a fait conserver trop longtemps... Oui, lorsqu'elles seront en poussière, et qu'Évariste m'interrogera, je lui dirai : Je suis chrétienne! Qu'importe qu'il me blâme? ne

sais-je pas qu'il m'aime? D'ailleurs Jésus n'a-t-il pas dit à ses disciples qu'ils auraient à combattre contre le monde !

Antonine fit un pas pour saisir les pénates, mais tout-à-coup son courage fléchit. Bientôt, pensait-elle, tous mes esclaves sauront que j'ai abandonné le paganisme, et les femmes de Rome me mépriseront; attendons tout des circonstances, d'ailleurs je puis garder ces images par goût pour la sculpture.

En cela Antonine avait raison, la piété ne défend point l'amour des arts, au contraire; c'est par eux que brille surtout l'intelligence humaine, et comme cette intelligence émane de Dieu, tout ce qu'elle produit a droit à nos hommages; mais autre chose est d'admirer un chef-d'œuvre ou d'en faire un objet de culte, et la femme d'Évariste se séduisait elle-même sur ce point, voulant se dissimuler que la crainte du jugement public paralysait seule ses déterminations.

Antonine, toujours en proie à un trouble croissant, passa dans la vaste salle où les esclaves tenaient la quenouille et lançaient la navette, travail dans lequel leur maîtresse les secondait avec ardeur.

Evariste franchit de nouveau les portiques du palais d'or; laissa Eusèbe sous le vestibule et monta l'escalier d'ivoire qui conduisait à l'appartement de l'empereur. Le soleil dardait avec force, il était environ midi, et Néron faisait la sieste; tout était

silencieux dans cette vaste habitation, chacun tremblait d'interrompre le sommeil du maître dont le réveil alors eût été terrible.

Néron qui faisait des vers, et jouait assez mal de la flûte, se croyait très capable; et malgré son caractère féroce, il n'était point jaloux des hommes de mérite : c'est que dans la jalousie il y a encore un dernier reste de justice, puisque nous comprenons assez notre incapacité pour reconnaître la supériorité des autres. Néron avait trop d'orgueil pour ne pas se croire plus de talent que qui que ce soit; aussi dans le plus grand artiste il ne voyait qu'un inférieur. Évariste possédait une haute instruction, jouait de plusieurs instruments, faisait des vers et de bonne prose; Néron aimait à l'entendre, et voulait même se servir de lui pour former des élèves parmi la jeunesse patricienne.

Au milieu des fumées bachiques, l'empereur avait oublié l'indignation avec laquelle Évariste avait quitté le palais; Epaphrodite qui tremblait que le crédit des autres ne diminuât le sien, avait rapporté à Néron les paroles d'Évariste, il y avait même ajouté des outrages directs contre le prince; mais ce dernier, comme tous les hommes lâches et corrompus, n'avait aucun sentiment de dignité; le talent du sénateur lui plaisait, et il semblait ne point comprendre les insultes qu'il en avait reçues.

Lorsqu'Évariste fut introduit dans la salle où Néron recevait les personnages de sa cour, il s'at-

tendait à des reproches, et s'était préparé à y répondre avec la fermeté qui convient à un représentant d'une nation telle que Rome. Néron, étendu sur un lit, et à demi vêtu, l'accueillit avec un de ces sourires qui lui étaient ordinaires, et qui n'ajoutaient aucune expression à sa physionomie. Évariste s'inclina, occupa le siége que Néron lui indiquait, et attendit que l'empereur commençât l'entretien.

Dans cette salle venaient de se réunir un assez grand nombre de personnages : de mauvais poètes, des peintres, des sculpteurs, des musiciens. Tous dans une attitude plus que respectueuse, relevaient la tête de temps à autre pour adresser à Néron les louanges les plus exagérées : ces flatteurs entouraient leur maître, et cherchaient dans le regard d'Epaphrodite ce qu'ils devaient faire pour plaire à l'empereur.

Néron ordonna à un de ses courtisans de lui faire une lecture de l'Énéïde. Ce sublime poème où l'illustre Virgile, pour consoler ses compatriotes de leur honte présente, leur rappelle la gloire du passé ne convient point au tyran, car l'homme plongé dans le vice y perd le goût du vrai et du beau ; il ne saurait entendre ces sublimes passages où Horace nous montre à nu le cœur de l'homme ; les odes de cet auteur qui laissa bien loin derrière lui les Alcée, les Sapho et les Archiloque ; ses satires toujours si adroites et souvent si mordantes n'ont aucun charme pour César, qui se pique d'a-

voir l'amour des lettres. Il veut entendre les touchantes élégies de Catulle, mais il ne peut comprendre le sentiment qui y règne ; celles mêmes de Properce, le poète ardent et passionné, ne trouvent point le chemin de son cœur, dans lequel il n'y a déjà plus une corde à faire vibrer. Néron, fatigué, revient aux mauvais poèmes faits en son honneur. Au milieu de cette foule un homme paraît fixer l'attention du maître; c'est Lucain, poète espagnol, auteur de la Pharsale; ouvrage dans lequel son âme ardente et fière, dernier reste de nationalité, donna des regrets à la liberté. Neveu de Sénèque, il avait appris de lui le métier de courtisan, et grâce à cet esprit qui lui inspira pour l'assassin de son oncle de lâches adulations, Néron pardonna l'indépendance qui régnait dans son poème.

Cependant, Évariste toujours assis dans la même attitude, semblait indifférent à la scène dont il était témoin; son esprit se perdait dans de profondes réflexions. Néron lui apparaissait dans toute l'horreur de son caractère; il voyait cet homme féroce, lâche, orgueilleux, n'ayant pas plus le goût des arts que celui de la vertu, et il ne pouvait songer, sans crainte, aux résultats du gouvernement d'un tel empereur.

Tout-à-coup Néron le tira de sa triste méditation :

— Évariste, dit-il, n'as tu pas aussi quelques vers à me chanter?

Le sénateur anéanti ne répondit que par un geste négatif.

— Eh bien! dit Néron, je m'étais réservé pour la fin, voulant réjouir vos cœurs et vos oreilles au moment du départ, mais je vais commencer.

Il prit donc une lyre et chanta des vers pour lesquels il avait obtenu une couronne. Il tira de l'instrument des sons discordants; chanta avec une voix rauque dont le timbre, jadis pur, s'était perdu à force d'excès. Des applaudissements saluèrent ce détestable assemblage.

— C'est le fils d'Apollon que nous avons entendu, disaient les uns.

— Non, c'est Apollon lui-même, ajoutaient les autres.

— Je vous dis, reprit Lucain, que c'est Jupiter : oui, César, le père des dieux t'a remis sa gloire, son génie, sa puissance ! Règne donc sur tous les peuples, sur tous les poètes, ô toi qui rends les arts plus sublimes que jamais! tous les âges se prosterneront pour t'adorer!...

— Non ! pour le maudire, s'écria tout-à-coup Évariste au dernier paroxisme de l'indignation ; ne voyez-vous pas, infames, que celui qui vous gouverne est un monstre que les dieux ont créé dans un jour de colère pour affliger les hommes ! Pouvez-vous compromettre le nom glorieux que vous portez, en adulant celui qui fait la honte de l'empire ! Ne savez-vous donc pas quels crimes il a commis ! Ignorez-vous donc que la vue du sang et des tortures peuvent seuls le réjouir !... Rome! Rome! j'entends ta voix gémissante; tu tends tes bras à tes enfants,

et leur demande justice! Non, ils ne seront point sourds à tes plaintes... Et vous aussi, Muses, vous pleurez en voyant l'abaissement dans lequel vous êtes tombées parmi nous... Ah! Néron, Néron, le peuple sait punir, et l'heure de sa justice sonnera bientôt! Que les Tarquins te servent d'exemple, tu es plus criminel qu'aucun d'eux : ne vois-tu pas les ombres de Britannicus, d'Octavie et de Sénèque, venir sanglantes te reprocher leur mort? Ah! pourrais-tu, sans frémir d'horreur, raconter tes heures d'insomnie?... Non, les dieux sont trop justes, pour ne point déchaîner contre toi toutes les furies des enfers! ... — Et vous, compagnons de ses crimes, ne le serez-vous pas aussi de son supplice. Oui, tremble, Néron, la roche tarpeïenne est bien près du Capitole!

Évariste sortit spontanément. Chaque auditeur était glacé de crainte, comme venant d'entendre sa propre condamnation. Néron, pâle et tremblant, ne pouvait proférer une parole; un tumulte étrange se passait dans son âme. Sa première pensée avait été de faire périr Évariste, mais la crainte du peuple l'avait retenu ; ce sénateur était vénéré des Romains, et peut-être sa mort soulèverait-elle une sédition à laquelle l'empereur ne se sentait pas la force de résister. Ce qui effrayait le plus Néron, était de voir que personne n'avait plaidé sa cause contre Évariste; peut-être partageaient-ils tous l'avis de cet homme, peut-être allaient-ils attenter aux jours de leur empereur. Il se croyait en péril, et si

le courage ne lui eût manqué, il serait tombé à genoux pour demander grâce.

La foule des assistants s'écoula lentement en silence. La frayeur de Néron se calma peu à peu, et, voulant se remettre d'une telle émotion, il se fit conduire au théâtre, pour assister à un combat de gladiateurs.

IV.

UNE CONVERSION.

Quelques mois après, un sourd murmure se faisait entendre dans Rome, une terrible nouvelle répétée de bouche en bouche glaçait les cœurs, Agrippine venait de périr par ordre de son fils. Le peuple romain ne pouvait avoir que du mépris pour une femme aussi odieuse que cette digne mère de Néron; mais est-il rien au monde qui puisse excuser le parricide ?

Déjà plusieurs fois on avait tenté ce crime, mais des circonstances imprévues en avaient em-

pêché la réussite. Néron, sourd à ces avertissements divins, ordonna au pilote d'un navire que montait sa mère, de faire entr'ouvrir la nuit la barque où elle se trouvait ; Agrippine se sauva à la nage dans une île, où un centurion eut ordre d'aller la poignarder. Atteinte d'abord d'un coup à la tête, la malheureuse mère s'écria en déchirant sa robe et montrant le sein qui avait nourri son bourreau : « *Miles, ventrem feri.* Soldat, frappe le sein qui a porté le monstre ! »

Une autre plainte répondit bientôt à ce lugubre écho : Poppea, seconde femme de Néron, venait de mourir par suite de la férocité de son époux, qui avait comblé la mesure de tous les crimes ; frère, mère, épouse et l'enfant qu'elle portait, tous avaient péri de sa main, et le peuple supportait le joug de ce tigre, dont la soif de sang n'était pas encore assouvie !

Le lendemain, Néron suivait en deuil le cortège funèbre de Poppea, et prononçait une oraison sur son tombeau ; cette princesse, mariée d'abord à Rufus Crispus, ensuite à Othon, qui devint empereur, fut enlevée par Néron, qui l'épousa après avoir répudié et fait périr Octavie ; elle était d'un luxe et d'une coquetterie qui sympatisaient avec le caractère du prince. L'histoire rapporte que chaque soir elle prenait un bain de lait d'ânesse, et que la première elle porta un masque pour conserver la fraîcheur de son visage ; aussi fut-elle, de toutes ses femmes, celle que Néron préféra, et lorsqu'il eut assouvi sur elle

son instinct destructeur, il donna des larmes à sa mémoire.

Rome tout entière était dans la consternation. Qui pouvait être en sûreté sous le règne d'un tel monstre? Chacun tremblait, mais les vertus républicaines étaient oubliées, et nul ne se sentait assez de courage pour lever l'étendard de la révolte.

Cependant le nombre des chrétiens augmentait chaque jour; ils étaient en butte au mépris public; ce qui faisait dire à saint Paul : « Nous sommes jus- » qu'à présent comme les balayures du monde » et le rebut de toute la terre. » Mais ils avaient attaché leurs cœurs à des biens impérissables, sachant que le but de leurs efforts n'était point le bonheur dans ce monde. Patients dans les afflictions, persévérants dans leur foi, ils vendaient leurs biens et les distribuaient aux pauvres; ils souffraient l'injustice plutôt que de recourir à la force, et leur petite église s'était depuis peu considérablement agrandie : Pour ces chrétiens des premiers âges, la religion n'était point une forme ou l'accomplissement de certaines pratiques extérieures; leur culte était fort simple, et leurs seules richesses consistaient en bonnes œuvres; c'est pourquoi un évêque, auquel un empereur enjoignait de livrer ses biens, disait, en montrant un grand nombre de malades, de vieillards, d'orphelins et d'indigents soutenus par les fidèles : « Voilà nos trésors. » Réponse à la fois touchante et sublime; grave leçon pour nous qui, aujourd'hui, tout en portant le beau nom de chrétiens, affichons un

luxe orgueilleux à côté de cette profonde misère dont regorgent surtout les grandes cités.

L'Église de Jésus-Christ, cette Église invisible et glorieuse contre laquelle les ténèbres ne prévaudront jamais, s'étendit jusque sous les portiques du palais d'or, et plusieurs hommes puissants courbèrent leur front devant le Fils de la Vierge de Bethléem; ces néophites ne se cachèrent point de leur croyance; ils brisèrent leurs idoles et dirent partout qu'ils renonçaient au paganisme. Plusieurs augures, appelés à la connaissance du vrai Dieu, travaillèrent à détruire ce qu'ils avaient naguère maintenu; ils furent même les plus zélés propagateurs de la foi, et partout on s'entretenait des chrétiens. Jamais on ne voyait aucun d'eux assister au combat des gladiateurs; jeu féroce, où le sang de l'homme était répandu abondamment; jamais ils ne se mêlaient aux plaisirs auxquels s'abandonnaient les Romains; les femmes s'habillaient avec simplicité et modestie, travaillaient avec ardeur, exerçaient la charité, et commandaient le respect par leur réserve et leur chasteté; elles étaient douces et tolérantes, soignaient les malades et recueillaient les enfants que des marâtres abandonnaient sur la voie publique. Ces mœurs, si opposées à celles des Romains, excitaient le mépris, la haine des uns et l'admiration des autres; mais ce qui surprenait le plus, c'est la parfaite égalité qui régnait entre les chrétiens, car ils comprenaient, ceux-là, cette sublime parole de Jésus : « Vous êtes tous frères. » Le nouveau converti

accordait immédiatement la liberté à tous ses esclaves. Non, la servitude ne peut subsister à côté du christianisme. Et n'est-ce pas une honte pour notre siècle qu'il y ait encore des pays, où, se croyant chrétien, l'on n'a pas brisé à jamais la dernière chaîne du peuple noir?

Bientôt Néron vit s'éloigner de sa cour les chrétiens qui ne pouvaient prendre part à des fêtes souillées par les plus horribles excès; il sut que c'était aux disciples d'un docteur juif, de naissance obscure, qu'il devait cet abandon. Pour un homme comme l'empereur, les mœurs des chrétiens, dont on lui rendait compte, étaient une censure perpétuelle ; son orgueil en souffrait, et, profitant des murmures du peuple, dont on attaquait les vieilles croyances, il résolut d'assouvir sur les chrétiens cette soif de sang qui le tourmentait.

Au premier bruit de persécution qui retentit dans Rome, les serviteurs de Dieu répondirent par des chants de triomphe; car ils voyaient s'accomplir les promesses de leur maître ; il avait dit « qu'il fallait que ces choses arrivassent. » En effet, le sang des martyrs n'a-t-il pas fertilisé la terre où se répandait la semence de vie? C'est parce que nos pères étaient convaincus de cette vérité, qu'ils se sentirent alors pleins de courage; et l'arrivée, à cette époque, de saint Paul à Rome, fortifia encore leurs résolutions.

Cependant Évariste avait entièrement abandonné la cour et s'était retiré dans une maison de cam-

pagne qu'il possédait à trois milles de Rome. Là, il vivait dans la retraite, et se livrait de plus en plus à l'étude. Chaque jour Eusèbe, qui partageait tous ses travaux, lui devenait plus cher, et déjà il l'aurait affranchi, s'il n'eût craint de le perdre dans la persécution. Antonine avait toujours conservé à l'égard de son époux la même retenue.

Dans la société païenne, la femme, traitée presque en esclave, regardait son mari comme un maître, et ne jouissait point de la liberté que lui a donnée le christianisme; puis Antonine n'avait pas encore le courage d'avouer ses croyances, aussi se reprochait-elle sans cesse de ne pas les avoir fait connaître à Évariste.

Depuis qu'elle était chrétienne, elle savait qu'entre les époux doit exister la plus entière confiance; elle sentait que le mariage est une alliance divine où deux êtres immortels doivent devenir une seule et même créature.

— Hélas! disait-elle souvent à Eusèbe, il est bien triste, lorsqu'on est uni de cœur, d'être complètement étrangers à l'égard des convictions religieuses. O combien deux époux chrétiens doivent-ils être heureux! Quel bonheur d'adorer ensemble le même Dieu, de se soutenir mutuellement sur le chemin de la vie, d'avoir Jésus pour commun frère; à l'heure de l'épreuve, quelle ineffable consolation doit-on trouver à le recevoir tous deux dans le même esprit! Ah! le combat doit être alors moins pénible; c'est là surtout que l'homme est le protecteur

et l'appui de sa compagne. Oui, la femme doit se sentir en quelque sorte heureuse de sa faiblesse; oui, elle doit accepter sans regret cette supériorité physique : le petit enfant qui se réfugie dans le sein de sa mère est-il donc jaloux de la force qui lui assure un abri? O comme il me serait doux d'appuyer ma main tremblante sur le bras d'Évariste, et de lui dire aussi : Soutiens mes pas chancelants, sois pour moi ce que Jésus est à son Église; et puis, quand viendrait l'heure de la séparation, mon cœur brisé ne serait point réduit au désespoir, car c'est au ciel qu'il me serait permis d'entrevoir mon bien-aimé.

— En effet, répondait Eusèbe, c'est là un bien grand bonheur; mais si Dieu t'a créée plus faible, il t'a donné une ame semblable à celle de ton époux; qui sait s'il ne veut point se servir de toi pour sa conversion? Une femme chrétienne a une auguste mission à remplir : son premier devoir est de n'éprouver aucune froideur pour l'homme qui ne partage pas ses convictions; au contraire, elle ne saurait trop l'aimer, car le vrai christianisme resserre tous les liens de la famille et de l'amitié, et Dieu a voulu que le mariage surtout fût la plus sainte de toutes les unions, puisqu'il défend de la rompre jamais. Loin de s'abandonner à un zèle amer, qui prend ordinairement sa source dans l'orgueil, bien plus que dans la foi, la femme pieuse doit être tolérante. Se souvenant sans cesse que Dieu seul peut toucher les cœurs, avec quelle patience et quelle

charité elle supportera les défauts d'autrui, si, fidèle à la volonté de Dieu, elle descend souvent dans sa conscience!... Oui, en voyant ses propres faiblesses, elle sentira qu'il faut excuser tout chez les autres, et n'être sévère que pour soi-même. Mais cependant c'est un devoir et même un besoin pour l'âme chrétienne de se manifester au dehors, et de s'élever avec courage au-dessus du blâme des hommes ; elle doit avec une parfaite franchise avouer sa religion, et travailler à la faire connaître. Car Jésus a dit : « Vous êtes la lumière du monde. » Que Dieu te donne force et patience, ô femme de mon maître! et un jour, espérons-le, Évariste connaîtra le vrai Dieu.

Les persécutions contre les chrétiens commencèrent : plusieurs furent jetés dans les prisons; d'autres virent leurs maisons réduites en cendres; quelques-uns périrent, soit dans un moment de rumeur publique, soit de la main du bourreau. Antonine éprouvait un chagrin qu'elle ne pouvait cacher. Eusèbe, s'il eût été libre, se serait mêlé à ses frères afin de souffrir avec eux. Pour ces chrétiens-là, leur courage redoublait à l'heure de la persécution, ils couraient au-devant d'elle avec joie, comme le soldat qu'aiguillonne le bruit de la bataille.

Un jour, l'empereur avait ordonné la mort de deux jeunes chrétiennes qui avaient refusé de sacrifier aux idoles. Le peuple se pressait en foule pour voir cette exécution; déjà les deux vierges, vêtues de robes blanches, les cheveux flottants, montent

sur l'échafaud, s'agenouillent et prononcent à haute voix une fervente prière, où brille la foi la plus vive et le calme le plus parfait. Une des victimes subit la fustigation avec un courage surnaturel. Avant de lui trancher la tête, un prêtre lui offre la coupe :

— Sacrifie, lui dit-il, et tu es sauvée.

Elle refuse, et meurt.

La seconde a vu sans pâlir le sang de sa compagne, la coupe lui est présentée également; elle la repousse, proteste à haute voix contre les grossières erreurs du paganisme, et bientôt sa tête tombe sous la hache.

Évariste qui, ce jour-là avait été à Rome, se trouva dans la foule et assista malgré lui à ce supplice.

— Voilà qui est digne de Néron, se dit-il, en reprenant le chemin de son habitation.

Cependant il ne pouvait comprendre le courage avec lequel deux jeunes filles avaient supporté la mort, à cet âge où la vie se présente couverte de douces illusions, où la nature pleine de force et de vigueur lutte avec acharnement contre la destruction. Comment des femmes, à peine sorties de l'enfance, étaient-elles parvenues à vaincre jusqu'à l'instinct conservateur que Dieu a placé chez tous les êtres? Évariste se perdait dans ces réflexions, sans pouvoir approfondir cet étrange mystère : rentré chez lui, il raconta à Eusèbe la scène dont il venait d'être témoin.

L'esclave pâlit :

— Ah ! sans doute, ces jeunes filles avaient des mères qui pleurent maintenant, dit-il.

— Certainement, répondit Évariste ; mais ce sont elles surtout que je plains, quitter la vie avant d'en avoir franchi le seuil !

— Maître, répondit Eusèbe, ces deux ames ont saisi la couronne d'immortalité ; elles jouissent d'une sainteté parfaite, source d'un bonheur infini, car elles sont sorties victorieuses du dernier combat qu'il nous faudra tous livrer.

— Oui, oui, leur mort ressemblait à un triomphe, répondit avec feu le noble sénateur ; je les ai vues regarder le ciel avec une expression toute divine ; et, pendant qu'elles attendaient le coup qui vint les frapper, un pur sourire errait sur leurs lèvres. Mais cette force, qui a pu la leur donner ? quel homme leur a inspiré une croyance assez solide pour les soutenir dans ce terrible moment ?

— Ce n'est point un homme, maître, répondit Eusèbe, c'est celui qui a quitté la gloire du ciel pour naître ici-bas d'une Vierge pauvre et ignorée ; c'est celui qui a reposé dans une crèche au milieu d'une étable, tandis que les Anges répétaient en chœur : « Gloire soit à Dieu dans les lieux très » hauts, paix sur la terre, bonne volonté envers » les hommes ! » C'est Dieu incarné, c'est Jésus-Christ !

— Jésus-Christ, murmura Évariste...

— Oui, reprit Eusèbe, Jésus-Christ devant lequel

vinrent se prosterner, et les bergers de la plaine et les mages de l'Orient; Jésus-Christ qui, pendant trente ans, vécut dans le travail et la retraite, pour connaître toutes les souffrances du pauvre; Jésus-Christ qui, après avoir consacré trois années à faire du bien à tous, fut trahi par un de ses disciples, renié par un autre, accablé d'outrages, et cloué sur une croix pour expier les péchés de tous les hommes!... Oui, c'est Jésus-Christ qui, au milieu des plus horribles souffrances, promettait le Ciel à un brigand touché de repentir, recommandait sa pauvre mère aux soins d'un ami, et priait pour ses bourreaux.

— Jésus-Christ? répéta Évariste, surpris et effrayé, ah! je suis un grand pécheur!

— Oui, maître bien-aimé, tu es pécheur; mais Jésus-Christ a payé ta dette, il est mort pour toi, pour moi, pour nous tous. Bientôt il est sorti vainqueur du sépulcre; il a passé quarante jours sur la terre à consoler et instruire ses disciples; puis il les mena sur une haute montagne, les bénit; et, tandis qu'ils attachaient sur lui des regards d'amour, il remonta vers son père, aux voûtes éternelles. Maintenant il règne sur cette terre dans nos cœurs, prie pour nous, et appelle tous les hommes à lui.

— Tous! s'écria Évariste avec surprise... continue... continue...

— Tous, reprit Eusèbe; quel que soit leur rang, leur fortune ou leur pauvreté, leurs vertus ou leurs vices, Jésus leur dit: « Venez à moi. » Il combat

avec ses disciples et leur donne la victoire; aussi le monde entier ne saurait-il effrayer le chrétien, car il n'est jamais seul, et la force de son Dieu s'accomplit dans sa faiblesse.

Tandis qu'Eusèbe parlait, le visage d'Évariste s'animait d'un rayon divin, il semblait transporté dans un autre monde, et vivant d'une vie nouvelle. Enfin, hors de lui, vainqueur des préjugés et plein d'une noble émotion, il s'écria, en se précipitant dans les bras d'Eusèbe :

— Je veux devenir chrétien !

Eusèbe, ivre de joie, ne pouvait proférer une parole; il regardait Évariste avec une tendresse toute paternelle; et dans cette douce étreinte, il n'y avait plus ni maître ni esclave, mais deux frères.

Tout-à-coup, Antonine, qui avait surpris cet entretien, se précipita entre les deux amis, et tombant à genoux :

— Merci, mon Dieu! mon époux est sauvé! dit-elle, en versant des larmes de bonheur.

Évariste, la relevant, l'embrasse avec transport; tous trois confondent leur joie; ils sentent que maintenant le Ciel est leur commune patrie, et qu'ils peuvent vivre ici-bas dans la douce attente de l'éternité.

— Ami, dit alors Évariste à Eusèbe, il n'y a plus chez moi d'esclave, je sens que tous les hommes sont frères, et que le christianisme est le règne de la liberté !

V.

LA PHILOSOPHIE ET LE CHRISTIANISME.

Le lendemain était le jour nommé *fasti*, où le préteur donnait audience ; Évariste annonça à tous ses esclaves qu'ils allaient l'accompagner au prétoire, où ils seraient affranchis. La maison retentit de ce doux écho ; les plus jeunes poussaient des acclamations bruyantes, quelques femmes craintives redoutaient la misère, et n'accueillaient la liberté qu'en tremblant; tandis que plusieurs vieillards, accablés de joie, saluèrent de leur dernier soupir l'heure de l'affranchissement.

Évariste possédait une fortune considérable, aussi avait-il un grand nombre d'esclaves. Chemin faisant, il s'entretenait avec Eusèbe des vérités chrétiennes. Tout apparaissait au néophyte sous un jour nouveau ; il comprenait les voies de la Providence, qui l'avait conduit par divers chemins pour l'amener à connaître le vrai Dieu ; il sentait que depuis l'époque où il s'était vu forcé de quitter la cour, la solitude dans laquelle il vivait avait facilité un travail et des méditations qui préparaient son cœur à recevoir l'Évangile.

— Ton Dieu est sage, disait-il à Eusèbe; car je n'ose encore l'appeler le mien; ô qu'il sera beau, ce jour où je pourrai enfin porter le nom de chrétien !

— Frère, répondait Eusèbe, il ne faut point se faire de la religion l'idée d'un joug pénible à porter, ou d'une complication de connaissances qu'il faut posséder entièrement pour être sauvé; non, non, la vérité est simple, et Dieu est la vérité. Jésus a dit: « Celui qui croit en moi, a la vie éternelle. » Ne veut-il pas nous faire comprendre que dès l'instant où nous l'avons accepté pour Sauveur, nous sommes devenus ses frères, et que le bonheur qu'il nous a acquis est notre propriété à partir de ce moment ! Tu as reconnu, Évariste, que le paganisme est un assemblage de fables humaines ; ton cœur s'est ouvert aux commnnications de l'esprit divin ; tu sais que l'homme tient tout de Dieu ; que les lois immuables de la nature seraient renversées

tout-à-coup, si le roi de l'univers cessait de les maintenir. Eh bien ! si tu crois qu'ayant, comme pécheur, mérité la punition de Dieu, il t'a racheté; si, te donnant entièrement à lui par la foi, tu es résolu de vivre selon l'exemple qu'il nous a laissé, et de propager l'Évangile, malgré les oppositions que tu rencontreras, porte sans crainte le nom de chrétien ; non comme un mérite que tu as acquis, mais comme un bienfait que tu as reçu; car l'union de l'ame avec Jésus-Christ est un véritable mariage où l'épouse n'a rien en propre, elle tient tout de son époux qui, riche, puissant et plein d'amour pour elle, l'emporte faible et pauvre dans ses bras, pour l'élever jusqu'à lui.

Évariste serra avec joie la main d'Eusèbe.

— Oui, dit-il, je déteste cette idolâtrie à laquelle je me suis abandonné trop longtemps, et je ne puis comprendre comment l'homme a cru à ces grossiers mensonges. Il fallait donc qu'ils eussent perdu tout sentiment d'eux-mêmes, les auteurs de ces fictions ?

— Non, répondit Eusèbe, l'âme humaine conserve, même au milieu de ses plus graves erreurs, un reste de vérité, dernier reflet de son Dieu, et devant lequel on doit encore se prosterner. Oui, l'homme s'est égaré en changeant les mœurs à la fois simples et touchantes des premiers âges du monde, il a perdu la vraie connaissance de son créateur; oui, les fils de Noé ont oublié ce qu'ils savaient de Dieu, mais pourtant, un instinct qu'ils

ne purent étouffer, leur révéla un être supérieur; ils comprirent que la force universelle, qui régit la nature avec tant d'harmonie, doit avoir un moteur; ils voulurent trouver la cause de leur existence, de leur conservation et des phénomènes qui les environnent; l'homme crut alors que le monde physique était la cause suprême de tout, Dieu enfin, qu'ils matérialisaient, parce que leur esprit n'étant point encore assez cultivé, ils ne pouvaient comprendre un être qui ne tombât pas sous leurs sens : voilà comme, au milieu de l'erreur, Dieu s'est d'abord communiqué à ces hommes sous le voile de la matière. Cependant l'intelligence humaine s'anoblit: ô Évariste, qu'il est touchant d'assister à cette sainte aurore! L'homme contemple le firmament, le soleil; bientôt les arts, la musique surtout élèvent son ame, et lui font pressentir un monde supérieur. Mais ces idées sont bien confuses encore; il veut spiritualiser le Dieu qu'il a senti battre avec son cœur, et il le place dans la voûte céleste, au milieu des feux brillants qu'il admire. Quel progrès, mon Dieu, mon Dieu! Oui, alors déjà tu agissais sur tes créatures; enfin c'est parce que les hommes ne peuvent entièrement comprendre le mystère qu'ils cherchent à découvrir, qu'Amasis fait écrire sur le temple de Saïs : « *Je suis tout ce qui a été, est, ce* » *sera, et nul mortel n'a encore levé le voile qui me* » *couvre.* »

La croyance varie, et nous apparaît plus ou moins spirituelle, suivant le caractère des peuples

et les mœurs des nations. Les hordes nomades adorèrent les astres, dont le cours se révélait à leurs regards pendant les veilles de la nuit; le guerrier farouche rendit un culte au crocodile, comme au plus terrible des animaux; puis il vit l'ibis broyer l'œuf du crocodile, et il adora cet oiseau, comme plus puissant que le reptil dont il triomphait; d'autres crurent que Dieu avait pris la forme d'animaux, et ils en firent dès ce jour l'objet de leur vénération. Mais, au milieu de ces tristes erreurs, surgit sans cesse l'idée d'un Dieu suprême, et c'est toujours dans la nature que l'homme a puisé ses croyances religieuses.

L'Éternel veut se révéler entièrement; il choisit un peuple qui devra servir de lumière aux autres, sa voix se fait entendre sur le Sinaï : mais le mortel, qui s'est créé un Dieu à son image, avec ses passions et ses faiblesses, ne consent point à fléchir son orgueil.

Ce peuple élu, les Hébreux, que tant de miracles auraient dû attacher inviolablement à Dieu, qui les avait tirés d'Égypte pour les amener dans la terre promise, les Hébreux, dis-je, nous offrent sans cesse le pénible tableau de l'infidélité la plus révoltante; ils vont jusqu'à se prosterner devant les idoles des peuples, leurs voisins, auxquels ils étaient appelés à donner l'exemple. Dieu les punit, et dès qu'ils se repentent il les absout alternativement; car sa miséricorde est plus grande encore que sa justice. Mais cette loi promulguée est écrite sur des

tables de pierre; c'est un livre sacré qui passera d'âge en âge, et dont on retrouvera le souvenir chez tous les peuples. Les Grecs ne l'ont-ils pas conservé ? Qu'est-ce que ce livre du Destin, qui commande à Jupiter même? Avec le paganisme cette idée est sortie de l'Égypte ; oui , l'écho du Sinaï s'était répété sous le palais des Pharaons!

Une nouvelle ère va commencer ; les Juifs, par leurs vices et leurs divisions, autant que par leur impiété, causent leur chute ; l'Asie est dévastée; les états disparaissent comme le grain de poussière qu'enlève le samiel du désert : l'homme recule épouvanté devant ces scènes d'horreur, et s'arrête sur l'arène sanglante; il n'ose plonger dans l'avenir. Le passé, le présent, tout l'effraie ; son cœur ému demande le calme de la raison. Dieu l'entend, et les philosophes apparaissent.

— Oh ! que les décrets de l'Éternel sont mystérieux et sages, interrompit Evariste.

Eusèbe reprit :

— Ce besoin inné de sagesse qu'ils proclament, cette langue nouvelle qu'ils bégayent, pourront-ils jamais l'amener à sa perfection ? Qu'est-ce que la sagesse humaine ? Un fol orgueil : sans Dieu, l'homme est le jouet de ses passions ; c'est Dieu, il est vrai, que les philosophes chercheront ; mais ce Dieu, quel est-il? O profond mystère ! Esprit adorable, dis-nous, dis-nous toi-même quels ont été tes desseins à l'égard de cette suite d'écoles. Oui, il y a dans l'histoire de tous les siècles une direction providen-

tielle, devant laquelle le chrétien doit se prosterner avec adoration. Ce que les hommes appellent le hasard, la fortune, c'est toi, Seigneur, toi qui, comme des grains de sable jetés dans l'air, lanças les mondes dans l'immensité; toi qui, du haut des cieux, abaissant sur nous un regard paternel, disposas dès l'éternité tous les événements qui agitent notre vaste théâtre : là, chacun a une mission à remplir pour préparer le règne de ton Christ, qui doit un jour changer la face du monde.

Le premier des philosophes, Thalès, établit d'abord la liberté philosophique, progrès immense qui devait, à l'insu même de son auteur, porter le premier coup au paganisme, puisque le point de départ fut la question de l'origine et du principe élémentaire du monde. Anaximandre continua l'œuvre de Thalès, et bientôt Pythagore, avec des idées plus élevées, fait servir la philosophie à l'amélioration morale; il reconnaît déjà à la Divinité deux sublimes attributs : la bonté et la véracité; il va même jusqu'à dire que l'ame est une émanation du principe de toutes choses. Xénophane reconnaît Dieu infini, invisible; il regarde l'incertitude comme le triste partage de la créature; le premier, il défend les représentations de l'Éternel. Ses disciples marchent sur ses traces; de nouvelles croyances sont réservées à Socrate, ce grand homme, qui paya du martyre sa foi absolue à un *suprême Créateur*, attaqua le sophistique, proclamé par les philosophes ses contemporains. Il voulut que chacun portât sur soi-même un regard

pénétrant, afin de découvrir un point d'appui solide à la philosophie, et des principes certains pour la vérité de la religion et de la morale. Le premier il parla des devoirs envers autrui, de la piété comme du seul hommage digne de Dieu, et se manifestant par la prière et la pratique du bien : pour lui, le bonheur ne saurait être indépendant de la vertu. Il crut à la Providence, et ne cessa de répéter que l'ame est un être divin, semblable à Dieu, et qui se rapproche de lui par la raison et par la force invisible. Les disciples de Socrate continuent son œuvre.

Rien n'est beau que la vertu, rien n'est laid que le vice, s'écrie Antisthène; et bientôt, tombant dans une exagération singulière, mais qui sert à nous démontrer l'imperfection des œuvres humaines, cette école finit par le cynisme, dont Diogène nous offre le type le plus repoussant. L'école de Platon est un pur reflet des pensées de Socrate; elle pose la raison comme fondement de tout, et de là elle admet les idées innées et le principe qui les a formées ; c'est-à-dire Dieu. Platon pensait que l'ame était divisée en deux parties; l'une animale, et l'autre raisonnable. C'est cette dernière qui retournera, dit-il, à la vie bienheureuse des esprits. Il croyait aussi que Dieu n'est point responsable du mal qui ne provient que de la matière. La vertu, selon lui, est un effort de l'humanité pour atteindre une certaine ressemblance avec son auteur. L'esprit divin ne jaillit-il pas à tout instant, quoique mêlé à des erreurs qui attestent la participation de l'homme?

— C'est merveilleux ! s'écria Évariste.

— Continuons, reprit Eusèbe, transporté par la hauteur de ces méditations, et comme pénétrant dans l'esprit de Dieu même. — Platon termine par cette pensée vraiment sublime : *la politique doit être l'application en grand de la morale*. Après lui Aristote, quoique moins spirituel d'abord, finit par de justes observations sur l'ame. Il la regarde comme le principe de la vie dont elle est fort distincte. Le bonheur, dit-il, résulte de l'exercice de la raison; elle ne se trouve dans sa plénitude qu'en Dieu seul qui, comme l'intelligence la plus parfaite, est la cause absolue du mouvement régulier de la nature. Il semble alors que la philosophie va bientôt atteindre son but; mais, au contraire, elle tombe en décadence; et le trop célèbre Epicure, ne comprenant rien à ce que pressentait Aristote, pense que le plaisir est le souverain bien de l'homme : il trouve dans toutes les sensations, même les plus brutales, une égale valeur de dignité. Selon lui, la vertu n'a de prix que par ses résultats. L'ame n'est point immortelle, dit-il, et il faut jouir du présent. Il regarde les dieux comme des agrégations d'atômes, et n'exerçant aucune influence sur l'homme. Quelle immoralité ressort de ces principes ! Ah ! cette école eût été le tombeau de la philosophie, sans le stoïcisme, qui vint répandre alors une faible clarté. Chrysippe, le plus célèbre des disciples du Portique, montre à l'homme la perfection humaine; mais en même temps il se contredit soi-même, en enseignant de suivre les

penchants naturels pour parvenir à cette perfection. Bientôt la logique de Zénon, le stoïcien, et de ses successeurs, fut plus étendue que celle d'Aristote, parce qu'elle se proposa pour objet la matière même des vérités, en comprenant en soi une partie de la psycologie ; elle trouva des preuves fort intéressantes sur l'existence de Dieu, et crut que l'association de la Providence et du Destin était la cause de tout. Enfin, sa maxime était : *Vivre selon la loi de la raison bien ordonnée.* Mais ce qui empêcha toujours ses disciples de marcher même vers ce but, c'est qu'ils ajoutaient : *vivre conformément à la nature.* Hélas! si nous nous abandonnons à cette doctrine, il en résulte une fausse sécurité qui nous éloigne de Dieu ; car le cœur de l'homme est un véritable labyrinthe qui cache de hideux mystères. Il nous faut tous abandonner nos instincts vicieux, et rechercher par une régénération spirituelle l'idéal céleste. Les stoïciens eux-mêmes finirent par reconnaître que si l'homme vertueux est exempt de passions, il n'y est pas insensible : et de là ils conclurent que ces mêmes passions doivent être tempérées et non déracinées : triste morale! « Un mauvais arbre, a dit Jésus, ne saurait porter de bons fruits. »

Voilà donc le résultat d'une étude de quatre siècles, conduite par les hommes les plus remarquables, et dont un grand nombre furent guidés par l'amour du bien. De toutes ces opinions naquit le doute; ce fut là le résultat de ces philosophies qui avaient cherché, sans pouvoir rien trouver de positif. Car-

néale de Cyrène fonda à Rome une école sceptique, et fit constituer le bonheur dans la vertu jointe au plaisir ; voilà la devise du monde aujourd'hui ; et sans doute pour longtemps encore. L'homme répète : Vertu, vertu ! mais lorsqu'il lui faut sacrifier pour elle ses jouissances égoïstes, il cherche des moyens détournés, et veut se dissimuler à lui-même que, comme le dernier des philosophes, Antiochus, il adopte pour maxime favorite : « *L'amour de soi doit être le premier mobile de l'homme.* »

— Pourquoi la philosophie n'a-t-elle pas atteint son but ? dit Évariste.

— C'est que toujours, répondit Eusèbe, elle enseigna aux hommes ce qu'ils devaient faire, sans pouvoir jamais leur donner le moyen d'y parvenir. Lorsque cette triste expérience fut complètement acquise, Dieu alors, pour faire connaître la vérité tout entière, descend lui-même parmi nous, et Jésus-Christ fait lever sur le crépuscule du doute le soleil de la foi. Il ne vient point proclamer un nouveau système philosophique. Ecoutons-le lui-même : « Le Seigneur m'a envoyé, dit-il, pour annoncer « l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont » le cœur brisé, et pour publier la liberté aux cap» tifs. » Non, ce n'est pas une théorie qu'il enseigne, c'est une puissance qu'il communique ; voilà ce qui distinguera toujours le christianisme des autres religions, la vérité de l'erreur ! Le Sauveur montre à l'homme l'éternité dont il lui ouvre les portes ; il lui donne la force de pratiquer la vertu, en jetant dans

son cœur le germe de l'amour qui l'embrase lui-même; car le chrétien, dit-il, devra beaucoup aimer, parce qu'il lui a été beaucoup pardonné. « Oui, ô Emmanuel! tu nous as révélé le grand secret de la régénération humanitaire : la foi, voilà ce qui peut seul changer le monde, car la foi n'est point sans l'amour! Et il est écrit que l'amour parfait de Dieu et du prochain, c'est l'accomplissement de la loi.

— Cher Eusèbe, s'écria Evariste, combien ai-je cherché à approfondir les pensées de ces philosophes que tu m'expliques aujourd'hui ! Mais comment se fait-il qu'ils n'aient pas eu sur Dieu des idées plus justes ?

— C'est, répondit Eusèbe, que l'homme, créature bornée, ne peut comprendre l'infini ; son ame, immortelle comme Dieu, dont elle émane, est enveloppée ici-bas de ténèbres qui ne disparaîtront entièrement que sur le seuil de l'éternité; et si elle ne reçoit de Dieu même une lumière directe, elle cherche son créateur dans un vague de conceptions plus ou moins imparfaites. Ne serait-ce pas parce que ces philosophes se sont trop fiés à leur propre raison, qu'ils ne sont pas arrivés plus loin? ou plutôt parce que les temps marqués selon la prescience de Dieu, n'étaient pas accomplis ? Mais réjouissons-nous, ce Dieu cessera d'être méconnu, et le plus illustre des sages n'a pas eu à cet égard des idées aussi claires qu'en possède parmi nous un simple enfant.

Évariste écoutait avec joie toutes les paroles de son ami, et il l'eut accablé de nouvelles ques-

tions, si Marcellus ne lui eût fait remarquer que l'on était devant le prétoire. Evariste y entra avec les siens; là, le préteur, revêtu de la toga picta et assis sur la chaise curule, était entouré de six licteurs qui attendaient ses ordres. Il parut fort surpris quand Évariste lui annonça qu'il voulait affranchir tous ses esclaves; et un cri d'étonnement retentit dans l'auditoire.

— Es-tu las d'être riche? lui dit le préteur.

— Oui, répliqua Évariste; je suis honteux de jouir d'un bien qui ne m'appartient pas. Dieu retire à l'homme le droit d'avoir des esclaves; aujourd'hui c'est un abus de la force brutale, le résultat de notre égoïsme, de notre impiété, et lorsqu'on a le bonheur de reconnaître cette vérité, on voit dans chaque homme un frère.

Le préteur regarda Évariste avec une expression indéfinissable; il ne pouvait comprendre ce qu'il entendait.

— Romains, dit alors Évariste, qui est celui d'entre vous dont le cœur ne batte au doux nom de liberté?... Eh bien! voilà ce qu'enseigne le Dieu que je veux servir : il m'apprend à renoncer à ma fortune pour affranchir mes esclaves; il veut que je les aime et les reconnaisse pour mes égaux.

Des cris d'approbation retentirent dans l'assemblée; alors, le sénateur reprit la parole.

— Celui qui m'inspire, dit-il, c'est le Dieu des chrétiens!

Un sourd murmure répondit à cette déclaration;

le préteur, indigné, regardait Évariste avec colère, et plusieurs licteurs serraient contre eux leurs faisceaux pour saisir leur hache, et, sur un geste, venger l'Olympe offensé ; mais le préteur, homme prudent, n'eût point attaqué un sénateur sans l'ordre du peuple. Tous les yeux étaient fixés sur Évariste qui, debout, dans une attitude simple et majestueuse, attendait que le préteur prononçât sur les esclaves la formule ordinaire. Voyant que le peuple restait muet : — *Je demande,* dit Évariste, en présentant Eusèbe, *que cet homme et ses compagnons soient libres comme tous les autres Romains.*

Le préteur, ne pouvant s'y refuser, répondit, en touchant la tête d'Eusèbe avec sa baguette : — *Je déclare que cet homme est libre comme tous les autres Romains.*

Un licteur s'avança, et fit faire à Eusèbe un tour sur lui-même, pour signifier qu'il était libre d'aller où il voulait ; puis, Évariste posa sur la tête de son ami le bonnet de liberté. La même cérémonie fut exécutée pour les autres, et tous devenus libres, partirent au milieu des rangs épais de la foule, qui grondait sourdement comme la mer après une violente tempête, et répétait, en montrant Évariste : — C'est un chrétien !

Cependant, Antonine était dans une grande inquiétude ; cette confession publique, que son époux venait de faire, allait sans doute l'exposer à des persécutions ; l'empereur ne pouvait-il pas saisir cette occasion de vengeance ? le peuple romain n'al-

lait-il pas demander la mort d'Évariste ? Qu'allons-nous faire ? pensait-elle; comment le sauver? que deviendra mon fils ? car la foi commence à germer dans son cœur. Déjà elle croyait les voir mourant sur le forum, au milieu des tortures; il lui semblait entendre les applaudissements du peuple ; et, quoique profondément réjouie de la conversion de son époux, elle se prenait à regretter le temps de son erreur. Ah ! c'est qu'il y a en nous deux êtres qui se livrent un combat incessant.

Les larmes d'Antonine devinrent des pleurs de joie, en revoyant Évariste et Marcellus; elle les embrassait tour à tour.

— C'est donc bien vous, disait-elle en les touchant de ses mains tremblantes, comme l'aveugle qui veut reconnaître son enfant. Ah! je craignais de ne plus vous revoir. Évariste, mon cœur est plein de noirs pressentiments; le bonheur que j'éprouve est délicieux et amer ; ils te tueront... oh! j'ai peur !... Car tu es tout pour moi ; tu es ma force, mon seul bien, ma vie ; je suis la frêle plante qui s'enlace après le grand chêne. O Évariste, il y a dans le mariage un mystère profond, incompréhensible ; eh quoi! la jeune fille a vécu sous l'aile de ses parents ; à ces guides tutélaires elle voue une tendresse à laquelle rien ne lui semble comparable ; et puis, tout à coup Dieu place sur son chemin un homme qui jusqu'ici lui a été étranger ; il devient son époux ; elle l'aime, et l'amour filial même pâlit devant cette affection : aujourd'hui, que je suis mère, que mon regard peut

s'arrêter délicieusement sur ces chères parties de moi-même pour lesquelles je souffrirais avec tant de joie, et qu'il me semblerait naturel d'aimer par-dessus tout; eh bien, aujourd'hui, quand je place mon cœur entre mes enfants et toi, que j'écoute, en quelque sorte, ses battements, ton nom et les leurs s'y confondent, et je ne sais vraiment qui y règne le premier.

Évariste serra étroitement sa femme contre son cœur : — A tes vertus joins le courage, ô ma bien-aimée, dit-il ; espère en Dieu, deviens forte; je suis un enfant, moi, dans la carrière chrétienne, tandis que depuis longtemps tu connais la vérité.

Cette parole, qui ne renfermait pas la moindre idée de reproche fit descendre Antonine en elle-même ; alors, fondant en larmes, et cachant sa tête dans le sein d'Évariste :

— Ah ! pardonne-moi , dit-elle, d'avoir eu un secret pour toi; oui, je suis bien coupable; j'ai été faible, j'ai manqué de franchise et de confiance.

— Eh bien ! dit Évariste affectueusement, nous marcherons ensemble, tu me montreras le chemin, et moi je soutiendrai tes pas ; d'ailleurs Eusèbe notre ami, restera avec nous, et ses sages conseils...

— Frère, répondit Eusèbe qui était resté muet pendant toute cette scène, ce n'est point sur l'homme que l'homme doit s'appuyer, mais sur Dieu; c'est près de lui seul que nous devons cher-

cher la règle de notre conduite, et sans dédaigner les avis des autres, prions que l'esprit de Dieu même habite en nous, afin que rien ne puisse nous l'ôter.

Il était tard : après avoir célébré un culte religieux, on se sépara le cœur plein de douces émotions. Évariste s'abandonna à un paisible sommeil; mais Antonine, toujours en proie a une vive inquiétude, ne put goûter aucun repos Il y a dans les ténèbres et le silence de la nuit je ne sais quoi de mystérieux, qui plonge notre ame dans la rêverie, et nous impressionne différemment, selon la disposition de notre cœur.

Assise près du berceau où reposait sa fille, Antonine regardait à travers un vaste portique la voie Ardéatine qui conduisait jusqu'à Rome; le doux murmure des fontaines et le bruissement des feuilles, grandi par son imagination, lui semblaient être des voix d'hommes qui conspiraient contre les jours de son époux; elle croyait voir se lever derrière les tombeaux, qui étaient en grand nombre sur cette voie, des soldats agitant leurs armes; tremblante, elle se précipitait vers le lit d'Évariste, le contemplait avec tendresse, puis revenait près du berceau, et les larmes de la pauvre mère tombaient limpides et brûlantes sur les joues roses et fraîches de l'enfant endormie.

VI.

CULTE PRIMITIF.

Néron éprouva une joie infernale en apprenant la conversion d'Évariste et l'acte public par lequel il avait manifesté sa foi; jusqu'ici il n'avait pu se venger de ce sénateur, et maintenant, l'occasion se présentait.

Évariste était de la famille de Jules César, et l'on sait que les Romains conservaient une grande affection pour les derniers neveux de ces héros qu'ils divinisaient; l'époux d'Antonine avait donc beaucoup de popularité, c'est ce qui le sauva, peut-

être, le jour où il s'était avoué chrétien, bravant ainsi l'opinion publique; mais les sentiments libéraux qu'il avait manifestés réveillaient chez un grand nombre des souvenirs de gloire; d'autres, travaillés secrètement par cet esprit divin, auquel nul ne peut se soustraire, ne savaient que penser; les derniers enfin, tout en blâmant les adorateurs du Christ, admiraient le courage avec lequel ses disciples recevaient la mort : ces Romains n'étant point encore amollis par les délices, rendaient hommage à l'intrépidité, de sorte qn'il n'y avait qu'un parti bien faible qui désirât la punition du sénateur.

Néron frappa de son épée l'officier des gardes prétoriennes qui lui annonça les dispositions du peuple, à l'égard d'Évariste. Déçu dans son espérance, il entra en fureur, rugissant comme une bête féroce, courant çà et là sous les portiques du palais d'or, et maltraitant tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin. Il agita plusieurs fois avec Epaphrodite la question d'aller prendre Évariste et de le faire périr dans les tortures, mais déjà Néron connaissait l'horreur qu'il inspirait aux Romains, et il finit par comprendre qu'il pouvait se perdre par cet acte de violence; il lui fallut donc assouvir sa rage sur de pauvres esclaves, et s'étourdir dans les fumées de la plus ignoble orgie.

Le lendemain, l'empereur, ne sachant à quelle passion s'abandonner, fit appeler ses devins pour lui procurer quelque jouissance, parmi eux se trouvait Simon, le magicien qu'il affectionnait particu-

lièrement. Lorsque les apôtres commencèrent à prêcher à Jérusalem, Simon, ayant admiré leur puissance miraculeuse, leur offrit des trésors pour qu'ils lui communiquassent leur pouvoir ; saint Pierre, indigné de ce qu'on voulait faire des grâces divines un honteux marché, trafic contre lequel se révoltera toujours l'esprit chrétien, dit à cet homme : « Que tes richesses périssent avec toi, » puisque tu as cru que le don de Dieu s'acquérait » avec de l'argent. » Puis il l'avait exhorté à la repentance, et Simon avait paru touché : « Mais, » sans doute, la bonne semence étant tombée, » comme dit Jésus, parmi les épines, les soucis de » ce monde l'empêchèrent de croître. »

A l'époque où nous sommes parvenus, Simon étant chef de secte, avait osé se faire adorer comme un Dieu. Il était venu à Rome ; là ses jongleries avaient séduit le peuple, et Néron surtout l'interrogeait sans cesse sur l'avenir. Si nous ne pouvons comprendre qu'à cette époque où régnait le paganisme, l'on ajoutât foi à ces mensonges, ne serons-nous pas pénétrés de douleur en songeant qu'aujourd'hui il y a encore des créatures intelligentes qui croient à une science divinatoire. Ah ! souvenons-nous que Dieu nous cache l'avenir par un effet de son grand amour, et sachons d'avance nous soumettre à sa volonté quelle qu'elle soit; car il ne peut vouloir que notre bonheur.

Le successeur de Claude, travaillé sans doute par cette voix intérieure qui nous poursuit surtout dans

la solitude, ne demanda point point à Simon de lui soulever le voile qui cache à tout homme les âges futurs. Mais, par un singulier caprice, il voulut qu'il se transformât en Icare. Simon, déjà fort âgé, désirait faire remplir cette fonction par un de ses disciples.

— Non, j'exige que ce soit toi-même, lui dit l'empereur.

Le magicien lui affirma que cette entreprise si hasardeuse ne lui paraissait point difficile. Il se fit donc attacher des ailes avec un mécanisme, et agitant ainsi l'air, il parvint à quitter le sol et à s'élever à une certaine hauteur; mais, nouvel Icare, il tomba et se cassa un membre. On le porta dans sa maison; là il put réfléchir aux conséquences qui allaient résulter de cet événement. Honteux de n'avoir pu réussir et voyant ainsi s'évanouir sa réputation, il se précipita du haut d'une terrasse et se tua (1).

Néron, furieux d'avoir été trompé, fit mourir un grand nombre de devins et expulsa les autres de Rome.

Cependant, les persécutions religieuses continuaient toujours; mais qui aurait refroidi le courage des chrétiens? Le peuple romain ne pouvait s'empêcher de les admirer, et l'Église s'augmentait chaque jour; une nouvelle conversion vint redoubler la haine de l'empereur.

(1) Histoire de l'Église, par l'abbé Fleury.

Depuis la mort de Poppéa, Néron n'avait point contracté de nouvelle alliance et vivait dans la débauche la plus révoltante ; il paraissait attaché particulièrement à une femme d'une ancienne famille, et qui s'était donnée à lui par ambition et par orgueil, sans doute, bien plus que par cet entraînement, triste résultat d'une affection malheureuse ; car, pour aimer, il faut avoir un cœur ouvert à de nobles sentiments, et est-il possible alors de s'attacher alors à un pareil monstre ? La malheureuse Sylvia parcourait donc avec indifférence le chemin du déshonneur, espérant qu'un jour elle partagerait le trône avec Néron, lorsque sur cette pente rapide une main puissante l'arrêta tout-à-coup. Nouvelle Madeleine, elle fut arrachée de l'abîme! Ayant appris le lieu où se réunissaient la nuit les chrétiens, elle voulut assister à leur culte, se disposant à les dénoncer à l'empereur. A la faible clarté de quelques lampes, elle vit une assemblée nombreuse. Au milieu, un homme faisait entendre des paroles évangéliques ; animé de l'esprit divin, il y avait en lui quelque chose de surnaturel, et sa puissante éloquence captivait son auditoire ; tous écoutaient dans le plus profond recueillement ces exhortations sublimes qui seront à jamais chères aux chrétiens de tous les âges, car c'était saint Paul lui-même. Sa haute piété en faisait une des plus puissantes colonnes de l'Église. Sylvia, qui était venue dans ce lieu pleine d'orgueil et de haine, éprouva d'abord une gène à la-

quelle elle voulut se soustraire, mais le regard de Dieu, rayon brûlant qui rendrait la vie au cadavre, s'était abaissé sur elle; bientôt son existence lui parut hideuse: en vain chercha-t-elle à étouffer la voix de sa conscience; son ame était en proie à une torture qu'elle eût échangée joyeusement contre les plus horribles souffrances physiques; et celle qui, demain peut-être, allait franchir le trône du monde, tomba le front dans la poussière, sous le poids de la malédiction divine dont elle se sentait frappée! Faisant abnégation d'elle-même, elle s'inclina devant saint Paul qui, relevant cette femme souillée et perdue aux yeux des hommes, la réhabilita devant les anges de Dieu; il lui annonça le pardon de ses fautes, et lui fit comprendre qu'il n'est aucun crime que la mort de Jésus-Christ n'ait expié. Elle éprouva alors une paix et une joie profonde; et, pleine d'une sainte horreur pour le mal, elle écrivit de suite à Néron, lui annonça qu'elle était chrétienne, et que leurs relations étaient rompues dès ce jour. Oh! comme elle fut heureuse la courtisane, lorsque les vierges l'appelèrent encore leur sœur! Sa nouvelle croyance fut comme la brise du soir qui rafraîchit sa tête brûlante: car les passions humaines égarent très souvent; elles sont mêlées de joies et de tortures, tandis que l'amour de Dieu donne toujours le bonheur.

A cette nouvelle, l'empereur entra dans un transport de rage; puis il se calma, espérant qu'en offrant à Sylvia de l'épouser, il la ferait changer de

résolution ; mais la néophyte ne répondit que par un refus ; sa conscience ne lui permettait plus de s'associer au tyran romain. Néron, hors de lui, s'abandonna à sa colère; il employa les menaces. Elle ne ne s'en effraya point ; car, pour être chrétien à cette époque, il fallait d'avance renoncer à la vie. Enfin, quelques jours après, saint Paul versa l'eau du baptême sur le front de la jeune femme ; le fils d'Agrippine assouvit sa fureur, et les anges conduisirent une ame victorieuse dans les joies de l'éternité !

Comme Hérode pleurant Marianne qu'il avait fait mourir, Néron aussi regretta sa maîtresse ; nuit et jour, il faisait retentir du nom de Sylvia les échos du palais d'or, mais il se gardait bien de descendre en lui-même et de s'avouer coupable ; il se fit apporter le corps de cette femme, l'étreignit dans ses bras, comme pour la ramener dans un monde dont elle avait brisé la chaîne, porta en bracelet les cheveux d'ébène qui avaient orné le visage de la morte; c'était le tigre se repaissant des restes de sa victime.

Bientôt Néron apprit que c'étaient les exhortations de saint Paul qui avaient converti celle qu'il voulait faire asseoir sur son trône ; il résolut donc de se venger ; et l'élève de Gamaliel, celui auquel Dieu le Fils était apparu sur le chemin de Damas, apprit qu'il devait plaider sa cause devant Néron.

Ce fut pour les chrétiens une cruelle angoisse ; il leur semblait que Paul allait leur être ravi : tous versèrent d'abondantes larmes ; car depuis deux

années, il prêchait à Rome sans nul empêchement, et son ministère avait été béni. Mais Paul, rempli de joie, se prépara à accomplir la mission périlleuse que Dieu lui confiait, et encouragea ses frères, les engageant à persévérer, et leur assurant qu'il reviendrait au milieu d'eux. Parmi tous ces chrétiens, ceux dont la douleur était la plus profonde, étaient Évariste et sa famille ; ne s'étant pas trouvés dans ces circonstances graves où l'on se hâtait de donner le baptême, comme à l'heure du combat, on arme le guerrier, Évariste et son fils n'avaient point encore reçu ce sacrement. Le sénateur qui, à cause de sa foi nouvelle, avait perdu ce titre, aurait voulu donner sa vie pour sauver celle de Paul ; il désirait vivement l'accompagner, et Marcellus, qui avait à peine atteint sa quinzième année, demandait à suivre son père — Nous mourrons, disait-il à Paul, avant que les coups n'arrivent jusqu'à toi. — Ne s'appuyant que sur le secours de Dieu, l'illustre apôtre refusa, consola ses amis, pria avec eux, et, attendri surtout par les larmes d'Antonine et de ses compagnes, il leur promit de nouveau son prochain retour.

L'histoire ne nous a point conservé les discours de Paul à Néron, mais si nous lisons dans les actes des apôtres, les paroles qu'il fit entendre au roi Agrippa, nous sentirons avec quelle fermeté l'ancien ennemi de l'Église défendit devant le cruel empereur les intérêts de cette même Église.

Paul comparut deux fois devant Néron ; ce der-

nier n'osa point encore le faire périr, et il ne le retint que peu de temps, le laissant bientôt libre, comme il l'était depuis deux ans, sous la surveillance d'un soldat romain. Les chrétiens furent réjouis de voir Paul échapper à une mort qu'ils croyaient certaine ; ils pensèrent que dès ce jour il serait à l'abri de tout danger, mais l'apôtre inspiré pressentait sa fin, car c'est alors qu'il écrivait à Timothée, évêque d'Éphèse : « Je vais être im-
» molé et le moment de mon départ approche. »
Puis il ajoutait à propos de l'empereur : « J'ai été
» délivré de la gueule du lion. »

Vers ce temps, Néron chassa de Rome tous les philosophes ; on sait qu'à l'époque de la soumission définitive de la Grèce, trois mille disciples du Portique avaient été envoyés en Italie pour y fonder des écoles, mais elles n'eurent pas un grand succès ; quelques médecins érigèrent le scepticisme en principe : on s'en étonnerait peut-être. Comment l'homme qui est appelé à examiner chaque jour le chef-d'œuvre de la création, peut-il nier son auteur ? Il est vrai qu'alors l'anatomie était presque inconnue, car des préjugés que l'on conserva trop longtemps s'opposaient à la dissection des cadavres, puisque l'on ne possédait à la bibliothèque d'Alexandrie que deux squelettes, encore quelques auteurs croient-ils qu'ils étaient de bronze ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hippocrate lui-même fut arrêté dans la voie de la chirurgie, faute de savoir la disposition des organes et des tissus ; cette ignorance pourra excuser peut-

être les sceptiques payens; mais aujourd'hui que l'anatomie, cette science positive est si bien approfondie, comment se peut-il qu'il y ait des hommes qui, en la connaissant, osent élever un doute sur l'existence de Dieu? Eh quoi! à la vue de cet admirable mécanisme à la fois délicat et solide, fort et léger, de ce corps humain où se révèle à chaque instant la miséricordieuse prévoyance de son auteur, est-il possible de douter encore? Mon Dieu! quelle voix est aussi éloquente que celle de la nature, et que faut-il donc pour nous convaincre? Une lumière venant de toi, oui, une lumière directe qui dissipe enfin les ténèbres de notre orgueilleuse incrédulité. Ah! prions donc, afin que ton esprit, brillant sur toutes nos études, nous fasse sentir vivement ton amour infini.

Mais revenons à la philosophie : elle eut, en général, peu de succès parmi les Romains; ce peuple entièrement tourné vers la guerre chercha en elle un but politique, et comme elle pouvait satisfaire ce désir, il la négligea. Néron, qui haissait même les apparences de la vertu, crut étouffer sa voix qui semblait s'elever contre lui, en ordonnant au petit nombre de philosophes réunis à Rome de quitter cette ville, sous peine d'encourir de terribles punitions. Sans doute, Dieu voulut que les chrétiens restassent seuls sur le champ du combat.

Comme nous l'avons vu, saint Paul était libre, et l'Église se préparait à recevoir de nouveaux frères. Evariste et son fils étaient du nombre; et ils

attendaient avec impatience le jour solennel qui allait briller pour eux.

Un soir, Évariste, dont les richesses avaient été mises dans le trésor commun, s'entretenait avec Eusèbe et Marcellus : un rayon divin animait son visage; tout en lui attestait le bonheur.

— Frère, disait-il à Eusèbe; oh ! combien je suis heureux, avec quelle impatience je compte les instants qui me séparent de cette heure bénie, où je sentirai les grâces divines !...

— Ami, interrompit Eusèbe, tu en es déjà comblé, et c'est leur confirmation seule que tu vas recevoir; car le commencement du christianisme dans nos cœurs est une œuvre instantanée. Dieu communique tout-à-coup à notre ame une lumière à laquelle elle était étrangère ; mais cette lumière, d'abord semblable au premier rayon de l'aurore, doit briller un jour comme le soleil à son midi. Oui, il faut progresser dans la foi, ou l'on recule infailliblement; il n'y a point de milieu dans la vérité. Le mystère de nos progrès le voici : c'est la connaissance de soi-même ; nous ne pouvons l'acquérir qu'après avoir sur Dieu de justes notions, afin de comparer notre cœur avec sa sainteté infinie. Oh ! pour moi, dans quelle confusion me jette cet examen !...

— Oui, je déteste le mal, s'écria Évariste; car je sais qu'il offense le Seigneur, et qu'il est le principe de tous les crimes dans ce monde.

— N'est-ce pas, mon père, interrompit tout-à-

coup Marcellus, que nous sommes prêts à mourir pour notre foi ?

— Sans doute, répondit Évariste ; il me tarde de briser toutes les idoles païennes.

— Frères ! leur dit alors Eusèbe, votre zèle est sincère, votre amour ardent; mais il vous faudra passer encore par bien des épreuves ! Dieu vous les dispensera avec sagesse : aussi je m'arrête, peut-être troublerais-je votre bonheur par le tableau d'une réalité qui se prépare. Vous êtes tous deux dans le printemps de la carrière religieuse, vos cœurs brûlent d'un feu céleste ; allez donc joyeusement, chers néophytes : si un arbre est plus précieux quand il est chargé de fruits, il a une beauté ravissante lorsqu'il est en fleurs !

Le lendemain, avant le lever de l'aurore, la chapelle était remplie; car c'était le dimanche pour les chrétiens qui avaient coutume de se réunir de bonne heure afin de saluer ensemble les premiers rayons de ce jour, que les païens nommaient jour du soleil. L'Église, pauvre alors à cause des charges qu'elle s'imposait, mais riche de foi, d'espérance et de charité, se réunissait dans un bâtiment très simple, qui dépendait d'une maison particulière, assez vaste. L'on y arrivait par des galeries de pierre, que soutenaient des colonnes; les rayons du soleil pénétrant sous les portiques répandaient dans ce lieu un air salubre et pur. Dans l'enceinte où se célébrait le culte, étaient placés des bancs de pierre ; au fond, une estrade où montait le prédicateur, et

devant une immense table avec des pains et une coupe; près de l'estrade deux hommes étaient assis: l'un, de petite taille, paraissait plein de force et de vigueur; sa figure douce et calme était encadrée par quelques boucles de cheveux bruns; son front élevé et entièrement découvert donnait à la physionomie du célèbre Paul beaucoup de dignité; son compagnon, courbé par l'âge, monta sur l'estrade, heureux de pouvoir vaquer encore à la prédication. En avant de sa chaire, il y avait un espèce de pupitre, derrière lequel une place était réservée pour le lecteur. Bientôt le service commença : saint Paul adressa d'abord à Dieu, au nom de l'assemblée, une courte prière; puis, celui qui en était chargé, lut divers passages des anciens prophètes, entre autres le LIIIe chapitre d'Isaï, où cet auteur nous parle d'une manière si vraie et si touchante de l'existence et de la mort du Messie. Le lecteur finit par une portion des écrits de Daniel, où l'époque de l'incarnation est déterminée d'une manière si positive, que l'on croirait lire un ouvrage postérieur au christianisme; mais lorsque en consultant l'histoire profane même, on reconnaît que près de cinq siècles ont séparé Daniel de Jésus-Christ, est-il possible de douter que ces prophètes aient été animés de l'esprit de Dieu, ou de nier encore la divinité du Rédempteur? L'assemblée tout entière chanta un cantique; c'était une chose touchante que d'entendre cette douce et sainte harmonie retentir sous les portiques, pour monter jusqu'au trône de Dieu!

Oui, si la musique est un art vraiment céleste, qui ravit nos cœurs, ne nous transporte-t-elle pas dans un autre monde, lorsqu'elle s'adresse à celui pour lequel les anges font résonner la voûte éternelle de leurs saints accords? Après le chant, saint Pierre, car c'était lui qui occupait la chaire, prit pour texte une partie du *Sermon sur la montagne*. Il développa ce thème non point avec cette éloquence qui attestait dans saint Paul le savant élève de Gamaleil, mais avec cette parfaite droiture et cette sagesse divine que nous remarquons dans les maximes qu'il nous a laissées; tous les chrétiens assis écoutaient avec recueillement les paroles de cet apôtre qui, pendant trois années, avait vécu dans l'intimité de Jésus-Christ. Lorsque la prédication fut terminée, l'assemblée pria et chanta de nouveau, et bientôt les néophites à genoux, après avoir été l'objet de vœux spéciaux, reçurent l'eau de la régénération. Ils furent exhortés à renoncer au mal et à marcher dans une vie nouvelle; car la vertu du baptême n'est point simplement dans l'acte extérieur, mais surtout dans la foi aux promesses que le Sauveur y a attachées, et dans nos constants efforts pour entretenir et conserver dans nos cœurs cette auguste alliance que Dieu veut contracter avec nous tous.

C'est le premier gage de notre adoption, le sceau de notre immortalité, et en même temps une preuve de l'association fraternelle qui doit exister entre tous les hommes, puisque tous sont appelés à participer au même bienfait. Jésus n'a-t-il pas dit à ses

disciples : « Allez donc, et instruisez toutes les na-
» tions, les baptisant au nom du Père, du Fils et
» du Saint-Esprit. » Après le baptême, Pierre et Paul présentèrent les nouveaux chrétiens à leurs frères, qui leur donnèrent le baiser de paix et prièrent pour eux; mais ceux qui avaient goûté à ces joies ineffables devaient immédiatement en connaître toutes les délices; car ils allaient se nourrir du repas sacré que Jésus offre à tous les hommes. Les apôtres s'approchèrent de la table, et, prenant les pains et la coupe, prononcèrent les paroles de l'institution de la Cène : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Ensuite, Paul rappela la vie et les souffrances du Christ, et le but de la communion; il commença par faire ressortir la plus importante des grâces qu'elle nous transmet, la vie éternelle. Il démontra qu'en s'examinant soi-même, aucun homme ne peut se sentir assez juste pour mériter d'être admis en la présence du Dieu qui maudit le mal; et, comme les jugements de ce Dieu sont trop saints pour qu'ils puissent varier, quel est alors notre espoir? Sommes-nous séparés de lui pour toujours? Ah! ce que nous ne pouvions accomplir, ce ciel qu'il nous était impossible de gagner, le Fils de Marie nous en ouvre les portes. Sa mort, ses souffrances, et cette torture morale dans laquelle il s'est trouvé, lorsque puni à notre place, rejeté de son Père céleste comme nous devions l'être, il s'écria; « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné! » Voilà ce qui a payé notre dette et

secoué le joug de notre esclavage. Jésus-Christ n'a-t-il pas laissé son tombeau vide sur la terre, pour convaincre le monde que le sépulcre n'est rien, et qu'il a triomphé pour nous de la mort? Hélas! notre orgueil naturel se refuse à admettre ces vérités. Combien est-il d'hommes qui, pour entrer un jour dans le ciel, se condamneraient sans peine à toutes les douleurs de la terre? La vie est si courte! Mais lorsque l'Évangile leur propose un salut gratuit où ils doivent s'effacer eux-mêmes, ils se révoltent! Fatale erreur! Le pardon d'un père a-t-il jamais humilié un enfant? Ah! c'est qu'ils n'ont pas encore sondé les mystères de leur âme, car ils y auraient découvert tant d'injustice qu'ils se seraient appliqués avec empressement les mérites du Sauveur. Mais si l'eucharistie reçue avec foi nous communique des grâces qui nous rendent capables d'être un jour avec Dieu, si elle nous donne la force nécessaire pour triompher du mal; si la nature humaine du Verbe devenue adhérente à la nôtre, est le germe indestructible qui, croissant dans la poussière du tombeau, ressuscitera nos corps à l'heure du jugement dernier, elle est également le sceau de la fraternité qui doit exister entre nous, puisqu'il fut écrit: *Prenez-en tous*. Oui, pour recevoir cet auguste sacrement, il faut soi-même éprouver de l'amour pour ses frères. Eh! comment venir au banquet de la charité sans prendre la résolution d'être utile à ses semblables? Quoi donc! c'est au moment où nous venons réclamer notre part dans l'amour de

Dieu, c'est lorsque Jésus-Christ devient notre frère, qu'il nous tend une main secourable, que nous refuserions d'étreindre fraternellement l'homme qui, près de nous, a froid ou faim? Quoi ! nous n'essuierions pas les larmes de l'affligé, nous n'irions pas chercher le pauvre pour le secourir, nous ne sonderions point les plaies de l'humanité pour y verser un baume !... Et pour qui donc ces richesses que Dieu nous a données, cette intelligence qui nous anime, ces élans qu'il nous inspire, si nous les enchaînions par les froids calculs d'une égoïste prévoyance? Ah ! l'on ne se joue pas de Dieu. L'homme peut tromper l'homme, se séduire soi-même ; mais celui qui connaît les mouvements les plus fugitifs de notre cœur rejettera sur nos têtes les maux que nous aurons négligé de guérir. Non ! là où il n'y a point de charité il n'y a point de foi. Le Fils de l'Homme répétait-il en vain : « à cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. »

Revenons maintenant à l'assemblée chrétienne : après l'exhortation de Paul, Pierre prononça la confession générale ; puis, un diacre fit entendre à haute voix cette injonction solennelle : « Qu'il n'y ait personne ici qui haïsse son frère ! » Les chrétiens, dans le plus profond recueillement, entourèrent la table ; les apôtres rompirent le pain consacré ; tous en mangèrent ; puis, la coupe passa au milieu des fidèles, qui se la distribuèrent, et chacun retourna à sa place dans un sentiment de profonde gratitude

envers Dieu, et de charité universelle ; l'on chanta un cantique d'action de grâces ; saint Pierre monta de nouveau dans la chaire, appela sur l'assemblée la bénédiction divine, et l'*Amen* de l'auditoire répondit à cet acte, qui terminait le service religieux.

Évariste et Marcellus se croyaient dans une autre vie; il leur semblait que le monde présent s'était effacé, et qu'ils n'auraient plus de combat à livrer avec eux-mêmes. Antonine n'avait jamais éprouvé un bonheur plus pur, et de douces larmes coulèrent plus d'une fois sur le visage du vieil Eusèbe. Enfin, plusieurs diacres furent chargés de porter la communion à ceux qui n'avaient pu venir ; les autres reçurent des offrandes qu'ils allèrent distribuer aux veuves, aux pauvres, aux malades et aux captifs de toute espèce de secte (1) ; car il y a de la cruauté à ne secourir que ceux qui partagent nos convictions. Oui, dans la pensée de Dieu, la société entière doit être comme une seule personne : quand un de ses membres souffre, tous doivent y compatir !

(1) Tous les détails sur le culte et sur les fonctions des diacres sont pris dans l'histoire de l'Eglise, par l'abbé Fleury ; et dans Saint Justin, martyr.

VII.

UN ENLÈVEMENT.

Évariste rentra chez lui avec sa famille et Eusèbe, et des heures se passèrent dans les plus doux épanchements. Ah! c'est que le cœur éprouve une joie vraiment céleste dans ces entretiens où ne règne aucune contrainte, où l'on peut, en quelque sorte, penser à haute voix, confondre son âme dans celle des autres, vivre en eux, leur dire tout ce que l'on éprouve, leur communiquer ces doux frémissements que l'amitié fait passer dans tout notre être; oui, il y a dans notre organisation physique un

parfait rapport avec notre moral; une admirable et mystérieuse concordance. Pourquoi notre cœur redouble-t-il ses battements à la vue d'un ami; pourquoi cette rougeur sur notre front, ces larmes dans nos yeux quand le baiser d'une mère descend sur nous comme un rayon du ciel? Pourquoi? nous l'ignorons; mais Dieu l'a voulu ainsi pour notre bonheur; combien souffre-t-on lorsqu'il faut dissimuler ses sentiments! Ah! si nous ne pouvions montrer au dehors un peu de ce qu'il y a au-dedans, la mère saurait-elle si son amour a trouvé écho dans le cœur de son enfant, l'époux chez son épouse, le frère chez son frère, et l'ami chez son ami? Ce serait un supplice pareil à celui d'un malheureux privé de tous ses sens.

Cependant, le soleil était arrivé au zénith; la chaleur était ardente; Junie s'était endormie dans les bras d'Antonine, et Marcellus, demi-couché sur un lit, reposait déjà; Eusèbe et Évariste sortirent ensemble,e t allèrent chercher sous un ombrage un préservatif contre le sommeil. Antonine, restée seule avec sa fille et son fils, les regardait tour à tour, j'ose-dire avec admiration : car l'enfant est toujours beau pour sa mère, et ce qui vient de lui a un charme irrésistible qu'elle seule peut saisir; l'épouse d'Évariste était heureuse, et pourtant son bonheur n'était pas sans mélange, car les mères chrétiennes, à cette époque, ne pouvaient guère se livrer, comme nous, à une joie parfaite; toujours une cruelle inquiétude venait les attrister; c'est ce

qu'éprouvait Antonine. Combien de jeunes gens avaient déjà été enlevés à leur famille, et étaient morts pour leur foi ! Des larmes amères coulaient sur ses joues, et elle était partagée entre la crainte et l'espoir; longtemps elle demeura dans cette situation. Lorsque Marcellus s'éveilla, il vint s'asseoir à ses pieds, baisant les mains qui avaient guidé ses premiers pas, et témoignant à sa mère la tendre reconnaissance qui remplissait son cœur. Antonine, oubliant ses craintes, souriait en attachant sur ce fils chéri ce regard qui est particulier aux mères, puis elle passait ses doigts dans les cheveux noirs et brillants du jeune homme, découvrait son visage, le baisait avec amour, se penchant sur lui avec précaution, de peur de troubler le sommeil de sa fille. Oh ! alors, elle était dans ces hautes régions d'un bonheur suprême, que les orages d'ici-bas semblent ne pouvoir atteindre ! Plusieurs fois Junie faillit se réveiller, car Marcellus n'avait point, comme sa mère, le soin de parler bas, et se laissait aller à la fougue de son caractère. Enfin, il sortit pour aller rejoindre Évariste. Antonine veilla encore quelques instants sur sa fille qui, bientôt, ouvrit les yeux. La chaleur étant moins violente, elles allèrent visiter des pauvres, leur porter des secours et soigner des malades; car c'est employer dignement le jour consacré à Dieu, que de faire du bien ; et il est indispensable d'accoutumer les enfants, dès leur tendre jeunesse, à ce pieux exercice; car les premières impressions, celles que nous a données notre premier

guide, notre ange tutélaire, notre mère, enfin, ne peuvent jamais entièrement s'effacer de nos cœurs.

Une partie de la journée fut employée ainsi; avant le soir, Antonine se disposait à rentrer, lorsqu'elle trouva les rues embarrassées par une foule considérable : les joueurs de trompette et de cythare se faisaient entendre; des danses s'exécutaient, des cris retentissaient de toutes parts. Néron, couché sur une litière portée par des femmes, faisait une promenade dans la ville. L'épouse d'Évariste voulut prendre un chemin détourné, mais Junie était curieuse de voir ce cortége; elle insista; Antonine fit donc le sacrifice de sa volonté pour satisfaire sa fille : est-ce que la mère ne redevient pas enfant pour amuser le sien; est-ce que, non contente de lui tout donner, elle ne renonce pas avec joie à ses goûts, à ses inclinations les plus chères? Junie frappa dans ses petites mains et poussa des acclamations joyeuses à la vue de cette pompe, et surtout lorsque la litière passa devant elle; mais aussitôt elle éprouva une impression pénible, en voyant ces pauvres esclaves qui paraissaient brisés de fatigue, car elle était accoutumée à compatir aux souffrances des autres, et, détournant la tête avec un soupir, elle-même demanda à s'éloigner; mais la foule était compacte, et cela fut impossible. Tout à coup Néron donna un ordre, et la marche fut interrompue; il fixa longtemps Antonine, qui fut très surprise de cette remarque; elle pensa que jadis il avait pu la voir, et qu'il la reconnaissait.

— Elle est bien belle, dit Néron, en se penchant sur Épaphrodite, qui ne le quittait point.

Après quelques instants, l'on se remit en route. En effet, Antonine, quoique n'étant pas d'une beauté parfaite, pouvait paraître telle à l'empereur ; elle était d'une taille moyenne et bien proportionnée ; son teint un peu pâle, mais d'une blancheur rare parmi les dames de Rome ; ses cheveux châtain-clair étaient retenus par une espèce de résille formée de bandelettes de lin, qui faisaient encore ressortir la transparencc de sa peau ; et ses yeux, d'une couleur un peu indécise, avaient une douceur mélancolique qui offrait un certain attrait ; sa bouche, fraîche et gracieuse, était garnie de belles dents ; son front pur attestait un parfaite candeur, et la chaste simplicité de son costume faisait ressortir encore ses grâces naturelles ; elle était donc bien différente de ces femmes hardies, à la démarche fière, au regard sans réserve, au sourire dédaigneux et cruel que Néron rencontrait sans cesse autour de lui ; et, quoiqu'il n'eût pas analysé la beauté d'Antonine, il se sentait attiré vers elle par le charme de la nouveauté.

— Connais-tu cette femme ? dit-il à Épaphrodite.

— Oui, César, répondit ce dernier ; c'est l'épouse d'Évariste.

— D'Évariste ! interrompit brusquement Néron, avec l'accent de la haine la plus profonde ; comment ! la fille du sénateur Camillus sous ce misérable vêtement ! et seule, à pied dans les rues, comme la populace plébéienne !

— Mais, ignores-tu, reprit Épaphrodite, que cette femme adore le crucifié, et que dans sa secte l'on a des mœurs absurdes et bien différentes des nôtres ?

Néron fit un mouvement d'impatience, et la litière, marchant toujours, l'emporta au loin.

Antonine entra chez elle, satisfaisant de son mieux à toutes les questions que lui adressait sa fille, et cherchant à verser dans sa jeune âme les premiers germes de la foi, l'horreur du mal et l'amour du bien. Quand même ce ne serait pas un devoir, une mère pourrait-elle s'empêcher de communiquer à ses enfants et ses croyances, et ses intimes convictions ?

Le lendemain, tandis qu'Eusèbe et Évariste, suivis de Marcellus, vaquaient à divers travaux, Antonine, seule dans sa demeure, avait laissé la quenouille pour donner à sa fille une leçon de lecture ; elle suivait avec joie les progrès de l'enfant : car elle comprenait l'utilité de l'instruction, sachant quelle heureuse influence elle exerce sur nous lorsqu'elle est dirigée chrétiennement. Tout à coup un homme parut sur le seuil de la porte. Antonine fut très surprise en voyant un étranger ; il s'inclina profondément et lui remit une lettre de la part de Néron. Elle l'ouvrit, ne sachant que penser ; mais, en la parcourant, une pâleur effrayante se répandit sur son visage ; un tremblement convulsif l'agita ; elle fut obligée de s'asseoir. Bientôt, remise de cette première émotion, elle froissa la lettre ; et, posant ses mains sur son cœur, elle s'écria avec un en-

thousiasme où se peignait toute la pureté de son âme : — O cher Évariste, jamais, jamais !

— Femme imprudente, lui dit Epaphrodite, car c'était lui, prends garde; ne sais-tu pas quelle est la puissance de Néron ? ne sais-tu pas qu'en acceptant sa main, tu verrais le monde à tes pieds? Eh quoi ! ne te laisseras-tu point séduire par ces honneurs qui t'attendent? pourquoi vivre comme une plébéienne?... Fille de Jules César, que fais-tu dans cette pauvre habitation? Viens, viens, les portes du palais d'or sont ouvertes pour te recevoir; Néron t'y attend, et...

— Ah ! ne blasphème pas davantage, interrompit Antonine ; Évariste, mes enfants, je suis à vous pour toujours !

Mais, cet époux, tes refus l'exposeront à la vengeance de l'empereur, et c'est toi qui seras coupable ; ah ! lorsque tu le verras mourant, tu regretteras, mais trop tard, ce que tu dédaignes aujourd'hui ; et ces enfants dont tu parles... tremble, tremble pour eux.

Antonine tomba anéantie sur un siége, cachant son visage dans ses mains, craignant de voir l'horrible tableau qui se présentait à elle ; puis, soudain, se relevant plus courageuse encore, car Dieu augmente notre force en raison de nos malheurs :

— Mais, Néron, dit-elle, ignore donc que je suis chrétienne ?

— Il le sait, et demain tes frères périront tous ; car il est résolu d'exterminer cette race ; mais, dis un mot,

et Néron lui-même fera respecter ton Dieu; les chrétiens pourront en paix célébrer leur culte; leur sang ne coulera plus sur le Forum, et c'est à toi qu'ils devront leur bonheur.

— Mon Dieu! murmura Antonine éperdue.

— Oui, continua Epaphrodite; abandonne Évariste, partage le trône avec Néron; et, puisque les chrétiens aiment, disent-ils, à se donner pour les autres, accomplis ce sacrifice, et tu auras sauvé ton époux, tes enfants, ton Église et tes frères.

— Ah! je t'ai trop entendu, s'écria Antonine; sors, sors d'ici; dis à Néron que je méprise ses offres comme ses menaces, et qu'il ne se commet point de crimes parmi nous!

Epaphrodite n'aurait sans doute point obéi à cette injonction, s'il n'eût entendu au dehors les pas d'un homme qui approchait; aussi lâche que perfide, il s'éloigna aussitôt.

Antonine, délivrée de ce misérable, tomba à genoux presque instinctivement, car elle ne pouvait, dans un tel état d'agitation, former une prière. Mais Dieu ne recueille-t-il pas jusqu'à nos moindres soupirs?

Junie qui, pendant l'entretien auquel elle n'avait rien compris, était restée debout avec ce regard fixe qui atteste chez les enfants la surprise et la crainte, s'agenouilla auprès de sa mère et joignit ses petites mains en tremblant.

Cependant la porte s'ouvrit, et Eusèbe entra; il avait aperçu Epaphrodite, et, voyant le trouble d'An-

tonine, il lui en demanda la cause; elle lui raconta ce qui s'était passé. Eusèbe, qui savait jusqu'où peut aller la cruauté de l'homme que dominent ses passions, entrevit tous les résultats de cet événement, et, malgré son courage, il trembla pour ses frères.

— Garde-toi bien, dit-il à Antonine, de confier ceci à Évariste; il est encore trop nouveau dans la foi, pour qu'elle ait atteint chez lui ce degré de perfection qui empêche que jamais la haine trouve place dans notre cœur; trop de sentiments seraient froissés chez lui, pour qu'il n'éprouvât pas contre Néron un désir de vengeance, et c'est à nous à l'en préserver.

— Ami, répondit Antonine, une femme, en pareil cas, n'a recours à son mari que quand elle ne peut plus se passer de son bras; car, sans avoir un moment d'hésitation sur le parti qu'elle doit prendre, elle craint pour la vie de son bien-aimé, et n'allume, qu'en désespoir dans son âme, les feux dévorants de la jalousie!

Le refus d'Antonine jeta Néron dans un transport de rage.

— Ah! dit-il, n'ai-je pas ravi Poppéa à son époux!... Femme insensée et téméraire, tu connaîtras ma puissance; c'en est fait, nul ne me résistera!...

Le lendemain, Néron, accompagné de son affranchi et d'un grand nombre d'esclaves, envahit l'habitation d'Antonine; Eusèbe, qui n'osait plus la quitter, était près d'elle. César, en la voyant,

éprouva malgré lui l'influence de la vertu sur les âmes les plus criminelles, il se calma et employa près d'elle tous les moyens de séduction; mais elle repoussa ses offres avec horreur : Néron, furieux, commanda qu'elle fût arrachée de cette maison et conduite au palais d'or. Eusèbe se jeta au-devant d'elle pour la défendre, mais il fut renversé. En ce moment, Évariste lui-même entra.

— Sauve-moi ! s'écria Antonine, en se jetant dans les bras de celui que Dieu a donné à la femme pour être son protecteur.

A cette vue, Évariste saisit une arme, et frappa autour de lui sans savoir ce qu'il faisait, car il n'était plus maître de lui-même. Mais, hélas ! que pouvait-il seul au milieu de cette foule ? On se précipita sur lui, il fut terrassé, et put voir sa malheureuse femme emportée à la suite de Néron.

Libre, quelques minutes après, il courait dans Rome, suivi de Marcellus et d'Eusèbe, poussant des cris de désespoir, et appelant le peuple à la révolte.

— Romains ! disait-il, souffrirez-vous que le tyran nous ravisse nos femmes, et outrage impunément la dernière fille de Jules César ? Ah ! renversons ce palais !... Enfants de la république, qu'est devenu votre courage ! Et le désespoir étouffait les paroles du malheureux Évariste.

Eusèbe cherchait en vain à le calmer, Marcellus appelait sa mère, et le peuple commençait à se réunir, et à prendre le chemin du palais d'or.

Cependant Antonine avait été conduite dans une des vastes salles de cette splendide habitation : éperdue, elle cherchait un moyen de fuir, et demandait à Dieu de lui venir en aide. Le lieu où elle se trouvait donnait sur une terrasse placée à un angle du bâtiment, et qui dominait le mont Palatin. A cette vue elle pousse un cri de joie, et sans s'effrayer de la prodigieuse élévation, elle s'élance en remerciant Dieu, et tombe mourante sur le versant de la colline; là Antonine resta évanouie. Enfin les cris du peuple qui entouraient la demeure de Néron lui rendirent l'usage de ses sens, mais elle n'avait plus aucun souvenir de ce qui s'était passé; et, devenue incapable de chercher à s'en rendre compte, elle se leva chancelante et s'éloigna machinalement, sans savoir où elle allait. Elle arriva ainsi dans le lieu où l'infortuné Évariste l'appelait à grands cris; alors, s'approchant de son époux, elle lui demanda avec douceur le motif de cette émeute.

Évariste d'abord ivre de joie en la revoyant, se crut menacé d'un malheur plus grand que la mort, et une profonde tristesse reparut sur son visage. Cependant le peuple continuait toujours ses vociférations. L'empereur, tremblant, s'était enfermé et n'osait envoyer à la recherche d'Antonine. Enfin Épaphrodite se présente sur une terrasse : Néron avait exigé de lui cet acte de courage, bien contraire à sa nature.

— Romains! dit-il, eh quoi! vous vous laissez séduire par ces impies! Ignorez-vous que César a

surpris cette femme brisant la statue de Mars, et qu'il ne l'avait amenée en ce lieu que pour la faire punir? Quoi donc! fils de Quirinus, osez-vous défendre les chrétiens?

A ces mots des cris retentissent de toutes parts contre les serviteurs de Dieu, et quelques-uns proposaient déjà de conduire Antonine en prison. Alors Eusèbe, élevant la voix, fit connaître au peuple le véritable motif de l'enlèvement d'Antonine. Chacun à ce fait reconnut le caractère de Néron, et personne n'éleva un doute sur ce qu'avait dit Eusèbe, car la sincérité des chrétiens était passée en proverbe à Rome.

— Que ces gens soient punis lorsqu'ils offensent les dieux, dit un vieillard de l'assemblée; mais que l'on respecte leur titre de citoyens romains. Néron, souviens-toi que cette famille est le dernier reste vainqueur de la Gaule, ou redoute notre colère!

Des cris d'approbation répondirent à ce discours; Néron les entendit du fond de son palais, et comprit qu'il fallait se soumettre; car la puissance d'un souverain est illusoire, si elle n'est d'accord avec les sentiments de la nation.

Évariste, soutenant sa femme, se dirigea avec Eusèbe et Marcellus vers leur habitation. Pendant le chemin, Antonine demandait toujours à son époux la cause de cette rumeur populaire; elle n'avait aucun souvenir du passé, et n'accusait pas la moindre souffrance. Évariste et son fils s'en réjouis-

saient; mais Eusèbe, très versé dans toutes sortes de sciences, éprouvait une inquiétude qu'il n'osait communiquer à ses amis.

Rentrée à la maison, Antonine parut très surprise, lorsque la veuve chrétienne, qui avait recueilli sa fille, la lui ramena; elle demandait toujours des explications que l'on se refusait à lui donner, et s'étonnait du trouble avec lequel on l'interrogeait sur son état. Mais tout en elle offrait des symptômes alarmants : elle avait conservé une paleur livide, parfois elle prononçait des paroles sans suite, son regard était souvent fixe et morne; à cet état d'affaiblissement succédait une agitation fébrile, un violent délire. Évariste, à genoux près du lit où reposait sa femme, était plongé dans la douleur; les médecins, si ignorants alors sur tout ce qui avait rapport à l'anatomie, ne savaient que faire; car ils ne comprenaient rien à une commotion cérébrale, et les soins qu'ils donnaient ne pouvaient produire aucun résultat. La maladie d'Antonine s'aggravait donc à chaque minute, et la famille désolée n'osait plus s'abandonner à l'espérance; ce qu'il y avait de plus affreux, c'était l'aliénation des facultés intellectuelles. Oui, l'heure de la séparation est la plus douloureuse de la vie; en perdant les êtres que nous aimons il nous semble qu'on nous arrache le cœur; et, pour l'âme chrétienne, même soutenue par la plus sainte assurance, il y a un moment de poignante angoisse; mais, comme après cette violente douleur nous aimons à nous redire les dernières

paroles de celui que nous pleurons! comme il est doux de se rappeler ces tendres témoignages que nous en avons reçus, jusqu'au moment suprême où le mystère de l'éternité a cessé pour lui! Eh bien! si à la place de ces souvenirs qui entretiennent et calment notre chagrin comme une douce caresse, il ne nous restait que le hideux tableau de la folie! Que serait-ce, si nous avions toujours devant les yeux un être aimé qui, à son heure dernière, nous aurait méconnu, dont la main glacée n'eût pas pressé la nôtre, dont le regard éteint ne se serait pas entr'ouvert comme pour nous dire au revoir; si, sur ces lèvres bleuâtres, nous n'avions pas encore entrevu un faible sourire, dernier reflet de tous ceux qui, aux jours de la vie, nous étaient prodigués? Oh! dans ces affreuses réminiscences il n'y aurait point de consolation : c'est là ce qui se préparait pour Évariste. Antonine ne le reconnaissait déjà plus; elle poussa un éclat de rire insensé, quand ses deux enfants en pleurs demandèrent sa bénédiction.

Le malheureux Évariste, l'œil sec et enflammé, les mains crispées convulsivement, attendait avec un sombre désespoir une lente agonie; cette douleur sans larmes était effrayante; car leur abondance est déjà un allégement. Près de ce lugubre tableau, le vieil Eusèbe aurait voulu donner sa vie pour sauver la mourante. Tout-à-coup, du ciel où se répandait son âme, une inspiration vint briller devant lui : Jésus-Christ, en quittant ses disciples, avait dit « que ceux qui croiraient, imposeraient les mains

» aux malades, et que les malades seraient guéris. » Eusèbe fut tout-à-coup convaincu que cette parole devait s'appliquer à tous les croyants, et que la tiédeur de la foi pouvait seule en empêcher l'accomplissement alors sur cette femme déjà pâle et roide comme le cadavre. Il étendit les mains, adressant à Dieu une fervente invocation, le suppliant de lui donner une foi vive, et de confirmer la promesse de son Fils. Bientôt une légère coloration se répandit sur le visage d'Antonine, une faible chaleur ranima ses membres, peu à peu son regard perdit son horrible fixité. Eusèbe redoublait de ferveur, en voyant la vie renaître; Évariste et ses enfants le regardaient avec anxiété, craignant de se livrer à l'espoir. Après quelques instants, Antonine, quoique bien faible encore, s'assit, et passa ses mains sur son front, comme pour remettre ses pensées confuses; puis, entr'ouvrant ses bras :

— Évariste ! murmura-t-elle.

Alors, poussant une de ces exclamations qu'inspire la nature, mais que l'on ne peut rendre, Évariste tomba à genoux, et son front brûlant reposa sur le cœur de sa compagne; puis, versant des larmes de bonheur et d'ivresse, il la regarda avec un ravissement mêlé de crainte, se demandant s'il n'était point sous l'impression d'un songe trompeur. Mais, lorsqu'il vit Antonine embrasser ses enfants, et donner toutes les preuves du retour de sa raison, il baisa les habits d'Eusèbe, croyant voir en lui un ange du ciel.

— Frère, lui dit son ami en le relevant, remercie Dieu, c'est lui qui a agi par moi.

Quelque temps après, Antonine était complètement rétablie, et son heureuse famille croyait n'avoir plus rien à craindre, puisque elle lui était conservée.

VIII.

INCENDIE DE ROME.

Néron continuait à se souiller de tous les crimes; chaque jour on inventait pour lui de nouveaux plaisirs; mais rien ne pouvait le satisfaire; il était presque dans un état complet d'insensibilité.

Un soir, Néron, resté sur une terrasse, assistait au coucher du soleil : d'abord, ce magnifique spectacle ne fixa point son attention; la nature, pour lui, était une espèce de décoration théâtrale. Cependant, les reflets de pourpre s'abaissaient sur la ville éternelle, qui apparaissait comme un foyer ardent;

les ondes du Tibre roulaient comme des rubis; une chaude vapeur s'étendait à l'horizon; la terre exhalait un suave parfum; les feux-follets couraient la campagne; l'oiseau se taisait dans le bocage, et les fleurs de nuit commençaient à s'épanouir, tandis que le lis penchait sa belle tête vers la terre, et que la fraxinelle était prête à s'embraser.

L'empereur, d'abord indifférent à tout ce qui l'environnait, ne put se défendre à la fin d'une certaine impression. Ah! c'est que la voix de Dieu retentit dans le silence de la nature. Néron s'écria : Je veux que cette scène soit représentée sur le théâtre, car ce sera un beau décor; mais on pourrait le rendre plus magnifique, montrer Rome au milieu des flammes d'un incendie, en faire une seconde Troie... quel spectacle!

Néron parut réfléchir :

—Epaphrodite, dit-il, en se penchant sur l'épaule de son affranchi, il n'y a plus qu'une seule chose qui puisse me causer un moment de plaisir : je voudrais voir Rome en feu; je voudrais voir ses monuments embrasés tomber sur les habitants éperdus : qu'est-ce que d'assister au supplice de quelques vils esclaves, en comparaison de cette foule cherchant en vain à fuir une mort inévitable!... Oui, ce serait un moment de délice pour moi!... Ne voudras-tu pas me satisfaire? dis, dis, quels biens, quels trésors désires-tu en échange de ta complaisance?

— Demain, César, dit Epaphrodite en souriant, tu seras obéi.

Le lendemain, Néron, monté dans sa litière, quittait le palais d'or pour se rendre à une maison de campagne, près du mont Janicule, d'où l'on découvrait le magnifique panorama de Rome et de ses environs.

La ville de Rome est située dans une vaste plaine autour de laquelle s'élèvent sept collines comme des forteresses, et qui portaient au temps des Césars les noms suivants : *le Palatin, le Quirinal, le Viminal, le Cœlius, l'Aventin,* enfin, *le Capitolin* et *l'Esquilin,* sur lesquels était placé le palais d'Or; au-delà du Tibre était un mont nommé *Janicule,* et quatre petites éminences : *le Pandana, le Libera, l'In Velabro* et *le Romanula.*

Le nom de *Rome* vient ou d'un mot grec, qui signifie *force,* ou de l'hébreu, *élevé ;* elle était divisée en quatorze quartiers, formant chacun rues, carrefours et places ; mais la plus vaste de ces places était le Forum, là se délibéraient au temps de la république les grandes affaires de l'État, où la voix du peuple entier, sous la puissance de l'orateur, imposait, comme à Sparte, ses résolutions. C'est là, dis-je, que Brutus avait montré le poignard fumant encore du sang de Lucrèce, et qu'avait été prononcée l'expulsion des Tarquins ; c'est là que ce même Brutus avait immolé ses propres enfants au salut de la république; que Virginius avait poignardé sa fille pour chasser les Décemvirs ; c'est là enfin qu'Octave, en exposant le cadavre de son oncle, avait fondé le triumvirat, qui devait venger la mort de César et

faire couler des flots de sang. Alors, le Forum servait de marché.

Huit grands chemins principaux, nommés voies, partaient de Rome et conduisaient aux environs. C'était la voie Appienne, construite par Claudius Appius, qui, à une demi-lieue de la ville, se nommait Ardeatine ; elle était couverte de tombeaux : la voie *Labiana*, qui menait à Valinotone ; la voie *Prœnestina*, à Palestrine ; la voie *Tiburna*, ornée de nombreux édifices ; la voie *Nomentana*, la voie *Salavia*, où l'on remarquait le tombeau de Marius ; la voie *Collatina ;* enfin, la voie *Flaminia*, qui, à une lieue de Rome, était coupée par le Tibre. Ces chemins étaient pavés de pierres belles et dures, qui subsistent encore en grande partie. Il y avait à Rome beaucoup d'aqueducs souterrains appelés cloaques, dont le plus grand se rendait dans le Tibre. Loin de la ville, au pied du mont Senatorius, et dans ce lieu immonde, l'on pêchait un poisson très estimé nommé lupus.

Beaucoup de fontaines naturelles qui, aujourd'hui, sont ensevelies sous les ruines, facilitaient les bains, et la propreté des rues, les santules qui coulaient près du Capitole, donnaient de l'eau chaude. Le plus remarquable des monuments était le temple de Jupiter Capitolin, entouré d'une forteresse qui avait résisté même aux Gaulois : là était cette roche tarpéienne, d'où l'on précipitait les coupables, et qui servit de supplice à Manlius. Il y avait autour de Rome plusieurs basiliques, ou maisons royales, où

les sénateurs recevaient les envoyés des différentes nations, parce qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans Rome. La première était le temple de la Concorde, situé sur la pente du Capitole; la seconde à la porte Capéna; la troisième était consacrée à Bellone. Les dames romaines avaient, près du mont Quirinal, un édifice nommé *Senatulum Matronarum*, où elles se rendaient justice et délibéraient sur les affaires religieuses particulières aux femmes. On entrait dans Rome par douze portes, qui étaient de véritables monuments sacrés, puisque l'on punissait de mort ceux qui les escaladaient; c'était la porte *Flaminienne*, la porte *Collatine*, la porte *Quirinal* ou *Salerne;* la porte *Querquetula*, devant laquelle eut lieu le combat des Horaces et des Curiaces; la porte *Lavicane;* la porte *Celimontane*, ou voie *Caparnie;* la porte d'*Appius;* la porte *Ardéatine;* la porte *Trigemine*, ou voie d'*Ostie;* la porte *Pertènse;* la porte *Numantine* et la porte *Prénestine*.

Dans l'intérieur de la ville même, on admirait un grand nombre de monuments remarquables, dont les principaux étaient le Panthéon, les temples de Vesta, ou de la bonne Déesse, de César, de Castor, d'Esculape, d'Égérie, de Faune, de la Fortune, de Flore, de Mars; deux à Minerve, un à Mercure, à la Pudicité, à la Paix, à Quirinus, à Saturne, au Soleil, à la Volupté, aux Muses, à la Victoire, à la Vertu, et quatre à Vénus : les tombeaux de Numa, de Scipion, de Pompée et d'Auguste; la ménagerie, les bains de

Pompée, d'Agrippa et des Comédiens; la maison de Virgile, les théâtres, le Cirque et la Naumachie.

Le cirque était une vaste arène fondée par Tarquinus Priscus, en souvenir de l'enlèvement des Sabines; il avait environ un kilomètre, deux cent cinquante hectomètres de longueur, ou un huitième de lieue; quatre galeries pouvaient recevoir facilement deux cent soixante mille spectateurs; une des extrémités, qui servait d'écurie, était moins haute que celle où se trouvait la porte. Sur une immense plate-forme, les cochers conduisaient les chars; elle était ornée d'un obélisque placé par Auguste; il y avait autour un canal assez large pour qu'on pût s'y livrer aux exercices maritimes. Lampride même rapporte qu'Héliogabale le fit remplir de vin pour y célébrer des joutes; enfin, l'on avait construit dans le cirque deux temples : l'un à Mars, l'autre, souterrain, dédié à Confus, dieu du conseil, pour montrer que les conseils doivent être secrets. Le prix de la course se donnait à celui qui passait le plus près des *mètes*, ou bornes, sans les toucher; on se livrait aussi au pugilat, et les gladiateurs combattaient dans cette arène, sur laquelle était semée de la poudre chrysocala, ou rebut de l'or. Au dehors du cirque, il y avait un pourtour rempli de boutiques, entre lesquelles des passages et des escaliers de pierre communiquaient à l'intérieur.

La Naumachie était une immense pièce d'eau à l'imitation des Grecs, et entourée d'une enceinte

avec des voûtes, par où sortaient des galères montées de soldats qui simulaient un combat naval.

Cependant, le projet de Néron était resté entre lui et Epaphrodite ; à peine fut-il arrivé à sa maison de campagne, que, pour combattre le désœuvrement, l'idée lui vint de se donner en spectacle ; car la vie, si courte pour l'homme actif, lui paraissait longue, et il ne savait comment l'employer. Monté dans sa riche litière, il revient donc à Rome, et arrive au théâtre de Pompée ; la représentation était déjà avancée, et des jeunes gens exécutaient des danses et des pantomimes, dans l'intervalle de la tragédie qui était achevée, et de la comédie à laquelle on se préparait : Néron, voulant jouer dans une tragédie, fit recommencer la première partie ; le public attendait la fin avec impatience ; mais il fut enjoint à tout le monde de rester, sous peine d'encourir une punition.

C'est en Etrurie que commencèrent les jeux scéniques, et ce fut vers l'an 389, avant l'ère chrétienne, qu'on les introduisit à Rome ; les acteurs prirent le nom d'histrions du mot étrusque, *hister,* qui les désignait ; les représentations étaient de quatre sortes : la tragédie, la comédie, la satire et les mimes. Le théâtre lui-même était immense, et entretenu aux frais de l'État ; il était découvert, et l'on jouait en plein jour. Ce qu'on appelait la scène était le lieu d'où sortaient les acteurs, ce qu'enfin nous nommons coulisses ; il y avait trois scènes : la scène tragique, ornée de statues et de colonnes ; la scène

comique et la scène satirique, où étaient représentés des arbres, des cavernes, des montagnes ; ces décorations se déplaçaient, comme aujourd'hui, par le moyen de machines; mais elles consistaient en tapisseries, et non en peintures. Au lieu de cette toile qui, de nos jours, reste baissée avant le commencement, c'était, chez les anciens, une tapisserie qui, pendant que l'on jouait, était à terre, et qu'on levait à la fin. Le *proscenium* était plus bas que la scène; c'est là que se représentaient les satires ; le *postscemium*, placé derrière le théâtre, servait aux préparatifs que le public ne doit pas voir; les acteurs déclamaient sur un emplacement appelé *pulpitum;* et l'*orchestre* servait à la musique et aux danses.

Revenons à l'empereur. Lorsque tout fut disposé, il parut sur le *pulpitum*, et débita un rôle dans une tragédie traduite d'Euripide ; là, il est vrai de dire que Néron déployait un certain talent; mais il prolongeait trop les spectacles, croyant, dans son orgueil insensé, qu'on ne se lasserait point de l'admirer. Ce despote fatiguait son auditoire; il venait d'être applaudi, lorsqu'au milieu de la pièce il s'arrête tout à coup, pour pousser un cri de fureur : depuis quelque temps il proscrivait pour tout le monde l'usage de la pourpre, et une dame de l'assemblée avait osé s'en revêtir; elle fut, par ordre impérial, arrachée de sa place et punie avec rigueur pour cette infraction au caprice d'un tyran (1). Néron

(1) *Histoire de Néron*, par Suétone.

parut encore dans les nuées d'Aristophane, ce poète cruel qui attaqua, sans nul égard, la réputation des gens vertueux; puis on représenta une comédie de Plaute, seul comique latin, Amphytrion qui, deux mille ans plus tard, reparaissait sur la scène française imitée par Molière. La représentation se termina par les pantomimes, les danses et les chants, auxquels Néron prit part. Il ramassa quelques couronnes jetées par des sénateurs, et s'éloigna enfin, à la grande joie du public, qui put se retirer librement.

Depuis quelques heures, la nuit enveloppait la ville éternelle de ses sombres voiles, lorsque tout-à-coup un cri lugubre retentit dans Rome : « Le feu! le feu! »

Néron, monté sur le Janicule, reçut dans ses bras parircides le lâche Épaphrodite qui, un flambeau de résine à la main, venait d'accomplir le crime des crimes! Il avait mis le feu aux boutiques du cirque; une fumée épaisse enveloppa d'abord la cité de Romulus, puis la flamme monta claire et pétillante vers le ciel orageux. Ah! ce fut un spectacle horrible : il fallait voir ces malheureux Romains, fuyant à la lueur de leurs maisons embrasées; les uns emportant leur vieux père ou leurs enfants à demi-morts, d'autres soutenant sur leurs bras robustes leur jeune femme expirante. Mais bientôt la scène devint plus hideuse : les animaux, que renfermait la ménagerie, favorisés par le feu qui enveloppe leurs loges, s'échappent furieux et se

précipitent dans la ville. Ils égorgent et déchirent; des cris de désespoir répondent à leurs hurlements: lions, tigres, panthères, déchaînés, étanchent leur soif dans le sang; leur rage s'accroit à chaque blessure qu'impriment sur leurs corps les débris ardents qui tombent, et écrasent ceux qui cherchent en vain leur salut dans la fuite. La mêlée devient horrible : le Tibre mugit en roulant des cadavres, les autorités ne conservent plus assez de présence d'esprit pour combattre le sinistre et faire détruire les bêtes féroces; les chrétiens seuls, au milieu de la terreur universelle, bravent la mort avec un calme évangélique. Ils s'efforcent de secourir les malheureux Romains qui, n'entendant plus rien, se tuent les uns les autres en se précipitant tous vers une même porte. Un grand nombre de disciples de Jésus-Christ périssent en voulant sauver des hommes dont la raison s'est égarée; Évariste et Eusèbe surtout déploient un courage sublime, tandis qu'Antonine et ses compagnes ont disposé leurs maisons pour recevoir les blessés, où elles leur prodiguent les plus tendres soins.

Mais, détournons nos regards de ce hideux spectacle, et assistons sur le mont Janicule à une autre scène. Lecteur, contemplez Néron : le désespoir, le remords le déchirent, pensez-vous? Il voudrait donner sa vie, sa puissance pour reculer en arrière, ou détruire le mal qu'il cause; il voudrait au moins effacer ce jour des pages de son histoire!..... Loin de là, cette fête est digne de lui : le monstre qui, à

la lumière du feu, ne perd pas un épisode de ce carnage, a revêtu un habit de théâtre; et, une lyre d'ivoire à la main, il chante, oui, il chante, la ruine de Troie!..... Mais il a eu soin de faire entourer par des légions le pied du Janicule, afin d'être préservé des bêtes féroces qui courent la campagne, et répandent la mort sous la cabane de l'humble villageois. Puis, de temps à autre, il embrasse Épaphrodite, et pousse un éclat de rire infernal.

Voilà un plaisir de Néron!.....

IX.

LES MARTYRS.

Le feu continua encore six jours. Néron, en faisant reconstruire la ville, voulait lui donner son nom; mais l'esprit national, qui rendait un culte à Romulus, s'y opposa. Il n'y eut donc que quelques édifices, sur lesquels César put accomplir son projet.

Sur quatorze parties dont se composait la ville, dix furent entièrement brûlées, et le reste n'était point intact; un grand nombre de personnes avaient péri; on ne rencontrait parmi les ruines fumantes que des femmes éplorées, écartant leur voile de

deuil pour découvrir les restes précieux d'un époux ou d'un père; des enfants, tristes et pâles, ayant perdu cette heureuse insouciance, qui fait le charme de nos premiers ans : c'était un horrible tableau. Cependant, un pareil malheur ne devait point s'oublier, et chacun voulait découvrir les coupables. On était certain que le feu avait été mis volontairement, car il avait pris dans plusieurs quartiers, et d'abord dans les boutiques du Cirque : tel était le lugubre écho qui se répétait de tous côtés.

Au milieu de la préoccupation générale, Néron, indifférent au malheur des autres, s'abandonnait à de terribles accès de colère, en pensant qu'Antonine lui avait échappé. Habitué qu'il était à voir ses moindres désirs accomplis, il ne pouvait s'accoutumer à cet affront, et brûlait d'en tirer vengeance. Depuis quelque temps, il exerçait sur les chrétiens des persécutions partielles, et ses affidés l'avaient prévenu que le peuple s'élevait contre sa rigueur. Un jour, Épaphrodite l'avertit que les Romains voulaient absolument découvrir les auteurs de l'incendie : Néron, d'abord, ne s'en occupa point; mais son affranchi lui parlant de troubles populaires qui avaient lieu à cet égard, il parut tout-à-coup sortir de son indifférence, et, fixant sur son interlocuteur un regard faux et cruel, accompagné d'un hideux sourire :

— Ami, dit-il à voix basse, accusons les chrétiens!

Épaphrodite applaudit, et ce fut décidé.

— Évariste ! Antonine ! reprit Néron, je vais donc me venger de vos mépris !... Tu sauras ce que peut ma haine, femme insensée ! puisque tu n'as pas voulu accepter mon amour. Va, va, cher Épaphrodite, sers ton maître, répands en son nom cette nouvelle, et, pour en confirmer la vérité, prends de l'or, distribues-en de ma part à ces misérables plébéïens, prends un langage flatteur pour les séduire, dis que Néron gémit de leurs maux, et s'occupe de punir les coupables. Et demande-moi, si tu veux, toutes les richesses et tous les honneurs de l'empire.

Épaphrodite, après avoir baisé la main du tyran, sortit pour exécuter ses ordres.

Lorsque notre raison nage dans le vague, elle est bien près d'accepter ce qu'on lui présente comme vrai ; car c'est chez l'homme un besoin instinctif de découvrir la cause des événements.

Le peuple romain joignait à cette faculté un brûlant enthousiasme ; lorsqu'il adoptait une idée, il s'en passionnait sans réflexion, puis l'abandonnait ensuite.

Dans une telle disposition d'esprit, ils crut sans peine à l'accusation portée contre les adorateurs du Christ, et, d'une voix commune, il voulut qu'on les exterminât.

Néron ne les fit pas attendre : un sanglant édit fut prononcé contre ceux dont les efforts, naguère, avaient sauvé les jours de ces mêmes hommes qui, aujourd'hui, demandaient leur mort.

A cette nouvelle, les chrétiens ne firent entendre aucune plainte, et tous se disposèrent à périr. Ceux que l'on put trouver furent jetés dans des cachots pour y attendre l'heure du supplice ; chaque jour on les en tirait par centaine, et on les massacrait sans pitié. Néron se repaissait de ce spectacle ; souvent il lui arriva, pour redoubler les plaisirs de la chasse, de faire couvrir des chrétiens de peaux de bêtes, et de les faire poursuivre par des chiens, qui les déchiraient. Le peuple applaudissait à ces crimes, où Néron se plongeait avec délices.

Cependant, une étroite prison reçut bientôt Évariste et les siens ; Eusèbe leur fut enlevé, et ils ne purent avoir la moindre communication. C'est alors que le sénateur comprit la sagesse des conseils de son ami, lorsqu'il l'engageait à ne compter sur l'homme que d'une manière secondaire ; lui qui avait, depuis si longtemps, un guide éclairé et plein d'expérience, se trouva tout-à-coup seul ! Mais, non, il ne l'était point, car c'est là surtont que se manifesta toute la foi vivante d'Antonine ! Quelle abnégation ! Il lui semblait qu'elle-même ne souffrait point ; en effet elle était moins malheureuse que les autres : car il est si doux de se sacrifier pour ceux qu'on aime ! l'on éprouve alors un suprême bonheur, et le bien qu'on en reçoit communique une force surnaturelle. Il est impossible de décrire le sublime dévouement de cette mère et de cette épouse chrétienne, s'oubliant elle-même pour prodiguer à son mari et à ses enfants les soins les

plus tendres et les plus empressés ; on eût dit un ange, quittant les cieux, pour venir consoler un captif, et retourner ensuite dans sa bienheureuse patrie.

Oui, Dieu a donné aux hommes la valeur, ce courage d'action, qui manque ordinairement aux femmes ; mais, à celles-ci, il a légué cette force d'âme, cette patience, cette noble résignation qui font d'elles, dans les mauvais jours, l'espoir et le refuge de l'homme. Ah ! si le bruit du combat enfante le héros, les larmes de la douleur font naître dans un cœur de femme les plus nobles dévoûments ; et qu'est-ce donc que cette ardeur martiale tant renommée, comparativement à cette persévérance douce, calme et tendre, qui verse un baume sur les plaies les plus profondes? A côté de la gloire militaire, je vois toujours un champ de bataille, du sang, des morts ; j'entends le râle de l'agonie, les sanglots du désespoir d'une mère, d'une épouse, ou d'une sœur, mais dans la pauvreté, dans la souffrance du cachot, j'aperçois une femme s'annihilant pour consoler ; sur son visage, flétri par la douleur, vient errer un sourire qui rend l'espoir à l'homme, si prompt à s'abattre : avec cette abnégation, cette chaleur si entraînante que Dieu lui a donnée, elle trouve le chemin du cœur, et son noble exemple retrempe la force et la vertu. Au milieu d'un sinistre, la valeur de l'homme qui, alors a droit à nos hommages, sauve du danger ; mais, quelle main doit couronner cette œuvre? qui accueillera le blessé ?

qui supportera avec douceur et patience ses emportements injustes, et lui prodiguera des soins? Qui vaincra sa propre sensibibité, pour entendre ses plaintes et l'assister jusqu'à son heure dernière? Ce sera encore une femme.

Il faut le dire : le courage de l'homme est une œuvre instantanée, un moment d'enthousiasme que seconde une nature robuste, trop souvent un volcan qui fait éruption, et offre alors un spectacle d'une horrible beauté : celui de sa compagne, au contraire, est une vertu qui a pris dans son âme de profondes racines, et y grandit toujours, lors même qu'elle n'a pas besoin de se manifester; aussi, à l'heure où on la réclame, elle apparaît sans éclat, sans bruit, et laisse partout des traces sublimes; l'homme, dominateur, veut commander aux événements; la femme, plus soumise, s'y résigne, mais s'efforcede cacher les ronces sous des fleurs; la part que la société lui a assignée a jeté chez elle la semence de ce courage... Sa force, elle la puise dans son amour; car aimer, pour elle, voilà le bonheur. Enfin, l'héroïsme de l'homme, quoique louable, puisqu'il sert la patrie, donne la mort; cèlui de la femme rend la vie; l'un excite les passions, la haine; l'autre fait oublier la terre et songer au ciel. Femmes! persévérez : si les hommes, trop souvent, sont injustes envers vous, Dieu ne vous en récompense-t-il pas, en vous donnant à remplir une mission plus sainte que la leur?

Revenons à Antonine : si jusqu'à présent Évariste

ne l'avait pas bien comprise, il l'admira alors, et son affection s'accrut, en raison de tout ce qu'il découvrait de vertus chez elle. Lorsqu'il se laissait tomber sur la pierre humide de son cachot, regardant avec désespoir sa fille amaigrie par la souffrance, lorsqu'il gémissait à la vue de cette enfant, naguère si fraîche, et qui, maintenant, pâle et languissante, s'inclinait vers la terre; lorsqu'en voyant Marcellus, il s'effrayait de l'abattement qui avait remplacé le noble enthousiasme de ses traits ; Antonine, étouffant ses propres sanglots, se penchait sur lui, souriait encore, rafraîchissait son front en y déposant un baiser, ramenait son âme vers Dieu ; et lorsqu'Évariste, en lui pressant la main, s'inquiétait de son agitation fébrile, elle le persuadait qu'elle ne souffrait pas ; puis elle se condamnait à de pénibles travaux, pour obtenir de son geôlier quelque allégement à la situation de sa famille, et elle remerciait Dieu de l'obscurité de leur prison, qui dissimulait à Évariste l'altération répandue sur la figure de sa noble compagne ; et, si elle n'eût pas craint pour la vie de ces êtres si chers, elle aurait trouvé dans son courage des instants de bonheur.

Ce genre de vie dura plusieurs mois ; chaque jour l'on entendait les portes de fer s'ouvrir, et les cantiques des chrétiens qui sortaient étaient l'adieu que ces martyrs adressaient à leurs frères ; l'on ignorait si Eusèbe était de ce nombre. Un jour s'était passé dans la paix la plus profonde ; la famille venait d'achever le culte du soir, et leur âme était encore sous

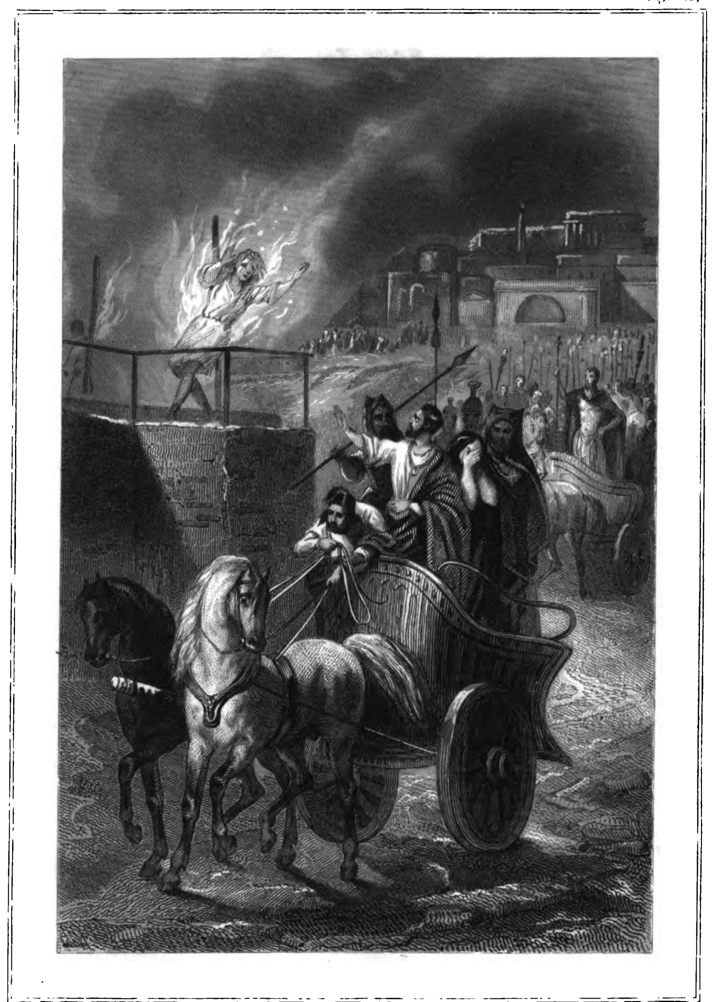
l'impression de la prière en commun : heure bénie, où les cœurs s'unissent tous ensemble pour se réfugier dans le sein de Dieu, lorsque l'officier prétorien fit entendre le nom d'Evariste. Antonine poussa un cri déchirant, et étreignit son époux dans ses bras; mais bientôt la porte s'ouvrit, les rayons de la lune se mêlaient aux feux des torches, pour éclairer cette lugubre scène. La fille de Jules César, plus froide et plus pâle que les statues de marbre qui ornent les tombeaux, se sentit renaître lorsque son nom fut prononcé. Merci, mon Dieu, dit-elle, de ce que tu me fais la grâce de mourir avec mon époux ! Mais Marcellus fut également appelé; Junie seule resta, et la malheureuse mère, n'ayant pas eu la consolation de l'embrasser, put entendre longtemps encore les cris affreux qu'elle poussait. Évariste marchait avec calme; il était joyeux de mourir : mais son épouse, mais son fils, et cet autre enfant qui allait être esclave, quelles tortures pour son cœur!... Antonine, puissamment soutenue par le Dieu de consolation, avait placé son fils entre elle et son époux, comme s'ils pouvaient lui servir d'égide invulnérable ; ils marchaient ainsi tous trois, suivis de barbares soldats proférant les plus cruelles vociférations.

On traversa la ville, presque en cendres, et l'on arriva sur l'emplacement du Cirque : là, tout était disposé pour une course de chars; les chevaux étaient prêts, un grand nombre de captifs avaient été conduits dans ce lieu... Qu'allait-il donc se pas-

ser ?... Néron avait choisi pour cette fête les ténèbres de la nuit. Le vent soufflait avec force, la lune tremblante se cachait derrière les sombres nuages : tous les soldats avaient allumé des flambeaux, et un peuple innombrable se disposait à contempler le spectacle qu'on lui préparait.

Bientôt Néron arriva : en le voyant, Antonine pâlit, chancela ; car elle comprit que les menaces d'Épaphrodite allaient s'accomplir ; Néron la regarda avec un sourire ironique, et jouissant déjà de ses souffrances : il ordonna le commencement de la course. Sur chaque côté de l'hyppodrome était élevée une plate-forme, sur laquelle on avait mis des poteaux en fer. Tout-à-coup, sur un geste du tyran, des soldats prirent les chrétiens, et les couvrirent d'un horrible vêtement enduit de résine ; on les attacha aux poteaux ; mais !... qui pourrait croire à une telle barbarie ? Les dignes satellites de Néron allumèrent ces robes, et les chrétiens, transformés en flambeaux, commencèrent à éclairer cette scène infernale.

Antonine ne respirant plus, l'œil hagard, les cheveux en désordre, la bouche entr'ouverte, attendait la même torture, et les noms de son époux et de son fils qu'elle ne pouvait plus articuler venaient agiter ses lèvres. Évariste debout, les mains jointes, les yeux levés, n'osait regarder sa famille, craignant que cette vue n'ébranlât son courage et sa foi. Alors Épaphrodite quitte son maître, et saisissant un manteau trempé de soufre, il s'avance vers la fa-



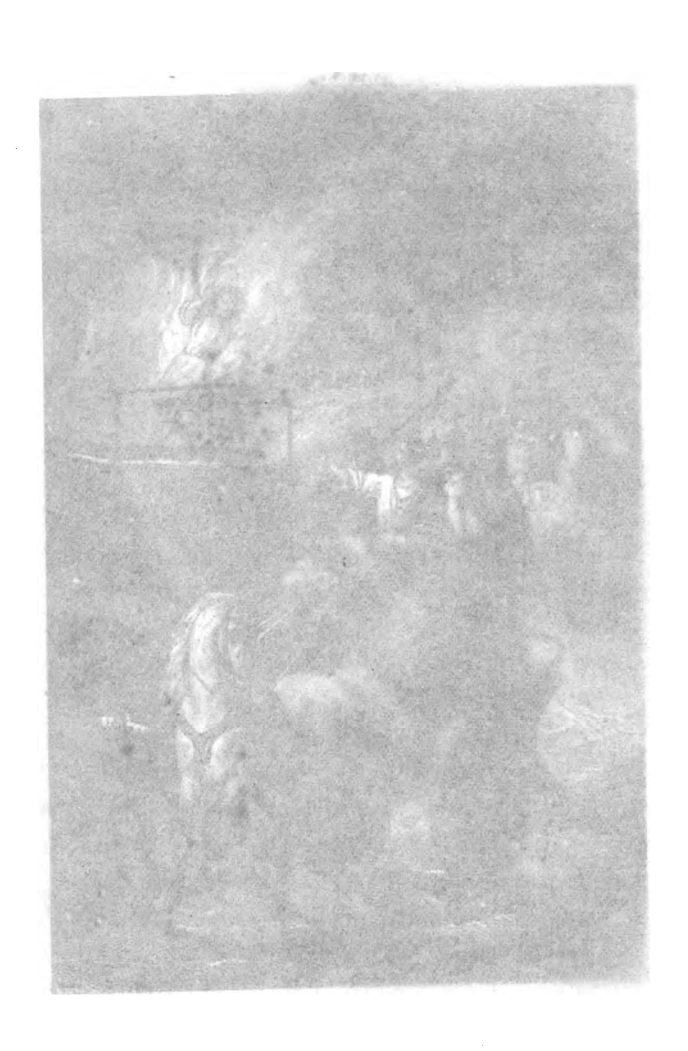
Le ciel s'ouvre pour nous, leur dit-il.

mille chétienne, Évariste, s'élance au-devant de lui; Antonine l'a précédé, et déjà ses mains tremblantes ont saisi avec empressement le linceul du martyr. Un combat s'élève entre eux, mais Épaphrodite ordonne à des soldats de les saisir, et se jette sur Marcellus; Évariste et Antonine poussent un cri affreux, il semble que leur raison s'égare. Le jeune homme, les mains croisées sur sa poitrine, cherche à consoler ses malheureux parents. « Courage, leur dit-il, à bientôt! » puis, il commence un cantique, tandis qu'on l'entraîne près des autres martyrs. Alors, par un effort sublime et naturel, la mère se dégage des bras qui l'étreignent, elle oublie tout, et tombe aux pieds de Néron en criant: Grâce! »

— Riant de son désespoir, il répète à son complice: « Mets le feu! » La voix de Marcellus retentit encore, Evariste se débat en vain, on le terrasse. Antonine pleine de foi, et, sous l'influence d'une inspiration divine, encourage son fils à la mort.

Néron applaudit. — Qu'on les traîne tous deux dans un char, et qu'on les force ainsi de suivre la la course avec nous, dit-il. » Cet ordre s'exécute; plusieurs fois, on fait le tour de l'hyppodrome, et, jusqu'à son dernier soupir, le noble enfant manifeste sa foi et son amour pour les siens: — Le ciel s'ouvre pour nous, leur dit-il! » mais Antonine ne l'entend plus, Dieu a permis que sa douleur trouvât un terme dans son excès même; la malheureuse mère s'est évanouie.

La course se prolongea longtemps encore: Anto-



Le ciel s'ouvre pour nous, leur dit-il.

nine revint à elle, Néron avait ordonné qu'on la ramenât à la vie pour la rendre à la douleur. Alors les portes de l'éternité s'étaient ouvertes pour les nouveaux élus; l'infortunée sentant qu'elle avait donné à Dieu une partie d'elle-même, éleva ses regards en haut, et une sainte vision lui apparut sans doute; car elle se calma espérant que son heure dernière allait sonner; déjà elle croyait revoir son enfant, dans les délices du ciel, et lui tendait les bras; d'abondantes larmes coulaient sur ses joues décolorées, et elle restait plongée dans une sainte extase. Quant à Évariste, la douleur l'avait égaré, il prononçait des paroles sans suite, appelant son fils, et le demandant à sa malheureuse femme qui, pour le calmer, lui répétait sans cesse : — Console toi, nous allons bientôt mourir. En effet, Évariste se remit peu à peu; la pensée que sa chaîne terrestre allait être brisée et qu'il reverrait son cher Marcellus auprès de Jésus-Christ, versa un baume sur sa profonde blessure; il prit dans ses mains celles d'Antonine et tous deux confondirent leurs larmes.

Bientôt Antonine voyant Néron donner des ordres à ses sicaires, attacha un regard céleste sur son époux : — Voici l'heure, dit-elle; ô Christ ouvre-nous tes bras !

— Non, non ! répondit le tyran qui l'avait entendue, votre supplice ne doit pas si tôt finir, car je vous condamne à vivre encore.

A ces mots qui détruisaient ses espérances, la mère de Marcellus retomba évanouie, son époux

s'abandonna de nouveau à sa douleur, et Néron ordonna qu'ils fussent ramenés dans leur cachot.

Cette nuit fatale était achevée, l'horizon commençait à blanchir ; l'empereur se fit conduire au palais d'or, et le peuple qui, à plusieurs reprises, avait applaudi aux cruautés de ce tigre, se retira en désordre, et le cœur rempli d'effroi !

X.

UNE ÉVASION.

Antonine fut ramenée dans la prison, sans avoir donné signe de vie ; Évariste ayant étendu son manteau à terre, y avait déposé sa femme, la préservant ainsi de l'humidité ; la présence de sa fille avait calmé la plaie de son cœur en la rouvrant ; car, ignorant le sort de son frère, Junie ne cessait de le demander, et commençait à s'effrayer du sommeil de sa mère.

Le malheureux père, à genoux près de sa bien-aimée, baisait sa main froide et livide : — Dors-tu pour toujours ? disait-il : ah ! plaise à Dieu qu'il en soit

ainsi ! je me garderai bien de souhaiter ton réveil ; rêve, rêve au ciel, il est si bon d'oublier la terre ! Si ton âme nage dans la gloire de l'éternité, elle ne voudra plus descendre dans la vallée, où je dois rester encore. Non, je ne veux point être assez égoïste pour désirer que tu vives; car, ici-bas, il n'y a plus pour toi que douleur !... oh ! ma fidèle compagne, reste auprès de ton Sauveur, il a essuyé tes larmes, tes jours de deuil ont cessé, ton fils a incliné sa tête victorieuse sous ta bénédiction... Puis, Évariste s'interrompit, car de sourds gémissements étouffèrent sa voix.

Cependant, un léger soupir agita le sein d'Antonine; Évariste, le visage caché dans ses mains, ne s'en aperçut point, il n'entendit que la voix de Junie qui répétait : — Père, Marcellus tarde bien à revenir. Enfin, Antonine ouvrit les yeux, écarta sa chevelure de sur son front, et de nouvelles larmes baignant ses joues lui rendirent tout-à-fait l'usage de ses sens; ce retour à la vie qui naguère avait plongé Évariste dans l'ivresse, il ne l'accueillit que par un triste soupir.

— Pourquoi revenir dans ce monde, lui dit-il, es-tu comme Lazare, ressuscitée des morts ? Oh ! retourne vers ton divin père !

— Évariste, s'écria Antonine, belle de tendresse et d'abnégation et entourant son époux de ses faibles bras, si Dieu m'avait donné à choisir, je crois que j'aurais demandé à revenir vers toi ; car tu es malheureux, tu souffriras moins, quand je partagerai

tes peines ; est-ce que je ne suis pas la compagne de ta vie ? Si l'Église ne peut être heureuse et sainte qu'en restant attachée à son divin chef, l'épouse peut-elle désirer un plus grand bien que de vivre pour son époux ? Chaque jour il lui devient plus cher, près de lui elle oublie sa propre existence ; ou plutôt n'est-ce pas une seule âme en deux êtres ? Oui, je désire suivre ton pélerinage, et lorsque brisée de douleur ton âme demandera un refuge, la mienne, je l'espère, t'en servira toujours ; non, Dieu ne veut pas nous anéantir, et s'il nous blesse, sa main paternelle nous donne la guérison ; tu le vois, il ne t'a point laissé seul ; relève-toi, ô cher bien-aimé, ton inséparable amie ne t'est point ôtée, elle vit pour sécher tes larmes, pour soutenir ton front, pour se donner tout entière à toi !

Évariste dont la cuisante douleur commençait à se calmer, était comme une personne qui, après une fièvre ardente, ou un violent délire, vient de prendre un breuvage salutaire et reste anéantie, et dans un état de faiblesse bien préférable à l'ardeur factice qu'elle montrait naguère. Maintenant il pouvait prier, car jusqu'ici il n'avait point été capable de rassembler ses idées et de s'approcher directement de Dieu. Ah ! il est si doux de se désaltérer à cette source rafraîchissante !... sans elle notre âme se dessèche, elle perd sa spiritualité, se rattache chaque jour davantage à cette terre qui demain peut-être aura cessé pour nous ; et, dans les grands jours de deuil, où trouver des consolations ?

qui sera notre refuge si ce n'est Dieu ?... Mortel, où est ta puissance devant un tombeau ?... peux-tu ressusciter celui que nous pleurons ? Insensé, éloigne-toi, cesse tes vains discours qui ne peuvent qu'aiguillonner notre douleur, jusqu'à l'instant où nous serons devenus assez maîtres de nous-mêmes ; c'est-à-dire assez égoïstes pour étouffer jusqu'au dernier souvenir de l'être qui passa sa vie à nous combler d'amour ; mais la prière nous entretient dans nos affections et ne cherche pas à les détruire ; elle verse sur nos plaies un baume ineffable ; comment est-il possible de la dédaigner ? c'est la respiration de l'âme : est-ce que l'enfant n'est pas heureux de s'entretenir avec son père, l'ami avec son ami ? Ah ! vous qui ne connaissez point ce trésor, qui n'avez jamais senti, peut-être, ce parfum du ciel descendre sur votre front, vous ignorez de quel bien vous vous êtes privés jusqu'ici ; essayez donc, prosternez-vous une seule fois, et la sainte bénédiction que vous aurez reçue vous fera comprendre ce que le langage humain ne peut exprimer. L'esprit de prière, croyez-le, ne consiste pas à être sans cesse agenouillé ; Dieu même réprouve cet excès qui conduit à la paresse, puisqu'il a dit à l'homme : « Tu travailleras. » Mais, c'est être toujours en présence de l'Éternel, en rapport de pensée avec lui, recherchant en lui la force, l'inspiration, la sagesse ; si notre âme est en Dieu, sera-t-il possible qu'elle n'aime pas ses frères ? Non ! elle aura pour eux un zèle pur, éclairé, ardent ; sa vie, reflet du

ciel, sera nécessairement active et pleine de dévouement; car il est écrit : « Dieu est charité ! » Et si Jésus passait la nuit à prier sur la montagne, le jour il « allait de lieu en lieu, faisant du bien. »

Évariste pria, lui aussi ; il put donner un libre cours à ses sanglots, et un calme profond se répandit en lui ; une tristesse méditative fit place à sa poignante angoisse, et il recouvra toute la plénitude de ses facultés.

Cependant Junie qui, depuis quelques instants était appuyée sur le sein de sa mère, demanda encore où était Marcellus ; Antonine sentit renaître toute sa douleur, mais s'efforça de la cacher craignant de réveiller celle de son époux ; et, déposant un baiser sur le front de sa fille : — Ton frère, est au ciel, lui répondit-elle.

L'enfant poussa un soupir, et dit : — On est heureux là, sans doute ; il n'y a pas de prison, de méchants gardiens et de pain noir.

— Non reprit la mère, on habite dans un beau séjour, avec Dieu et ses anges.

Junie se pencha vers la grille du cachot, pour entrevoir le ciel, mais elle n'aperçut qu'un mur triste et humide, et des larmes mouillèrent ses yeux.

Tout-à-coup, la porte tourna doucement sur elle-même, et un homme parut : — Eusèbe ! s'écrièrent à la fois Antonine et Évariste ; ami, est-ce bien toi ? continua ce dernier ; ah ! je te croyais avec mon fils.

— Plus bas, reprit Eusèbe, je connais votre malheur, pauvres parents ; j'ai pleuré et prié avec vous, mais écoutez-moi : ce peuple qui a consenti à vos maux est aujourd'hui tourmenté par la voix de sa conscience, il accuse Néron d'avoir été trop cruel et murmure tout haut... Le sang des martyrs a crié de la terre jusques à Dieu, et la justice éternelle porte le trouble dans l'âme de nos tyrans ; toute la ville est en émoi, une des portes souterraines, de cette prison est ouverte, le geôlier a quitté son poste, il n'y a guère que nous ici ; Dieu ne veut-il pas favoriser notre fuite? que tardons-nous ?

— Non, jamais ! s'écria Évariste en se cramponnant à la grille de son cachot; je ne sortirai pas d'ici.

— Mais comptes-tu la liberté pour rien ? répliqua Eusèbe.

— Ne m'en parle pas, reprit Évariste, je veux mourir ; c'est la seule délivrance que mon cœur peut souhaiter.

— Frère, lui dit Eusèbe, hélas ! tu ne t'appartiens pas ; as-tu le droit de disposer de tes jours et de résister à Dieu, lorsqu'il t'offre un moyen de les sauver ? peux-tu abuser du dépôt qu'il t'a confié?... Oui, je comprends que tu désires la mort, que pour toi, plusque jamais, c'est une amie que tu brûles de recevoir ; mais, ô Évariste ! tu es dans ces heures d'angoisses, où il faut plus de foi et de courage pour vivre que pour mourir ; les payens eux-mêmes ont toujours avec raison regardé le

suicide comme un acte de lâcheté ! Eh bien, crois-tu que celui qui ne cherche pas à détourner le coup fatal qui le menace, n'est point coupable envers Dieu, et envers ses semblables, puisqu'il se soustrait ainsi aux obligations que son titre d'homme et surtout de chrétien lui impose? — Évariste ne répondit point; Eusèbe lui pressait les mains, et devant cette profonde douleur le vieillard attendri ne put contenir ses larmes : — Et moi-même ne l'avais-je pas élevé, ce fils chéri? dit-il... Évariste resta muet; sa résolution semblait inébranlable, lorsque Antonine, triomphant elle-même du désir qu'elle avait de quitter ce monde, prit sa fille, et la déposant dans les bras d'Évariste :

— Et ton enfant, lui dit-elle, ne dois-tu pas vivre pour la protéger? Veux-tu qu'elle meure ici, ou qu'elle soit esclave, et qu'un jour elle se prosterne devant les idoles du paganisme!...

A ces mots, Évariste serra étroitement Junie sur son cœur.

— Pour toi, lui dit-il, je me rattache à la vie : puisses-tu ne comprendre jamais par ta propre expérience toute l'étendue de mon sacrifice !... Mon Dieu ! l'amour que tu as mis dans le cœur des parents est le plus vif de tes rayons.

Antonine, craignant d'ébranler la résolution d'Évariste, refoula les larmes qu'avant de le quitter elle donnait à ce cachot, dont chaque pierre était pour elle un souvenir de son fils, et tous sortirent en bénissant Dieu.

Ils suivirent longtemps des galeries souterraines, ne rencontrant personne sur leur chemin ; Eusèbe marchait devant, tenant un flambeau de résine, quand tout-à-coup un cliquetis d'armes se fit entendre, et bientôt l'on distingua des voix. Antonine se sentit défaillir, et se pressa contre Junie ; Eusèbe s'arrêta, et Évariste attendit avec anxiété ; cependant les pas se rapprochaient...

— Courage, dit Eusèbe, apercevant une profonde cavité, formée dans le mur par le déplacement de quelques lourdes pierres qui gisaient sur le sol.

Là, il fit cacher Antonine et sa fille ; puis, aidé d'Évariste, il voulut remettre les pierres ; cette entreprise leur réussit ; et ils allaient poser la dernière, lorsqu'une troupe de soldats envahit le souterrain. Un d'eux, voyant ce qu'ils faisaient, et les prenant pour des esclaves, les interpella, disant :

— On vous a donné une tâche difficile ; vous aurez beaucoup de peine à réparer ce vieil édifice, qui menace ruine de toutes parts.

Eusèbe ne répondit point ; et la voix d'Épaphrodite, qui heureusement n'avait point reconnu Évariste, et qui marchait près du centurion, se fit entendre.

— Nous sommes perdus ! murmura Antonine.

— Hâtez-vous, disait-il ; vous savez que l'empereur nous attend au palais d'or, où il nous faut conduire ces impies... Ah ! ils apprendront quelle est l'impuissance de leur Dieu ; venez, venez !

Ils s'éloignèrent.

En effet, Néron avait envoyé cette troupe furtive-

ment pour se saisir d'Évariste et de sa femme, espérant que cette fois elle ne lui échapperait plus. Eusèbe, qui s'était jeté à genoux pour remercier Dieu, se hâta d'enlever les pierres ; et, sans laisser à Évariste le temps de lui témoigner sa reconnaissance, il reprit le flambeau, et l'on se remit en route ; mais, à un détour de cette noire galerie, la torche s'éteignit, et ce malheur sembla détruire la dernière espérance des fugitifs, qui firent entendre un douloureux gémissement.

— Courage, dit Eusèbe, qui ne se laissait point abattre ; votre vie n'est-elle pas entre les mains de Dieu ? C'est donc sur lui seul qu'il faut compter.

Et, prenant le bras d'Antonine, qui n'était plus soutenue que par sa force morale :

— Suis-moi avec ton enfant, dit-il à Évariste.

Ils cheminèrent ainsi quelque temps encore, touchant la pierre humide, et suivant mille détours ; bientôt, l'on remarqua que le chemin descendait en pente, et qu'il était facile d'atteindre avec la main le sommet de la voûte. Peu à peu il fut impossible de se tenir debout, et l'on aperçut enfin une bien faible clarté. Junie poussa un cri de joie. Cette galerie se terminait par une étroite ouverture, dont on ne pouvait sortir qu'en rampant ; encore était-elle cachée par des buissons d'aubépine, qu'il eût été inutile de vouloir renverser. Heureusement les soldats qui étaient venus par ce chemin obscur (car Néron, à cause de l'effervescence populaire, n'avait osé extraire publiquement les prisonniers), s'étaient vu obligés,

pour entrer, d'arracher cette épaisse barrière. Eusèbe et ses amis, dont Néron, servant à accomplir la volonté suprême, avait ainsi favorisé la fuite, sortirent, sains et saufs, de cette périlleuse entreprise.

La vue du ciel, dont ils étaient privés depuis si longtemps, leur rendit l'espoir, et bientôt la force ; car l'air vicié qu'ils avaient respiré pendant cette longue course les avait plongés dans un engourdissement, premier symptôme de l'asphyxie ; leurs lèvres bleuâtres revinrent peu à peu à la couleur naturelle ; une douce chaleur anima leurs membres refroidis, et les artères reprirent leur mouvement régulier ; Après avoir ensemble remercié Dieu de leur délivrance, après s'être désaltérés à l'eau d'une source, et rassassiés d'un mauvais pain noir emporté par Eusèbe, ils se remirent en marche au milieu de la campagne, laissant derrière eux la ville de Rome, dont ils entendaient vaguement le tumulte confus, comme un murmure répété par l'écho des forêts.

Néron, en apprenant l'évasion des captifs, entra dans un transport de rage qui fit trembler Epaphrodite lui-même. Dieu permit que pendant le reste du jour, l'empereur fût incapable de donner un ordre ; il ne poussait que des rugissements, sans pouvoir articuler une seule parole. Lorsqu'il revint à lui, il voulut que l'on poursuivît la malheureuse famille.

— Quand tu les auras atteints, disait-il à chaque centurion qu'il faisait partir, tue-les sans pitié, excepté la femme qui doit mourir de ma main.

Après plusieurs nones (semaines), Néron sut que

la trace de ces fugitifs était perdue ; alors, sa fureur se changea en désespoir; il versa des larmes sacriléges, pleurant nuit et jour dans les bras de son affranchi, puis il se prosternait devant une petite statuette d'albâtre (1), en laquelle il avait une grande dévotion, la suppliant de le venger; mais l'idole était sourde, et Dieu veillait sur ses enfants.

Epaphrodite, ne pouvant consoler son maître, l'engagea à entreprendre un voyage, pour se distraire; d'abord il repoussa cette idée; mais peu à peu il s'y habitua; et bientôt chacun apprit que Néron allait partir pour la Grèce, et y resterait pendant la reconstruction de Rome. Le peuple en fut très réjoui; et, depuis les vieillards jusqu'aux plus jeunes enfants, chacun implorait de ses pénates la mort de l'empereur, tandis que le petit nombre de chrétiens qui avaient été épargnés, demandaient à Dieu de changer son cœur et de veiller sur ses jours.

Le fils d'Agrippine quitta Rome, se rendit en grande pompe à Ancône, beau port sur l'Adriatique; et ayant fait préparer un riche vaisseau, il le monta, longeant les côtes, comme l'on faisait alors, car l'on n'osait pas se hasarder en mer, à cause de l'absence de la boussole.

Néron en partant, n'avait pas manqué de laisser des ordres relatifs au reste des chrétiens qui se trouvaient dans Rome et aux environs.

(1) Suétone.

Le vingt-neuvième jour du mois de Junon (juin), deux hommes, l'un dans la force de l'âge, l'autre accablé de vieillesse, marchaient tranquillement suivis d'une foule innombrable, qui allait voir mourir les deux plus fortes colonnes de l'Église chrétienne. Saint Pierre qui, en suivant Jésus, avait salué tous ses miracles, et s'était écrié dans un transport d'enthousiasme : « Tu es le Christ, le « fils du Dieu vivant ! » paraissait couronné de gloire; il consolait sa femme qui, après avoir été si longtemps la compagne de sa vie, ne pouvait supporter l'idée de sa mort; il lui parlait sans affectation de la sainte patrie dans laquelle il allait entrer, lui promettant que bientôt elle viendrait l'y rejoindre. Arrivé sur le Janicule, là où naguère Néron se repaissait du spectacle de Rome en feu, Pierre donna à Paul le baiser de paix et fut attaché à la croix, après avoir obtenu la grâce d'être placé dans un autre sens que son maître, se trouvant indigne d'une mort si conforme à la sienne, et jusqu'au dernier soupir il confessa le nom de celui que jadis il avait renié dans un moment de faiblesse et d'orgueil. Paul, conduit ensuite à trois milles de Rome, près des eaux Salviennes, où l'on voit encore trois fontaines, leva en haut son regard rayonnant de bonheur ; il adressa au peuple un discours où se peignait toute sa foi, puis il remercia le soldat qui, depuis plus de deux années, lui avait servi de gardien, l'engageant à se convertir, lorsque tout-à-coup cet homme, prenant la main de Paul, et la

portant à ses lèvres, tomba à genoux en s'écriant : — Moi aussi, je veux être chrétien. L'illustre apôtre l'embrassa étroitement, et demanda la permission de baptiser ce néophyte.

L'officier voulut s'y opposer, mais la foule ordonna que l'on souscrivît à ses vœux.

Au moment où il versa sur cet homme l'eau régénératrice, deux guerriers sortirent des rangs, et, suivis de quelques auditeurs éclairés tout-à-coup par un rayon divin et sacrifiant la terre au ciel, ils vinrent tous implorer la même grâce. Saint Paul, transporté, chanta joyeusement un pieux cantique, donna à ces âmes chrétiennes le gage de leur immortalité, serra contre son cœur ces nouveaux frères appelant sur eux les bénédictions de Dieu, puis il s'agenouilla, et l'épée du bourreau fit tomber cette tête auguste. Tous se retirèrent, les chrétiens prêts à mourir pour leur foi, et les adorateurs de Jupiter anéantis par tant d'héroïsme.

Quelques heures après, une pieuse dame romaine, fit creuser le tombeau de Paul sur le chemin d'Ostie ; des frères ensevelirent Pierre dans la voie Aurélia ; les ennemis du Christ répétèrent qu'ils l'avaient vaincu, mais la mort de ces martyrs devait enfanter de nouveaux disciples, et quelques siècles plus tard, c'est dans la pourpre impériale que se réfugiait le christianisme.

XI.

EXCURSIONS DANS ROME.

En quittant Rome, Eusèbe avait conçu le projet d'un long et pénible voyage, car il s'agissait d'aller jusqu'en Asie-Mineure. Là, il y avait des églises dont ils pourraient recevoir quelque soulagement ; mais que devenir pendant cette excursion, comment subvenir aux besoins d'une famille qui craignait tout de Néron ? en effet, ils étaient poursuivis.

Antonine et Évariste, toujours absorbés par leurs chagrins, ne pouvaient concevoir d'inquiétude, ils

suivaient presque machinalement leur ami, qui se gardait de leur communiquer ses craintes.

La galerie souterraine par laquelle nous avons vu fuir les captifs, s'ouvrait près de la voie Prænestina au sud de Rome ; il eut été facile de couper le chemin et d'arriver ainsi dans le nord du Latium, puis de traverser la riche contrée qui avait jadis appartenu aux Sabins, et d'arriver promptement à Spolette; mais Eusèbe, prévoyant qu'ils seraient cherchés dans la direction du lieu où ils avaient fui, comprit qu'il fallait tenter une entreprise périlleuse, pour déjouer les prévisions de leur ennemi; il proposa donc de gagner la voie Flaminia qui menait directement en Étrurie; pour y parvenir, il ne fallait rien moins que traverser la ville de Rome.

Évariste et Antonine n'hésitèrent point; ils auraient marché si joyeusement à la mort! mais comment quatre personnes ensemble n'auraient-elles pas éveillé des soupçons? Eusèbe voulut que l'on se quittât; Évariste dut prendre la gauche, Antonine la droite, et Eusèbe moins connu qu'eux, ne craignit pas de traverser le Forum; il se chargea de Junie, de peur qu'elle ne compromît sa mère : d'ailleurs, l'enfant ne pouvait plus se soutenir. Le vieillard la prit dans ses bras, serra la main de ses amis, l'on se donna rendez-vous à deux milles de Rome, là où le Tibre coupait le chemin, et l'on se sépara à la garde de Dieu.

Évariste ressentit bientôt une grande inquiétude, lorsqu'il se trouva seul dans Rome; il nous semble

toujours que ceux que nous aimons courent moins de périls quand nous sommes près d'eux, comme si notre dévouement conjurait les dangers ; la pensée que sa femme, son unique enfant et son ami, étaient exposés à la cruauté de Néron, lui devint plus affreuse que jamais.

— Mon Dieu, disait-il, pourquoi suis-je ici, tandis que ma chère Antonine m'appelle peut-être à son secours? il me semble qu'à cette heure, elle est enveloppée de soldats qui l'entraînent vers Néron. Ah! tandis que je marche sans obstacle dans ce chemin détourné, Eusèbe et ma fille périssent! qui sait? Seigneur, Seigneur, veille sur eux, ta main peut les préserver et anéantir leurs ennemis, je le crois, et cependant mon cœur ne peut se soumettre; insensé ! Qui donc a fait tomber devant nous les grilles du cachot? n'est-ce pas ta puissante main, ô divin Père; augmente donc ma foi !

Évariste alors devenu calme, s'avançait quelque temps, puis tout-à-coup il s'arrêtait, revenait sur ses pas; ses mains se crispaient ; les paroles prononcées par Épaphrodite dans le souterrain, remplissaient sa pensée, il se rappelait ce jour terrible où Néron avait enlevé Antonine ; alors il sentait que dans son cœur un éclair de jalousie et de haine venait de passer malgré lui. Il soutenait le choc de sentiments bien divers ; son regard était enflammé, sa poitrine haletante; et, cédant à l'impulsion que lui donnaient ses craintes, il prit une résolution téméraire,et traversa Rome dans le quartier le plus

populeux, espérant qu'il retrouverait Antonine sur le chemin qu'elle devait parcourir.

Eusèbe, plein de calme et de prudence, marchait tranquillement dans Rome, de peur de fixer l'attention ; même il s'efforçait de rassurer l'enfant qui était devenue triste et soucieuse ; souvent elle redemandait sa mère, et ajoutait, les larmes aux yeux :

— Est-ce qu'elle est avec Marcellus?

Il restait à Rome un petit nombre de chrétiens vivant dans une parfaite communauté et disposés au martyre : saint Pierre et saint Paul, au moment où je parle, étaient encore parmi eux. Eusèbe n'avait point communiqué à Antonine et à Évariste l'intention qu'il avait de voir les frères avant de partir, car il craignait d'alarmer ses amis; mais il avait compris la situation des fugitifs mieux qu'eux-mêmes.

Arrivé à un carrefour, il prit une rue déserte, et s'avança vers la maison qu'habitaient les chrétiens : il arrive ; en le voyant, on poussa des cris de joie, car tous le croyaient mort; et, tandis qu'une pieuse veuve recueillait Junie pour lui donner quelques soins, Eusèbe monta dans une *chambre haute* (1), où étaient réunis les plus sages d'entre eux; là, ils s'entretenaient des affaires de l'Eglise. En des jours moins funèbres, ces hommes jugeaient les différends; mais aujourd'hui la persécution était venue décimer les rangs évangéliques, et la mort avait tout

(1) Mot technique.

réuni. Hélas! pendant notre courte existence, nous défendons avec un triste acharnement les avantages trop souvent illégitimes dont nous jouissons, sans penser que, dans un instant peut-être, le monde et ses vaines inquiétudes seront rentrées pour nous dans le néant!

Eusèbe raconta les événements de la journée, et le voyage qu'il devait entreprendre avec ses amis, pour les soustraire à la fureur de Néron. Aussitôt l'on fouilla dans le trésor commun, et une grande partie lui en fut remise. Pierre et Paul lui donnèrent des lettres pour des chrétiens qui se trouvaient dans différentes villes; une d'elles était adressée à Timothée, évêque d'Ephèse. Ensuite, ils prièrent tous ensemble, se donnèrent le baiser fraternel, et se séparèrent dans une religieuse espérance, quoique attristés par le pressentiment de ne plus se revoir ici-bas.

Cependant, Antonine avait poursuivi sa course, et elle s'était abandonnée aux impressions que produit la solitude. Le besoin de s'appartenir à soi-même se révèle parfois à nous avec une force entraînante. Étrange contradiction! Il est ravissant d'épancher son cœur dans le cœur d'un ami, et cependant il y a des heures où il faut être seul... Ah! c'est qu'alors surtout se révèle délicieusement la présence de Dieu, et que nous nous sentons inondés de vie, de lumière et d'amour! Oui, dans les moments d'angoisse, s'approcher de notre Père céleste, est un bien suprême. Mon Dieu, le secret de

ce mystère, c'est que tu es notre premier, notre meilleur et notre dernier ami!

L'épouse d'Évariste qui, par dévouement pour lui, avait en elle-même concentré sa douleur, put s'y livrer enfin. Pauvre mère, elle bénissait Dieu, qui lui permettait de pleurer son enfant; elle marchait dans les rues sans remarquer personne, tant son esprit était absorbé par la douleur. Tout à coup, elle se trouva au détour d'une place, devant la maison qu'elle avait jadis habitée; là, ses yeux pleins de larmes s'arrêtèrent douloureusement : que de souvenirs pour son cœur! Ce n'est point qu'elle regrettât ses biens temporels; son trésor n'était-il pas en haut? Mais elle se rappelait le jour où, jeune épouse, elle avait franchi pour la première fois le seuil de cette demeure; elle croyait sentir encore le dernier baiser de sa mère; puis, elle se reportait à l'heure suprême où elle avait donné le jour à son fils; où, veillant près de son berceau, son âme cherchait la vérité religieuse; elle se voyait encore appuyée sur le bras d'Eusèbe, et allant en secret recevoir le baptême; enfin, c'était là qu'elle avait tant de fois prié pour la conversion d'Évariste; là, que les premières semences de la piété avaient commencé à croître dans l'âme de ce fils chéri, que, la nuit précédente, elle avait rendu à Dieu. Antonine trouva dans ses larmes un soulagement, et elle continua sa route, triste, mais résignée.

Elle arriva la première au rendez-vous, et s'en effraya; il lui parut, à cause de tout ce qui avait

passé dans son imagination, qu'elle avait été bien plus longtemps que le chemin n'exigeait, et elle commença à s'alarmer ; tremblante, elle gravit le pont, qui était très élevé ; car les Romains en construïsaient, avec plusieurs galeries, d'arches superposées : nous en avons un exemple dans ce fameux pont du Gard, qui atteste parmi nous la domination romaine. Antonine, donc, monta sur le haut de cet édifice, et là, elle plongea son regard au loin, pour découvrir ceux qu'elle attendait. Ici, comme toujours, sa première pensée fut pour Evariste, et elle le chercha dans le chemin par lequel il devait arriver, mais elle ne découvrit rien. Eusèbe ne paraissait pas non plus ; au comble de l'angoisse, la malheureuse femme tomba à genoux, et confia à Dieu toutes ses inquiétudes, s'arrêtant à chaque minute pour regarder encore ; enfin, il lui sembla qu'Évariste avait été arrêté, et qu'il périssait loin d'elle ; qu'Eusèbe, reconnu, était en prison avec l'unique enfant que Dieu lui avait laissé. En proie à une vive douleur, elle descendit précipitamment, bien déterminée à rentrer dans son cachot ; mais, l'idée qu'on avait voulu naguère la conduire au palais impérial, ébranla sa résolution.

Cependant, Évariste, comme nous l'avons vu, avait changé de direction, et depuis quelques instants, il était arrivé au rendez-vous, très inquiet de n'avoir pas déjà rencontré Antonine : ne la trouvant point où il espérait, il la chercha aux environs ; tout fut

inutile; en proie à la plus violente inquiétude, il se disposait à retourner dans Rome, pour y chercher sa femme; lorsque celle-ci, descendant le pont, tout éperdue, aperçut enfin son époux; elle poussa un cri de bonheur et de surprise, auquel Evariste répondit de même, et tous deux se tinrent longtemps embrassés.

Revenus de leur émotion : « Eusèbe! » fut le premier mot de chacun; que pouvait-il être devenu? comment n'était-il pas arrivé encore? Evariste ne put se contenir, et raconta à Antonine le double chemin qu'il avait fait, espérant la retrouver; alors, la malheureuse mère s'abandonna aux craintes, en apparence les plus fondées; le bonheur de revoir son époux lui avait fait oublier un moment ses inquiétudes, qui reparurent bientôt avec plus de force; mais, pour calmer Evariste, elle lui répétait sans cesse qu'Eusèbe allait arriver. Si Antonine eût été seule, elle serait rentrée dans la ville pour y chercher son enfant; mais elle était obligée de cacher sa souffrance. Tout à coup Evariste, ne se maîtrisant plus, retira vivement sa main de celle d'Antonine, voulant aller à Rome retrouver son ami, ou mourir.

Sa malheureuse femme le supplia de ne point la quitter.

— Ami, lui disait-elle, aie pitié de moi; j'ai tant souffert! ne m'abandonne pas, cher Evariste; veux-tu me condamner à te perdre? crois-moi, Eusèbe n'a pas été reconnu; lui, qui a passé sa vie dans

l'obscurité, ne peut faire naître aucun soupçon; personne, non plus, ne remarque un enfant; ils vont venir, attends encore!

Mais Evariste ne voulait point l'entendre.

— Laisse-moi, disait-il; pourquoi m'attendrir par tes larmes? Eusèbe ne s'est-il pas sacrifié pour nous? dois-je offenser Dieu, en me montrant ingrat envers l'ami qu'il nous a donné? Non; je l'aime et le vénère à l'égal d'un père : Antonine, peux-tu songer un moment à abandonner et ta fille et celui par qui nous avons connu la vérité?

— Mais, tu ne songes donc plus à ta malheureuse femme! s'écria-t-elle, en tombant aux pieds de son époux; mais, si je te perdais, Evariste, que deviendrais-je? Ne sais-tu pas que tu es ma vie, que je compterais les battements de mon cœur en écoutant le tien? Oh! ne me quitte pas.

Evariste, profondément ému, releva sa compagne et s'efforça de la calmer.

— Dieu, ma bien-aimée, veillera sur moi, dit-il; il est notre espérance... et ton enfant, veux-tu l'abandonner?... Prends courage; doutes-tu de mon amour? n'est-tu pas tout pour moi sur la terre? Mais Dieu me l'ordonne, laisse-moi partir; je serai bientôt de retour : il m'est affreux de te résister, mais ma résolution est inébranlable.

— Eh bien, je te suivrai! s'écria Antonine, en relevant son front par un mouvement sublime où il y avait plus qu'un dévouement héroïque, mais un éclair de valeur.

— Non, dit Évariste, je n'accepterai pas ce sacrifice... toi, si faible, et qui, déjà, as supporté tant de malheur, je veux que tu restes.

— Évariste, reprit Antonine, moi aussi je te dirai : ma résolution est inébranlable; nul ne pourra m'en empêcher; c'en est fait, si tu pars, je te suis.

— Nous nous perdrons tous deux, reprit alors Évariste, voyant qu'il ne pouvait rien sur cette détermination.

— Te perdre! Mon Dieu! mon Dieu, dirige-moi, murmura Antonine, plus pâle et plus tremblante que l'étoile matinière; et elle penchait sa tête fatiguée sur l'époux que son faible bras enlaçait étroitement.

Évariste cherchant en vain à se dégager de cette douce étreinte, fit quelques pas vers la ville, lorsque plusieurs voix poussèrent un seul et même cri : Eusèbe et Junie arrivaient.

Évariste embrassa son ami, Junie se jeta dans le sein de sa mère ; ce fut un moment de trève à leur douleur. Alors, ils remercièrent le Dieu qui les avait si miraculeusement sauvés; dans cette sainte émotion, ils oublièrent leurs malheurs, et le souvenir de Marcellus passant dans leurs âmes à travers les espérances de la foi, commença à devenir moins affreux ; ils se relevèrent donc plus calmes. Anto nine s'informa ensuite des événements qui avaient retenu Eusèbe, il leur raconta sa démarche auprès des chrétiens, les secours d'argent qu'il en avait

reçus, et il leur montra les différentes lettres dont il était porteur.

Lorsqu'ils furent certains qu'aucun d'eux n'avait été observé dans sa route, ils conçurent beaucoup d'espoir, en pensant que les prévisions d'Eusèbe s'étaient accomplies, et que l'on dirigeait les poursuites dans un autre sens. La présence de Junie qui recouvrait sa fraîcheur et sa gaîté depuis qu'elle respirait un air pur et qu'elle était près de sa mère, car la tristesse des enfants n'est point durable, rattacha les fugitifs à la vie; ils comprirent que si Dieu même n'avait point imposé à chaque homme l'obligation de veiller sur ses jours, la crainte de laisser une orpheline leur susciterait le désir de passer encore quelque temps sur cette terre; car je crois qu'il est des cas où le chrétien peut craindre la mort sans la redouter; alors sa foi découvre la lumière suprême au-delà du tombeau; mais les affections de cœur que Dieu a mises en nous, et auxquelles il prend plaisir, peuvent souffrir de la séparation.

Quoi donc! le vieillard verrait-il sans tristesse les larmes des siens? la jeune fille serait-elle indifférente au désespoir de tendres parents qui comptaient sur elle pour leur fermer les yeux, et auxquels Dieu redemande leur enfant chéri? Ah! il y aurait de l'égoïsme, si notre joie n'était pas modérée par la douleur et les regrets que nous laissons. Si la fiancée heureuse de s'unir à celui qu'elle aime, baigne de larmes sa parure virginale, n'est-ce pas à la pensée de quitter sa famille? Non, non, Dieu n'exige

pas que la contemplation de notre bonheur personnel étouffe des sentiments que le christianisme veut développer chaque jour.

Cependant il était tard ; le ciel empourpré répandait sur la terre ses brillantes couleurs ; la nature paraissait en feu ; le soleil brillait au milieu d'un amas de nuages sombres, dont les bords apparaissaient semblables à une banderole éblouissante ; l'azur était violacé et comme semé de feuilles de roses ; puis c'étaient des palais aériens, changeant bientôt de forme, ou s'évanouissant, comme ces illusions de la jeunesse, ombres légères et chéries, que nous aimons tant à caresser, et qui laissent après elles la triste réalité de la vie présente.

Après avoir admiré le sublime tableau de la nature où Dieu se révèle si directement à nous, qu'il me paraît impossible de ne point s'incliner alors devant lui avec adoration, Eusèbe et ses amis continuèrent leur route à travers un bois épais. Une fraîche brise, glissant dans les arbres, avait succédé à l'ardeur du jour ; l'écho répétait le chant plaintif des oiseaux de nuit, et l'on marchait tranquillement, sans songer à la fatigue qui pourtant se faisait sentir, surtout pour Antonine. Eusèbe proposa un peu de repos, on se plaça sur l'herbe touffue, et l'on prit un repas avec quelques provisions apportées par le sage vieillard, puis il prépara avec des feuilles sèches un lit sur lequel les deux hommes déposèrent leurs manteaux. Antonine et sa fille s'y couchèrent, ce lieu était écarté, et attestait que depuis bien des

années peut-être, aucun homme n'avait visité cette partie de la forêt. Évariste, craignant l'approche des bêtes sauvages, ne voulait point se livrer au sommeil, mais son ami l'y obligea, lui promettant de le réveiller bientôt, et qu'alors ils échangeraient leur place, afin qu'un d'eux veillât toujours sur les autres.

Ils s'embrassèrent étroitement; l'ancien sénateur ne tarda pas à s'endormir, et Eusèbe, plongé dans la plus étroite communion avec Dieu, se promena longtemps en silence.

XII.

COMMENCEMENT DE VOYAGE.

Lorsque Eusèbe éveilla Évariste, la nuit était fort avancée : le vieillard se livra au repos quelques instants, puis il conseilla de se remettre en route, avant le lever du soleil, afin de pouvoir interrompre le voyage pendant la plus ardente chaleur. Antonine alla avec sa fille, près d'une source qui, coulant sur un sable fin et uni, formait une espèce de flaque claire et limpide, où elle baigna son enfant, puis ils célébrèrent tous ensemble le commencement du jour par une fervente prière, et cheminèrent dans la forêt, sans rencontrer aucun obstacle. Antonine

s'appuyait sur le bras d'Évariste; Eusèbe marchait à côté de son ami, tandis que Junie courait devant, pour cueillir les belles fleurs rouges de l'érable, qu'elle unissait à la rose sauvage et en formait une guirlande dont elle s'amusait à enlacer ses parents. Ah! si Marcellus eût été là, malgré leur dangereuse situation, ils se seraient trouvés heureux.

Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent sur les bords de ce fameux lac de Trasimène, célèbre par la victoire qu'Annibal y remporta sur les Romains; ils avaient laissé sur la gauche les villes d'Aquila et de Pyrgos; ils avaient vu les ruines de Tarquini, que les Romains détruisirent lorsqu'ils chassèrent les Tarquins, parce qu'elle leur avait donné le jour; ils aperçurent le lac Vulsinien, où, quelques siècles plus tard, la malheureuse Amalasonte devait périr victime de la cruauté de son cousin Théodat, que punit l'illustre Bélisaire; enfin, nos fugitifs avaient franchi la moitié de l'Étrurie, cette belle contrée qui, habitée depuis longtemps par les Orientaux, portait bien loin les sciences et les arts, et dont nous conservons encore aujourd'hui les restes.

Non loin du lac de Trasimène, se trouvait la ville de Clusium, ancienne capitale des états de Porsenna. Eusèbe, en la voyant, éprouva un éclair d'orgueil national : chacun sait que jadis les habitants appelèrent les Gaulois à leur secours pour combattre les Romains, et que nos pères punirent la trahison des Fabius, en brûlant cette Rome orgueilleuse qui les

opprimait aujourd'hui. Quoiqu'il eût vu le jour en Italie, Eusèbe ne reniait point son origine ; pettt-fils du Vercingétorix, il se rappela avec bonheur que si Clusium fut longtemps indépendante elle le dut à nos aïeux.

Les chrétiens n'ayant encore voyagé que dans la campagne, franchirent les murs de Clusium, là ils entrèrent dans une espèce d'hôtellerie, où ils voulurent prendre quelque repos ; ils passèrent la journée tous ensemble dans une vaste salle. Junie était fort gaie, mais Antonine et Évariste toujours profondément tristes ; ils s'entretenaient tous deux de Marcellus, et des larmes bien amères coulaient sur leurs joues pâlies. Eusèbe, sachant toute l'impuissance de la parole humaine pour calmer d'aussi grandes douleurs, les regardait silencieusement, et invoquait celui qui avait dit naguère : « Heureux » ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

Tout le jour se passa ainsi ; en s'entretenant de leur fils, les malheureux parents se sentirent soulagés ; il est des organisations qui aiment à caresser leurs douleurs ; qui s'entourent de tout ce qui peut l'entretenir, et qui là, seulement, retrouvent le calme. N'y a-t-il pas de l'ingratitude en effet à éloigner de soi tout ce qui peut rappeler celui qui nous aima ? Quoi donc ! la mort doit-elle détruire les affections, et d'un être cher faire un sujet d'effroi ? Le père et la mère dont la tendresse protégea notre enfance peuvent-ils, parce que Dieu nous les a enlevés, être bannis de notre cœur ? Non,

non ! ils doivent à jamais y rester. Si nous aimons à nous entretenir d'eux, ils finissent en quelque sorte par revivre en nous, puisqu'à notre poignant chagrin succède une mélancolie, où l'on trouve vraiment du charme ; cela me semble appuyer la douce espérance que du ciel, où leur âme repose dégagée de soucis terrestres, ils pensent à nous et nous aiment comme nous devons les aimer ici ; c'est une continuité d'affection que la foi entretient, où le sentiment bien loin de s'émousser se développe, et qui trouvera son entière satisfaction dans le sein de Dieu même.

Revenons à la famille chrétienne : après le repas du soir, ils s'unirent pour remercier Dieu et appeler ses bénédictions ; Eusèbe lut quelques passages des livres saints qu'il avait copiés ; puis Junie, que l'on associait toujours au culte, afin qu'elle y prît intérêt, récita l'oraison dominicale que Jésus-Christ nous a enseignée et qui résume à elle seule tous les vœux que nous devons former : à peine eut-elle achevé, qu'un léger coup retentit à la porte ; Antonine frissonna, Évariste porta la main sur son épée, Junie se réfugia près de sa mère, tandis qu'Eusèbe toujours calme et prudent, ouvrit.

En voyant le maître de la maison, il lui demanda avec douceur le motif de sa visite ; celui-ci, d'abord un peu troublé, se remit et raconta à Eusèbe qu'il avait entendu leur prière, et qu'il tremblait pour eux, à cause des persécutions exercées contre les chrétiens.

Le vieillard le remercia, et, après l'avoir regardé avec attention :

— Et toi, dit-il, n'es-tu pas un adorateur de Jupiter ?

L'hôtelier leva les yeux au ciel.

— Non, répondit-il, j'ai renoncé à l'idolâtrie ; il y a quelques années qu'un de vos frères passa ici plusieurs jours ; ses paroles touchèrent mon cœur, mais je ne me sentais pas assez déterminé à braver le mépris public pour porter le titre de chrétien ; depuis ce moment j'ai adoré Dieu en secret, espérant qu'il me ferait un jour rencontrer celui qui confirmera ma foi par le baptême.

Eusèbe s'entretint encore quelque temps avec cet homme, et l'engagea à réfléchir jusqu'au lendemain, avant de prendre aucune résolution, puis ils se serrèrent la main et se quittèrent.

A peine fut-il parti qu'Antonine conçut de graves inquiétudes de cette rencontre imprévue ; cet hôtelier n'était-il pas un espion qui, sous de faux dehors, cherchait à les trahir ? Évariste éprouvait aussi des craintes, mais pour ces chrétiens, l'injustice des hommes ne pouvait refroidir leur charité.

— Amis, leur dit Eusèbe, après de longues réflexions, nous ne pouvons empêcher ce qui arrive. Dieu qui dirige toutes choses, veillera sur nous, et aucun malheur ne nous arrivera sans sa permission : sachons donc mettre en lui notre seul espoir, et marchons uniquement par la foi. Il est impossible de savoir si cet homme est sincère, s'il nous trompe,

il en portera la peine la plus terrible, et dans tous les cas il vaut mieux accueillir un ennemi que de repousser un frère.

Le lendemain, de bonne heure, Eusèbe fut prié d'annoncer l'Évangile à quelques personnes réunies dans la maison. L'hôte, sa famille et plusieurs de leurs amis reçurent le baptême, et Eusèbe plein de joie d'avoir pu jeter dans cette ville les fondements d'une église chrétienne, reçut de ces néophytes des témoignages d'affection qui furent d'un grand secours pour les fugitifs. On leur donna des lettres pour des frères ignorés dans plusieurs villes qu'ils devaient traverser; un des nouveaux chrétiens voulut les accompagner, afin de leur faire suivre un chemin où ils seraient moins exposés, et bientôt ils reprirent leur voyage.

Ils quittèrent l'Étrurie et se trouvèrent dans l'Ambrie; ils traversèrent, sans s'y arrêter, la ville de Tifernum, et arrivèrent, après une demi-journée de marche, au pied d'une petite chaîne de montagnes qui sépare l'Ambrie du Senonnais. Ici, le voyage devint plus difficile; jusqu'à présent l'on n'avait parcouru que les bois et la campagne, maintenant il s'agissait de gravir des roches glissantes, de traverser d'étroits sentiers donnant sur d'horribles précipices; il était bien difficile à des étrangers de s'orienter dans ce labyrinthe. Plusieurs jours se passèrent ainsi, au lieu d'une traversée de quelques heures seulement : ils s'égarèrent et remontèrent vers le Nord, s'éloignant d'Ariminium, où ils

devaient trouver des protecteurs qui leur faciliteraient peut-être les moyens de s'embarquer.

Cependant, depuis près de cinq jours qu'ils s'arrêtaient à peine, Antonine ne pouvait plus marcher; ses cothurnes étaient déchirés, et ses pieds ensanglantés par les ronces des chemins. Évariste et Eusèbe luttaient avec courage contre la fatigue, et cherchaient inutilement à sortir de ces montagnes; déjà le soleil avait disparu, la lune seule les éclairait; l'on n'entendait plus que le cri de quelque bête sauvage ou le bruit des sources qui tombaient en bouillonnant dans les précipices. Tout-à-coup un battement d'ailes qui agita l'air, produisit l'effet du vent qui souffle, et des cris aigus furent répétés par l'écho : en même temps, sur le pic de la montagne, un gigantesque oiseau se dressa comme pour attendre celui qui arrivait; c'était un aigle à l'œil fier, aux ailes étendues, et tenant dans ses serres, un timide agneau qui faisait encore entendre un bêlement plaintif. Évariste sauta sur un roc, et, agitant son épée, il s'efforça d'atteindre le ravisseur, mais bientôt celui-ci rentra dans son aire avec sa femelle, déjouant ainsi toute espèce d'attaque, et se repaissant du corps de sa victime. Ce tableau avait quelque chose d'effroyable : il fallait voir se dessiner sur l'azur où scintillaient des étoiles, cette masse noire, qui formait opposition avec la blancheur du captif. Antonine y trouva allusion à une vie heureuse, que traverse tout-à-coup des jours de deuil; et sa pensée revint vers son fils.

— Amis, dit Eusèbe, c'est l'image de la société tout entière et de ce qu'elle sera jusqu'au règne du christianisme; le puissant opprimera le faible et apposera sur lui sa griffe de fer.

Eusèbe réfléchit quelques instants, suivant du regard le chemin qu'avait parcouru l'aigle.

— Frères, dit-il bientôt, courage! Dieu veut nous sauver : nous ne devons pas être bien loin d'une plaine, puisqu'il y a des troupeaux ; c'est de la droite qu'est venu l'aigle, suivons ce chemin.

Antonine se leva, mais les forces lui manquèrent, et elle fut contrainte de se rasseoir : il était impossible de passer la nuit en ce lieu; car les vivres étaient épuisées et bientôt la faim allait se faire sentir. Eusèbe porta Junie endormie, Évariste enleva sa femme dans ses bras; ce précieux fardeau lui donna des forces nouvelles, et le voyage continua.

Les prévisions du vieillard s'accomplirent; partout des traces sanglantes attestaient le passage du cruel oiseau. L'on marcha ainsi quelque temps, mais un nouvel obstacle se présenta; un torrent rapide coulait dans un lit profond qui formait un dangereux précipice, et, sur l'autre bord, quelques flocons de laine tombés sur un chemin assez uni, montraient qu'il fallait passer là. Évariste désespéra de réussir, il déposa sa femme à terre, s'assit à côté d'elle, et se cacha le visage dans ses mains, absorbé par la douleur.

Antoine comprit toute l'horreur de leur situation ; mais, toujours pleine de courage, elle s'efforça de consoler Évariste.

— Ami, disait-elle, en secouant la poussière qui couvrait les cheveux de son époux, ne sais-tu pas qu Dieu a pour nous sauver des moyens que nous ne connaissons point? les eaux dont sa puissance a rempli les cavités de la terre ne pourraient-elles pas, s'il le voulait, se dessécher tout-à-coup. « Est-ce que l'ange » de l'Éternel ne veille pas autour de ceux qui le » craignent pour les garantir? » Ne te laisse point accabler ainsi, vois comme ta fille dort paisiblement, parce qu'elle compte sur nous.

— Eh bien! n'avons-nous pas aussi un père qui nous protége?

— Oui, reprit Évariste, transporté d'admiration, je veux suivre tes conseils, car tu es comme la voix de Dieu qui parle dans le désert. Alors il se releva avec énergie.

— Viens, lui criait Eusèbe, qui venait d'apercevoir sur le versant d'une montagne un de ces arbres plus communs dans le Nord qu'en Italie.

Unissant leurs forces, ils purent ébranler le pin qu'ils déracinèrent avec l'épée d'Évariste, et bientôt il tomba sur le roc, et roula non loin d'Antonine. Après avoir arraché les plus fortes ronces, après s'être efforcé d'établir une surface plane, ils soulevèrent l'arbre, le jetèrent sur le précipice, et à l'aide de cet espècè de pont, ils se virent en état de gagner l'autre bord. Antonine ne voulut s'en remettre à personne du soin de sa fille, et elle traversa la première; Evariste et Eusèbe la regardaient en tremblant, et s'efforçaient de retenir cette espèce de pont

qui vacillait sous ses pas; enfin elle arriva. Tous poussèrent un cri de joie, et bientôt réunis sans accident, ils offrirent en commun à Dieu leurs actions de grâces. Évariste voulut ensuite jeter l'arbre dans le précipice, afin que personne ne découvrît leur passage.

— Laisse-le, dit Eusèbe, il peut être utile à d'autres. Et tous s'éloignèrent.

Cependant, les premiers feux du jour commencèrent à teinter de rose la cime des monts; l'azur devint verdâtre, puis d'un jaune clair et éblouissant, qui se transforma en brillantes couleurs. Toute la famille admirant ce spectacle, arriva sur le sommet d'une montagne et vit enfin une plaine riche et fertile qui s'étendait à ses pieds. Là reposaient d'immenses troupeaux qui y séjournaient plusieurs mois de l'année; car les pâtres établissaient leurs cabanes dans ce lieu jusqu'à l'hiver. Nos voyageurs se trouvèrent bientôt dans la campagne, et furent contraints de demander l'hospitalité; cette habitude si opposée à l'égoïsme de nos sociétés modernes, jouissait encore d'une certaine faveur au fur et à mesure que l'on s'éloignait des villes; mais ce n'était plus cependant comme à l'époque où le vieil Homère, ce père de la poésie, parcourait les bourgs de la Grèce en chantant et la ruine de Troie et les malheurs d'Ulysse. La cabane d'un berger reçut les derniers neveux de Jules César; ils mangèrent avidement le pain noir et les fruits qu'on leur présenta, et trouvèrent sous le toit du pauvre une bienfaisance

qui habite rarement dans la demeure du riche. Ils furent instamment priés de rester deux jours, Annine y reprit des forces. Eusèbe alla à la ville prochaine pour s'y procurer des vêtements; car les leurs étaient hors de service, et, lorsque en partant, ils voulurent rétribuer leur hôte, celui-ci n'accepta rien ; il reçut seulement avec joie une feuille de parchemin sur laquelle Eusèbe avait écrit ce beau chapitre où saint Luc nous montre les bergers de Bethléem venant adorer le Sauveur dans la crèche. Ce passage toucha vivement le pâtre sénonnais, car il pouvait le comprendre mieux qu'aucun autre. Oui, l'Évangile est un livre divin qui s'adresse à toutes les conditions de la vie. Enfin l'on se quitta fraternellement; la bonne semence était jetée. Ah! pourquoi le passage d'un chrétien n'est-il pas toujours comme ces astres qu'accompagne une lumière resplendissante!

On arriva sur les bords du fleuve Crustunius vers le soir ; la nuit s'y passa tranquillement, dans une petite hôtellerie, et le lendemain, la fatigue ne se faisant plus sentir, l'on se dirigea vers Ariminium. Le chemin était beau ; une fertile plaine était bordée par un petit bois dont les arbres donnaient un ombrage très agréable. Junie courait joyeusement; et, tandis qu'Eusèbe parlait à ses amis, il ne s'apercevait point qu'Antonine, en marchant près d'Évariste, se livrait à des réflexions qui lui faisaient verser des larmes en silence.

— Voyez, disait Eusèbe, avec quel amour Dieu

nous conduit : naguère, il semblait que la mort la plus affreuse nous fût réservée ; depuis, nous avons été secourus, accueillis comme des frères par un homme que, sans doute, nous retrouverons un jour là-haut ; car son cœur s'est ouvert à la vérité ; il nous a donné non point de sa richesse, mais de sa pauvreté même, sans savoir qui nous sommes, sans réclamer notre reconnaissance. Ah ! que cela nous serve de leçon ! Dans nos bonnes œuvres il se cache souvent tant d'orgueil et d'arrière-pensées, qu'elles ne peuvent avoir, aux yeux de Dieu, aucune valeur. Qu'est-ce que d'agir par une obéissance servile, qui n'est qu'un froid égoïsme ? Il faut que notre cœur soit un foyer où s'alimente la pure flamme de l'amour divin ; car, alors seulement, nous pourrons aimer nos frères, non point de bouche, mais, comme le répète le disciple chéri du Sauveur, « en effet et en vérité. »

— Tu as raison, répondit Évariste, et je sens combien il faut que je prie Dieu de remplir mon âme d'un saint amour ; ne suis-je pas bien heureux, qu'il m'ait donné en toi un ami sincère pour m'éclairer, et une compagne comme la mienne pour m'inspirer la foi et le dévouement.

Puis, se tournant vers Antonine, il s'aperçut de ses pleurs et en comprit le motif.

— Chère amie, lui dit-il, profondément ému lui-même, songe que nous avons envoyé un saint auprès de Dieu, et que là notre place est réservée...

Évariste fut obligé de s'interrompre ; des sanglots

étouffaient sa propre voix ; tous deux alors confondirent leurs larmes, et ne purent que murmurer le nom de Marcellus.

XIII.

NOUVEAUX PÉRILS.

Le reste du jour s'écoula bien tristement, et, vers le soir, on arriva sous les murs d'Ariminium. Cette ville, qui jadis appartenait aux Ombrés, avait été reprise par les Sénonnais, et renfermait un des plus beaux ports de l'Italie. Non loin de là coulait le Rubicon, ruisseau fameux, qui servait de limite entre la province des Gaules et l'Italie propre, et que César traversa lorsqu'il voulut usurper le pouvoir.

Quoiqu'il n'y eût pas d'église à Ariminium, il s'y trouvait plusieurs chrétiens, auxquels les fugitifs

étaient recommandés, et qui les reçurent fraternellement. Ah! que cet accueil était différent de cette froide politesse que nous apportons aujourd'hui dans nos rapports sociaux! ces chrétiens, comprenant l'égalité, ne s'informèrent point de la condition de leurs hôtes pour adopter à leur égard telle ou telle formule de réception; ils savaient que tout homme vaut un autre homme, puisque chacun a reçu une âme immortelle, et que Dieu n'a point fait aux grands une autre nature qu'aux petits : — la naissance et la mort; — en faut-il des preuves plus éclatantes?

Évariste et les siens trouvèrent donc de vrais amis; mais la ville était trop considérable pour qu'une dangereuse surveillance n'y fût pas exercée. Le préteur était un homme actif et cruel, toujours disposé à devancer les ordres sanguinaires de Néron; la présence de quatre personnes dans une même famille pouvait exciter la défiance. Ils furent donc contraints de se séparer, et de recevoir asile chacun dans une maison différente, tandis que l'on se hâtait de chercher les moyens de les faire embarquer. N'osant avoir des rapports trop fréquents qui pouvaient faire naître des soupçons, Antonine passait quelquefois plusieurs jours sans nouvelles de son époux et d'Eusèbe; ceux-ci, pleins d'honneur et de courage, ne voulurent point être à charge à leurs frères, et ils se livraient chaque jour aux travaux du port; car ils savaient que tous les métiers sont estimables et que Dieu les sanctifie, puisqu'ils pro-

gressent chaque jour. N'y a-t-il pas un fol orgueil à regarder comme inférieure cette classe ouvrière si laborieuse, et dont les constants efforts entretiennent parmi nous les arts industriels, source véritable de notre bien-être à tous? Ah! ne soyons donc plus ingrats envers ces hommes si utiles; cessons de les opprimer; relevons-les à leurs propres yeux; que nul, selon l'ordre de l'Écriture, « ne retienne en tout ou en partie le salaire de l'ouvrier. » Si l'on reproche tant à ces frères des vices qui, hélas! ne sont que plus cachés sous les lambris des palais, car le cœur de l'homme est partout le même, travaillons à les éclairer; que la foi et l'instruction, sœurs inséparables, répandues parmi eux, leur enseignent et leurs droits et leurs devoirs; accoutumés à la souffrance et au mépris, ils accueilleront la vérité, qui console plus facilement que les heureux de ce monde; et, bientôt, sous la bénédiction divine, commencera un âge nouveau; car, ce ne sont point les époques qui font les hommes, mais les hommes qui font les époques.

Convaincus que la profession ne peut avilir l'homme, puisque Jésus-Christ passa trente ans dans l'atelier d'un pauvre charpentier, qu'il secondait sans doute, Eusèbe et Évariste, ayant revêtu un habit grossier, allaient chaque jour sur le port. Il fallait voir l'ancien sénateur, aidant à décharger les vaisseaux, et recourant aux avis d'Eusèbe, habitué au rude travail des esclaves; puis, recevant chaque soir la rétribution qui subvenait aux besoins de sa

femme et de son enfant. Le gain de son ami servait en partie à soulager les pauvres, et à former un petit pécule, qui devait les aider à continuer leur route. Bien loin que sa nature souffrît de cette existence, elle y puisa de nouvelles forces, et cette vie laborieuse le rendit plus robuste encore; chaque jour il remerciait Dieu, qui l'amenait ainsi à comprendre les peines de l'ouvrier; lui, né dans l'opulence, s'était montré souvent injuste pour récompenser le labeur, il se le reprochait maintenant. Ah! si les riches pouvaient tous faire cette expérience, quel bien il devrait en résulter! Enfin, Évariste, en se dépensant ainsi, éprouva un grand allègement à son chagrin. Il n'en était point de même pour Antonine, quoiqu'elle se livrât avec ardeur à des travaux de tapisserie; sa tristesse, toujours calme, n'en était pas moins profonde. Ah! c'est que Dieu a mis dans le cœur de la mère je ne sais quoi de plus tendre encore pour l'enfant que chez le père; et puis, Antonine était sans cesse aiguillonnée par sa situation même. Les chrétiens chez lesquels elle se trouvait avaient un fils de quinze ans environ; sans être jalouse de leur bonheur, la pauvre mère souffrait cruellement; chaque caresse du jeune Théodore à ses parents brisait le cœur d'Antonine. Elle aussi, aurait pu voir son enfant revenir chaque jour près d'elle, elle aussi, avait naguère un fils qui la faisait tressaillir d'orgueil et de bonheur. Il lui semblait que nul ne lui était comparable, qu'elle était plus heureuse que toutes les mères, qu'aucune n'était ai-

mée autant ni de la même manière qu'elle; elle voyait presque dans Marcellus un jeune homme à part, doué d'une organisation, d'une âme particulières. Pauvre mère! elle en avait fait à peu près un idole. Aujourd'hui, que son cœur était brisé, elle se reprochait ces illusions, craignait d'avoir mis la créature à la place du créateur, et attiré ainsi l'immense deuil que Dieu avait jeté dans sa vie, et ses journées se seraient écoulées dans les larmes, si la pensée du Christ consolant Marie au pied de la croix, ne lui eût fait sentir que Dieu compatit vivement au malheur des mères.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi; il fut impossible de s'embarquer, parce que des précautions sévères étaient prises; on voulait savoir les noms des passagers, le lieu d'où ils venaient, le but de leur voyage, et beaucoup d'autres renseignements qu'il était impossible de donner; peut-être la voie honteuse du mensonge se serait-elle ouverte pour les proscrits; mais elle répugnait à leur conscience pure.

— Que les païens, disait Eusèbe, qui ne s'appuient que sur leur sagesse, se trompent les uns les autres, cela est malheureusement naturel; mais nous, chrétiens, qui plaçons au ciel notre espérance et notre force, marchons avec droiture, et Dieu aplanira le chemin qu'il nous ordonne de parcourir.

Quelques jours après, l'on se mit en route vers le Nord. L'automne, saison si belle en Italie, accom-

plissait les promesses du printemps; les feuilles rougies se maintenaient encore sur les arbres; la vigne se courbait sous le poids des grappes; le grenadier, le citronnier, l'oranger et l'olivier qui, là, croissent en pleine terre, inclinaient leurs branches comme pour offrir leurs productions. Les chemins étaient bordés de ces arbres auxquels chacun pouvait se désaltérer. Ainsi, l'âge mûr de la vie est, quoique moins séduisant, bien préférable à la jeunesse. Après avoir traversé le Rubicon, la famille chrétienne se trouva dans la Gaule Cispadane, ainsi nommée parce qu'elle était située au sud du Padus (Pô); ils traversèrent les villes de Forum et de Claterna; ils voulaient entrer dans Neronia, qui commençait à s'élever, mais Eusèbe les détourna de ce projet; puis ils admirèrent le Padus, ce beau fleuve qui, sorti du mont Viso, dans les Alpes françaises, fertilise une contrée de plus de cent myriamètres, reçoit douze ou quinze rivières dans son cours, et vient se jeter, par plusieurs embouchures, dans le golfe de Venise, dont il blanchit les eaux bleuâtres. Enfin, ils entrèrent dans la Vénétie. Patavium (Padoue), leur offrit un asile plusieurs jours, et le voyage continua. Bientôt, longeant les côtes de l'Adriatique, ils arrivèrent à Altinum, ville remplie de monuments très remarquables, dont nous admirons encore aujourd'hui les précieux restes. Non loin de ce rivage, l'embouchure de la Brenta formait de petites îles, séparées du continent par des eaux fort basses, et défendues contre les vagues par la

pente du terrain. Déserte et sans culture, une d'elles seulement, Rialto, servait de port au commerce de Padoue. C'est ici que, pour fuir les invasions d'Attila, quelques Padouans devaient, cinq siècles plus tard, élever, bien pauvre encore, cette célèbre Venise, qui ranima en Europe, à l'époque de la féodalité, l'esprit du commerce, de l'industrie et des arts. Du fond de ses lagunes, elle devint la reine de l'Adriatique; riche et superbe, elle lutta contre les empereurs d'Allemagne, partagea avec les croisés la conquête de Constantinople, acquit la Dalmatie et une partie de la Morée; enfin, c'est au milieu d'elle que naquirent les Galilée, les Fra-Paolo et les Tintoret, et que se leva l'aurore de la renaissance. Mais, à la fin du XVIIIe siècle, cette république ayant violé lâchement ses promesses, la France raya son nom de la liste des peuples. Qui eût prédit, à l'époque où je parle, l'illustre destinée de la triste plage de Rialto?

Quittant bientôt la Vénétie, Évariste et sa famille entrèrent dans la Carnie; ils continuèrent à voyager près de la mer, afin de descendre l'Illyrie, la Dalmatie, qui touchait au nord de la Macédoine, et de là arriver promptement à Philippes, pour y passer l'hiver, qui approchait. Ils avaient marché une longue journée sans prendre de repos; le temps était sombre et pluvieux, et il fallait faire encore un mille environ pour arriver à Aquilée; les vivres manquaient; il n'y avait donc pas moyen de s'arrêter la nuit; car il n'y avait aucune maison dans ce

chemin assez désert. Sur le ciel noir où s'amoncelait un orage, se dessinaient les murs de la ville, les éclairs sillonnaient le ciel, et la foudre grondait non loin des fugitifs; chacun pressait le pas. Évariste portait sa fille, et Antonine s'appuyait sur Eusèbe. Pour arriver plus vite, ils coupèrent obliquement, voulant traverser un petit bois très épais; ils y entrent, se frayant un chemin avec beaucoup de peine. Partout des ronces et des épines attestent que cette contrée n'est jamais foulée par un pied d'homme; Eusèbe s'en étonne.

— Ami, dit-il à Évariste, retournons en arrière; je ne sais ce qu'il y a d'effrayant à cette solitude, où il semble que la vie humaine est inconnue.

— Non, non, répond Évariste, dans quelques minutes nous serons aux portes d'Aquilée.

Il s'avance, coupant avec son épée, qu'il portait toujours sous son manteau, les branches épaisses qui entravent sa marche. Tout-à-coup Antonine pousse un cri déchirant : son époux et sa fille ont disparu; elle les appelle en vain, et déjà s'abandonne au désespoir. Eusèbe cherche à sonder le terrain; il trouve un étang fangeux : que devenir?... l'obscurité la plus profonde règne dans cette contrée, une odeur fétide se répand de tous côtés. Antonine, éperdue, court à travers la forêt, sans écouter les supplications d'Eusèbe; un éclair, qui brille tout-à-coup, montra au vieillard le malheureux Évariste employant le reste de ses forces à élever au-dessus de l'eau sa fille expirante!

— Courage, dit-il à la mère, nous les sauverons...

Puis, froissant des cailloux, il en fait jaillir une étincelle, allume quelques feuilles sèches; saisissant un brandon, il y met le feu, et obtient ainsi une grande flamme qui éclaire ce hideux tableau. Mais comment avancer? Antonine veut se précipiter dans le lac.

— Arrête, lui dit-il, ou tu causes notre mort à tous...

Bientôt, dépouillant une partie de son costume, il s'élance à la nage dans ces ondes pestilentielles, parvient à saisir l'enfant, et la jette dans les bras de sa mère, qui s'empresse de la secourir; mais cette fois, Évariste a entièrement disparu... Eusèbe s'avance, et lui-même désespère de réussir dans son généreux projet; il invoque le Seigneur et redouble d'efforts; enfin, après avoir plusieurs fois échappé lui-même à la mort, sa main a senti Évariste; il le saisit par les cheveux, et s'efforce de le sortir de cet abîme; mais l'infortuné s'agite convulsivement, il entraîne son ami : quelques instants s'écoulent dans cette lutte terrible ! Antonine, à genoux sur le sol, les yeux égarés, les lèvres tremblantes, ne peut proférer une parole; son cœur est partagé entre sa fille mourante et son époux qu'elle croit perdu, et ses douloureux gémissements montent jusqu'au trône de Dieu. Enfin, Eusèbe fait entendre une acclamation de bonheur. Évariste est sauvé; il le dépose auprès de sa fille, ne donnant aucun signe de vie.

Antonine se jette en pleurant sur ces êtres si chers ; elle les couvre de ses baisers et de ses larmes; l'air empesté que l'on respire peut les tuer, si toutefois ils vivent encore... doute affreux! Eusèbe prend Évariste dans ses bras; Antonine emporte sa fille, saisit le flambeau qui brûle encore, et, après une course difficile, ils arrivent sur la lisière du bois; la pluie tombe par torrents. Évariste et Junie n'ont pas encore repris connaissance; on leur arrache leurs habits : Eusèbe couvre Évariste avec les siens; Antonine enveloppe sa fille dans sa robe : des heures d'angoisse s'écoulent, longues comme des siècles. Enfin, Junie est ranimée par les pleurs de sa mère; mais Évariste est toujours froid comme le cadavre, malgré les soins qu'on lui prodigue.

Pour la première fois, la douleur de sa femme le trouve insensible ; toute la partie supérieure de son corps est d'un bleu violacé, et l'on croirait que le cœur a cessé de battre. Les premiers rayons du jour vinrent éclairer cette lugubre scène, c'est alors seulement qu'Évariste rouvrit les yeux. En ce moment suprême, Antonine anéantie par la joie, plus encore que par la douleur, s'évanouit; et, lorsqu'elle recouvra l'usage de ses sens, Junie était presque remise, car les enfants ont en général des convalescences très promptes; cela tient à ce que le travail de la vie animale n'a point encore usé leur tempérament. Quant à son père, il se trouvait enfin hors de danger.

On ne s'étonnera point de cet événement, car

la ville d'Aquilée était entourée de marais, aussi son nom venait-il du latin *aquilegium*, qui, comme on le sait, signifie amas d'eau. Eusèbe voulait alors quitter ses amis pour leur aller chercher des vivres, afin qu'ils pussent prendre quelques moments de repos avant de se rendre eux-mêmes à Aquilée, mais il s'aperçut que leur unique ressource, la bourse qu'il portait était perdue. Il était impossible de garder le secret sur ce malheur, mais que pouvait-il faire. Hélas! il n'y avait de chrétiens qu'en Macédoine, et le voyage était encore bien long; il se vit obligé de dire à Antonine la position où cet événement les plongeait, mais une seule pensée occupait le cœur de cette femme si dévouée.

— Qu'importe l'argent, répondit-elle à Eusèbe: mon époux et ma fille sont sauvés!...

Auprès de si grands intérêts, l'inquiétude du vieillard lui semblait étrange, mais celui-ci, toujours sage, prévoyait l'avenir, et pressentait la misère. Peu-à-peu Antonine finit par comprendre leur situation, mais elle était trop heureuse en ce moment pour s'affliger. Tout-à-coup, Évariste sentant ses forces renaître, demanda que l'on se remît en route. Antonine voulut le détourner de ce projet, mais il persista, et tous se dirigèrent vers Aquilée.

Les murs de cette ville ne tardèrent pas à être franchis: la famille se logea dans une hôtellerie où Évariste put goûter un repos salutaire; une nourriture saine et abondante lui rendit la santé, et l'on

s'occupa de continuer le voyage. C'est alors qu'Antonine songea à s'alarmer; que devenir sans argent? Pour la première fois de sa vie elle s'adressa cette question, et elle comprit enfin que dans ce court pélerinage il faut bien accorder une certaine place aux inquiétudes de ce genre; puis, ne s'étant jamais trouvée dans un pareil embarras, elle ne vit pour en sortir aucune issue. S'exagérant leur malheur, il lui sembla que tout était perdu, à moins d'un miracle.

— Non, lui dit Eusèbe, il faut des motifs plus graves pour que Dieu renverse l'ordre de la nature, mais il place à notre portée des moyens plus simples.

— Aucun sacrifice ne me coûterait, reprit Antonine, mais que puis-je faire?

Puis, tout-à-coup, regardant à son doigt un anneau enrichi que son père lui avait donné à l'époque de son mariage:

— Si j'avais la valeur de ce bijou...

— Cela est possible, interrompit Eusèbe en hésitant, car il savait tous les souvenirs qui s'y attachaient.

— Comment, reprit Antonine surprise, que veux-tu dire? se pourrait-il?...

— Certainement, répondit le vieillard, il se trouve ici, comme à Rome, et dans beaucoup d'autres villes, des marchands qui achètent ces objets, et qui ont assez ordinairement la déloyauté d'en offrir une

somme au-dessous de leur valeur réelle, parce qu'ils savent que l'on ne recourt à eux que dans les moments difficiles.

Antonine très surprise, retira d'abord sans regret l'anneau qu'elle remit à Eusèbe. Il le reçut tristement, et se disposa à sortir, mais ce qu'il pressentait s'accomplit ; lorsqu'il fut près de s'éloigner, l'épouse d'Évariste le rappela ; des larmes roulaient dans ses yeux.

— Pauvre femme ! dit Eusèbe ému. Alors reprenant le bijou, unique ressource de sa famille, elle le porta à ses lèvres en pleurant, et poussant un profond soupir : — Évariste, mon enfant.... mon Dieu.... dit-elle, pardonnez-moi : c'est le dernier souvenir d'un père ! Quoiqu'elle dissimulât sa tristesse à Évariste, elle éprouva des regrets qui l'étonnèrent ; car elle croyait qu'après la perte de Marcellus, tant que Dieu lui laisserait Évariste, et sa fille, tout lui serait indifférent.

Bientôt l'on partit d'Aquilée, le voyage fut encore long et pénible, mais il s'accomplit sans périls, et les fugitifs arrivèrent à Philippes, où ils résolurent de passer l'hiver.

XIV.

NÉRON EN GRÈCE.

Voyons maintenant ce qu'était devenu Néron. Embarqué à Ancône, il s'était dirigé vers le nord : la mer étant mauvaise, on fut contraint de s'arrêter quelques jours à Ravenne. N'ayant pas été prévenus, les magistrats n'avaient fait aucuns préparatifs pour recevoir César... A ce sujet, il entra dans une telle fureur, qu'il fit périr plusieurs personnes; cette barbarie jeta la consternation dans la ville, et bien loin que le passage du prince y fût un motif de fêtes publiques, il y laissa un exécrable

souvenir. On voyagea encore sur l'Adriatique. Arrivé à l'embouchure du Padus, Néron, toujours accompagné d'Épaphrodite, remonta le fleuve sur une élégante embarcation, jusqu'à Néronia, qu'il faisait bâtir, afin de perpétuer à jamais son nom. Il séjourna dans cette ville quelques nones (semaines), dans le même temps où Évariste avait eu l'intention d'y entrer : Néron était bien loin de supposer que ses victimes fussent si près de lui; car il faisait toujours diriger les poursuites vers le sud de l'Italie. Le tyran trouva que les constructions ne marchaient pas assez vite. Aussi désœuvré que cruel, il ne se faisait aucune idée du temps, et il aurait voulu que ses désirs fussent immédiatement satisfaits. Il quitta bientôt cette ville, à la grande joie de la population.

Le voyage continua, le riche gouvernail fendait les vagues bleues de l'Adriatique, qui, à l'horizon, se confondaient avec l'azur du ciel. Le soleil dorait la face de l'onde; jamais spectacle plus beau ne s'était offert. Tout-à-coup apparut la petite île de Pallaria, qui semblait sortir de la mer. Les rescifs offraient aux regards éblouis de brillantes couleurs. Néron, mollement étendu sur un lit de pourpre qu'on lui avait dressé sur le pont, voulut que l'on s'arrêtât dans cette île; on le descendit dans une chaloupe, et des femmes esclaves le portèrent bientôt sur une pente douce et unie, par laquelle on entrait à Pallaria; une d'elles ayant glissé, Néron la fit jeter dans les flots, et les profondeurs de la mer reçurent le cadavre de cette nouvelle victime. On

visita l'île, qui offrait partout un ensemble magnifique ; les champs où la moisson était faite apparaissaient comme une plaine d'or, les immenses troupeaux paissaient sur le versant des collines : l'île était traversée par plusieurs canaux, elle renfermait des bois, des prés émaillés de fleurs ; au milieu, s'élevait une petite ville riche et élégante. Néron fut reçu avec pompe; les habitants des campagnes exécutèrent des danses; on mit tout en œuvre pour plaire au tyran, qui reçut ces hommages avec indifférence, et, pour récompense de tant de soins, il enleva violemment la fille de l'hôte généreux qui lui avait ouvert sa maison ; puis il se remit en route, abandonnant le malheureux père au plus affreux désespoir.

En quittant ce délicieux séjour, on se trouva entre Rialto et Aquilée ; puis, décrivant une diagonale, on coupa le golfe de Trieste, et on longea les côtes de l'Istrie. Laissant les villes maritimes de Sépomona, de Parentium et d'Usara, on relâcha au promontoire de Polaticum, quelques heures seulement, et l'on cingla vers la Grèce. On découvrit les petites îles de Corcyre et de Mélite, appartenant à l'Illyrie, et près desquelles s'élèvent les inaccessibles rochers de Cadmus.

Après un trajet encore bien long, la grande île de Corcyre, qui fait partie de l'Épire, parut s'avancer pour recevoir l'impérial voyageur. Il y séjourna une none tout entière, puis traversa le golfe d'Ambracie, passa près de Leucade, et prit le détroit qui

sépare Ithaque de Céphallénie ; la patrie d'Ulysse n'offrait que le spectacle de la pauvreté et de l'abandon... Couverte de rochers qui la rendent presque inabordable, elle formait opposition avec sa riche et fertile voisine. Enfin, Néron arriva près des côtes de l'Achaïe.

Cette partie de la Grèce, dominée jadis par les Ioniens, est située en face de l'île Céphallénie, et s'étend jusqu'au promontoire Araxe ; elle est resserrée au midi par l'Arcadie et l'Élide ; au nord par la mer de Crissa ; ses rivages sont hérissés de rochers. L'Achaïe, devenue indépendante, s'occupa fort peu des affaires de la Grèce, pas même lorsque Xercès voulait la réduire en esclavage. La guerre du Péloponèse la contraignit à sortir de cette apathie ; elle s'unit tantôt aux Lacédémoniens, tantôt aux Athéniens. Les Achéens contractèrent d'autres alliances ; leurs troupes se distinguèrent à la bataille de Chéronée. Vaincus par le successeur d'Alexandre-le-Grand, ils se révoltèrent, puis formèrent une ligue célèbre, connue sous le nom de *ligue Achéenne,* qui combattit pour l'indépendance, menacée par les Romains. Mais, après une lutte opiniâtre, le consul Mummius (146 ans avant Jésus-Christ) réduisit en province romaine cette contrée, qui avait donné le jour à Aratus et à Philopémen.

Néron débarqua à Ægium. Cette ville, une des plus considérables de l'Achaïe, possédait un vaste port où les vaisseaux étaient en sûreté ; c'est là que se convoquaient les états-genéraux de la province,

lors de son indépendance; aujourd'hui, elle était gouvernée par le proconsul Gallion, le même qui, lorsque les Juifs amenèrent Paul à son tribunal, ne voulut point se mêler de leur différend, et laissa les Grecs maltraiter le chef de la synagogue. Néron fut reçu avec pompe. Tout près du rivage était un bois consacré à Jupiter, et au milieu duquel s'élevait un temple dédié à ce dieu : on commença par offrir un sacrifice; le sang d'une hécatombe entière coula sur les autels; les vins de Chio et de Chypre s'y joignirent; des jeunes filles, portant des corbeilles de fleurs, chantèrent des hymnes aux fausses divinités, et louèrent le tyran en l'honneur duquel était préparée cette fête; mais, à peine y resta-t-il quelques instants, il entra bientôt dans son palais, et s'abandonna à une orgie. Dans les premiers temps de son règne, Néron, qui s'était montré si doux et si humain, suivait fidèlement les observances du paganisme; il offrait même à Jupiter les prémices de sa barbe; mais aujourd'hui, il haïssait toute espèce d'idée religieuse (1).

Le lendemain, dès le lever de l'aurore, un peuple innombrable était assis dans un vaste amphithéâtre, au milieu duquel on allait célébrer des jeux, à l'imitation de ceux qui s'exécutaient à Olympie. La carrière se divisait en deux parties : le stade et l'hippodrome. Le stade était une chaussée de cinq cent quarante-sept mètres environ, et d'une largeur

(1) Suétone.

proportionnée; c'est là que se faisaient les courses à pied, et que se donnaient la plupart des combats; l'hyppodrome était destiné aux courses de chars et de chevaux ; un de ses côtés s'étendait sur une colline, et l'autre, un peu plus long, était formé par une chaussée; sa longueur était de onze cent cinquante-quatre mètres : un monument, nommé barrière, le séparait du stade. Plusieurs chars pouvaient y passer à la fois; il renfermait une cour où l'on avait construit, sur différentes lignes parallèles, des remises. Le stade et l'hippodrome étaient ornés de statues, d'autels et d'autres monuments, sur lesquels on avait affiché la liste et l'ordre des combats qui devaient se donner pendant la fête.

Cependant, quoiqu'il ne fit pas encore grand jour, le stade était rempli d'athlètes qui préludaient au combat; les chars volaient dans la plaine, le bruit des trompettes, le hennissement des chevaux, le sourd murmure de la foule et les cris des combattants formaient opposition avec le silence de la nature. Ah! quelle impression devait produire sur le cœur la sénérité du ciel, la fraîcheur délicieuse de l'air, les gigantesques proportions de ces hautes montagnes que commençaient à teinter les premiers feux du jour, et les plaines fertiles qui s'étendaient à leurs pieds étant encore sous cette vapeur bleuâtre de la nuit qui laisse après elle les perles de la rosée où se mirent les suaves couleurs du rayon solaire!

Les athlètes se rendirent bientôt dans l'enceinte

sacrée, et de là dans une vaste salle où étaient rassemblés les juges du combat, qui attendaient Néron pour les présider; enfin on l'apporta, mollement étendu sur des coussins : près de lui marchait Épaphodite. Jamais les mœurs efféminées des Sybarites n'avaient surpassé celles du fils d'Agrippine, on le déposa sur un lit de pourpre, et là il assista au serment que les athlètes firent devant l'image de Jupiter, de ne point user de supercherie, et de se conduire avec honneur. Après cette cérémonie, l'on partit pour le stade; l'empereur, toujours porté par de belles esclaves, arriva à la place d'honneur qui lui était réservée. Après les formalités ordinaires, le héraut nomma les combattants et il ajouta : « Quel» qu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir été » dans les fers ou de mener une vie irrégulière? » Puis il se fit un silence profond... Il y a dans cette coutume une grave leçon pour notre siècle. Eh quoi! lorsque les païens repoussaient tous ceux dont la conduite était impure, n'est-ce pas une honte pour notre société de voir tant d'hommes vicieux encensés parce qu'ils cachent les hideux mystères de leur âme sous le voile de la noblesse, de l'opulence, ou même des talents? Non, il faudrait qu'un stygmate indélébile s'attachât à celui qui a banni la vertu de son cœur; il est écrit : « Séparez-vous » d'avec les méchants. »

La trompette retentit, chaque visage exprima la crainte ou l'espérance, et les coureurs partirent. En un moment, ils atteignirent la borne où se tenaient

les juges, et la foule accueillit par des applaudissements réitérés le nom du vainqueur. Bientôt on prépara la course des chars : pendant que l'assemblée attendait, on vit un dauphin de bronze s'abaisser et se cacher dans la terre, et un aigle du même métal posé sur un autel, au milieu de la barrière, se montrer, déployant ses ailes, aux spectateurs émerveillés : on voit que les Grecs avaient poussé très loin les arts mécaniques. Un grand nombre de cavaliers s'élancèrent dans l'hippodrome, et un d'eux laissa derrière lui ses concurrents affligés. Après cet exercice on passa à celui de la lutte : Néron, alors, jaloux du succès des victorieux, quitte sa place, et croyant exciter l'admiration du peuple, il veut se mêler aux combattants. Un cri de surprise retentit dans l'assemblée ; l'hésitation se fait remarquer parmi les lutteurs, mais bientôt un jeune Achéen, s'avance dans le stade. Tous les yeux se fixent sur les rivaux ; ils se dépouillent de leurs vêtements, et, après s'être frottés d'huile, ils se roulent sur le sable, afin de donner chacun moins de prise à son adversaire. Tous deux s'approchent, se mesurent du regard, se saisissent par les bras : tantôt ils appuient leur front l'un contre l'autre ; ils se poussent, s'ébranlent par de violents efforts, ils s'entrelacent comme des serpents, s'allongent, se raccourcissent en avant ou en arrière. Néron faiblit, son œil étincelle, sa bouche écumante vomit l'injure ; mais le jeune Grec, sans s'inquièter de son rang, le précipite sur l'arène. Ils se roulent dans la poussière : le

prince cherche inutilement à prendre le dessus. Enfin l'Achéen l'enlace de ses bras et de ses jambes, il comprime tous ses mouvements, le serre à la gorge, et contraint le maître du monde à lever la main pour avouer sa défaite ; puis il l'aide à se relever. Le tyran, alors, bondit de rage ; il saute après le jeune homme, non comme un lutteur, mais comme un tigre sur sa proie : désespérant de le vaincre, il se plaît à le déchirer ! Fatigué du combat, saisi d'horreur et d'étonnement, le vainqueur ne sait plus se défendre ; Néron lui enfonce ses ongles dans la chair, le mord et se désaltère de son sang. Horreur ! l'arène en est rougie ; le jeune homme tombe et perd connaissance, le monstre se jette sur lui et l'étouffe entre ses bras ; personne n'ose s'y opposer : le peuple fuit en murmurant, les femmes poussent des cris affreux. Une d'elles s'est élancée dans le stade et vient disputer un fils à la haine de son bourreau : sans respect pour ses larmes et ses cheveux blancs, Néron la repousse avec fureur ; puis, satisfait de lui-même, il s'éloigne, plein d'une joie infernale, et bientôt il ne reste dans ce lieu, qu'une mère, se tordant de désespoir sur le cadavre de l'athlète infortuné. (1)

Épaphrodite complimenta son maître de cette victoire. Chacun trembla devant Néron, mais il ne se trouva pas un seul homme parmi ces Grecs, naguère si belliqueux, qui eût le courage de lui représenter

(1) Tous ces détails sur ces jeux, sont tirés du voyage d'Anacharsis, par Barthélemy.

toute l'horreur de son crime. Peu de jours après, il se mit en route, pour visiter l'Achaïe.

La première ville où Néron entra après avoir traversé les montagnes dont ce pays est couvert, fut Pellène bâtie sur les flancs d'une colline dont la forme était si irrégulière, que les deux quartiers n'avaient point de communication. Le port de cette cité était à soixante stades de distance, parce que l'on craignait toujours l'approche des pirates : c'est pour ce motif que presque toutes les villes maritimes de la Grèce étaient ainsi disposées. En sortant de Pellène, Néron assista à une fête de Bacchus, nommée fête des lampes. Elle se célébrait pendant la nuit, et l'on distribuait une grande abondance de vin à la multitude. Près de là était un temple à Minerve : on y voyait sa statue faite d'ivoire et d'or : cet ouvrage était attribué au fameux Phidias. De là on se rendit à Égire qui renferme de très beaux monuments ; non loin de ce lieu était une grotte, séjour d'un oracle très accrédité ; puis on visita les ruines d'Hélice, détruites depuis longtemps par un tremblement de terre.

On arriva à Pharæ, après avoir traversé une quantité de villes et bourgs ; car l'Achaïe était fort peuplée. Partout Néron se faisait appeler Jupiter, Apollon ou Hercule ; dans la place publique de Pharæ se trouvaient trente pierres carrées auxquelles on rendait un culte. Près d'elles était un Mercure terminé en gaîne et affublé d'une barbe naturelle : cette grotesque image était placée en face d'un temple

où était une statue de Vesta, entourée d'une circonférence de lampes de bronze. En temps ordinaire, ce temple était sans cesse visité par les crédules Achéens ; mais, aujourd'hui, personne n'osait s'y rendre, la barbarie de Néron avait glacé les cœurs ; chacun craignait de le rencontrer.

En quittant Pharæ l'on arriva à Patræ, qui était environnée de bois charmants où les jeunes gens s'exercaient à la course ; ensuite on passa quelques jours à Dyme puis à Larissus, et l'on rentra à Ægium pour y passer l'hiver ; car le froid commençait à se faire sentir.

En revenant de cette première excursion, l'empereur adressa des reproches à son affranchi; car ce voyage, malgré les promesses d'Épaphrodite, n'avaient point réussi à calmer chez Néron le désespoir sacrilège que lui causait la perte d'Antonine.

— Quoi donc! s'écriait-il, marchant à grands pas dans son appartement; ces misérables ont bravé ma puissance; malgré la colère du peuple contre les chrétiens, ils ont échappé : sera-t-il dit qu'une femme aura triomphé de moi? Ah! Épaphrodite, tu m'as trompé; si j'avais moi-même été à leur poursuite, aujourd'hui Antonine serait en ma possession.

— César, répondait l'affranchi, prends patience et ces criminels te seront ramenés. Comment supposes-tu que j'ai voulu te trahir? Ne sais-tu pas que je donnerais ma vie pour te satisfaire? Dis, que veux-tu que je fasse? Désires-tu que je te quitte, et que je

courre pour atteindre ces fugitifs ? parle, je suis tout prêt.

— Non, reprit le tyran qui se calmait par la lâche complaisance que lui montrait Épaphrodite ; reste près de moi ; car tu es mon seul ami, tu comprends tous mes malheurs. Ah ! que les païens adorent leurs dieux ; pour moi je hais la religion ! Le monde est l'effet du hasard et les événements résultent de l'adresse de l'homme ; tout est matière : il faut jouir de la vie, car elle s'éteint quand nous mourons. Profitons-en donc tandis que le destin nous la laisse. Ah ! que maudit soit le dieu des chrétiens, et ses disciples exécrés !

Ensuite, Néron retomba, en pleurant de dépit, dans les bras d'Épaphrodite qui, pour le consoler, l'accablait des louanges les plus extravagantes. Le voyage qu'il avait fait, et où d'autres auraient puisé tant de jouissances, l'avait laissé indifférent. Absorbé par des goûts immondes, il ignorait la joie que l'on puise dans l'admiration des chefs-d'œuvre et dans la contemplation de la nature, si pittoresque surtout dans cette contrée de la Grèce. Partout il était dévoré par ce cruel ennui qui accable l'homme oisif. Ah ! il ignorait tout ce que le travail a de délicieux ; il croyait que le repos et la satisfaction de tous les instincts constituaient le vrai bonheur. Parfois la vie lui devenait à charge ; il la trouvait longue, ne voulant point l'utiliser.

XV.

UNE RENCONTRE A CORINTHE.

Tandis que Néron passait l'hiver à Ægium, Eusèbe et ses amis jouissaient à Philippes d'une paix profonde. Là, ils vivaient de leur travail; Évariste ne songeait pas à s'en plaindre; il ne trouvait point sa position au-dessous de lui, car il savait que Dieu peut précipiter du faîte des grandeurs, ou tirer de la pauvreté pour conduire à la richesse! Eh! quelle importance peut avoir pour le chrétien, le plus ou moins de fortune? Quand il la possède, il doit s'en réjouir, puisqu'elle lui permet de répandre des bienfaits; mais, si Dieu la lui refuse, pourquoi s'en affliger? Est-ce

que dans toutes les conditions l'on ne peut pas faire du bien ? Quoi donc ! Penserait-on que Dieu a condamné un seul de ses enfants à ne jamais goûter cette joie céleste ? Mais ce serait un blasphème. Le riche n'a point seul cet auguste privilége ; il est, d'ailleurs, si difficile de savoir donner ! L'or peut secourir un moment, il est vrai ; mais l'aumône, qui toujours abaisse celui qui la reçoit, et enorgueillit celui qui la donne, ne produira jamais une amélioration sociale. Si le médecin n'attaque pas le principe, il soulagera peut-être la maladie, mais ne la guérira point. Ce n'est donc pas non plus une espèce de narcotique qu'il faut répandre sur la vaste plaie qui saigne, hélas ! depuis des siècles, c'est la cause de tant de maux ; les vices et l'égoïsme surtout, qu'il nous faut tous travailler à détruire ! Sachons-le : dans les systèmes nouveaux qui apparaissent chaque jour, il y a des vérités saintes jointes à de grandes erreurs, comme dans toutes les œuvres des hommes ; car nous participons et du ciel et de la terre : mais, pour la régénération sociale, il faut une loi divine, sinon elle sera toujours imparfaite. C'est donc le christianisme enfin, qui seul opèrera cette œuvre sainte, puisque lui seul peut changer le cœur humain, source unique et véritable du mal. Dieu l'a promis, cet âge d'or ; mais il réclame pour cela notre concours. Commençons, chacun dans sa sphère, par prouver ce que peuvent sur les vérités évangéliques, et notre exemple sera plus éloquent que tous les discours. De même que les rois mages suivaient la trace

lumineuse qui devait les conduire dans l'étable de Bethléem, nous aussi, marchons à la clarté divine; comme eux nous trouverons la vérité, seule base du bonheur, et nous comprendrons que, si Dieu s'est abaissé jusqu'à nous, c'est pour nous élever jusqu'à lui. C'est là que nous devons travailler à amener nos frères : depuis le monarque du haut de son trône, jusqu'au pauvre sous les lambris de sa mansarde, nul ne peut se soustraire à cette obligation : « Car, il y a » de l'ouvrage pour tout le monde, quand il s'agit » de faire du bien (1), » a dit un de ces hommes généreux qui brillent parmi nous comme un fanal au milieu de l'obscurité. Il est donc vrai que la richesse n'est qu'un des éléments du bonheur temporel; encore est-elle pour beaucoup d'hommes un moyen de corruption, car ils oublient ou méconnaissent leurs devoirs à l'égard des pauvres, comme si Dieu ne se préparait pas à leur demander compte des biens qu'il leur a confiés. La misère seule est redoutable, parce qu'elle peut entraîner au vice, d'où elle provient trop souvent. Mais si Dieu nous accorde une douce médiocrité, sachons nous en réjouir, puisqu'il nous met ainsi plus à même encore de connaître les maux de nos frères, et, par conséquent, d'y appliquer le véritable remède.

Lorsque le printemps eut commencé de sourire à la terre, Évariste et sa famille voulurent continuer leur voyage. Les chrétiens de Philippes n'osèrent pas

(1) J. Jacotot.

les retenir ; car ils avaient toujours à craindre des persécutions, tandis que ceux de l'Asie étant plus nombreux s'y trouvaient moins exposés. Antonine regrettait beaucoup ce séjour ; elle avait trouvé là de grandes consolations : le culte public, auquel elle pouvait depuis quelque temps assister chaque dimanche, avait été pour toute sa famille un puissant moyen d'édification, et elle voyait son enfant accueillir la vérité avec cette parfaite candeur que nous regrettons plùs tard : le souvenir de Marcellus associé continuellement à toutes ses pensées n'était plus une torture pour son cœur.

— Sans doute, disait-elle, Dieu a voulu le retirer du monde pour qu'il ne vît point le mal ; frêle plante, trop précieuse pour la terre, c'est au ciel qu'elle devait s'épanouir. Ai-je le droit de regretter que mon fils n'ait point partagé les peines que nous avons souffertes et celles qui nous attendent peut-être ? N'y aurait-il pas de ma part de l'égoïsme ? Oh non, cher Marcellus, ta mère t'aime trop pour que ses regrets ne soient pas tempérés par la certitude de ton bonheur. Est-ce que mon amour pour toi peut avoir rien de personnel ? est-ce que je n'aurais pas accepté des siècles de souffrance pour t'éviter un moment de douleur ? Non, mes larmes ne sont plus amères, et il y a souvent, dans les méditations où je me plonge, des heures délicieuses. Ah ! sans doute, Dieu permet que je les passe avec toi ! ton âme immortelle s'unit à la mienne. Mais que dis-je ; ton âme ? c'est mon âme ; pourquoi la moins chère par-

tie de moi-même regretterait-elle que l'autre ne partageât plus ses maux! Ah! Marcellus, Marcellus! ton nom m'est plus doux à prononcer depuis que les anges le murmurent!

En parlant ainsi, une flamme brillante animait les yeux humides d'Antonine; un sourire de l'autre vie passait sur ses lèvres, comme une vapeur dorée dans un beau ciel. C'était surtout à la fin du jour, lorsqu'elle attendait Eusèbe et Évariste, que la mère se livrait à ces rêveries; tandis qu'elle pressait la blonde tête de Junie agenouillée silencieusement devant elle, il lui semblait presque voir apparaître son fils. Ah! c'est que l'image des êtres que nous aimons est en quelque sorte peinte devant nous; et notre imagination, lorsque rien ne l'arrête, vient nous les retracer. Oui, ces souvenirs nous effleurent délicieusement, comme un souffle léger qui tempère l'ardeur du jour: tout se personnifie alors, les nuages dans leur course rapide, surtout à l'heure du crépuscule, nous offrent un attrait que nul ne peut saisir, il semble que l'âme, dégagée de la terre, l'oublie entièrement, pour franchir quelques minutes le seuil de sa divine patrie.

Antonine s'interrompait de temps à autre, pour baiser le front pur de sa fille, qu'elle voyait croître et grandir comme une belle fleur, à l'ombre de la tendresse maternelle.

Un dimanche, après le service religieux, on célébra la communion. C'était le jour de Pâques, fête solennelle, où le chrétien chante l'hymne de réjouis-

sance, ponr célébrer la résurrection du Sauveur. Puis, tous adressèrent à Évariste et aux siens de touchantes adieux ; car ils n'osaient espérer de se revoir à cette époque où chaque jour il fallait être prêt à mourir. Ils se donnèrent ce baiser fraternel, si tendre, si chaste, et si doux pour le cœur, et l'on se sépara. Évariste avait des lettres de recommandation pour les chrétiens des différentes villes où ils devaient passer, afin de gagner le port où ils comptaient s'embarquer pour Éphèse.

Le premier jour de la quatrième none du mois de Mars, Évariste et Eusèbe, montés sur des chevaux, et Antonine, avec sa fille, sur un autre que l'on avait disposé pour elle, franchissaient les murs de Philippes : ils étaient pourvus de vivres et d'une somme d'argent assez considérable, fruit de leurs économies. Il leur eût été avantageux de s'embarquer au port le plus voisin, et d'arriver dans la Troade, puis de descendre jusqu'à Éphèse ; mais, comme les voyageurs dans cette contrée étaient rares, on prenait des renseignements très minutieux ; dans les villes populeuses de la Grèce, l'on négligeait ces précautions. Les fugitifs traversèrent d'abord Amphipolis, puis Thessalonique, capitale de la Macédoine, ensuite ils gagnèrent Pella, au pied des montagnes limitrophes de la Grèce Leurs chevaux accoutumés à un terrain semblable, car ils venaient d'un pays traversé par d'immenses chaînes, leur furent d'un grand secours ; ils bondissaient en gravissant les roches escarpées, se glissaient avec agilité au travers

des défilés impraticables, sautaient par-dessus les précipices. Dans ces instants, où ils étaient tous suspendus entre la vie et la mort, Évariste suivait d'un regard effrayé le cheval d'Antonine, tandis que celle-ci s'efforçait de calmer sa fille qui, tremblante comme la feuille des bois au premier souffle de l'automne, se pressait contre sa mère. Évariste faisait une partie du chemin à pied, tenant la bride du cheval qui portait les plus chers objets de son affection, et, le soir, on s'endormait, ému encore des craintes de la journée. Souvent on était contraint de passer la nuit en marche, parce que l'on ne rencontrait aucune cabane où l'on pût recevoir l'hospitalité, mais chacun était plein d'espérance; il semblait que l'on arriverait facilement en Asie.

Après avoir franchi le mont Olympe et descendu les rives du fleuve Penée, les voyageurs arrivèrent à Larisse en Thessalie, où ils passèrent plusieurs jours; cette vaste contrée, si célèbre dans la guerre de Troie, formait à cette époque dix petits royaumes appartenant aux Achille et aux Philoctète. Tour-à-tour opprimés par des tyrans ou soumise par des étrangers, elle était maintenant réduite en province romaine. Bientôt l'on se trouva dans cette plaine de Pharsale, où naguère César avait vaincu Pompée, et, quelque temps après, on entra en Phocide où eut lieu la guerre sacrée, à cause d'outrages faits au temple de Delphes par les Amphyctions. C'est là que les anciens plaçaient le milieu de la terre, parce qu'ils prétendaient que Jupiter, donnant la

liberté à deux aigles, les fit voler l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident, et que tous deux se rencontrèrent à Delphes en même temps.

Lorsque la famille chrétienne passa près de cette ville, une foule innombrable en sortait, elle venait de consulter l'oracle, et la Pythie, montée sur le trépied sacré, après avoir simulé un état d'exaltation qui effrayait le peuple, avait fait entendre des menaces contre ceux qui négligeaient d'apporter des dons. Chacun s'en retournait consterné, et se hâtait d'envoyer des offrandes pour apaiser la colère des dieux. C'est ainsi que les prêtres païens s'enrichissaient aux dépens de la crédulité publique.

— Quelle pitié! disait Eusèbe, en voyant cette population ainsi trompée ; pauvres fous! ils croient aux honteux mensonges des augures imposteurs : la pompe, le prestige de ce culte impie les enchante, et ils repoussent la vérité, parce qu'elle se présente à eux sans appareil. Ils trouvent le christianisme trop austère ; il leur semble qu'il impose à ceux qui l'embrassent, un joug trop pénible, ils veulent la liberté, mais pour eux, hélas! c'est la licence ; ils ne comprennent pas que le véritable esclavage est celui que nous impose la chaîne honteuse de nos passions. Ah! s'ils pouvaient sentir cette parfaite indépendance du chrétien, s'ils savaient ce que c'est que de devenir maître de ses penchants par la foi. La foi! mais c'est la toute puissance de Dieu mise entre les mains de l'homme : par elle nous sommes plus forts que le monde, plus forts que Satan, aussi

forts que Dieu ! Oh ! Evariste, prions que notre foi s'augmente et qu'elle devienne vivante, active, se répandant en œuvres de charité, comme la pluie qui fertilise les campagnes.

— Tu as raison, interrompit Évariste, mais il y a dans les desseins de Dieu des choses que je ne puis comprendre. Pourquoi le feu du ciel ne détruit-il pas tout-à-coup ces temples idolâtres et leurs autels abominables ?

— Arrête, cher Évariste, répondit le sage vieillard ; tu le vois ; les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres. Ah ! que nous sommes loin encore de la tolérance évangélique ! Le Seigneur n'a-t-il pas dit que « celui qui combattra avec l'épée, mourra par » l'épée ? » Les armes que Dieu emploie sont celles de l'esprit ; sachons agir de même, le paganisme s'écroulera comme un vieil édifice ; mais souvenons-nous que la violence gâtera toujours les meilleures causes, et que l'amour est le seul moyen de gagner les âmes à Jésus-Christ.

Après avoir descendu la Phocide, on se trouva sur les côtes de la Béotie. Ce pays, toujours couvert d'épais brouillards qui rendaient son climat très malsain, donna le jour, comme on sait, à Epaminondas et à Pélopidas qui le firent sortir de l'obscurité, et démentirent ainsi l'opinion des Grecs qui prétendaient que la Béotie ne pouvait produire que des idiots. On aperçut de loin la fameuse plaine où s'était livrée la bataille de Leuctres : dans ce moment on parlait beaucoup en Béotie d'un débor-

dement du lac Copaïs, situé dans le nord, et qui jadis avait submergé une vaste étendue de ce pays. En quittant Leuctres, les voyageurs franchirent le mont Cythéron et arrivèrent bientôt en Mégaride, petite contrée située entre l'Attique et l'isthme de Corinthe, et dont le nom venait du mot oriental *Magar*, qui signifie magasin, parce qu'elle produisait une grande abondance de blé : on croyait dans le pays, que là, Cérès avait enseigné au jeune Triptolème l'art de l'agriculture.

Enfin Évariste et les siens entrèrent dans la ville où ils comptaient s'embarquer; en effet, ils trouvèrent un navire qui se disposait à partir pour Éphèse, et ils durent quitter la Grèce quelques jours après.

Pendant ces excursions, l'empereur avait parcouru toutes les petites villes qui se trouvaient sur les frontières de l'Achaïe, du côté du sud; il avait aperçu le mont Erymante, dont le sommet, toujours couvert de glaces, élève jusqu'au ciel ses pics orgueilleux. C'est là, disait-on, qu'Hercule avait tué l'horrible sanglier qui dévastait les campagnes. Du milieu de ces rochers, sortait impétueusement le fleuve qui formait, en Arcadie, le fameux lac Stymphale, dont le fils d'Alcmène extermina les oiseaux dévastateurs. Bientôt, Néron avait traversé la forêt de Némée, où l'on assurait que s'était accompli un des douze travaux d'Hercule. Enfin, le tyran arriva à Corinthe. Cette ville célèbre avait deux ports : l'un sur le golfe qui porte son nom, ou mer de Clarissa, appelé *Lechæum* ; l'autre sur le golfe de Saro-

nique, nommé *Cenchræ*. Corinthe est située au pied d'une montagne très escarpée, sur laquelle s'élevait une citadelle. Aucune ville de la Grèce n'offrait plus de beautés ; les temples y étaient d'une magnificence extraordinaire ; sur la place publique étaient des statues, chefs-d'œuvre de sculpture, dont nous conservons encore aujourd'hui de précieux restes. L'empereur visita le théâtre, et voulut y jouer lui-même comme à Rome. Les Corinthiens montraient au voyageur le tombeau prétendu des fils de Médée.

De cette ville, on découvrait un admirable panorama : au nord, c'était le Parnasse et l'Hélicon ; à l'est, l'île d'Egine, la citadelle d'Athènes et le promontoire de Sunium, d'où le regard se perdait à un horizon immense, comme la pensée de l'homme dans la méditation de l'éternité ; à l'ouest, les riches et fertiles campagnes de Sicyone. Qu'il était beau de voir ces deux golfes, dont les eaux venaient docilement se briser contre cet isthme, que Pindare comparait à un pont construit par la nature au milieu des mers, pour lier les deux principales parties de la Grèce !

Corinthe était le centre du commerce de l'Europe et de l'Asie ; on voyait aborder dans ses ports, couverts de navires, des papiers et des voiles sortis de l'Egypte, l'ivoire de la Lybie, les cuirs de Cyrène, l'encens de la Syrie, les dattes de la Phénicie, les tapis de Carthage, les jambons séquanais, les blés et les fromages de Syracuse et du mont Lozerre, les fruits de l'Eubée, les esclaves de la

Phrygie et de la Thessalie; enfin, l'appât du gain attirait les marchands étrangers des contrées les plus lointaines.

Corinthe renfermait des manufactures considérables, entre autres celles de couvertures de lits, et d'ouvrages en bronze ou en terre cuite; elle faisait aussi un grand commerce de statues et de tableaux, quoique ses fils ne s'adonnassent pas aux beaux arts. Les hommes se distinguaient par l'amour des richesses et des plaisirs, ils ruinaient leur santé dans les excès de tout genre, et les femmes, en général très belles, avaient, pour la plupart, une conduite fort légère (1).

C'est ce qui arrive ordinairement chez les peuples cupides; les mariages se font par le vil calcul d'un sordide intérêt, sans aucune réciprocité d'affection. Le cœur reste étranger à ces alliances anti-sociales, et les plus honteuses conséquences en sont le terrible châtiment.

Lorsque la famille chrétienne arriva à Corinthe, elle fut reçue chez la diaconesse de Cenchrées, qui la cacha plusieurs jours; car Néron était alors dans la ville. En apprenant le danger où cette circonstance les jetait, Eusèbe conseilla à son ami de quitter Corinthe et de renoncer, pour le moment, au voyage d'Ephèse. Mais l'instant du départ approchait : Evariste insistait ; Antonine partagea d'abord les craintes d'Eusèbe, mais son époux la persuada

(1) Voyage d'Anacharsis par Barthélemy.

facilement. On est toujours si disposé à adopter les convictions de ceux qu'on aime ! Le départ fut résolu. Après avoir été recommandés par leurs frères à la grâce de Dieu, Evariste et sa famille se rendirent sur le port de Cenchrées, se mêlant à la foule, tandis que les voiles commençaient à s'enfler.

Cependant, Néron, qui habitait près du port, regardait, d'une terrasse, les négociants qui montaient sur le vaisseau, après y avoir transporté leurs marchandises. Il voyait les passagers s'y précipiter en foule, lorsque tout-à-coup une femme, sur la rive, étouffe un cri d'horreur, couvre son visage de ses mains, et s'évanouit dans les bras d'un homme qui paraît saisi d'effroi. Néron, alors, bondit, pousse un rugissement terrible ; il a reconnu Evariste et Antonine !

XVI.

LES CHRÉTIENS D'ÉPHÈSE.

Quelques instants après, le tyran s'agitait dans les bras d'Épaphrodite, des filets de sang injectaient ses prunelles ; une écume noirâtre coulait de sa bouche ; ses dents claquaient, et vainement il cherchait à se faire entendre. La parole expirait sur ses lèvres violacées ; des taches livides couvraient son visage ; un tremblement convulsif s'était emparé de lui ; une sueur froide parcourait ses membres, les ongles de ses mains crispées y laissaient une em-

14

preinte sanglante, et la fureur qui l'avait jeté dans cette effroyable colère s'en augmentait encore.

Cependant, Évariste ne perdant pas une minute, avait emporté sa femme sur le vaisseau. Eusèbe l'avait suivi avec Junie, et déjà le gouvernail fendant la mer, avait laissé loin le rivage. Antonine, en ouvrant les yeux, se trouva dans une espèce de cabine étroite et sombre. Accoutumée depuis longtemps au grand jour, elle se crut dans un cachot.

— Nous sommes perdus ! murmura-t-elle faiblement ; et elle retomba dans une complète insensibilité. Puis, revenant à la vie, elle eut une crise nerveuse très violente ; Eusèbe et Évariste craignaient que cet accident n'éveillât quelques soupçons ; et c'est avec beaucoup de peine qu'ils empêchèrent Junie de jeter ces cris que les enfants poussent, lorsque la douleur se joint chez eux au désespoir.

Eusèbe tremblait que Néron n'eût envoyé à leur poursuite ; sans cesse il regardait dans la direction du port, mais il ne voyait que de légères barques qui glissaient de loin en loin sur les ondes, comme une vapeur à l'horizon.

Plusieurs jours se passèrent ainsi. Antonine, parfaitement remise, ignorait si elle avait été vue de Néron ; Évariste et son ami qui le craignaient se gardaient de le lui dire, et elle était assez tranquille sur leur sort, quoiqu'il fût très alarmant. Après quelques jours, on passa non loin d'Égine, et bientôt, ayant doublé le promontoire de Sunium, le vais-

seau entra dans cet Archipel qui sépare la Grèce de l'Asie-Mineure : il passa d'abord tout près de l'île de Céos, puis suivit le détroit qui sépare Ténédos et Paros. Jusqu'ici, la navigation avait été heureuse ; le ciel était pur, et l'on avançait avec sécurité ; tout-à-coup de sombres nuages parurent, le vent souffla avec violence, le sein de la mer faisait entendre un murmure menaçant. Celui qui conduisait le vaisseau voulait relâcher à Paros : plusieurs opinaient pour cette résolution ; mais Eusèbe, craignant toujours qu'on ne fût à leur poursuite, chercha à les détourner de ce projet. Il se trouvait sur le bâtiment beaucoup de Spartiates et d'Athéniens, accoutumés, par les lois de Solon et de Lycurgue, à respecter les vieillards et à suivre leurs avis ; ils voulurent que l'on se fiât à cet homme qui était le plus âgé de la troupe ; et l'on ne s'arrêta point. Mais alors une violente tempête éclata ; les éclairs sillonnaient le ciel et rompaient l'obscurité profonde ; le navire craquait, le mât gémissait en pliant. Tantôt les vagues lançaient le vaisseau à une hauteur prodigieuse, ou se dérobaient sous lui, comme pour l'engloutir ; le tonnerre grondait, les oiseaux de tempête effleuraient la mer avec leurs ailes. Tout-à-coup une banderole éclatante fendit l'air, un bruit horrible se fit entendre, et la foudre s'éteignit dans les vagues qui bouillonnèrent longtemps.

Dans ce moment suprême, Antonine oublia même sa fille pour courir à son époux et l'enlacer de ses bras, comme si elle pouvait lui servir d'égide contre

la mort. Cependant, par un de ces mouvements instinctifs où Dieu vient montrer à l'homme le besoin de l'invocation, tous s'étaient jetés à genoux. Ensuite on se prépara à offrir un sacrifice à Jupiter et à Neptune, afin d'échapper aux dangers qui menaçaient encore l'équipage. L'autel fut dressé sur le pont; quelques chèvres et quelques agneaux furent amenés. La famille chrétienne ne voulant point prendre part à ce culte idolâtre se retira; chacun s'aperçut de leur absence; on descendit pour les chercher; et, malgré leurs refus, on les traîna violemment sur le pont.

— Amis, leur dit alors Eusèbe, rendons grâces à Dieu qui nous a sauvés, prions-le de nous amener au port, et sans doute nos vœux seront exaucés; mais, croyez-le, ceux que vous invoquez sont des êtres fictifs qui n'ont aucun droit à nos hommages. Rien ne pourra nous déterminer à nous joindre à votre sacrifice, car nous sommes chrétiens.

A ces mots, des vociférations se firent entendre :

— A la mer, les impies! criait-on de toutes parts.

Évariste, alors, serra contre lui sa femme et son enfant, une pâleur mortelle était répandue sur son visage, mais une joie céleste brillait dans ses yeux.

— O Jésus! ouvre-nous le ciel, disait-il.

— Nous sommes prêts, ajoutait Eusèbe.

Cependant, le capitaine élevant la voix au milieu de l'assemblée, raconta qu'un de ses compagnons ayant conduit en Italie un homme de cette secte,

nommé Paul, il les avait fait échapper à une tempête plus terrible que celle-ci, et que peut-être les chrétiens n'étaient pas aussi abominables aux dieux qu'on le supposait. La foule murmura encore, mais le ciel commençant à s'éclaircir, elle se calma; la famille chrétienne fut sauvée, on évita les écueils de l'île de Samos; et, quelques jours après, on entrait dans le port d'Éphèse.

Lorsque Évariste, accompagné des siens, porta à Timothée la lettre de Paul, l'évêque baigna de ses larmes cette sainte missive. Il leur apprit le martyre de l'illustre apôtre et de Pierre. Puis, il les reçut fraternellement dans sa propre maison, et se disposa à leur créer des moyens d'existence. Antonine se réjouissait, dans l'espoir de se fixer à Éphèse et d'y vivre en paix; mais, hélas! d'autres épreuves lui étaient réservées.

Néron passa plusieurs heures dans l'état où nous l'avons laissé; on appela des médecins: une congestion cérébrale résulta de sa fureur; il fut quelque temps entre la vie et la mort. Enfin, sa nature, robuste malgré les excès, triompha du mal; il put alors donner des ordres, et faire partir un vaisseau pour Éphèse; puis il persécuta les chrétiens de Corinthe. Ici, comme à Rome, il en fit périr un grand nombre; chaque jour leur sang coulait sur la place publique, et le peuple s'étonnait du sublime courage de ces hommes qu'on traitait de lâches, parce que jamais ils ne prenaient part à aucune sédition, ni à ces jeux où l'on faisait si bon marché de la vie hu-

maine. Un grand nombre de conversions s'opérèrent alors, et l'Église que l'on voulait détruire s'élevait toujours plus radieuse sur la cendre de ses augustes martyrs.

Cependant, Eusèbe conseillait à Évariste de quitter promptement Éphèse, mais comme le voyage s'était effectué sans poursuite, l'époux d'Antonine commençait à se persuader que Néron ne les avait pas reconnus. Le vieillard ne fut point écouté, et l'on se disposa à demeurer à Éphèse. Quelque temps se passa ainsi : Antonine se livrait à des travaux de femme; puis elle secondait les diaconesses dans l'exercice de la charité. Avec quelle abnégation, on la voyait allant de maison en maison, soignant les malades, consolant les affligés, secourant les pauvres, instruisant les enfants, exhortant les jeunes filles à la chasteté, fleur précieuse dont un souffle impur ternit l'éclat! Bonne sans faiblesse, remplie de cette piété du cœur qui se répand comme un suave parfum, la noble patricienne ne se laissait point éblouir par l'éclat du rang qu'elle avait occupé, ce sot orgueil ne trouvait plus de place dans son âme, et si parfois il cherchait à s'y glisser encore, elle demandait à Dieu de détruire à jamais ce dangereux et stupide ennemi. Ah! comme elle était la sœur du pauvre, avec quelle abnégation et quelle douceur elle donnait de sages conseils! Elle compatissait non seulement à la souffrance des autres, cela était facile puisqu'elle même suivait le chemin de la douleur; mais, sans une condamnable tolérance, sa charité

trouvait une excuse à tout. Elle comprenait les faiblesses humaines, s'efforcait à enseigner le moyen d'en triompher, répétant cette parole du Christ : « Veillez et priez, » armes invisibles du chrétien. Jamais elle ne prononça l'anathème sur qui que ce soit, car elle savait que la charité « croit tout, es» père tout. » Espérer tout, n'est-ce pas là le plus sublime caractère de cette vertu divine, la charité de la charité même? Devant le tableau des vices les plus hideux, croire encore à la possibilité d'une conversion; près de l'agonisant qui blasphème, annoncer encore le pardon de celui dont l'amour est inépuisable! Qu'y a-t-il de plus beau, je vous le demande cher lecteur, que de voir Jésus-Christ, au milieu des plus horribles tortures, répéter au brigand sur la croix : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. » Ah! que la société ne repousse donc plus le criminel qui pleure sur ses fautes; qu'à l'exemple de Dieu, elle ouvre ses bras à cet enfant égaré, et que loin de le rejeter dans l'abîme, lorsqu'il s'efforce de gagner le bord, elle lui tende, au milieu de cet abîme même, une main secourable; qu'elle presse sur son cœur ce fils ou cette fille qui se repent : ah! plutôt que de l'accabler de ses mépris, avec un orgueil cruel dont Dieu lui demandera un compte terrible, qu'elle se condamne elle-même, en reconnaissant que si elle n'avait pas été marâtre, il n'y aurait point tant de corruption. Mais, cette société, qui en sera membre bientôt? Nous! oui, nous-mêmes;

ne l'oublions jamais ; le souffle de la mort a enlevé celle d'hier, il fera disparaître celle qui se meut aujourd'hui ; demain nous serons debout sur ses ruines, à nous donc de la faire tout autre : que chacun y travaille, en comprenant ses devoirs et en les remplissant ; ainsi nous formerons peu à peu une société puissante parce qu'elle sera chrétienne. Notre sphère terrestre est-elle donc autre chose qu'une agglomération d'atomes?

Pour revenir à la famille d'Évariste, elle passa quelque temps à Éphèse, et déjà Antonine était devenue un des plus précieux fleurons de la couronne de cette Église, quand un nouveau danger vint les menacer. Le vaisseau que Néron avait fait partir était resté longtemps en route, à cause de plusieurs tempêtes, qui sont très communes et fort dangereuses sur cette mer ; mais enfin, il arriva à Éphèse précisément un dimanche : les fidèles étaient rassemblés ; Antonine, assise sur un banc de pierre, tenait sa fille entre ses bras, Évariste était appuyé sur une colonne, tandis qu'Eusèbe, la tête inclinée sur sa poitrine, écoutait la prédication de Timothée qui, quoique jeune, était doué d'un esprit profondément sage, et d'un zèle ardent et pur ; lorsque tout-à-coup l'église est envahie par des soldats. Faisant brusquement descendre le prédicateur, un centurion lui présenta un édit impérial : l'évêque en fit lecture à haute voix, puis il ajouta : « Nous péririons » tous, plutôt que de livrer des frères ! » L'audi-

toire répondit : « Amen. » L'officier porta la main à son épée; mais, étonné de tant de courage, il chercha à l'intimider.

— Prenez garde, dit-il ; vous savez quelles sanglantes persécutions César exerce contre tous ceux de votre secte ; les églises d'Asie n'ont pas encore souffert, mais qu'elles tremblent d'allumer la fureur de Néron ; la soumission n'est-elle pas un devoir ?

— Oui, répondit le digne élève de saint Paul, les chrétiens sont soumis aux lois, mais, c'est à Dieu qu'ils obéissent d'abord, et ce que tu nous proposes de la part de Néron est un crime.

— Tu t'abuses, répondit le chef; on te réclame des coupables qu'il faut punir, et qui, sans doute, ont pris le nom de chrétiens pour exciter la compassion, celle de tes frères, et...

— Crois-tu, interrompit Timothée, que nos bras ne soient ouverts qu'aux chrétiens? Ah! nous ne serions pas disciples de Jésus, si notre amour ne s'étendait que sur ceux qui partagent nos croyances ; dès qu'on nous réclame, nous devons être prêts à mourir, s'il le faut; nous sommes bien faibles, mais nos âmes auront toujours la force de lutter contre la tyrannie!

Pendant ce dialogue, une tout autre scène se passait dans un coin de l'église. Antonine était venue retrouver Évariste.

— Laisse-moi, répétait ce dernier ; ma conscience me l'ordonne, et j'irai!

— Que veux-tu faire, ami? lui disait Eusèbe; songe à ta malheureuse femme, à ton enfant.

— Tu leur resteras, répliquait Évariste hors de lui; tu seras leur père, leur guide, c'est à toi que je les confie. Non, je ne veux point coûter la vie à personne, je vais me livrer à ces soldats, et j'espère que mon sang apaisera Néron!

—Évariste!.. mon Dieu!.. murmurait Antonine, qui tenait son mari étroitement embrassé.

— Ne me retiens pas, lui répondait-il; adieu, ma compagne, adieu, cher trésor, il fautque je te quitte, ô ma bien-aimée; tu m'as fait comprendre le ciel, console-toi de ma perte, en te souvenant que tu as été pour moi un pur écho de Dieu; vis pour ta fille, souviens-toi de notre bonheur, du saint amour qui nous a unis sur cette terre pour l'éternité; adieu, adieu!

Et il cherchait à se dégager des faibles mains qui le serraient convulsivement, avec une force surnaturelle. Eusèbe voulait toujours le retenir.

— Frère, lui dit-il, tandis qu'Évariste déposait un dernier baiser sur son épouse mourante et sur sa fille, je suis trop avancé dans la vie pour que tu comptes sur moi; demain, peut-être, mes cheveux blancs descendront dans la tombe : que deviendra ta famille?

— Dieu, reprit Évariste, n'est-il pas le protecteur de la veuve et le père de l'orphelin? Mais, je ne vous écoute plus.

Et il fit quelques pas.

— Eh bien! tu me livreras à Néron, car je ne te quitterai point, reprit alors Antonine, avec un calme forcé qui n'était que le résultat d'une contraction nerveuse ; et, en s'attachant à son époux : Rien ne pourra nous séparer ; je me sens forte, et il me semble que Dieu augmentera mon courage en raison des efforts que je ferai pour le seconder. Qu'ils viennent t'arracher de mes bras ! Allons, je suis prête, qu'attends-tu? Évariste, est-ce que tu hésiterais ? Ne crains rien : la femme peut devenir un héros, quand il s'agit de se donner pour ceux qu'elle aime !...

Antonine s'arrêta ; sa voix était brève, saccadée ; il semblait que ses larmes fussent taries ; car, dans ses yeux secs, brillait une flamme étrange; et un sourire amer errait sur ses lèvres décolorées; Évariste demeurait anéanti.

— Eusèbe, reprit brusquement Antonine, veille sur Junie, je te la donne; maintenant, livre-nous, Évariste.

C'était lui, cette fois, qui, abattu, pleurait abondamment.

Le centurion, n'ayant pu déterminer l'évêque à lui remettre ceux qu'il cherchait, pressa et pria même pendant la scène dont nous venons d'être témoins; enfin, il menaça plusieurs fois, et, emporté par la colère, obligé d'ailleurs d'obéir à des injonctions explicites, il fit entendre à ses soldats un ordre terrible. Aussitôt, ceux-ci tirent leurs épées, se précipitent sur les chrétiens : déjà le sang coule ; les

hommes cherchent à défendre leurs femmes et à sauver leurs enfants. Une porte, placée derrière la chaire, permettait à Timothée de fuir; mais il s'avance dans ce carnage, et demande une trêve d'un moment. Le centurion, croyant qu'il veut parler, le lui accorde; alors, il s'efforce de rassembler les fidèles, réprime l'intention d'Évariste, exige de lui le silence :

— Des frères, dit-il, doivent périr les uns pour les autres, et si tu te livrais, nous combattrions alors pour t'arracher de leurs mains; ne nous oblige pas à verser le sang!

Lorsque le fond de l'église fut rempli, Timothée, debout devant cette foule de chrétiens, s'adressa aux soldats :

— Avant de détruire le troupeau, leur dit-il, frappez d'abord le pasteur.

XVII.

UN SINISTRE.

Le dévouement chrétien de Timothée produisit sur le centurion une impression profonde; il ordonna à sa troupe de remettre les épées dans le fourreau, hésitant à accomplir les ordres qu'il avait reçus, avant d'avoir consulté ses supérieurs, et il se retira. Aussitôt on secourut les blessés, et l'évêque s'adressant à Évariste :

— Hâte-toi de fuir, lui dit-il, prends ta route vers le nord, car on supposera sans doute que tu t'es dirigé vers la Syrie.

Il lui donna une grande partie du trésor public,

et, après de touchants adieux, la malheureuse famille laissant les routes ordinaires, suivit les chemins détournés qui conduisaient à Smyrne.

Le gouverneur d'Éphèse ordonna bientôt les recherches les plus minutieuses, afin de trouver ceux que Néron faisait poursuivre. Lorsqu'on fut assuré qu'ils n'étaient plus dans la ville, une persécution commença contre les adorateurs du Christ, Timothée fut mis en prison, comme rebelle aux volontés de l'empereur ; beaucoup de chrétiens périrent : les uns furent lapidés, les autres offerts sur l'autel de cette fameuse Diane, objet d'un culte particulier pour les païens de cette ville, et dont l'ancien temple, une des sept merveilles du monde, avait été brûlé quatre siècles auparavant par Érostrate, dans le but de perpétuer ainsi un nom dont il paya de sa vie l'insignifiante immortalité.

Quelque temps après la fuite d'Évariste, Néron, furieux, reprit le chemin de Rome, et les persécutions cessèrent à Éphèse ; mais, comme on pensa que les fugitifs avaient cherché un abri dans la Judée, où il y avait plusieurs églises, ce premier champ de la foi chrétienne fut dévasté : Jérusalem qui avait été sourde à la voix du Christ, applaudit à la mort de ses disciples. L'orgueil des pharisiens redoubla, en voyant le supplice de ceux qui, à travers les dehors de piété dont se targuaient ces fourbes, découvraient leur hypocrisie ; comme David fuyant la colère de Samuël, les chrétiens cherchaient pour refuge les grottes profondes creusées providentiellement par

la main de Dieu, dans cette montagne de Morija sur laquelle s'élevait le temple de Jérusalem.

Il fallait voir ces hommes qui doivent un jour juger le monde et les anges, se cachant dans les déserts comme des malfaiteurs, obligés de se nourrir de racines, exposés aux bêtes féroces, au martyre, à la mort, en abandonnant la mère commune, la patrie, où ils laissaient tant de chers souvenirs, sans murmurer, sans se plaindre, et glorifiant le Seigneur qui les conduisait dans la vallée du deuil et des larmes. Oh ! quels saints exemples ils nous ont laissés ces frères qui, là-haut, préparent nos couronnes. Mais ce n'est pas seulement les chrétiens de Jérusalem qui eurent à souffrir, Jappé, Gaza, Samarie, Béthléem ; Bethléem ! où le chrétien riche vient apprendre le renoncement et où le pauvre arrête avec joie sa méditation, parce qu'il y trouve celui qui abandonna la gloire éternelle pour connaître ses souffrances, naître comme lui dans l'humilité, sentir son front baigné par les larmes d'une mère, premier baptême de la vie, et parcourir ensuite l'étroit sentier de l'indigence où doivent croître pour l'embellir les vertus les plus saintes, la foi, le dévouement, la patience. Les villes que je viens de citer furent arrosées du sang chrétien ; Césarée, Tyr, Sydon, Laodicée, Antioche eurent le même sort ; l'Euphrate rougi annonça tant de crimes aux ruines de Babylone, et les eaux limpides du Jourdain ne portèrent que des cadavres dans le lac Asphaltite.

Évariste, d'abord accablé du malheur qui les frap-

pait, trouva bientôt un refuge dans le courage de sa compagne, c'est elle qui essuya ses pleurs, qui sourit pour le consoler. Lorsqu'on s'arrêtait en chemin, sa main tremblante soutenait le front brûlant de son époux, ils joignaient ensemble leur commune prière, alors se retrempait leur foi, et avec elle leur courage et leur saint amour. Est-il en effet rien au monde de plus doux et de plus fort qu'une affection vivement sentie et partagée? Quel intime rapport de pensées, de sentiments ! quel calme aux jours de la tempête! Qu'importent les orages d'ici-bas dans une union chrétienne, dont la vie actuelle n'est que le court prélude? la foi chrétienne les allège et les sanctifie. Évariste s'alarmait des peines et des fatigues qui se préparaient pour Antonine. Il aurait voulu la porter dans ses bras; sans cesse il l'entourait des soins que le père prodigue à son enfant; il sentait que l'âme de la femme est semblable à celle de l'homme, puisque comme lui elle a une volonté puissante, un cœur pour aimer, et qu'elle peut comprendre Dieu ; mais il savait aussi qu'il doit être son protecteur : chaque jour il sentait s'accroître les sentiments qu'il avait pour cette amie. Vivre et mourir près d'elle; c'était là son espoir, le besoin de son cœur, et il ne songeait pas à ses dangers personnels, devant ceux que courait sa bien-aimée. Antonine, de son côté, n'avait qu'une seule pensée, Évariste et Junie.

— Ne crains rien, répétait-elle à son époux, lorsqu'il lui communiquait ses inquiétudes; la joie de

l'âme chasse la souffrance du corps : serai-je jamais triste tant que tu seras avec moi? n'es-tu pas la vie de ma vie? Oui, j'aimerais mieux passer mon existence à parcourir les déserts avec toi, que d'être seule dans un palais délicieux. Vois donc comme je suis forte et heureuse, à mesure que nous nous éloignons du lieu où tu courais des dangers! la protection de Dieu cesse-t-elle pour nous? En effet, la pieuse femme avait recouvré la santé, sa voix était redevenue douce et calme, elle respirait librement, des larmes de tendresse brillaient dans ses yeux, sa main fraîche se posait doucement sur le bras d'Évariste qui tenait son enfant, et ils avançaient ainsi, dégagés de toute crainte, oubliant les dangers, bravant le monde et ses périls, appuyés sur Dieu seul, libres comme ceux qui, forts de la pureté de leur conscience, s'élèvent au-dessus des préjugés!

Ils traversaient la ville de Smyrne qui est aujourd'hui l'entrepôt du commerce de l'Orient; lorsque tout à coup un bruit sourd sortit de la terre: on entendit un craquement intérieur, le sol trembla; et, au même instant, plusieurs maisons vacillèrent à diverses reprises, puis s'écroulèrent avec un bruit horrible sur les habitants effrayés. Bientôt les rues furent encombrées de débris et de cadavres; ce n'était que des cris de désespoir, que des femmes redemandant leurs époux écrasés sous les monuments, des mères appelant leurs enfants qui déjà n'existaient plus. Il fallait voir ces infortunées s'efforçant d'arracher les énormes pierres sous lesquelles les plus

chers objets de leur affection étaient ensevelis vivants ou morts, et ne retirant que des restes informes, ou périssant elles-mêmes par la chute de quelque édifice. Le peuple courait dans les rues, pour se diriger vers les portes, mais une noire poussière qui obscurcissait le ciel, les empêchait de reconnaître leur chemin. C'était une scène hideuse : les fugitifs se poussaient les uns les autres, l'ami méconnaissait son ami et l'entraînait à sa perte; car la crainte étouffe bien souvent les sentiments du cœur, et les derniers feux du soleil répandirent une lueur sanglante sur cet horrible mélange de morts et d'agonisants.

Cependant, la malheureuse famille avait été séparée plusieurs fois, et plusieurs fois aussi elle s'était réunie ; mais, au détour d'une vaste place, elle se trouva tout à coup dans une foule épouvantable ; les masses se pressaient dans un sens différent, et un grand nombre de ceux qu'épargnait la chute des maisons périssaient asphyxiés dans cette horrible tourmente. Est-il rien de plus hideux qu'un tremblement de terre ? Là viendraient échouer tous les efforts d'intelligence humaine ; les flammes de l'incendie peuvent s'éteindre ; l'on parvient à imposer une digue au torrent; mais comment rétablir la solidité, quand des vapeurs intérieures, voulant se frayer un passage, ébranlent et soulèvent le sol.

Antonine et Eusèbe se trouvèrent violemment arrachés par la foule loin d'Évariste qui tenait son

enfant; l'obscurité les empêcha de s'en apercevoir aussitôt, et ils suivirent les mouvements de ces milliers d'hommes et de femmes qui les emportaient çà et là comme comme un flocon d'écume sur les vagues de l'Océan. Plusieurs fois Antonine avait parlé à Évariste, le croyant près d'elle, et comme elle n'avait point entendu de réponse, elle pensait que la voix de son époux se perdait au milieu des cris aigus qui retentissaient dans l'air; enfin on arriva sans accident à une des portes qui donnait sur une vaste plaine, et bientôt, ceux qui avaient pu fuir la ville se trouvèrent hors de danger. Quel spectacle, hélas! la terre était fendue et laissait de profonds ravins, où venaient se perdre les rayons pâles de la lune qu'entourait une auréole de nuages roux; une brise froide se faisait sentir. L'herbe des prairies apparaissait d'un bleu livide, il semblait que l'astre des nuits lui prêtait cette lugubre nuance pour refléter les cadavres qu'elle devait bientôt cacher: aussitôt la foule se trouva moins compacte, et l'on put faire un mouvement; Antonine voulut serrer la main d'Évariste, mais elle ne le sentit point. Alors, se retournant avec inquiétude, elle poussa un cri de désespoir, en s'apercevant de l'absence de son époux et de sa fille, elle resta un moment insensible, anéantie par la douleur; enfin, saisissant le bras d'Eusèbe : Allons les chercher, dit-elle. Le vieillard n'hésita point, et tous deux rentrèrent dans la ville déserte où continuait le sinistre.

Ils marchèrent longtemps, bravant les dangers

qui se multipliaient en quelque sorte sous leurs pas, et cherchant parmi les ruines ceux qu'ils n'espéraient plus de retrouver vivants. Antonine appelait à grands cris Évariste et Junie, comme si elle eût voulu chercher à se tromper elle-même sur le sort de ces êtres si chers; mais l'écho seul répétait et ses cris et ses douloureux gémissements; enfin, le courage l'abandonna, et, tombant à genoux, elle fondit en larmes. Pauvre femme! la vie ne lui était plus qu'une lourde croix à porter: seule au monde, pleurant et celui qui était pour elle un ami et un frère, et le seul enfant qui eût pu la consoler, dans lequel elle aurait retrouvé, avec son cœur d'épouse, et le regard d'Évariste et son noble caractère; qu'allait-elle devenir? Mon Dieu! disait-elle, veux-tu donc que je survive à tous ceux que j'aime? je ne crains pas les souffrances, mais donne-moi la mort. Oh! si ma raison pouvait s'anéantir!

— Antonine, interrompit Eusèbe, la douleur t'égare, reviens à toi, et ne méprise pas le plus beau don que Dieu a fait à l'homme et à la femme, l'intelligence.

— Mais, que ferai-je de la vie, répondit l'infortunée en se jetant dans les bras du vieillard, qui était pour elle un père?

— Ce que tu feras, ô ma fille! reprit-il d'une voix prophétique; Jésus-Christ ne te montre-t-il pas un vaste champ à moissonner? Entres-y avec foi et amour, regarde : que de larmes à essuyer, que de frères et de sœurs dans le deuil et les regrets, que

d'orphelins qui demandent une mère! Épouse d'Evariste, réveille ton courage, va trouver ton sauveur : il habite partout où l'on souffre et gémit. Entends-tu là-bas des plaintes, des sanglots? Le Christ, qui t'a nommée sa sœur, veut que tu deviennes l'ange de la consolation; il te soutiendra, il promet de bénir tes efforts. Chrétienne, es-tu prête? Oui; le ciel s'est ouvert, l'esprit de Dieu a brillé sur ton front, un diadème d'étoiles forme ta couronne; laisse ton époux et tes enfants entre les bras de Dieu, et viens, jusqu'à ta dernière heure, relever les âmes abattues et les entraîner au ciel avec toi !

Antonine releva sa tête: les premières lueurs de l'aube blanchissante éclairaient son pâle visage; elle apparaissait diaphane comme un esprit qui glisse dans les airs, et laisse sur sa route un sillon d'or; on eût dit que son pied ne touchait plus la terre : les mains croisées sur son sein palpitant, le regard attaché en haut, elle était radieuse, belle de foi et de résignation, et sa prière montait au ciel: suave parfum qui, épuré en Dieu même, devait retomber sur la terre comme une bienfaisante rosée.

Sous la force d'une sainte inspiration, Antonine jeta un dernier regard sur ces ruines, où peut-être elle laissait plus qu'elle-même.

— Chers bien-aimés, dit-elle ! au revoir, jusqu'à ce jour où notre dépouille ressuscitera glorieuse; mon âme vivra en communion avec les vôtres,

unies à Jésus, et, dans ce rapport divin, je trouverai mon suprême bonheur.

Puis, elle s'éloigna; déjà elle avait fait quelques pas, lorsqu'un cri se fit entendre non loin d'elle: Antonine s'arrêta chancelante.

— Mère! dit alors une faible voix.

Aussitôt, le cœur d'Antonine bondit sous celui de sa fille, et elle ne s'arracha de cette douce étreinte que pour palpiter d'ivresse dans les bras d'Évariste.

— O je rêve! disait-elle, suis-je au ciel ou sur la terre? Quoi vous m'êtes rendus! Il me semble que je vais mourir de joie... O Jésus! cher et bien aimé Sauveur! mon âme nage dans une atmosphère de ravissements qui jadis m'étaient inconnus.

Elle s'arrêta, son cœur débordait de sanglots et la parole expira sur ses lèvres.

— Calme-toi, ma sœur, mon épouse, répétait Évariste en baisant le front de sa compagne, et moi aussi je t'ai pleurée, et moi aussi j'ai cru que tu étais avec notre fils, mais non, Dieu a eu pitié de nous, il m'a laissé mon plus cher trésor, il a conservé une mère à son enfant! Mon bonheur est vraiment céleste : qu'ai-je à craindre maintenant, n'es-tu pas avec moi? O je passerais ma vie là, au milieu de cet affreux théâtre, m'y trouvant plus riche, plus libre et plus heureux près de toi, que les puissants de ce monde dans leur orgueilleuse opulence. Puis Évariste serrait la main d'Eu-

sèbe, le remerciait d'avoir protégé sa femme, et dans ces saintes effusions plusieurs heures se passèrent, tandis que Junie tout émue encore, se pressait sur le sein d'Antonine, comme la frêle colombe poursuivie par le chasseur, vient se réfugier sous l'aile de sa mère.

Cependant les brûlants rayons du soleil se levaient radieux sur ces tristes ruines, et répandaient la vie au milieu de cette scène de mort. Le calme profond qui règnait de tous côtés n'était guère interrompu que par le cri plaintif des oiseaux qui, près des arbres abattus et brisés, regrettaient et leurs compagnes et leurs nids; la terre était redevenue solide et pas un nuage ne mettait le ciel en deuil. Les fugitifs passèrent une partie du jour à chercher sous les débris s'il n'y avait pas encore quelques blessés que l'on pût secourir; mais, hélas! ils ne retirèrent que des cadavres mutilés. Alors ils reprirent leur voyage et se dirigèrent vers la plaine; ici campait un peuple entier dans la plus affreuse détresse, et pleurant tous un frère, une mère, une épouse ou un enfant.

XVIII.

DÉVOUEMENT CHRÉTIEN.

Le lendemain de cette journée fatale, un autre fléau, conséquence du premier, vint décimer le reste de la population : une cruelle épidémie, causée par des exhalaisons pestilentielles, porta la mort de tous côtés. C'était un affreux spectacle, que de voir ces malheureux, qui n'avaient échappé avec tant de peine au sinistre que pour périr dans les plus horribles tortures ; ce n'était que morts et mourants, des mères pressant contre leur cœur à demi glacé leurs enfants, dont elles voulaient se dissimuler le

trépas ; puis, tombant elles-mêmes expirantes ; des vieillards frappés tout-à-coup, et quittant ce monde avant de bénir leur famille ; de jeunes hommes pleins de vie naguère, et rendant le dernier soupir, en voulant fermer les yeux d'un aïeul vénéré. O mon Dieu ! quelle scène hideuse ! qui pourrait en retracer toutes les horreurs ? quel poète trouverait des expressions assez frappantes, quel peintre des couleurs assez sombres ? Mais le cœur ne révèle-t-il pas tant de souffrances ? ne pouvons-nous donc nous transporter par le sentiment dans la douleur des autres ? Ah ! sachons donc pleurer et prier avec tous ceux qui souffrent, et nous aurons accompli la loi de Dieu.

Lorsque la famille chrétienne abandonna les ruines de Smyrne, elle se trouva dans ce vaste champ de désolation.

— Amis, dit alors Antonine, dans un transport sublime ; ici Dieu veut que nous interrompions notre voyage, car il y a des frères à secourir. Ce généreux élan trouva écho dans tous les cœurs ; mais bientôt une crainte douloureuse vint traverser l'âme d'Antonine : qui sait si son époux et sa fille ne seraient pas victimes ? elle voulait qu'ils continuassent leur chemin, et rester seule dans ce lieu, où la retenait la charité, mais Évariste n'accepta pas cette proposition ; et, après avoir appelé la bénédiction de Dieu sur leurs efforts, ils se mirent à l'œuvre.

Tandis que parents et amis, se fuyaient les uns les autres, et s'abandonnaient avec un dur égoïsme,

craignant de se communiquer un poison mortel, Évariste et Eusèbe pressaient dans leurs bras ceux que l'épidémie frappait inopinément, ils les réchauffaient de leur souffle, les ranimaient en leur communiquant leur vie même ; ils en sauvèrent ainsi un grand nombre. Antonine recueillait les enfants qu'elle arrachait au sein de leur mère expirée, et les conduisait sur une éminence où ils s'étaient établis, espérant que l'air y serait moins impur. Tant de courage se communiqua ; bientôt un assez grand nombre d'hommes oublièrent leurs chagrins personnels pour remédier aux malheurs communs ; on passa la nuit à enterrer les morts ; la volonté, cette puissance céleste sans laquelle la créature de Dieu n'est plus qu'une nullité, vint de nouveau ranimer ces âmes mourantes, et la lutte s'engagea contre le fléau. Est-ce que l'homme ne doit pas être partie active dans tous les événements qui forment la vie du monde? N'est-ce pas afin qu'il comprît et sa sainte origine et sa noble vocation, que l'Éternel a voulu ainsi se servir de son enfant pour accomplir ses immuables desseins? Oh oui ! la volonté, la liberté, voilà ce qu'il faut écrire sur la bannière de chacun, car le principe de ces deux puissances est en Dieu, d'éternité en éternité !

Quelques jours de combats se passèrent; le ciel bénit ces efforts, qu'il sanctionna, et le souffle de l'esprit chassa le fléau dans le néant.

Cette famille inconnue, à laquelle tant de malheureux devaient leur conservation, fut pour eux les

objets d'une admiration qui devenait un culte profane; car c'est le Créateur qu'il faut seul adorer. Chacun croyait qu'Évariste et Eusèbe étaient des dieux sous une forme humaine, et Antonine la bonne déesse Vesta; on voulait leur offrir des sacrifices; on venait toucher leurs habits, croyant qu'il en sortait une vertu surnaturelle.

— Frères, leur répétaient ces chrétiens, nous sommes comme vous, sujets à la mort; mais notre religion, qui est une puissance vivifiante, nous a donné la force et le courage: voilà ce qui a inspiré notre entreprise et l'a fait réussir, pour notre bien-être à tous. Apprenez donc à le servir, ce Dieu de vérité, qu'il renverse toutes vos idoles, devenez chrétiens, reconnaissez que vous êtes dans les plus dangereuses erreurs, que le paganisme ne peut ni apporter aucune amélioration sociale, ni sauver vos âmes immortelles.

Chacun écoutait ces paroles avec étonnement, et le généreux dévouement de ces étrangers disposait les cœurs à recevoir l'Évangile; car, de même que Dieu se révèle sans cesse à nous par des bienfaits, souvenons-nous que la pratique du bien, sans ostentation, est plus éloquente que tous les discours. Eusèbe était compris des vieillards; il leur faisait jeter sur leur vie un regard rétrospectif, leur rappelait toutes les déceptions et les amertumes qui avaient empoisonné leurs joies et détruit leurs plus chères espérances, et il ne s'en trouvait guère qui ne pût dire, comme le vieux Jacob devant Pharaon :

« Les jours de mon pélerinage ont été tristes et » mauvais. » C'est ainsi que le chrétien arrivait à faire comprendre que le bonheur parfait ne se trouve point ici-bas, et que, sans l'assurance d'une heureuse éternité, notre sort, sur cette terre, serait pis que celui de la brute. Évariste, de son côté, trouvait accès dans le cœur des hommes de son âge; il leur représentait les effets du christianisme sur les liens sacrés du mariage ; il leur faisait comprendre le bonheur suprême qui règne dans une semblable union ; la tendre et mutuelle confiance des époux, fondée sur l'inviolable fidélité de chacun ; l'accord parfait dans l'éducation des enfants ; l'amour pur, réciproque et éternel du mari et de la femme. Oh ! comme il savait leur peindre cette fraternité conjugale que Dieu a placée sur la terre pour être le plus fort des liens, lien inséparable, indestructible, où l'on puise toujours un bonheur nouveau, où le cœur se repose de toute inquiétude, pour nager dans les plus saintes délices, dont une parfaite égalité est la base inébranlable ! De son côté, Antonine, qui savait par expérience combien la condition de la femme diffère, dans la société chrétienne, de ce qu'elle était dans le paganisme, ne se lassait point de le répéter à ses compagnes.

— Mes sœurs, disait-elle, quand viendra le règne du Christ, loin d'être comme aujourd'hui l'esclave d'un maître toujours imparfait et souvent cruel, vous marcherez de front avec lui ; car il y a en vous les mêmes éléments : il ne peut se passer de votre

concours, et, loin que vous dussiez être séparés, vous vous soutiendrez mutuellement sur le chemin de cette courte vie ; l'un de vous ne peut vivre sans l'autre : car la loi divine est sociale avant toute chose. Dieu a dit : « Il n'est pas bien que l'homme » soit seul, je lui ferai une aide semblable à lui. » Reconnaissez donc que vous êtes ni plus ni moins que vos époux, puisque, comme vous, ils ne peuvent être sauvés par leur propre justice. Ah ! il viendra un temps où, si votre âme garde encore un reflet de cette époque d'asservissement, l'homme, loin de vous y abandonner et de s'avancer seul sur le chemin de l'avenir, vous emportera avec lui dans sa course religieuse, il ne vous abandonnera pas, l'époux chrétien, il vous dira : — Viens, appuie ton cœur sur mon cœur, je ne te laisserai point, faible et altérée de vie, sur ce chemin où les épines te déchirent, mais je te prendrai dans mes bras pour t'élever jusqu'à moi, et nous arriverons à Dieu ensemble : mères, vous ne tremblerez plus alors pour ces fils et ces filles de vos entrailles, qu'un père barbare a le droit de tuer ou de livrer à l'esclavage. Dans la société qui se prépare, il y aura des lois pour assurer la vie et la liberté de vos enfants, et ces lois seront en vigueur bien avant le règne complet du christianisme ; car, lorsque brillera cet heureux âge, la loi de Dieu même remplacera tous les codes humains ; ils s'effaceront devant elle comme les vapeurs de la nuit aux premiers feux du jour. Ah ! comme les femmes aimeront le Christ, quand elles auront

compris seulement ses bienfaits temporels! Ces fils, qui vous dédaignent aujourd'hui, entoureront vos vieux ans de tendresse et d'amour qui, embelliront le soir de votre vie, comme un rayon de soleil sur de vénérables restes. On ne vous arrachera plus leur éducation, et vous serez appelées à former leur cœur. Eh bien! tant de jouissances deviennent immédiatement le partage de la famille chrétienne! Toute méprisée qu'elle est aujourd'hui dans le monde, faible plante, elle se couche sous l'effort des autans, mais rien ne peut la détruire, et un jour, brillante et radieuse, elle servira d'ombrage et de refuge à ceux qui la dédaignent aujourd'hui.

Tandis qu'Antonine, Eusèbe et Évariste travaillaient ainsi à cette œuvre sainte, qu'ils parlaient de l'éternité à des âmes qui redoutaient la mort, ils oubliaient au milieu de cette vie si délicieuse par son activité et son abnégation, les dangers qui les menaçaient, et ils ne songeaient guère à leur voyage : mais les préteurs romains établis dans cette contrée, s'occupaient de la reconstruction de la ville, et la réputation de ceux qui étaient devenus pour ce malheureux peuple des instruments providentiels, se répandait de tous côtés : Eusèbe finit par entrevoir des suites fâcheuses. Évariste et Antonine, moins prévoyants que lui, craignaient qu'il ne s'alarmât à tort, et leurs cœurs étaient tellement attachés à l'œuvre qu'ils accomplissaient, qu'ils préféraient mourir plutôt que de l'abandonner; mais le vieillard toujours sage, leur représenta les intérêts

de leur enfant; ils n'hésitèrent plus. Après avoir, un dimanche, célébré en plein air un culte religieux, baptisé un grand nombre d'adultes, et jeté les fondements de cette église de Smyrne dont parle saint Jean dans l'apocalypse, il partirent furtivement de nuit, et se dirigèrent vers la Mysie, ne mettant qu'une ou deux personnes dans leur confidence.

Ils arrivèrent bientôt près des restes de l'ancienne Ilion, si célèbre dans la guerre de Troie, et qui, ensevelie sous un monceau de ruines, offrait un cruel exemple des maux de la guerre et de ses terribles résultats. Cette belle contrée si riche, si fertile était arrosée par le Xanthus et le Scamandre que l'imagination poétique du vieil Homère nous représente comme deux fleuves impétueux, tandis que ce n'est autre chose que des torrents qui, sortant des montagnes près du rivage, vont se perdre dans cette mer Égée que nous appelons aujourd'hui Archipel de la Grèce; remontant ensuite vers le nord-est, ils se trouvèrent dans la Nicomédie, traversèrent le Bosphore de Thrace, et rentrèrent en Europe. Ici, le voyage devint très pénible, car la Thrace est un pays montagneux, aride et stérile, où l'on a sans cesse à combattre les bêtes féroces.

Une nuit, ils marchaient tous dans un étroit défilé, d'où l'on apercevait le ciel que bien difficilement, les pics élevés dérobaient au regard le sombre azur et les étoiles scintillantes, et la lune qui s'était cachée derrière dans un amas de nuages, ne venait

pas interrompre l'obscurité, Eusèbe s'était chargé de Junie ; c'était un touchant contraste, une inspiration pour le poète ou le peintre, que cette enfant et ce vieillard ; il fallait voir ces cheveux blonds et ondulés se mêler à des cheveux blancs ; ce visage frais et uni près de la figure pâle et sillonnée d'Eusèbe, et cette haleine parfumée, ce soupir sans effort, sortir de cette poitrine si calme, et se répandre dans l'air, unie à la respiration agitée et inquiète du vieillard, dont les bras amaigris entouraient cette taille flexible, et sur lesquels retombait les bras arrondis et rosés de l'insouciante créature ; puis, ces beaux pieds nus, aux formes pures, cette robe de lin sur cette blanche épaule découverte, et enfin ce doux sourire qu'un songe doré traçait sur ces lèvres vermeilles : on eut dit le sommeil d'un ange. Antonine, brisée de fatigue, marchait au bras d'Évariste, qui l'enveloppait de son regard comme pour la préserver du mal ; ils avançaient en silence de peur d'interrompre le sommeil de l'enfant, et évitant avec peine les précipices qu'ils rencontraient sur leur chemin, lorsqu'un sourd gémissement se fit entendre non loin d'eux.

Ils s'arrêtent, ne sachant s'ils doivent avancer ou reculer. Cependant le bruit redouble, et un rayon de la lune venant à glisser entre les rochers, dessine une silhouette aux gigantesques proportions. Horreur ! ils n'en peuvent plus douter, un ours formidable vient à leur rencontre ; que devenir ? Antonine tombe à genoux, Eusèbe dépose Junie sur le

sable et se place à côté d'Évariste, qui s'est jeté au devant de sa femme et de sa fille, pour leur servir de rempart. Cependant le monstre s'avance, il approche des deux hommes et se dresse ; à cette vue, Antonine veut s'élancer pour préserver son époux, mais les forces l'abandonnent, elle s'évanouit, et tombe froide et mourante près de son enfant, dont le sommeil ne s'est point interrompu. L'ours pose ses pieds de devant sur les épaules d'Evariste, qui l'attend de pied ferme. Une minute s'écoule longue comme l'éternité pour Eusèbe qui, sans armes, ne peut que se cramponner avec angoisse après l'animal qu'il ne parvient même pas à ébranler. Tout-à-coup, Évariste pousse un cri, Eusèbe court à lui, mais, ô triomphe ! l'animal trébuche, recule, et tombe en poussant un hurlement que l'écho reporta par delà les monts. Évariste qui, comme nous l'avons vu déjà, portait toujours son épée sous son vêtement, avait frappé son ennemi au cœur et n'en avait reçu aucune atteinte.

L'ours se débattit encore quelques instants ; de sa large blessure coulait un sang tantôt épais et livide, tantôt vermeil et bouillonnant ; il y avait dans l'agonie de cette bête féroce quelque chose d'effrayant qui glaçait le cœur d'épouvante, et le regard ne pouvait s'attacher sur elle sans effroi.

Cependant, Évariste et Eusèbe s'occupèrent de ramener Antonine à la vie, ils n'y parvinrent qu'avec beaucoup de peine, et lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, tous trois remercièrent le Dieu qui

les avait délivrés si merveilleusement ; ils passèrent le reste de la nuit dans ce lieu afin de prendre quelque repos, et lorsque les premiers rayons du soleil vinrent éclairer l'horrible cadavre du monstre dont l'œil terne n'avait plus rien d'effrayant, la famille se remit en route ; elle arriva bientôt près du fleuve Nestus qui sépare la Thrace de la Macédoine ; ici, elle s'arrêta. Devait-on remonter vers la Mésie ou entrer en Macédoine ? Eusèbe opina pour la dernière proposition, parce qu'on devait retrouver à Philippes, où l'on sait qu'il y avait une église, des frères qui aideraient les fugitifs à gagner la Dacie ; car ils voulaient arriver en Germanie : cette contrée, n'était pas encore entièrément soumise aux Romains avec lesquels cependant elle avait un moment de paix, allait sans doute leur offrir un asile. Ils furent contraints de passer le Nestus à la nage, et bientôt ils franchissaient les portes de Philippes. Ils se rendirent immédiatement à la demeure de l'évêque, mais sa maison était déserte, sa famille dispersée et le troupeau épars : l'église spirituelle continuait sa vie active, mais l'église visible était détruite ; le sang chrétien avait arrosé cette ville. Ce ne fut donc qu'avec beaucoup de peine et en s'exposant à mille dangers, qu'ils purent serrer la main de quelques frères, mais, dans cette douce étreinte, ils retrouvèrent au milieu de leurs maux la force, le courage, et la joie. Ah ! c'est que Dieu a attaché une sainte bénédiction à l'accord fraternel.

Les chrétiens de Philippes, quoique bien pauvres,

purent encore prélever sur leur indigence une petite somme qui devait être d'un grand secours aux fugitifs ; ils leur donnèrent des vêtements nouveaux, car les leurs étaient hors de service, et le pays froid qu'ils allaient parcourir, nécessitait des habits plus chauds : celui qui avait deux robes en donna une ; celui qui possédait un manteau, s'en défit avec joie pour ces pauvres voyageurs. Une nuit, ils s'assemblèrent dans une gorge de montagne pour prier ensemble ; là ils sentirent descendre dans leurs cœurs une paix céleste : le Sauveur n'a-t-il pas dit : « Là où » deux ou trois seront assemblés en mon nom, je » serai au milieu d'eux. » Après avoir communié et participé saintement aux agapes, ils se séparèrent ; chacun rentra dans les obligations de la vie présente, tandis que la famille persécutée reprenait sa course avec résignation.

XIX.

LES PROSCRITS CHEZ LES DACES.

Après avoir quitté la Macédoine et traversé la Mésie, on arriva sur les rives de l'Ister, immense fleuve qui, sorti des montagnes de la Dacie, la sépare de la Mésie, et va se jeter dans l'Adriatique, non loin d'Aquilée. Déjà ce pays portait un cachet sévère, une empreinte sauvage; des barques d'osiers recouvertes de cuirs de bœuf et enduites de résine étaient attachées au rivage; là croissaient d'énormes roseaux où le chant timide de la fauvette se mêlait au clapotement des vagues qui se brisaient

contre les robustes tiges. Montée dans une légère embarcation, la famille d'Évariste traversa l'Ister et se trouva chez les Daces. Ce n'était plus des cités qu'ils allaient rencontrer maintenant, mais de chétives bourgades formées de pauvres masures où la misère s'abritait à peine : tout au plus s'y trouvait-il quelques petites villes où résidaient les préteurs romains, mais cette province était couverte de montagnes qui la traversaient en tous sens, et aux pieds desquelles s'étendaient des vallées obscures et mal cultivées. Tous les habitants s'adonnaient à la chasse, et leurs mœurs grossières semblaient ennemies de l'hospitalité : jamais les fugitifs ne s'étaient trouvés dans un danger aussi imminent; car, dans ce pays sauvage et abandonné, la présence d'étrangers semblait fort extraordinaire et excitait les plus graves soupçons, dans un temps surtout où les chrétiens dispersés étaient poursuivis comme des bêtes féroces. En voyant ces quatre voyageurs, chacun se demandait qui ce pouvait être, et l'on se perdait en conjectures qui parvinrent jusqu'aux magistrats; ils envoyèrent à la poursuite de la malheureuse famille qui continuait sa route avec tranquillité.

Ils ne pouvaient échapper longtemps à la défiance pénétrante de leurs ennemis, car ils étaient si différents des Daces! La taille majestueuse d'Évariste, son regard vif et assuré, ses manières élégantes et polies sans affectation, attestaient un homme civilisé et appartenant à ces hautes classes de la société qui

portent un certain cachet d'éducation, vernis brillant qui dissimule les vices mais ne les déracine pas. La grâce naturelle et réservée d'Antonine révélait, sous sa robe grossière, la noble fille des patriciens, et la beauté délicate de Junie différait totalement des formes robustes des enfants de la Dacie. — Ce sont des Romains, — pensaient les uns : —Non, ce sont des Grecs, — répétaient les autres : — Je les croirais plutôt des quartiers de la Lybie, —disait un troisième. Sans se douter des périls qui les menaçaient, les chrétiens continuaient toujours leur voyage.

Eusèbe, d'origine gauloise comme nous le savons, offrait un type moins dissemblant de celui des peuples du Nord; aussi ne voulait-il jamais que ses amis s'arrêtassent dans aucune bourgade, et il se chargeait de tout, espérant ne point exciter de soupçons. Les voyageurs ne pouvaient donc prendre de repos qu'à l'ombre de quelques grottes froides et humides qu'ils découvraient avec peine dans ces sites impraticables; soutenus par cette foi qui entretient toujours notre espérance, ils avançaient vers le nord-est, s'orientant avec peine ; un matin le ciel était sombre, les nuages s'amoncelaient, un vent frais se faisait sentir ; en vain chercha-t-on à allumer du feu : ils s'enveloppèrent de leurs plus chauds vêtements, et, réfugiés dans une profonde cavité, ils se disposèrent à attendre la fin de l'orage. Eusèbe partit pour le village voisin, dans le but d'y chercher des provisions ; là, il vit la foule rassemblée dans une espèce de carrefour

et s'y mêla. Des murmures se faisaient entendre, l'on parlait des étrangers. La superstition populaire les poursuivait avec acharnement; les femmes, toujours si extrêmes dans ces moments de rumeurs, et surtout lorsqu'il s'agit de leurs vieilles croyances, les accusaient d'être désagréables aux dieux et par conséquent dignes de mort, et les magistrats, si disposés à faire périr les chrétiens, excitaient encore ces intentions barbares. Un décurion fut donc chargé d'aller avec sa troupe à la poursuite des fugitifs, et une grande partie de l'assemblée l'accompagna en poussant des vociférations cruelles. Eusèbe, incognito et mêlé d'abord à ces hommes et à ces femmes sans humanité, parvint, non sans peine, à les quitter furtivement, et à se rendre dans le lieu où ses frères, engourdis par le froid, l'attendaient avec impatience.

En apprenant le danger qu'ils couraient tous, Évariste saisit son épée; dans un transport de valeur :

— Qu'ils viennent, dit-il, nous nous défendrons jusqu'à notre dernier soupir.

— Que veux-tu faire, lui dit alors le vieillard, que peux-tu contre cette multitude? fuyons, c'est le moyen que Dieu met à notre portée.

— Non, interrompit Evariste, nous ne pouvons leur échapper, et il faut mieux périr là en combattant, que d'être traînés à Rome, peut-être, pour que notre supplice repaisse les yeux de Néron.

— Ami, tu ne peux savoir ce que Dieu veut faire de toi.

— Oui, oui, partons, je t'en supplie, interrompit Antonine, qui pressait dans ses bras son enfant qu'elle tâchait de réchauffer.

Évariste hésita encore ; tout-à-coup des cris se firent entendre derrière la caverne, puis des pas d'hommes et de chevaux, un cliquetis d'armes mêlé à des aboiements de chiens. Évariste agita son épée, et enlaçant de son bras robuste sa femme et sa fille :

— Tu le vois, dit-il, nous ne pouvons plus fuir maintenant... Mon Dieu, que ta grâce nous ouvre le ciel !

Eusèbe laissa tomber sa tête sur sa poitrine, puis la releva en haut avec un saint enthousiasme, comme pour y découvrir les places qui leur étaient réservées ; mais Antonine, quoique disposée à la mort, fut inspiré par la vue de Junie, et se cramponnant après son époux :

— Viens, dit-elle, sortons d'ici, notre dernière heure n'a pas encore sonné.

Entraîné par ce noble transport, tous quittèrent la grotte ; l'épouse d'Évariste marcha devant, et prit sur la gauche un étroit sentier bordé de précipices ; elle gravissait de pied ferme les roches glissantes, foulait les épines, et avançait en bénissant Dieu, suivie des deux hommes pleins d'admiration pour elle. Pendant ce temps l'orage s'était déclaré ; le tonnerre grondait, et la pluie qui tombait avec abondance, formait des torrents qui rendaient la montagne plus difficile à gravir, et multipliaient les

dangers; mais, Antonine, forte par son courage, avançait hardiment et sans inquiétude : il lui semblait que tous les chemins étaient aplanis et les obstacles renversés devant elle. Ah! c'est que la confiance nous élève en quelque sorte au-dessus des difficultés.

Après une longue course, ils arrivèrent à une assez grande élévation; ici un spectacle d'une beauté très pittoresque s'offrit à leurs regards qui dominaient de beaucoup la plaine. Le soleil brillait dans tout son éclat; ses rayons projetaient mille suaves couleurs sur les pics de glace qui s'élevaient à une prodigieuse élévation : de loin en loin on remarquait une certaine végétation; c'était des bruyères où venaient paître des chèvres sauvages, puis quelques pins aux longues branches. Toute la famille s'assit dans ce lieu, après avoir jeté dans un torrent un quartier de rocher qui leur avait servi de pont et par lequel on aurait pu arriver jusqu'à eux ou soupçonner leur passage; là, ils admirèrent le panorama qui se déroulait devant eux; partout c'était des montagnes et toujours des montagnes, qui laissaient à peine pressentir quelques vallées dans leurs interstices; mais ce qu'il y avait de plus intéressant, c'était de voir ces nuages qui, roulant sous leurs pieds, répandaient une pluie froide et abondante, tandis que la partie où ils se trouvaient était entièrement sèche; puis par instants, l'air devenait presque noir, tantôt ils respiraient avec peine dans une chaude atmosphère, qui changeait bientôt un froid assez intense; c'était des

nuages qui, venus de régions lointaines, les enveloppaient puis les abandonnaient pour retomber les uns à l'état de congélation, les autres pour se répandre en douces vapeurs; il y avait dans cette situation si élevée au-dessus de la terre, je ne sais quoi de ravissant et de grandiose qui plongeait l'âme dans une sainte poésie. Évariste, debout, les bras croisés, dans une noble attitude, s'abandonnait à la hauteur de ses pensées; Antonine, assise, soutenait sur son cœur la tête de son enfant; son visage, légèrement incliné, avait une expression toute céleste, et des larmes de ravissement brillaient dans ses yeux, tandis que ses lèvres murmuraient le nom de Marcellus. Quant à Eusèbe, il semblait que son âme nageât plus facilement dans une méditation qui lui était habituelle. Ah ! c'est qu'il y a plusieurs phases dans la vie religieuse : la première, est un désir de piété; la seconde, une lutte, une recherche pour posséder une foi solide; et la troisième, un état délicieux de contemplation, non un quiétisme sans activité, mais un suprême ravissement, un amour presque parfait de Dieu et des hommes, et un complet détachement des choses périssables.

Tel était l'état spirituel du vieil Eusèbe. Antonine commençait à entrer dans cette voie, qu'il lui était plus facile de parcourir, à cause des affections saintes que Dieu lui avait données; mais Évariste n'avait pas encore atteint ce degré, et il avait tantôt des moments d'un saint enthousiasme, lorsque des cir-

constances extérieures venaient, en quelque sorte, aiguillonner sa foi; ensuite, il tombait dans une espèce de découragement où il passait des jours entiers; et, pour le tirer de cet état de dessèchement, Dieu se servait presque toujours de sa douce et sainte compagne.

— Que crains-tu, lui disait-elle, lorsqu'il déplorait et ses tiédeurs et ses moments de doute?... N'est-ce pas Dieu qui a commencé son œuvre dans ton cœur? penses-tu qu'il puisse cesser de t'aimer, en te replongeant dans l'erreur? Éloigne de toi cette pensée, cher Évariste; combattons ensemble avec courage; surtout, ne cessons jamais d'espérer! Est-ce que Jésus brise le roseau qui ploie? Il est écrit que « nul ne nous ravira de sa main! »

Puis ils priaient ensemble. Alors, le sénateur retrouvait le calme, et son épouse le bonheur.

La vue du sublime tableau qui s'offrait à ses regards enflamma Évariste. O Seigneur, s'écria-t-il, ta gloire passe devant nous, comme elle apparut jadis à Moïse, sur le Sinaï; j'entends les saints concerts des anges!... Vie terrestre, qu'es-tu donc? Comment peux-tu comprimer nos élans vers l'éternité? Mon Dieu, je veux sans cesse murmurer ton nom; et toi, qui écoutes l'harmonie des mondes qui roulent dans l'espace, n'entendras-tu pas mon adoration? C'est ton regard qui fertilise la terre, c'est ton souffle qui rafraîchit les campagnes, tu es le principe de la nature!... Poètes, personnifiez le ciel, la terre et les ondes; moi, je trouve tout en mon

Dieu! il se mire dans ses œuvres, comme le soleil dans l'océan! Je le découvre partout, je le bénis en tous lieux, et mon cœur, qui parle dans le silence, veut monter à lui pour le glorifier. L'homme n'est-il pas l'âme de la terre?... Ah! que ne puis-je fuir dans la solitude, et passer le reste de mes jours à te contempler, divin créateur! C'est là, dans le calme, l'ombre et le recueillement, que je me sens plus près de toi; pour te bénir, rien n'est muet dans ce vaste univers; ô sainte aurore! n'es-tu pas le premier regard de Dieu; et toi, nuit mystérieuse, avec ton royal cortége, quand tu viens passer sur moi, quels ravissements tu me communiques!... Mais, qu'est-ce que cela devant l'éternité?... O l'éternité! Seigneur, n'est-ce point un rêve? Quoi! plus de mort, le ciel et ses saintes demeures! Mais l'homme en est indigne : atôme plein d'orgueil et de folie, tu dois le repousser; la terre est déjà trop pour lui! Non, dans ton amour, tu ne détruis pas ta créature, tu veux l'élever jusqu'à toi et l'introduire dans ta gloire!... Ah! qu'il vienne donc, ce moment suprême, où mon âme se désaltérera dans la coupe de tes délices! Cette vie me pèse, c'est un voile qui te dérobe encore à mon amour... déchire-le bientôt, Seigneur, afin que, dans tes tabernacles, je répète avec les anges : *Saint, saint, saint, est l'Éternel.*

Tous, agenouillés, s'étaient joints à l'adoration d'Évariste, qui semblait ne plus appartenir à la terre.

Cependant Eusèbe, prenant des chemins dé-

tournés, descendit quelques pas; il n'entendit plus rien : sans doute on avait renoncé à les poursuivre. Il remonta, plein de joie, annoncer cette nouvelle, et tous se disposaient à reprendre leur course, lorsque, non loin d'eux, ils entendirent des cris de triomphe et aperçurent les soldats et la foule gravissant une montagne voisine. Ils n'en peuvent plus douter, on est sur leurs traces : là encore, Évariste veut rester et mourir; mais Antonine et Eusèbe s'y opposent et l'entraînent presque malgré lui. On prend le chemin que l'on a suivi pour arriver; la pluie, qui a détrempé la terre glissante et entraîné le sable, l'a rendu plus impraticable que jamais; ils arrivent près d'un torrent qui tombe d'une hauteur prodigieuse, et semble se perdre dans un effroyable précipice, où il se fraie sans doute un passage dans l'intérieur des montagnes, pour produire un fleuve bien loin peut-être; là, comment traverser? Le gouffre est immense; le quartier de roche qui leur a naguère servi de pont, a roulé dans les eaux bouillonnantes... que faire? bientôt ils seront assaillis. Antonine ne se décourage pas, elle cherche dans sa pensée un moyen de salut, plonge son regard dans l'abîme; mais cette contemplation, trop réitérée, produit sur elle un effet terrible : elle éprouve d'abord comme un anéantissement; puis sa vue se trouble, le cœur lui manque, ses genoux fléchissent, une pâleur livide se répand sur son visage, elle veut se cramponner après les masses de granit qui l'environnent; mais elle n'a plus de force, la parole ex-

Page 255

Évariste s'est élancé au secours de sa femme… Déjà une lame du torrent l'a enlevée.



pire sur ses lèvres; elle ne peut se soustraire au danger qui la menace et qu'elle prévoit; tout-à-coup elle glisse sur une pente rapide et disparaît. Évariste et Eusèbe poussent un cri affreux; Junie appelle sa mère avec désespoir. Évariste s'est élancé au secours de sa femme... déjà une lame du torrent l'a enlevée... O moment de poignante angoisse! le malheureux ne peut rien pour sa bien-aimée... il se déchire la poitrine en attendant un résultat presque inévitable... mais, ô miracle! ô merveilleux prodige! Antonine a été jetée sur l'autre bord. A peine une seconde s'est-elle écoulée, et la fraîcheur de l'eau, l'influence de l'air et les cris de sa famille lui ont rendu la vie. Assise sur le sol, elle rejette en arrière ses cheveux mouillés, et du regard elle cherche les siens.

Évariste, hors de lui, fou de ravissement, saute sur une énorme pierre contre laquelle se brisent les eaux; il ne les voit et ne les entend plus, et, providentiellement conduit, il arrive jusqu'à Antonine; là, ils oublient leurs inquiétudes dans un étroit embrassement; enfin Eusèbe, portant Junie, les rejoint. Ils remercient Dieu tous ensemble, et se réfugient dans une espèce de grotte voisine; mais, en y pénétrant, ils s'aperçoivent qu'elle cache une étroite ouverture donnant sur un chemin assez uni, et qu'ils jugent être dans la direction qu'il leur faut suivre pour arriver en Germanie. Leur trace étant tout-à-fait perdue, ils se disposent à passer la nuit dans cet

asile, prennent joyeusement et avec reconnaissance un repas insuffisant, et se livrent au repos.

Tout-à-coup, un bruit épouvantable se fait entendre ; ils se lèvent, regardent; un funeste événement a sans doute détruit ceux qui les poursuivaient. Une circonstance assez fréquente dans les pays de montagnes est venue protéger leur fuite : l'abondance de la dernière pluie a fait détacher des couches de terre et de rochers qui, glissant sur les pierres calcaires dont est formé le corps de la montagne, entraînent dans leur course rapide tout ce qu'ils rencontrent sur leur chemin, et ensevelissent des bourgs et des villages. Tous ensemble ils déplorèrent ce malheur, formèrent des vœux pour la vie de cette foule, qui avait voulu leur mort, et le lendemain, au lever du soleil, ils reprirent leur route vers la Germanie, dans laquelle ils se trouvèrent bientôt.

XX.

VOYAGE EN GERMANIE.

La Germanie comprit d'abord tout le pays situé entre les rives de la Vistule et du Rhin, et des extrémités de la Baltique au Danube. Mais le peuple de cette contrée étant belliqueux et intrépide étendit très loin ses conquêtes; et, à l'époque où nous sommes parvenus, son territoire comprenait ce que nous appelons aujourd'hui la Prusse, la Pologne, une partie de la Hongrie, l'Allemagne sans l'Autriche, la moitié de la Suède et de la Norwège, le Danemarck, la confédération du Rhin, la Hol-

17

lande, la Lorraine, l'Alsace et la Suisse. Les Romains ne les soumirent qu'après des luttes opiniâtres, et n'ayant pu encore y parvenir sous le règne de Néron, ce prince leur accorda quelques années de paix.

On s'étonnera peut-être qu'une nation si formidable n'ait point été au moins la digne rivale de Rome; mais cette nation était un géant sans vitalité. Les Germains se livraient à la guerre, mus par un instinct sauvage et cruel, mais sans art ni discipline ; ils tombaient sur leurs ennemis en poussant de terribles vociférations; n'ayant aucune tactique, leur nombre seul empêchait qu'ils fussent vaincus facilement. Divisés par peuplades, tantôt en paix, tantôt en désunion, leur puissance disséminée ne produisait que faiblesse. Cependant chaque homme avait partiellement de grandes qualités qui auraient été un élément de force, s'ils se fussent tous concentrés en une seule espèce de gouvernement et qu'ils eussent cultivé les arts. Chez eux, point de villes ni de villages, ils campaient à l'ombre des chênes; à peine les chefs s'abritaient-ils sous de pauvres masures; le sol, presque sans culture, ne produisait que des grains inférieurs, et une extrême pauvreté était l'état habituel de la Germanie.

La famille chrétienne, que nous avons suivie dans ses pérégrinations, entra dans cette vaste contrée par la Pologne actuelle. Ici, le climat n'était plus varié comme dans les montagnes, mais il était universellement froid et monotone; le ciel, d'un bleu

gris, caché presque toujours par de noirs orages, remplissait le cœur d'une tristesse qu'augmentait encore la vue de ces sombres et immenses forêts, unique asile de la population. Évariste et les siens, après avoir parcouru une grande et aride plaine, s'arrêtèrent, brisés de fatigue, non loin d'une fontaine dont le sourd murmure se joignait au bruit du vent, qui s'engouffrait dans les rameaux d'un arbre gigantesque; là, ils s'assirent sur des pierres humides, recouvertes d'une mousse épaisse et verdâtre, n'osant se communiquer leurs sentiments. Antonine était pâle et abattue; Évariste paraissait découragé; Eusèbe, seul, conservait tout son calme. Eh! comment l'âme qui se nourrit toujours en Dieu cesserait-elle de nager dans la lumière? Junie pleurait instinctivement en silence, son regard ne pouvait se détacher de la terre, et elle semblait ne point s'apercevoir qu'un vent d'aquilon faisait voler sa belle chevelure et découvrait son cou d'ivoire. Sa mère la prit sur ses genoux et l'enveloppa dans son manteau; puis, voyant ses larmes, elle la baisa tendrement et lui en demanda la cause; l'enfant parut réfléchir d'abord, et, s'appuyant sur le sein qui l'avait nourrie :

— Je ne sais, dit-elle, il me semble que j'ai froid au cœur; mais, toi-même, comme tu es triste!...

Un morne sourire passa sur les lèvres d'Antonine; mais il ne consola point l'enfant, qui soupira douloureusement; puis, relevant son front :

— Mère, dit-elle, est-ce que Dieu n'existe plus?

— Chère petite, Dieu ne peut mourir, répondit Antonine.

— Alors, reprit dans son naïf langage la fille du sénateur, pourquoi s'inquiéter : est-ce que je serai triste tant que je te verrai? je n'aurai peur de rien, lorsque vous serez tous près de moi. Eh bien, ne m'as-tu pas dit souvent, que Dieu est toujours avec ses enfants; qui peut donc t'affliger?

Évariste et Antonine regardaient Junie avec un sentiment indéfinissable de surprise et de satisfaction ; ils l'embrassèrent tour à tour.

— Amis, leur dit Eusèbe, voyez comme la foi germe sans obstacle dans un cœur simple, et y grandit insensiblement : c'est de votre enfant dont Dieu se sert pour vous rendre la confiance et le courage ; oui, entre ses mains, le faible devient fort!

Les deux époux se levèrent pleins d'une ardeur nouvelle, et, bénissant celui qui dirigeait leurs pas, ils se remirent en marche.

Ils pénétrèrent bientôt dans une forêt immense dont le feuillage était tellement épais que le jour ne passait qu'à de rares intervalles; ici un spectacle nouveau s'offrit à leurs regards : au pied de chênes énormes et qui paraissaient aussi vieux que la terre, étaient rassemblées des familles, entourées, comme à Rome, d'un grand nombre d'esclaves; aux branches des arbres étaient suspendus les attributs de la guerre et les débris encore palpitants des prisonniers qu'ils avaient faits dans le dernier combat, et que les femmes, belles et robustes, montraient en souriant

au fils ou à la fille qu'elles allaitaient ; accoutumant ainsi leur jeune âme à voir sans horreur ces hideuses vengeances. Ici, c'était un enfant jouant avec des débris humains; là, un autre plus âgé buvant avec orgueil dans le crâne qui servait de coupe à son père; puis l'on voyait à chaque instant des arbres, objet d'un culte religieux pour les Germains qui s'imaginaient que l'âme des héros célèbres venait s'y reposer: non loin de là, on entendait une musique fière et hardie; c'était le seul art auquel ils s'adonnassent, encore était-ce sans principe et sans aucune espèce d'harmonie. Évariste et les siens avançaient avec horreur et surprise, souvent Antoine se cachait le visage de ses mains pour ne point voir, et elle croyait marcher au devant de la mort.

Cependant tous les regardaient avec étonnement, et par l'expression de ces figures mobiles et les gestes pleins de force qu'ils échangeaient entre eux, on pouvait juger qu'ils s'entretenaient des voyageurs ; ceux-ci marchaient toujours, lorsque enfin ils arrivèrent devant une hutte recouverte en chaume, et autour de laquelle se tenaient un grand nombre d'hommes dans une attitude respectueuse. Les esclaves, le front incliné dans la poussière, n'osaient relever la tête; devant la porte de cette misérable habitation, tout ornée de glorieux ou féroces attributs, était dressée une énorme pierre formant à peu près un rectangle à surface plane et soutenue sur quatre espèces de pieds en fer. Les chrétiens obligés de prendre un peu de repos, s'assirent non loin de là;

ils mangèrent d'un grand appétit les restes d'un mauvais pain qu'ils avaient eu grande peine à se procurer plusieurs jours auparavant; et ils furent bientôt témoins de la scène suivante.

Un homme, assis sur un bouclier porté par des guerriers couverts d'armes redoutables, sortit de la maison où il avait tenu conseil avec d'autres à propos d'une guerre qu'ils voulaient entreprendre. On le déposa sur un banc de granit, et aussitôt plusieurs esclaves arrivèrent portant une grande quantité d'oiseaux, qu'ils remirent au chef de la tribu, car c'était lui. Il prononça alors quelques paroles symboliques à l'audition desquelles chacun s'inclina, puis il donna la liberté à ces animaux qui se dispersèrent tous dans un sens différent. A cette vue un sourd murmure se fit entendre, le rix (espèce de roi) ne put donner aucune solution; alors il se leva, fit un signe, et aussitôt l'on amena plusieurs hommes enchaînés, mais dont le regard semblait tout braver; devant eux marchait une jeune fille d'une beauté remarquable: svelte et élancée, elle était revêtue d'une robe blanche; une ceinture d'or serrait sa taille élégante, et ses beaux cheveux blonds inondaient ses épaules nues d'une forme admirable; son teint était vif, brillant, mais son sourire était dédaigneux, son œil noir avait quelque chose de cruel, et sa démarche fière et hautaine. C'était une prêtresse: car les Germains n'avaient point de prêtre particulier; le père était sacrificateur pour ce qui regardait la famille et le roi, s'il s'agissait de la patrie, mais

l'œuvre principale des cérémonies religieuses était réservée aux femmes. Le chef se leva donc, et, coupant une branche de pommier, il en fit trois morceaux; sur deux il traça des caractères, puis il les mêla tous et en prenant un au hasard, il le montra à l'assemblée; c'était celui sur lequel il n'avait rien écrit : tous les visages exprimèrent le mécontentement (1). Alors on fit approcher les prisonniers; un d'eux dépouillé de ses vêtements, fut étendu sur la pierre glacée. La vierge cruelle s'approcha de lui; sa main blanche et délicate prit une arme passée dans sa ceinture, et, l'élevant au ciel, elle invoqua Odin, le Jupiter de ces peuples, puis Mars, Hercule, le Soleil, la Lune, et la Terre pour la gloire de ses concitoyens, et sans pâlir ni trembler, elle poignarda la victime avec la plus complète indifférence; puis, elle regarda attentivement, et toujours avec un calme profond, le sang qui s'échappait en bouillonnant de l'horrible blessure qu'elle lui avait faite; tous les captifs eurent le même sort, et comme ceux qu'elle frappait étaient pleins de force et de vie, leur râle était aussi affreux, leur lutte contre la mort aussi longue, leur sang d'une couleur aussi

(1) Avant le sacrifice, les Germains avaient l'habitude de prendre trois morceaux d'arbre fruitier : sur l'un ils écrivaient *Dieu le veut;* sur l'autre, *Dieu ne veut pas;* sur le troisième rien, ils tiraient au hasard et d'après cela ils prenaient une résolution qu'ils croyaient dictée par Dieu lui-même ; jamais ils ne commençaient de sacrifice sans se livrer à cette coutume que Mahomet trouva encore chez les Arabes.

(Histoire d'Allemagne, *par Montigny.*)

vive et sortant avec la même impétuosité, elle assura aux siens la victoire :

— Allez, leur dit-elle, vous rapporterez les têtes de vos ennemis pour les offrir à vos fiancées, à vos mères ou à vos sœurs, vous arracherez jusqu'aux arbres qui servent d'ombrage à vos adversaires, vous égorgerez jusqu'à leurs petits enfants, leurs vieillards et leurs femmes, et si quelques-uns de vous périssent; « ils iront à la cour d'Odin pour recevoir à » la table de ce dieu, les récompenses dues à leur » valeur, en buvant de la bière dans les crânes lar» ges et enfoncés de leurs ennemis. » (1) Des cris terribles répondirent à cette allocution, la prêtresse fut entourée d'hommages, puis on exécuta autour de ces cadavres une danse guerrière : chacun prit son bouclier, le chef se mit en tête, et l'on partit immédiatement pour l'expédition qui venait d'être décidée.

Les fugitifs n'avaient point assisté entièrement à cette scène d'horreur. Antonine avait été emportée mourante de cet infernal théâtre, et, devenue plus calme, il lui semblait toujours voir ces malheureuses victimes, et cette jeune fille si belle et si féroce ; elle croyait sans cesse entendre des cris qui n'avaient pu parvenir jusqu'à elle, et, pendant longtemps, elle demeura sous cette terrible impression, qui troubla ses veilles et agita ses nuits. Éva-

(1) Histoire d'Allemagne, *par Montigny*.

riste ne pouvait comprendre que la cruauté pût aller si loin.

— Frère, disait-il à Eusèbe, qui parviendra jamais à changer ces mœurs sanguinaires ?

— Ami, répondit le vieillard, ces coutumes tiennent du paganisme, et la religion du Christ parviendra seule à les abolir !

— Comme toi, répliqua Évariste, je déteste l'idolâtrie payenne, mais pourtant ces coutumes sont particulières à ces peuples sauvages et jamais Rome civilisée...

— Que veux-tu dire ? interrompit Eusèbe, ne sais-tu pas que les formes extérieures diffèrent seules et que le cœur de l'homme inconverti est partout le même. Ne sais-tu pas que des nobles à Rome nourrissent les lamproies avec la chair de leurs esclaves ? As-tu donc oublié les combats des gladiateurs, les prisonniers de guerre luttant avec les bêtes féroces, ou livrant leurs têtes à la hache du bourreau en un jour de fête nationale. Écoute, Évariste, une scène dont j'ai été témoin sous le règne de l'empereur Claude.

Un jour, il m'en souvient, ô mon Dieu ! tu étais enfant, moi jeune encore ; le peuple se portait en foule vers la Naumachie, nous y allâmes : qu'allait-il donc se passer ? on célébrait l'anniversaire de la fondation de Rome. Dans une tribune, César à côté de l'infâme Messaline, attendait le commencement d'un spectacle hideux. Horreur ! pourrais-je jamais le retracer ? Sur ce lac où l'on célèbre des joûtes,

sortirent tout-à-coup deux galères; elles portaient dix-neuf mille esclaves, qui devaient, les uns contre les autres, combattre jusqu'à la mort pour distraire le peuple romain ! Et, lorsque ces malheureux passèrent devant l'empereur, ils s'inclinèrent profondément et répétèrent tous : « César, nous te saluons » avant de mourir. » Oui, je les ai vus s'égorgeant les uns les autres, aux applaudissements joyeux de cette foule civilisée pourtant; je les ai vus tombant dans la Naumachie, dont les eaux étaient pourpres, et le lendemain on retrouva les dix-neuf mille cadavres. Eh bien ! frère, crois-tu que la science sans la religion chrétienne puisse régénérer les hommes? Ignores-tu comment les Spartiates traitaient les Ilotes, ne sais-tu pas qu'à la bataille de Platée, chaque soldat était accompagné de sept esclaves, et que dans ces républiques de la Grèce, si fières, si sages, si libres enfin, il y avait sur la nation entière un décuple de ces malheureux ? Ah ! c'est que l'homme, toujours plein d'égoïsme et d'orgueil, veut l'indépendance et le bonheur de soi, au prix même de l'asservissement des autres. Que lui importe, s'il n'est chrétien, le bien-être de son frère? la satisfaction de ses moindres désirs peut seule l'intéresser, mais la puissance évangélique qui change notre nature parviendra à faire cesser ces infames et sanguinaires abus.

— Hélas! s'écria Évariste, comment le règne de Dieu arrivera-t-il jusqu'en ce pays?

— Oh! que notre croyance est faible encore,

s'écria Eusèbe, rien est-il impossible au créateur ; pouvons-nous pénétrer ses desseins? et d'ailleurs il y a, tu le sais, dans toute l'histoire du monde, une direction providentielle. Crois-tu donc que c'est pour satisfaire l'orgueil des Romains, que le Seigneur leur a donné l'empire de la terre ! Non ! non, il a des vues plus grandes, tous les états qui ont passé, n'ont-ils pas servi à un saint projet que nous ne saisissons pas bien encore : qui sait si Rome n'est pas appelée à devenir bientôt chrétienne ?

Eusèbe s'arrêta, et, pendant longtemps, il marcha en silence, plongé dans de saintes et ravissantes méditations. Quelque temps après, on franchit les limites d'une autre tribu, et si les mœurs offraient quelques changements, la religion était toujours la même.

Dès qu'ils entrèrent dans la forêt où campaient les habitants, quelques-uns de ces derniers vinrent au devant d'eux, et leur firent comprendre par leur pantomime, qu'ils étaient disposés à les bien accueillir. En effet, l'hospitalité des temps fabuleux était religieusement conservée chez ces peuples, tandis que leurs voisins se contentaient de ne point tourmenter les voyageurs inoffensifs.

Évariste, Antonine, leur enfant et Eusèbe se virent bientôt assis à la table et sous la tente du chef ; là on leur servit de la viande rôtie, puis une espèce de ragoût qui était un composé de blé broyé avec de l'avoine, mais ils furent obligés de se passer de pain :

car les Germains n'en faisaient point usage (1). Le rix (chef) leur céda une partie de sa demeure, et là, sur de grossières nattes, ils purent goûter un repos dont ils n'avaient pas joui depuis bien longtemps. Ils firent joyeusement le culte du soir, lurent un passage des saintes Écritures dont ils possédaient des extraits, et après avoir prié en commun, ils s'endormirent en paix, heureux surtout de voir qu'il se trouvât dans ce monde quelques sentiments d'humanité, et pleins de reconnaissance pour des hôtes en apparence si généreux.

(1) *Montigny*, histoire d'Allemagne.

XXI.

MŒURS DES GERMAINS.

A peine les premiers feux du pâle soleil de la Germanie commencèrent-ils à éclairer la forêt, qu'un bruit assez étrange éveilla les fugitifs : on entendait au dehors le murmure d'un grand nombre de voix, et tout semblait en mouvement dans l'habitation. Ils se levèrent, voulant savoir d'abord le motif de cette espèce de rumeur ; mais, ignorant les coutumes de ces peuples, ils résolurent de gagner leur estime par leur discrétion. Ils attendirent donc plusieurs heures, méditant ensemble sur les vicissi-

tudes humaines, et sur cette réunion de circonstances qui les avait conduits au repos dont ils venaient de jouir, grâce à l'hospitalité de ces hommes arriérés, cependant, en civilisation. Bientôt la porte s'ouvrit, et plusieurs personnages apportèrent aux étrangers des vêtements aussi beaux que ceux de leur chef ; après qu'ils s'en furent revêtus, on les fit sortir de la hutte, et un spectacle fort extraordinaire fixa leur attention.

Une espèce de table était dressée devant la pauvre masure et un grand nombre de convives paraissaient attendre : ils se drapaient avec orgueil dans leurs manteaux de peaux de bête qu'ils avaient tués, et regardaient assez dédaigneusement un peuple innombrable qui se tenait assis sur la terre froide et humide. Lorsque Évariste et les siens parurent, une musique discordante se fit entendre, puis l'on commença le repas : la place d'honneur était aux étrangers, et le chef même les traitait avec de grandes déférences. Le festin qui dura longtemps à cause de son abondance, ne se composait que de mets semblables à ceux qu'on leur avait offerts la veille, mais une bière brune et très acerbe coulait avec profusion; cette boisson très peu agréable semblait délicieuse aux naturels qui la buvaient avec délectation, et s'étonnaient de ce que leurs hôtes ne semblaient pas y prendre le même plaisir. Cependant une conversation très animée, que les voyageurs ne pouvaient comprendre, se suivait chaleureusement entre les habitants de cette tribu et leurs

voisins qu'ils avaient conviés à venir voir comment ils exerçaient l'hospitalité. Bientôt les gestes devinrent menaçants, on échangea de part et d'autre des paroles qui semblaient outrageantes, tout-à-coup chacun se leva, prit les armes suspendues aux branches des arbres, et une rixe terrible s'engagea. Les amphytrions avaient prétendu qu'eux seuls étaient capables de recevoir des étrangers avec une telle magnificence; leurs voisins osaient soutenir qu'ils étaient plus généreux encore : car, dans la Germanie, l'hospitalité était une affaire d'ostentation et non de bienfaisance, et c'est à ce sujet que s'éleva la querelle dont nous venons d'être témoins. Un combat vraiment funeste se livra entre les deux peuplades; les chrétiens cherchèrent inutilement à rétablir la paix, et, voyant qu'ils n'y pouvaient parvenir, ils voulurent s'éloigner, mais chaque parti voulait les garder afin qu'ils pussent juger eux-mêmes quels étaient les plus libéraux : déjà on cherchait à les entraîner violemment, on se les disputait, et ils n'échappèrent que par la fuite à cette dangereuse obsession.

Ils furent, pendant plusieurs jours, dans le plus grand péril; car leur départ avait excité contre eux la vengeance des deux peuplades : leurs dehors d'amitié s'étaient transformés en haine, et ils se mirent à la poursuite de ces infortunés, afin de venger l'affront qu'ils prétendaient en avoir reçu; plusieurs fois ils furent sans le savoir bien près de les atteindre, mais enfin ils perdirent leurs traces, et une

guerre à laquelle ils durent prendre part, dirigea bientôt leur attention vers un autre but,

Les fugitifs en partant n'avaient pu se pourvoir d'aucune espèce de provisions, et l'argent qu'ils possédaient, ainsi que leurs vêtements, étaient restés dans la demeure du chef ; le costume qu'ils portaient était donc celui que les Germains de la tribu qu'ils venaient de quitter leur avaient donné. Après avoir marché le reste du jour dans une forêt qui semblait ne leur offrir aucune issue, après avoir entendu plus d'une fois les cris sauvages des hommes qui les poursuivaient, ils voulurent faire une halte de quelques instants; mais Eusèbe les engagea à continuer le voyage, et ils marchèrent encore toute la nuit, écoutant avec effroi les hurlements des loups. Ils arrivèrent avant le jour sur les rives d'un fleuve, dont les eaux coulaient avec rapidité; il était bordé de roseaux et d'autres plantes aquatiques; des saules et des peupliers lui servaient d'ombrage en s'y mirant, et le disque argenté de la lune se réfléchissait en frisonnant sur l'onde. Pas une seule habitation ne s'offrait à la vue des voyageurs : ce lieu était aride et désert; le hibou et l'orfraie y faisaient entendre leurs chants lugubres; l'herbe était haute et touffue, le sable abondant, il semblait que jamais un pas d'homme n'y avait laissé son empreinte, et cependant, de l'autre côté, l'on apercevait, au delà d'une vaste plaine, encore des forêts où l'on pourrait trouver un asile, mais comment traverser ce fleuve? Évariste en parcourut les rives, partout son lit était

de plus en plus large, et sans doute plus profond, il revint près du lieu où il avait laissé sa famille, ne sachant s'il fallait descendre vers le nord et se diriger vers le pays des Cattes, des Chérusques et des Sicambres, peuplades qui avaient la réputation d'être très féroces, ou remonter au sud du côté de la Vindélicie; mais ils craignaient toujours de se rapprocher de l'Italie. Ils délibéraient encore lorsque le jour commença à paraître : Junie se réveilla, il y avait plus de vingt heures que l'on était en route, et elle n'avait guère pris que quelques instants de repos, tandis que sa mère la portait. Lorsque Antonine vit son enfant ouvrir les yeux, une expression de douloureuse anxiété se répandit sur son visage: depuis la veille ils n'avaient pris aucune nourriture; et déjà, elle lisait sur les traits de sa fille les traces irrécusables d'un mal qu'elle ne pouvait soulager.

— Dors, mon enfant, lui disait-elle, cherchant à se tromper elle-même, ce n'est point encore le jour; et elle la serrait contre son cœur avec angoisse: mais Junie était pâle, un cercle bleuâtre encadrait ses yeux, ses lèvres avaient perdu leur vif incarnat, sa respiration était saccadée, son haleine brûlante, et le battement des artères s'était ralenti d'une manière effrayante. Elle voulut essayer ses forces, mais à peine eut-elle fait quelques pas qu'un frisson s'empara d'elle; ses genoux fléchirent, elle fut obligée de chercher un refuge dans les bras d'Antonine éplorée; puis, indiquant de sa main tremblante

qu'elle souffrait, elle baissa la tête et murmura faiblement : — Mère, j'ai faim.....

Une poignante douleur s'empara d'Antonine qui était assise sur un tertre à quelques pas d'Évariste et d'Eusèbe ; ils délibéraient ensemble sur ce qu'ils devaient faire pour continuer leur route. La malheureuse mère se tordit les mains, ses yeux secs et enflammés s'élevèrent douloureusement au ciel. — Tu as faim, mon enfant, dit-elle, en l'étreignant convulsivement ; horreur ! tu as faim et mon sein aride ne peut plus te nourrir. Malheureuse ! que n'ai-je été stérile ? pourquoi donner la vie à une créature si chère, qu'il faut voir mourir sans secours ! Ah ! que maudit soit le jour où à mes cris de douleur succéda un chant d'allégresse pour saluer ta naissance ! Mais, insensée ! je m'égare... O mon Dieu ! pardonne-moi : j'oublie que ta main paternelle peut répandre sur nous l'abondance, la nourriture, la vie ! Où suis-je donc ? la raison m'abandonne, ma tête brûle, elle va se briser. O Camillus, ô mon père ! es-tu donc insensible ? et toi, ma mère, tu n'entends pas mes sanglots ? Fleuve, engloutis-moi donc ! montagne de la Dacie que ne m'as-tu entraînée dans ta chute ? torrent, pourquoi ne point m'avoir ensevelie à jamais ? aujourd'hui je ne serais point condamnée à voir... Mais non, je ne veux pas être témoin de l'agonie... Et, repoussant brusquement sa fille, Antonine se mit à fuir au travers de la forêt : Junie plus pâle et plus tremblante encore, la regardait avec effroi. Tout-à-coup, Antonine courut

à Évariste, et lui prenant le bras avec violence : Malheureux, dit-elle, ne veux-tu pas sauver ton enfant? En parlant ainsi, son visage était bouleversé, ses cheveux épars tombaient sur ses épaules, et son regard fixe et morne avait quelque chose d'effrayant. Évariste chercha à calmer son épouse, mais tout fut inutile : — Eh bien, dit-il, passons ce fleuve à la nage. Cette parole rendit un peu de courage à la pauvre mère; elle cueillit du cresson sauvage qu'elle trouva sur les bords d'une fontaine voisine, et le donna à Junie, puis Évariste prit sa fille dans ses bras, et s'élança au milieu des eaux. La traversée fut longue, il fallut toute la force du sénateur pour n'être point entraîné par le courant. Antonine et Eusèbe, à genoux sur le sable, priaient avec ferveur pour cet époux bien-aimé, et cette enfant chérie, qui luttaient contre les flots ; enfin ils gagnèrent l'autre rive, et tous ensemble poussèrent un cri de joie. Évariste se jeta de nouveau à la nage pour venir chercher sa femme, il arriva, non sans danger, jusqu'à elle, et l'enlaçant étroitement, il se précipita dans le fleuve. Eusèbe les suivit. Antonine, exercée dès l'enfance aux bains en pleine mer, n'entrava point son époux ; elle lui fit même éviter des tourbillons où il eût infailliblement péri, et, quelques minutes après, réunis tous ensemble, ils bénissaient Dieu de les avoir sauvés.

A demi-morts de froid, car leurs vêtements étaient mouillés, ils se dirigèrent vers la plaine qui se présentait devant eux; là, on ne voyait

aucune habitation, et la culture consistait uniquement en mauvais blé et en avoine, qui, depuis quelque temps étaient récoltés, car l'hiver approchait. De hautes bruyères croissaient sans obstacle : tout annonçait l'abandon. La malheureuse famille marcha encore quelques heures : Antonine ramassait des grains oubliés, qu'elle donnait à son enfant, et tous continuaient leur route. Enfin ils arrivèrent sur les bords de l'antique forêt où ils espéraient trouver un asile. Bientôt ils virent, comme dans les autres contrées, le peuple demeurant sous les arbres ou près des fontaines; partout les mêmes mœurs, partout de semblables attributs : à peine furent-ils aperçus, que quelques hommes se détachant des groupes se réunirent en se les montrant; puis on s'approcha d'eux, mais l'expression répandue sur les différents visages leur inspira la crainte bien plus que l'espoir. Cet examen fut assez long, puis chacun poussa des cris féroces, accompagnés de gestes menaçants; entourés d'une foule innombrable, ils virent sur leur poitrine haletante briller des armes redoutables. Évariste terrassé par quelques hommes robustes, ne pouvait défendre les siens; Junie se serrait contre sa mère, et Eusèbe exhortait ses amis à mourir avec foi; tout-à-coup un vieillard de l'assemblée réclama du silence et fit un discours que les voyageurs ne comprirent point. Alors on cessa de les maltraiter, mais ils furent chargés de fers; puis on dressa devant eux un autel, et ils comprirent alors qu'ils allaient

être sacrifiés. Une sainte résignation brilla sur eux comme un rayon de soleil, et ils attendirent avec le calme le plus parfait.

Après quelques instants, ils virent arriver le chef de la tribu, accompagné des principaux personnages et suivi de la prêtresse. On acheva les dispositions pour cette infernale cérémonie. Le costume que portaient les fugitifs étant celui d'une peuplade en guerre avec celle où ils se trouvaient maintenant, on les avait pris pour des ennemis égarés dans cette forêt, et leur mort avait été jurée. Après avoir interrogé le vol des oiseaux et invoqué les Dieux, le chef saisit Évariste et voulut le renverser sur l'autel; à cette vue, la malheureuse Antonine s'élança aux pieds de cet homme, et, sans réfléchir qu'il ne la comprenait point : Tue-moi, s'écria-t-elle, mais épargne-le. A ces mots le rix, saisi de surprise, abandonne aussitôt Évariste, et, s'adressant à ceux qui l'entouraient : —Compagnons, leur dit-il, qu'allions-nous faire ? ce sont des Romains. Une expression de respect se répandit alors sur tous les visages; on détacha les chaînes des étrangers, et on ne songea plus à attenter à leurs jours.

On sait qu'à cette époque la Germanie était en paix avec Néron, et le chef de cette tribu qui avait eu souvent des rapports avec les envoyés de Rome, entendait assez le latin pour comprendre les voyageurs qui durent leur salut à cette heureuse occurence.

Cependant, on ne savait comment réparer à l'égard de la malheureuse famille l'outrage qu'on lui

avait fait ; chacun craignait d'avoir attiré la vengeance romaine, et par conséquent rompu une paix qui était chère à tous. Quoique ces hommes belliqueux ne craignissent, disaient-ils, que la chute du ciel, ils n'étaient point disposés à la lutte contre un peuple aussi puissant, et la conquête encore récente de la Gaule était pour eux une grave leçon.

Jamais l'hospitalité qui entrait dans les mœurs orgueilleuses des Germains ne fut mieux exercée que dans cette circonstance. Le rix quitta sa masure pour la donner tout entière à ses nouveaux hôtes, un repas des plus confortables leur fut servi. Les principaux de la tribu campaient autour de leur habitation, on leur donna des vêtements nouveaux et somptueux, on leur fit des présents en abondance qu'ils furent obligés de recevoir pour prouver qu'ils ne gardaient aucun ressentiment, et ils furent traités avec toute la déférence qu'inspirait alors le titre de citoyen romain.

Les fugitifs restèrent là quelques jours et reprirent des forces. Évariste et Antonine avaient presque l'intention de se fixer dans ce pays, mais le sage Eusèbe les détourna de ce projet ; craignant le passage de quelques légions dont les chefs auraient pu les reconnaître, il fut résolu que l'on se remettrait bientôt en route. Comme ils adressaient leurs remercîments et leurs adieux au rix, il les supplia, au nom de tous, de rester jusqu'au lendemain, pour honorer de leur présence une cérémonie qui se préparait.

Au jour dit, tout le peuple s'assembla : à lui vint se joindre un grand nombre d'assistants. Lorsque tous furent réunis, des vieillards amenèrent devant le chef, des jeunes gens qu'ils s'agissait d'émanciper ; ils étaient arrivés à cet âge, où sortis de l'adolescence, on les élevait au rang des hommes ; le chef leur adressa une exhortation; puis Évariste et sa famille qui occupaient une place d'honneur, furent priés de leur remettre le bouclier et la framée, (1) alors ils prirent l'engagement d'être braves dans le combat, et en temps de paix de se livrer à la chasse, de dédaigner également et les soins de la famille qu'ils abandonnaient aux femmes, et les travaux agricoles que devaient supporter les esclaves, et que l'on regardait comme indignes d'un homme libre. Après ce serment, tous passèrent dans les rangs des guerriers qui les accueillirent fraternellement, puis on se livra aux joies d'un festin. Il ne se termina pas par une lutte, mais chacun se livra au jeu avec une telle frénésie que plusieurs vendirent leurs femmes, leurs enfants, et jusqu'à leur propres personnes.

Les chrétiens ne quittèrent point cette contrée sans avoir annoncé l'Évangile à ceux qui comprenaient le latin, mais, hélas! tous s'éloignèrent avec indifférence. Quelques femmes seules ne repoussèrent point la vérité : opprimées et malheureuses, elles saluèrent avec des larmes bien touchantes l'aurore

(1) Arme de l'époque.

de la liberté et du bonheur, et quelques-unes même inclinèrent leurs fronts sous l'eau régénératrice.

Montés sur de bons chevaux chargés de provisions de toute espèce, possesseurs d'une somme assez forte, qu'ils tenaient de la crainte plus encore que de la générosité de leurs hôtes, les fugitifs continuèrent leur voyage.

— Frère, dit bientôt Eusèbe à Évariste, vois comme le christianisme relevera un jour la condition de la femme : car c'est chez elle que les vérités trouvent le plus accès ; depuis la naissance du Sauveur jusqu'à sa mort, nul n'embrassa cette sainte cause aussi chaleureusement ; elles furent les premières au pied de la croix, les premières au sépulcre, montrant une abnégation, un courage héroïque ; pressentant avec leur tact ordinaire tout ce que le Christ est pour elles, on les vit s'attacher à lui inviolablement : c'est par elles que s'entretiendra la pureté des mœurs, véritable gloire de toute société. Douées d'une délicatesse organique qui rend leur intelligence plus apte à entendre la voix d'un monde supérieur, leur âme se montre plus sensible à toutes les émotions qui enfantent les vertus, et qui nous élèvent au-dessus des intérêts d'ici-bas ; étrangères aux froids et perfides calculs de la politique, nos compagnes se trouvent aujourd'hui les premières dans la révolution religieuse. Oui, ce qui est beau, céleste et pur aura toujours un sanctuaire dans leurs cœurs.

XXII.

SÉJOUR A LUTÈCE.

Après avoir voyagé encore quelque temps, la famille traversa le Danube près de Damasia (*Augsbourg*); continuant leur route, ils se trouvèrent bientôt sur les confins de la Gaule Belgique. Le Rhin seul les en séparait, mais ils le traversèrent sans peine. Grâce à leurs costumes justes et serrés qui différaient totalement de l'habit romain, on les prit pour de riches Germains, explorant un pays inconnu, et nul ne s'opposa à leur passage. Lorsque la barque qui les portait s'arrêta sur l'autre rive, des larmes

mouillèrent le visage d'Eusèbe; il descendit le premier, et mettant un genoux en terre : — Je te salue, dit-il, patrie de Vercingétorix ! que la bénédiction divine repose sur toi, et que la lumière de l'Évangile, répandue parmi tes enfants, prépare les siècles de gloire que mon cœur te souhaite et entrevoit dans l'avenir !

En foulant ce sol, où se rattachaient tant de souvenirs pour le vieillard, il semblait qu'une autre vie l'animât, son pas était plus ferme, son teint plus coloré, son regard brillant; on eût dit qu'il respirait l'air si doux de la patrie. On franchit bientôt les murs d'Argentoratum (*Strasbourg*). Cette ville occupée par des légions romaines, car la Gaule était entièrement soumise, faisait dès-lors un grand commerce de bière d'orge appelée cervoise, que l'on exportait dans les contrées les plus lointaines, mais on y passa peu de temps, car les fugitifs espéraient trouver un abri dans Lutèce (*Paris*), et ils voulaient y arriver avant l'hiver, qui déjà se faisait vivementsentir. Après quelques jours de marche, ils arivèrent au pied des Vosges : là, ils virent des quantités innombrables d'hommes occupés à extraire les métaux des mines que, dans les siècles de grossière ignorance ils abandonnaient à d'avides étrangers. Il était intéressant de trouver dans chaque vallée des ateliers, où l'on travaillait le fer; là, se fabriquaient des armes, des instruments d'agriculture qui, n'étant plus négligés, devenaient une source inépuisable de richesses. Évariste et les siens ren-

contrèrent la source de la Moselle, et suivant ce petit ruisseau, ils arrivèrent à Divodurum (*Metz*), puis à Verodunum (*Verdun*). La puissance romaine infiltrait dans ce pays sa science et ses mœurs ; partout s'élevaient des aqueducs, se creusaient des canaux et se construisaient des routes et des monuments ; et le druidisme, dont l'empereur Claude avait ordonné l'abolition, commençait à s'éteindre dans les pays de l'est et du sud, mais cependant on y retrouvait encore une grande partie des anciennes coutumes nationales, que le temps seul pouvait à peine détruire complétement.

Arrivés sur les bords de la Marne, un spectacle affreux s'offrit aux voyageurs. Dans un lieu assez désert et éloigné des villes, était rassemblée une foule innombrable : un homme marchait devant, traînant avec violence une femme portant un enfant ; à chaque pas, elle semblait prête à perdre connaissance, et cherchait inutilement à attendrir son persécuteur par ses larmes, ses prières et ses serments.

Antonine et ses amis frémirent d'horreur, et prenant une poignée d'or, ils vinrent l'offrir à cet homme pour le fléchir; mais il ne les écouta point. Parvenu sur la plage que baignaient les vagues de la Marne, il arracha l'enfant suspendu au sein de sa mère, et, le déposant sur une planche, il l'exposa sur les flots ; la malheureuse mère faisait entendre des cris de désespoir, elle invoquait les dieux, tandis que les chrétiens, agenouillés, priaient pour elle

avec ardeur. Longtemps les ondes mouvantes bercèrent son fils comme dans une tombe ; à demi-mort de froid, il resta pétrifié sur l'horrible embarcation où l'avait placé la barbare défiance d'un père, et, quelques minutes après, il fut rapporté naturellement sur le sable. Des cris d'approbation se firent entendre alors de tous côtés ; la mère tout en pleurs, baisa ce doux trésor, qu'elle avait craint de perdre, et, accablée par tant d'émotions, elle s'évanouit : son époux l'enleva dans ses bras, la serrant avec tendresse et la reconduisit dans leur habitation.

Lorsqu'un mari manquait envers sa femme de cette confiance sans laquelle il n'y a point de bonheur, aussitôt la naissance de son enfant, il l'exposait sans pitié, au caprice des flots mobiles, et s'ils l'engloutissaient, chacun alors croyait la mère coupable; ainsi donc au plus douloureux des martyres succédait pour elle, au lieu de soins et d'affections, une poignante angoisse, une infernale torture.

Évariste et les siens tout émus encore de cet horrible épisode, montèrent sur un léger bâtiment qui devait les conduire jusqu'à Lutèce : ils descendirent la Marne, et arrivèrent près d'un bois qu'ils laissèrent sur leur droite (1). Là, cette rivière se jette dans la Seine, dont elle jaunit les eaux vertes, où elle y serpente comme une banderole ; mais c'est surtout l'été que cette différence de couleur est fort

(1) Vincennes.

remarquable; quelques instants après, les voyageurs entrèrent dans Lutèce.

Lutèce, qui est de nos jours, la métropole de l'industrie et des arts, Lutèce où toutes les célébrités se donnent rendez-vous, où le monde entier forme ses grands hommes et apporte chaque jour le tribut d'hommages de toute la terre, notre Paris, enfin, était alors un point imperceptible dans la Gaule; ce n'était pas même un village, mais tout au plus une chétive bourgade. Sur les deux rives de la Seine s'élevaient des masures de forme ronde où s'abritaient quelques centaines de Parisii, descendants de ceux qui, deux siècles plus tôt, étaient venus réfugier là leurs richesses et leurs idoles, fuyant devant de terribles envahisseurs. La Seine offrait, au lieu le plus peuplé de la petite colonie, cinq îles: sur la plus grande, nommée postérieurement île Notre-Dame, s'élevait une espèce de forteresse en bois dans laquelle les habitants de Lutèce devaient se retirer en cas d'invasion, et qui n'avait d'autre système défensif que le cours divisé du fleuve. Deux ruisseaux occupaient jadis transversalement le territoire septentrional de Paris : il est probable que leur cours libre portait aux Lutéciens un double tribut assez considérable, mais tous deux ont disparu; l'un qui sortait d'un champ plus haut que Belleville, et arrosait les terrains où s'élèvent maintenant les faubourgs S.t-Martin, S.t-Denis, les rues Grange-Batelière, de la Ville-l'Évêque, le faubourg du Roule et tombait dans la Seine au quai de Billy,

l'autre, venu de Bagnolet et de Montreuil, se perdait dans le fleuve à Bercy; ces filets d'eau ont sans doute été absorbés par les irrigations des marais voisins.

Le terrain primitif de Paris est un gypse marneux; celui dont on l'a couvert à plusieurs reprises est formé du limon de la Seine. Ces alluvions successives, les travaux faits pour préserver des inondations, les pentes ménagées afin de procurer aux eaux un libre cours, enfin l'exhaussement de la voie publique, tout a concouru à élever le sol à cette hauteur qui l'assure aujourd'hui contre les inondations.

Il est donc vrai d'ajouter que les auteurs qui ont voulu faire de Paris à l'époque de Jules César une ville proprement dite, entourée d'une enceinte, flanquée de tourelles, garnie de forteresses et remplie de monuments, ont dépensé leur féconde imagination à nous montrer l'histoire au travers d'un prisme séduisant mais trompeur.

En entrant dans Lutèce une circonstance assez singulière fixa l'attention des voyageurs. Ils virent de tous côtés des hommes, des femmes et des enfants à demi-vêtus, malgré l'intensité du froid, et parcourant, je ne dirai point les rues, mais les chemins, en criant, dans un langage tudesque où se mêlait déjà un peu de latin: « Au gui l'an neuf! » cette vieille coutume druidique, seul reste dans la contrée de cette religion sanguinaire, se renouvelait encore toutes les années à la première aurore du mois de Janus (Janvier) : ce jour, que les Romains

nommaient *Strennua*, ils le célébraient en s'offrant des présents, habitude que nous avons conservée et d'où est venue la dénomination d'étrennes.

L'occupation de Lutèce par une légion romaine y avait fait naître quelques établissements, aussi la famille d'Évariste y trouva-t-elle une hôtellerie assez spacieuse où elle put s'installer. Après quelques jours de repos, ils voulurent parcourir le pays, car ils espéraient qu'il serait possible de s'y fixer sans danger, puisque Lutèce était encore si peu importante, et ils pensaient aussi s'y livrer au commerce que commençaient à y faire naître les Romains et que facilitait le passage de la Seine. Remontant vers le nord, ils aperçurent le mont de Mars (1) sur lequel s'élevait une forteresse bâtie par les conquérants qui avaient dressé leurs tentes dans la plaine; sur le versant de la colline, on remarquait des vignobles que César y avait fait planter, et qui, pendant des siècles, donnèrent un vin exquis. Les Romains avaient établi leur camp dans ce lieu, parce que la chaîne de hauteurs demi-circulaire qui les entouraient, qui les abritaient contre les vents froids, car elle s'élevait de dix-huit à vingt mètres au-dessus du niveau, c'étaient les buttes de Bercy, de Ménilmontant, de la Seine, de Belleville, de la Villette, de S.t-Chaumont et de Montmartre: celles-ci dominaient le sol de quatre-vingt-dix mètres environ. Après avoir traversé la Seine sur un pont

(1) Montmartre.

de bois, les nouveaux habitants de Lutèce, explorèrent le sud qui, par une pente douce, les conduisit jusqu'au plateau du mont Lœntitius, (1) également couvert de vignes; c'est sur le versant de cette colline, que s'élève aujourd'hui le quartier Saint-Jacques, sous lequel la piété publique réfugia plus tard, au milieu d'immenses carrières, les restes vénérés qui forment les catacombes. N'est-ce pas une antithèse donnant matière à de profondes méditations, que de voir dans cette partie de notre capitale une génération d'hommes à la fois légers, insouciants et pleins de vie, se mouvoir joyeusement sur ce gouffre sépulcral?

Les chrétiens redescendirent dans l'île où s'élevait encore l'ancienne forteresse des Parisii. Déterminés à vivre dans ce hameau qui jouissait d'un air salubre, ils firent l'acquisition d'une petite maison située non loin d'un autel dédié à Jupiter par les bateliers parisiens, sous le règne de l'empereur Tibère, (2) et là ils espérèrent, en se livrant au travail, jouir d'un repos dont ils étaient privés depuis si longtemps.

Jetons encore sur Paris, qui doit nous offrir à tous un si tendre intérêt, un dernier regard : étudions un peu les phénomènes qui l'environnent de

(1) Montagne S.te-Geneviève.

(2) En 1711, en faisant des fouilles, sous le chœur de Notre-Dame, on trouva cet autel, que l'on conserve encore aujourd'hui dans le Musée de Cluny.

de tous côtés; aucun sol n'offre plus de remarques aux naturalistes; partout l'on retrouve les traces irrécusables des grandes révolutions qui ont agité nos continents : des milliers de coquillages marins et de rivières se rencontrent ici; là ce sont des ossements fossiles d'animaux terrestres inconnus, ou d'autres appartenant à des races encore existantes, mais qui ne vivent que dans une zône différente de la nôtre. Tous ces débris forment la masse principale du terrain de la rive gauche; sur la rive droite ils sont mêlés à des substances gypseuses que recouvrent des sables rouges argilo-ferrugineux; audessus de cette couche s'étend un sable agglutiné, présentant l'empreinte de coquillages marins : les marnes sont très épaisses dans le sein de ces montagnes, particulièrement vers Montreuil et Bagnolet. Les carrières de Ménilmontant renferment des cristaux de sélénites (sulfate de chaux) et des silex monolithes dont les Gaulois se servaient jadis pour armes, au lieu de fer. La butte Saint-Chaumont recèle le grès marin, et dans la partie voisine de Pantin, l'on rencontre des huîtres à six ou sept mètres au-dessous du sable; ces coquillages sont très abondants. Parmi les quatorze espèces marines qui composent la butte Montmartre, on remarque aussi dans cette montagne des débris de crabes et de baleines. Il n'est pas un point du globe où le séjour prolongé de la mer ait laissé des preuves plus démonstratives. A une plus grande profondeur encore, on a découvert un tronc de palmier pétrifié :

de palmier ! comprenez-vous lecteur tout ce que cela offre d'extraordinaire ? avant que les eaux de l'Océan baignassent le sol de Paris, s'y développait-il donc une végétation qui n'appartient plus qu'aux latitudes méridionales? n'est-ce pas plutôt une preuve évidente du bouleversement de la terre, occasionné par le déluge universel ? Mon Dieu ! devant ces mystères l'homme ne peut qu'incliner son front et reconnaître sa faiblesse en adorant ta puissance !

Au sud de Paris, comme au nord, à l'est et à l'ouest, les couches marines alternent avec d'autres gisements ; on y a découvert des témoignages certains de l'existence d'une surface jadis habitée : des vestiges de quadrupèdes, de reptiles, d'oiseaux et de poissons y abondent, mais aucune trace d'humanité ne s'y rencontre. Oui, avec l'Écriture, tout semble dire et confirmer que l'homme est la dernière œuvre de la création.

Il s'est opéré un grand changement dans l'air de Paris ; de nombreuses causes ont contribué à le vicier : des rues étroites et trop populeuses, des inhumations dans l'intérieur de la ville ont saturé son atmosphère d'émanations putrides ; puis les maisons, bâties plus tard sur les ponts, ne permettaient pas aux vents de la Seine de purifier ses rives. Tous ces éléments d'infection n'existaient point pour Lutèce ; la chaîne septentrionale qui environne Paris étant plus haute que celle du sud, abrite cette ville des vents du nord, tandis que ceux du midi y

arrivent sans difficulté; il en résulte donc une température généralement modérée, ce qui explique pourquoi les Parisii, qui venaient, dit-on, des tristes rives de la Meuse, s'établirent dans cette contrée (1).

Après quelques mois de séjour, la famille chrétienne commençait à parler l'idiome national des Lutéciens, et elle s'était adonnée au commerce; Antonine tissait des toges de forme romaine, qui devenaient alors de mode dans la Gaule cisalpine, nommée depuis peu pour ce motif Gallia togata; Évariste et Eusèbe s'occupaient du transport des marchandises dans les diverses parties de notre France; ils chargeaient de petits bâtiments qu'un d'eux accompagnait sur la Seine, afin de livrer aux négociants d'Agedincum (*Sens*) et d'Autissiodurum (*Auxerre*) les vêtements nécessaires à ceux-ci; la loyauté des réfugiés, l'inviolabilité de leurs promesses, leur exactitude à tenir les engagements, leur prudente économie, dont ils répandaient le trésor sur les pauvres, jointe à leur ardeur infatigable et à leur probité, qui n'eût pas souffert un gain illégitime ou trop fort, leur concilia bientôt l'estime et l'affection de tous ceux avec lesquels ils faisaient le négoce; d'un autre côté, ils récompen-

(1) Tous les détails sur la topographie de Paris et de ses environs sont tirés de Dulaure, (*Histoire de Paris*); M. Girard, (*Recherches sur les eaux de Paris*); Sauval, (*Antiquités de Paris*); Touchard-Lafosse, (*Histoire de Paris*).

Pour l'histoire naturelle : Cuvier et Brongniard, (*Essai minéralogique des environs de Paris*).

saient avec justice les hommes qu'ils occupaient, ne voulant point tirer un honteux profit du travail des autres; leurs ouvriers trouvaient chez eux un salaire qui les récompensait de leurs peines; et, à la fin de l'été suivant, le sénateur et les siens jouissaient d'une douce aisance. Quelques âmes autour d'eux avaient reçu la vérité évangélique; Eusèbe surtout en était profondément touché: car la Gaule, pour lui, était sa véritable patrie, et tous se trouvaient heureux; souvent Évariste regrettait que Marcellus ne partageât pas leur sort.

— Ami, lui disait alors Antonine émue, notre enfant bien-aimé ne repose-t-il pas sur le sein d'un père plus tendre que nous deux? et quelle que soit la paix dont on parvienne à jouir ici-bas, est-elle comparable aux saintes joies de l'Éternité?

XXIII.

LE DRUIDISME DANS L'ARMORIQUE.

L'année était bien près de finir, et la situation de la famille chrétienne s'améliorait sans cesse, lorsqu'un événement imprévu vint la surprendre.

Un jour, Évariste était allé aux environs de Lutèce ; Antonine, Eusèbe et Junie l'attendaient pour le repas du soir : il tarda assez longtemps, et, lorsqu'il rentra, son visage était pâle et bouleversé ; tout en lui attestait l'agitation. Antonine effrayée lui demanda la cause de son trouble, mais il ne lui répondit que par de profonds soupirs ; enfin reprenant un

peu de calme, grâce à la sainte résignation de sa femme qui lui assurait qu'elle se sentait prête à tous les sacrifices, à la mort même, si Dieu le voulait, Évariste, fixant sur sa bien-aimée un regard où se peignait tout son amour, toute sa douleur :

— Nous sommes perdus, dit-il.

— Explique-toi, mon ami, interrompit Antonine avec inquiétude; car elle pensa aussitôt à son enfant.

— Néron ne cesse de nous poursuivre, reprit Évariste.

— Néron, murmura Antonine en passant ses mains froides sur son visage, qui venait de se décolorer.

— Oui, continua l'ancien sénateur, une nouvelle légion est venue aujourd'hui remplacer celle qui y était naguère, et le chef qui marchait à la tête de cette troupe, c'est... Quintillus lui-même.

— Quintillus! s'écria Antonine, cet homme dont les flatteries ont su gagner l'affection de l'empereur. — Ne t'es-tu pas trompé?

— Non, répondit Évariste; on dit même qu'il est nommé gouverneur des Gaules.

— Surtout il ne t'a point vu, n'est-ce pas? interrompit Antonine avec anxiété.

— Je voudrais te l'affirmer, répondit Évariste, mais je ne veux point te déguiser la vérité : je me trouvais près du camp romain, lorsqu'il est arrivé, conduisant ses soldats. Ne l'ayant pas reconnu d'a-

bord, je ne songeai point à fuir, et c'est l'attention avec laquelle son regard s'arrêta sur moi, qui me surprit; alors, le contemplant moi-même, je ne pus douter de notre malheur.

— Il faut partir, dit Antonine, en se levant, et partir dès ce soir, car avant demain, peut-être nous serons découverts.

Évariste voulut s'y opposer.

— Non, répétait-il, je ne puis supporter l'idée de te voir encore exposée aux fatigues d'un voyage sans but, laisse-moi m'éloigner seul. Quintillus ne t'a jamais vue, il ne pourra soupçonner qui tu es, et...

— Moi ! s'écria Antonine, en se jetant devant son époux, et posant ses mains tremblantes sur la poitrine d'Évariste, me séparer de toi ! Mais tu ne sais donc pas que quand tu es loin de moi, il semble que mon âme est absente, ne sommes-nous pas unis pour toujours ? Je suis ta sœur, ton inséparable compagne; te suivre est la plus douce, la plus chère de mes obligations : ne me quitte pas, mon bien-aimé, nous ne pouvons être séparés puisque nos deux existences n'en forment qu'une à présent. Je n'ai plus maintenant ni famille, ni patrie, et mon pays d'adoption c'est celui où tu ne courras aucun danger.

Évariste, pénétré d'un si héroïque dévouement, sentit renaître son courage; il serra son épouse contre son cœur, et déposa un baiser sur son front

pâli par les fatigues et la souffrance, mais rayonnant de la gloire des élus.

Aussitôt ils firent leurs dispositions, mirent ordre à leurs affaires pour que leur départ ne causât d'embarras pécuniaire à personne; ils laissèrent l'argent ou la valeur de tout ce qu'ils avaient à payer, passèrent la nuit à écrire l'emploi qu'il fallait faire de ce qu'on trouverait chez eux; consacrèrent une somme assez forte à leurs ouvriers, afin qu'ils ne tombassent point dans la misère, et les recommandèrent tous à la bénédiction de Dieu; ensuite ils chargèrent sur leurs chevaux quelques provisions, se couvrirent de leurs vêtements les plus chauds; et, munis d'une bourse qui eût été plus volumineuse s'ils n'eussent songé qu'à leurs intérêts personnels, ils se mirent en route avant le jour, et se dirigèrent vers l'ouest, pensant que cette contrée, presque abandonnée par les Romains, qui l'avaient soumise cependant, leur offrait un plus sûr abri.

Ils voyagèrent tout le jour sans s'arrêter, laissèrent Autricum (*Chartres*) sur leur gauche, aperçurent de loin les murs de Genabum (*Orléans*), et continuèrent leur chemin vers l'Armorique, ils parcoururent plusieurs jours le pays des Carnutes. Au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de la Gaule Transalpine, le sol changeait d'aspect et devenait plus sauvage; les fugitifs se trouvaient dans la Gaule Chevelue qui avait toujours été assez impraticable. Le druidisme s'était réfugié dans ce pays montagneux,

et les blessures récentes qu'il avait reçues de l'empereur Claude, saignaient encore, pour entretenir parmi les naturels la haine et la vengeance !

Les chrétiens voyagèrent donc quelque temps dans la chaîne armoricaine, qui devait les introduire dans cette contrée que nous nommons aujourd'hui Bretagne. Ce pays était très froid, toujours couvert d'épais brouillards; et, quoique les vieilles coutumes nationales s'y fussent religieusement conservées, depuis la conquête du pays, l'habitude d'accueillir les étrangers s'était éteinte, aussi ne trouvait-on jamais que l'Armoricain sous sa hutte inhospitalière, et sans les garnisons romaines qui étaient éparses dans les points principaux, les voyageurs eussent couru les plus grands dangers.

On ne rencontrait plus les immenses troupeaux de porcs qui, paissant dans les fertiles campagnes du Suindinum (*le Mans*), formaient une des branches d'un immense commerce; car les jambons de ce pays étaient recherchés jusques en Grèce; la culture de la terre paraissait très négligée, et le sol d'autant plus aride. En avançant vers la mer, il semblait que l'on reculât de quelques siècles, pour mieux observer les mœurs gauloises que n'avait point changées la civilisation romaine : en général l'ouest et le nord n'offraient aucun intérêt aux dominateurs; car ces immenses plages de l'Océan semblèrent une création inutile, jusqu'à ce que les méditations de Colomb lui eussent révélé le nouveau continent.

A chaque pas, Évariste et les siens rencontraient

des Gaulois, à l'air sauvage: leur stature était élevée, leur cheveux naturellement blonds avaient pris, grâce à l'eau de chaux dont ils les baignaient, une teinte rousse très prononcée; ils les laissaient flotter sur leurs épaules, ou les relevaient en touffe sur le sommet de la tête; la classe inférieure portait la barbe longue, et les nobles, qui étaient tous rasés, conservaient d'épaisses moustaches. Sauf le plus ou moins de richesse du costume, sa forme était la même pour tous les rangs: il se composait de la *braie*, espèce de caleçon à pieds, d'une chemise d'étoffe rayée descendant très bas; une casaque en soie couvrait les épaules et s'attachait sous le menton par une agraffe de métal; les gens très pauvres étaient revêtus d'une peau de bête ou d'une couverture de laine. On eût dit, en voyant ce peuple armoricain, que les débris des vainqueurs de Rome s'étaient conservés ici, pour perpétuer le vieux type national.

Après avoir traversé Condate (*Rennes*), où se trouvaient encore quelques Romains, on ne rencontra plus que des champs déserts, des rochers inaccessibles, de hautes montagnes que l'on ne pouvait gravir, et des torrents épouvantables, se dirigeant vers des points différents: enfin, après quelques jours d'une marche pénible, on arriva sur les bords d'une sombre forêt, jamais celles de la Germanie n'avaient offert aux voyageurs, un aspect plus effrayant. Junie pâlit en approchant de ce triste asile, Évariste était impatient d'avancer, Antonine rassurait sa

fille : — Chère enfant, lui disait-elle, que crains-tu? Dieu n'est-il pas ici dans cette contrée ténébreuse comme sous le ciel de Rome? Puis elle la serrait dans ses bras, et l'enfant qui lisait un calme profond dans les yeux de sa mère, se sentait elle-même pleine de confiance et de courage. Eusèbe ne connaissant pas ce pays, ne pouvait leur donner aucun conseil, et ils avançaient à la garde de Dieu.

A peine eurent-ils franchi les limites de cette forêt, qu'ils aperçurent de mystérieux personnages. C'étaient des druides, obligés de fuir leur collège d'Autricum (*Chartres*) ; ils étaient venus chercher un refuge dans ces lieux, et de là exerçaient encore toute leur puissance sur cette aveugle population. Ces hommes qui avaient pour mission principale tout ce qui se rapportait aux choses divines, possédaient jadis un pouvoir suprême sur les Gaulois qui étaient fort superstitieux ; autorité spirituelle et temporelle, tout appartenait à ces prêtres ; ils étaient les instituteurs de la jeunesse, ils jugeaient les différends et prononçaient les peines ; leur autorité judiciaire, si la religion ne l'eût sanctionnée, aurait été impuissante ; mais elle inspirait une telle vénération, que depuis le Brenn jusqu'au dernier du peuple, tous y étaient soumis, ou se trouvaient exclus de leurs sacrifices ; espèce d'excommunication qui les mettait en dehors de la société tout entière, et de la famille même. Les druides exerçaient encore la médecine ; ils étaient astronomes, prédisaient l'avenir et promettaient une vie immortelle ;

enfin, ils attachaient à leur religion mille pratiques extraordinaires qui l'impreignaient d'une couleur mystérieuse et lui donnaient un merveilleux prestige aux yeux d'une nation dont l'imagination ardente et poétique manquait de culture. Les druides possédaient les deux principes qui constituent la force temporelle et la durée de tout ordre religieux : ils avaient l'élection et la hiérachie ; avant d'être reçu parmi eux, il fallait un noviciat qui se prolongeait quelquefois pendant vingt-cinq années ; le chef se nommait à la pluralité des voix. Enfin, les druides se divisaient en trois classes : les druides ou hommes de chêne vivant dans les bois ; ceux-ci étaient considérés comme les dépositaires de toutes les sciences : les ovates chargés d'accomplir les sacrifices ; sans cesse en rapport avec la société qui se laissait diriger par eux, ils formaient la milice combattante ; et enfin les bardes, espèce de missionnaires, qui en s'accompagnant sur le *roth* ou lyre, chantaient les gloires nationales et les actions des héros.

Quoique les femmes gauloises n'exerçassent pas le même sacerdoce que les Germaines, cependant quelques-unes d'elles occupaient certaines fonctions religieuses, mais inférieures ; car elles étaient traitées par les druides, hommes orgueilleux, cruels, et jaloux sans doute de la salutaire influence, qu'elles auraient pu exercer à la fin sur le caractère farouche de leurs époux, comme un être vil, occupant dans l'échelle zoologique, le milieu entre la brute et l'homme. Leur unique emploi était de frap-

per l'imagination des mœurs et des habitudes tout-à-fait en dehors de la vie ordinaire (1).

Les autels druidiques étaient toujours arrosés de sang, c'était au-dessus du diaphragme que les ovates frappaient les victimes, et la manière dont elles tombaient, leurs convulsions, l'abondance et la couleur de leur sang, révélaient tels ou tels pronostics. Quelquefois les malheureux, livrés à la fureur de ces prêtres barbares, étaient crucifiés à des poteaux placés dans l'intérieur des temples, ou tués à coups de flèches et de dards.

En rapprochant ces infernales pratiques du dogme de l'immortalité de l'âme, on peut voir que le druidisme renfermait en soi deux religions : l'une ayant pour base l'adoration des phénomènes naturels ; l'autre fondée sur un panthéisme matériel ; métaphysique mystérieuse, sacerdotale, présentant avec les religions de l'Orient, la plus étonnante conformité. Il est probable que la première de ces deux religions, image du polythéisme de la Grèce, a précédé la seconde amenée par les Kimris. Du reste, humainement parlant, le mélange de ces deux religions nous paraît expliquer la puissance que le druidisme a exercée si longtemps.

Revenons à nos voyageurs : pénétrant dans la forêt séculaire, ils furent témoins d'un spectucle étrange. Une foule innombrable était réunie au pied de chênes énormes, dépourvus de feuilles : chacun

(1) Pour tous ces détails, *Histoire de France* de Michelet.

apportait pour offrande du pain et du vin ; tous habillés de blanc, foulaient pieds-nus le sol glacé, et se tenaient dans une attitude respectueuse, tandis que des bardes faisaient retentir les échos de leurs chants sauvages qu'accompagnait une musique hardie ; enfin les druides à la demarche fière, à l'air terrible et menaçant, parurent. Ils étaient couronnés de lierre et une draperie blanche les couvrait, le chef tenant à la main une serpe d'or, s'approcha du chêne, pénétra dans ses branches, prononça de mystérieuses et symboliques paroles que le peuple ne put comprendre, et coupa le gui, plante à laquelle le druidisme attachait une haute importance, parce qu'il la regardait, à cause de sa verdure continuelle, comme l'image de l'immortalité de l'âme. Le fruit reçu dans une blanche saie que portaient d'autres prêtres, fut recueilli avec respect, ensuite un grand nombre d'hommes vinrent recevoir des chapelets d'ambre, dont ils se paraient dans le combat, espérant que cette relique préserverait leurs jours.

Avant que cette cérémonie fût complétement achevée, car elle se terminait par un sacrifice humain, Eusèbe et ses amis sortirent de la forêt, et là, déplorant la crédulité de cette population, ils bénirent Dieu de leur avoir fait connaître la vérité, et prièrent avec ardeur pour l'avancement du règne du Christ, règne saint et glorieux qui tarira les fleuves de sang qui coulent sur les autels idolâtres. Oui, il est écrit : « La terre sera remplie de la con-

» naissance de l'Éternel. » Ah ! que cette promesse nous encourage donc à marcher tous vers ce but avec zèle, et persévérance !

Sortis de cet asile de la superstition, les chrétiens, après quelques heures de marche, arrivèrent à la nuit sur les côtes de l'Océan ; un spectacle imposant fixa leur attention : des vagues prodigieuses se brisaient sur les hauts rescifs. Portées par les ouragans, ne venaient-elles pas, messagères de Dieu, réclamer pour la terre inconnue le secours de notre vieille Europe, afin qu'elle tendît la main à cette sœur, et lui apportât la lumière divine qui commençait à éclairer l'horizon ? Montée sur une hauteur qui dominait la mer, toute la famille admirait ce tableau gigantesque, ces vagues grises qui se confondaient avec les lointains brouillards.

— Ne baignes-tu donc pas d'autres plages ! s'écria Évariste.

— Dieu le sait, répondit Eusèbe, et s'il en est ainsi, l'homme l'apprendra un jour, car l'Évangile y pénétrera comme ailleurs !

Tout-à-coup une lumière extraordinaire éclaira les ondes et la rive même.

— Qu'est-ce que ceci, demanda Junie au vieillard qui la tenait dans ses bras ?

— C'est probablement, répondit Eusèbe, une aurore boréale ; arc de cercle lumineux que des gerbes de feu parcourent, en se dirigeant vers un même point ou s'élançant au ciel.

Tous restèrent quelques instants dans cette hypo

thèse, mais bientôt ils distinguèrent la réalité : à une petite distance des côtes se trouvait dans l'Archipel armoricain, le sacré collége des *Neuf vierges terribles*, qui prononçaient des oracles pour les marins seulement : cette nuit-là était consacrée par elles à une des plus horribles cérémonies de leurs rites. Entièrement nues, le corps teint de noir, les cheveux épars, portant une torche enflammée, elles venaient d'accomplir un sacrifice nocturne ; puis, pour terminer cette fête satanique, chacune, couronnée de lierre, s'était mise à abattre et à reconstruire le toit de leur temple, et celle qui laissait échapper des débris de matériaux, était mise en pièces par ses compagnes, tour-à-tour meurtrières et victimes. La lueur sinistre qui éclairait cette horrible scène, produisit le mirage qu'Eusèbe avait pris d'abord pour un autre phénomène (1).

(1) Histoire de France, par *Saint-Prosper*.

XXIV.

UN SACRIFICE HUMAIN.

Pénétrés d'horreur, les fugitifs s'éloignèrent de ces lieux, ne sachant trop vers quel point se diriger, et s'égarant sans cesse dans ce pays dont ils cherchaient à sortir. Eusèbe craignait qu'on ne leur tendît quelque embûche, et que leurs bagages, quoique peu considérables, n'excitassent la cupidité des habitants; ils suivirent les côtes de l'Océan et arrivèrent, non sans avoir couru des dangers, aux environs de Condivicnum (*Nantes*), bâtie sur le Liger (*la Loire*). Une garnison romaine occupait

cette ville, qui leur offrit pendant plusieurs jours un asile, mais ils ne pouvaient songer à s'y fixer: car ils n'auraient trouvé là aucun moyen d'existence; les habitants étaient tous dans la plus profonde misère, et ne vivaient guères que du produit de la chasse ou de la pêche, ce qui ne leur offrait que de bien pauvres ressources. Les chrétiens ne tardèrent pas à repartir. Le printemps approchait, le soleil attiédissait l'atmosphère; déjà la primevère donnait ses fleurs, la violette commençait à s'épanouir dans la solitude, mais elle répandait à peine son doux parfum; car l'aquilon qui soufflait encore ne permettait pas aux molécules odorantes de se dilater sur ses tendres pétales. Junie s'amusait à les cueillir et en formait des bouquets odoriférants; car il semblait alors que sa douce et pure haleine, sa vie enfantine si naïve et si suave se communiquât aux timides fleurs que sa main caressait avec tendresse.

Bientôt les voyageurs se trouvèrent à Ratiatum (Retz), ville moins considérable que Condivicnum, et, quelques jours après, ils entrèrent dans un pays nommé Agésinates, et situé où se trouve maintenant le département de la Vendée. Cette contrée si fertile aujourd'hui en grains et en potagers, et où l'industrie est si florissante, était alors presque déserte; des landes épaisses, jointes à des marais salans, dérobaient une partie de sa surface aux observations; tout au plus y rencontrait-on quelques rares troupeaux qui se nourrissaient sur les bords de la

mer ; puis c'était encore des forêts où le châtaignier donnait son fruit nutritif, où le chêne, le sapin, le hêtre et le tilleul, y confondaient les couleurs si variées de leur feuillage. En pénétrant dans un de ces bois où ils espéraient trouver une issue, ils s'égarèrent, et après quelques jours de marche inutile, ils se trouvèrent dans un lieu complètement isolé; de là on dominait la mer, dont les eaux venaient se rendre paisiblement sur une plage douce et unie, port nommé aujourd'hui Sables d'Olonne. A quelque distance du rivage étaient rassemblés un grand nombre de personnages hideux à voir, tatoués ou peints de couleurs bizarres, et semblables à ces sauvages du nord de l'Amérique, qui, de nos jours, étonnent en captivant l'intérêt. Ils avaient quitté leurs masures faites de pièces de bois jointes par une espèce de ciment composé de sable et de terre grasse, et sur le sommet desquelles était pratiquée une ouverture, pour recevoir un peu d'air et donner passage à la fumée ; devant ces habitations on voyait une quantité de captifs : c'étaient des esclaves de diverses contrées, des soldats romains enlevés aux avant-postes, des enfants difformes, des vieillards infirmes, et quelques femmes victimes de la jalouse défiance d'un époux cruel, ou des druidesses n'ayant pas eu la force de tenir tous leurs engagements.

La foule qui était rassemblée sur une immense plate-forme, s'occupait à construire avec des bran-

ches d'osier un monstrueux mannequin auquel elle donnait une figure à peu près humaine.

A peine la malheureuse famille eut-elle quitté l'épaisseur de la forêt, qu'apercevant ces horribles préparatifs elle voulut s'éloigner, mais on les avait aperçus ; les druides qui dirigeaient les travaux, envoyèrent à leur poursuite : bientôt ils furent atteints et amenés devant le prêtre cruel, qui, les ayant reconnus pour des Romains, les fit lier tous ensemble et ordonna qu'ils fussent conduits avec les autres victimes. Eusèbe et Évariste regardèrent autour d'eux, il n'y avait aucun moyen de fuir; alors ils s'encouragèrent mutuellement à mourir : Antonine serrait convulsivement sa fille, qui s'était évanouie. Mon Dieu ! disait la pauvre mère, s'il te plaisait que son âme la quittât dès maintenant, épargne lui les tortures !... Puis elle regardait Évariste, et son cœur déchiré par l'angoisse se répandait en prières, en larmes, et dans ces douloureux transports, elle s'oubliait complètement elle-même, et elle répétait alternativement : — O mon Sauveur, ô Marcellus !

Tandis que les préparatifs s'achevaient, la nuit était venue, mais il semblait que pas une étoile ne voulût éclairer cette hideuse scène ; les nuages sombres couraient avec une prodigieuse rapidité ; le ciel à l'horizon était complètement noir, et des éclairs semblables à des banderoles de feu le sillonnaient à de rares intervalles ; les vagues faisaient

entendre un bruit épouvantable, et se précipitaient bien au delà leurs limites; le tonnerre grondait: cette nuit rappelait à Évariste et à son épouse le moment fatal où leur fils bien-aimé avait quitté ce monde. Quant à Eusèbe, il était radieux, et se serait livré à toute la joie sainte qui remplissait son, âme, si la pensée des souffrances de cette famille qu'il regardait comme sienne, ne l'eût attristé. — Seigneur, disait-il, délivre-les, puis il parlait des vérités chrétiennes à ses nombreux compagnons dont plusieurs arrêtaient leurs pensées sur le vrai Dieu.

Enfin tout est prêt, le chef des druides adresse une allocution aux Gaulois et une invocation aux idoles, puis accompagné de ses barbares collègues, il s'avance vers les victimes dont on doit remplir le colosse d'osier, autour duquel le peuple a dressé un bûcher immense et jeté de la résine, avec d'autres matières combustibles. Déjà la foule qui va périr s'approche éperdue de cette horrible figure; une troupe de vieux druides les outragent encore, et ne cherchent point à dissimuler la joie féroce que cette vengeance fait glisser dans leur cœur comme un délicieux poison. Au moment d'être jetés dans l'abîme qui s'ouvrait pour les recevoir, les chrétiens tombèrent à genoux, et à la fervente prière d'Eusèbe, où la plus sainte résignation se mêlait à la charité la plus ardente et au pardon le plus complet, se joignirent presque toutes les victimes. La voix du vieillard devenue

calme et sonore montait au ciel au travers du bruit de la nature, et les vociférations des barbares, comme la flamme qui, perçant une fumée épaisse, s'élève majestueusement sans que rien puisse l'entraver.

Au moment où Eusèbe termina par ces paroles : « Ta volonté soit faite » qu'Antonine et Évariste confirmèrent par un « Amen, » que répétèrent bien des voix, le ciel se déchira avec un fracas épouvantable, la terre et la mer parurent en feu, tous les sauvages se prosternèrent remplis d'effroi, et, lorsque la commotion fut passée, sur la place où se trouvait le chef druide et quelques autres, on ne vit plus qu'un monceau de poussière ; la foudre les avait exterminés !

Cet événement, où il était impossible de ne point reconnaître une volonté supérieure à celle de l'homme, jeta le peuple dans la consternation : il n'osa point achever le sacrifice ; car il lui semblait que le ciel allait tomber sur lui (1) ; alors Eusèbe se servant de la langue celtique, qu'il connaissait un peu, monta sur le bûcher qui, destiné à un acte de barbarie, se trouva tout-à-coup transformé en chaire évangélique ; là, il parla du christianisme, annonça le pardon à ceux qui tremblèrent devant la colère divine, mais ils ne voulaient rien entendre, et se sauvèrent dans la forêt, espérant échapper au regard foudroyant dont ils se sentaient poursuivis ; beau-

(1) C'était la seule crainte de tous ces peuples, comme des Germains.

coup de ceux qui, au moment de la mort, recevaient la parole du Christ, maintenant qu'ils étaient hors de danger, ne revinrent pas pour bénir Dieu, mais s'éloignèrent avec indifférence ; hélas ! il faut à l'homme l'épouvante pour faire naître sa foi ! Cependant, d'autres, le plus petit nombre, il faut l'avouer, acceptèrent les promesses de l'Évangile ; les eaux de l'océan confirmèrent les espérances religieuses de quelques-uns, et bientôt tous se séparèrent fraternellement.

Arrachée si miraculeusement à cette mort horrible, la famille d'Évariste ne perdit pas un moment pour se remettre en route, et coupant obliquement, elle quitta cette dangereuse contrée parcourant les lieux où nous trouvons aujourd'hui les départements des Deux-Sèvres, de la Charente, de la Haute-Vienne et de la Creuse. Ayant ainsi quitté le pays où ils avaient cru périr, ils entrèrent dans un autre moins sauvage, mais encore peu cultivée, quoique très fertile ; un air pur y circulait facilement. Sur les bords d'un petit fleuve, ils admirèrent des cavernes immenses où l'on voit encore des concrétions pierreuses fort remarquables ; puis ils traversèrent de belles forêts et entrèrent dans une contrée moins fertile, mais remplie de gras pâturages ; là ils durent franchir des montagnes boisées, qui se prolongèrent pendant assez longtemps, bientôt ils rencontrèrent des sources d'eaux minérales, entre autres celles que nous nommons Vichy, et dont on ignorait alors l'usage. Les vallées aux pieds de ces collines étaient

fertiles et spacieuses, l'agriculture y était moins négligée et tout semblait animé d'une nouvelle vie à mesure que l'on s'approchait de la Gaule Transalpine.

Ayant laissé derrière eux la Gaule Celtique, les chrétiens entrèrent dans le pays des Arvernes (*Auvergne*), que César avait eu beaucoup de peine à soumettre. Une autre végétation s'offrait alors : grâce au travail et à l'industrie des habitants, les vallées étaient fertiles, mais les montagnes fort arides; car elles renferment un grand nombre de volcans éteints et de matières sulfureuses qui attestent des cratères comblés depuis des siècles innombrables sans doute, puisque jamais aucun historien n'a relaté d'irruption ; on traversa l'Elaver (*Allier*), non loin de sa source, et tous admirèrent les plaines que ce fleuve arrose et enrichit.

L'on était arrivé bien près de Clermont, lorsqu'un événement imprévu retarda le voyage : un jour, les fugitifs rencontrèrent une troupe d'Arvernes qui se dirigeaient gaîment vers le sud : ceux-ci voyant des étrangers, les accostent et les engagent à les suivre. Évariste ne voulait point y consentir; les Gaulois insistèrent et menacèrent même d'enlever de vive force toute la famille : il fallut bien aller avec eux. Tous arrivèrent bientôt à une espèce de rond-point où se préparait en plein air un splendide repas : autour d'une table fort basse étaient jetées des bottes de foin et de paille; là s'assirent bientôt tous les convives; la place d'honneur était réservée au plus

riche et au plus puissant, en temps de guerre au plus brave. Près du maître du festin on plaça les étrangers, puis on servit d'abord une très petite quantité de pain, mais une très grande abondance de viandes bouillies, rôties à la broche ou grillées, puis du porc frais ou salé, et quelque peu de gibier. Tous ces mets étaient apportés sur un plat d'argent, et les convives mordaient à même, le lait coulait en abondance : à chaque instant les esclaves faisaient le tour de la table, et tous buvaient dans l'unique vase qui contenait d'abord le vin du pays, puis ceux d'Italie et d'autres contrées ; on apporta aussi un peu de bière et d'hydromel. Derrière les invités se tenaient leurs cliens qui portaient leurs armes et leurs saies, et qui participaient au repas comme leurs maîtres. Ces banquets se terminaient presque toujours par des simulacres de duel qui bientôt devenaient sérieux, mais celui-ci prit une autre forme. Après avoir contraint leurs hôtes à satisfaire amplement leur appétit, il fallut qu'ils racontassent leur histoire. Jamais peuple ne poussa aussi loin la curiosité et l'indiscrétion, défauts inséparables, dans les marchés et sur les routes, comme nous venons de le voir, ils arrêtaient les voyageurs pour causer, et souvent même on les vit enlever des hommes sans aucune autre intention que d'obtenir d'eux un récit. Cette exigence causa beaucoup d'inquiétude à la malheureuse famille ; mais il fallut s'y soumettre. Comme l'air du soir était froid, on alluma un grand feu près duquel se placèrent les

voyageurs, tous les assistants firent cercle, et Eusèbe, semblable au vieil Homère, dut raconter son histoire qu'il ne pouvait entièrement expliquer.

Il eut bien soin de ne pas leur révéler son origine, qui eut trop excité leur intérêt, et cela aurait pu devenir dangereux, mais il leur raconta que, né d'esclaves gaulois, il avait été affranchi par Évariste qu'il se garda bien de faire connaître pour sénateur, le donnant seulement pour un homme riche et libéral. Quand il s'agit d'expliquer le motif de leur voyage, Antonine et son époux se trouvèrent dans une grande inquiétude; mais Eusèbe, plein d'un courage héroïque, et sachant que l'homme ne doit jamais avoir honte de ses croyances, avoua franchement qu'ayant adopté une religion nouvelle, ils avaient été obligés de quitter Rome pour fuir la cruauté de Néron : tous les Gaulois poussèrent des cris de surprise, et demandèrent quelle religion c'était. Évariste alors avec un zèle pur et éclairé, une chaleur entraînante, leur parla du christianisme : avec quelle joie il saisissait l'occasion de changer une conversation futile en sérieux entretien! Malgré l'importance de ce sujet, les Gaulois y apportèrent leur légèreté ordinaire; celui-ci demandait comment se vêtait le Christ; celui-là, quelle était sa nourriture, et d'autres détails aussi puérils; mais Eusèbe ne s'en étonna point;—il avait eu le courage de risquer avec foi, et sans hésiter, sa vie et celle de ses frères, et Dieu n'avait pas exigé le sacrifice; — Eusèbe, dis-je, voyant que ses paroles n'excitaient

point de mécontentement en conçut beaucoup d'espoir, il se garda bien de parler des nombreuses et lointaines excursions qu'ils avaient faites; il raconta leur voyage en Germanie, leur entrée dans la Gaule, évita de s'étendre sur leur séjour à Lutèce, mais il expliqua avec détail les coutumes druidiques dont il avait été témoin. Déjà ces peuples commençaient à se lasser d'une religion qui avait souvent choisi des victimes jusques dans leurs propres familles, mais ce qui frappa le plus leur mobile imagination, fut le danger cruel dans lequel s'était trouvé le narrateur. Ils s'étaient rapprochés de lui pour mieux l'entendre et pour mieux le voir, et sur leurs visages se peignaient mille impressions diverses; l'épisode du tonnerre parut les remplir de stupeur, et quelques-uns devinrent plus sérieux; ils demandèrent des enseignements détaillés sur le nouveau dieu; Eusèbe y consentit, et montra par sa sagesse dépourvue d'artifices et pleine d'abnégation, que jamais il n'est utile de trahir la vérité; car le mensonge est un moyen aussi stupide que criminel, mais il y a une circonspection légitime et prudente à laquelle il est toujours bon d'avoir recours.

L'entretien se prolongea fort avant dans la nuit, la famille reçut chez un homme riche et puissant, une généreuse hospitalité qui lui fut d'un grand secours, et l'on ne se quitta qu'en se donnant rendez-vous pour le lendemain.

XXV.

PREMIÈRE PERSÉCUTION DANS LES GAULES.

La famille ne goûta que quelques heures de sommeil; encore fût-il souvent interrompu par le bruit que faisaient au dehors les Arvernes qui, n'ayant point quitté le lieu de la réunion, s'entretenaient ensemble des choses qu'on leur avait racontées. Aussitôt que le jour commença à poindre, Eusèbe et Évariste se levèrent et se rendirent auprès de leurs hôtes, qui les attendaient avec impatience, et poussèrent des cris de joie en les voyant. Les deux chrétiens dûrent, pendant plusieurs heures, répondre

aux questions oiseuses que leur adressèrent les Gaulois ; ensuite le vieillard raconta la vie entière du Sauveur. Au récit des principaux miracles , chacun applaudit ; car tout ce qui était merveilleux , alors comme aujourd'hui offrait un grand charme à ce peuple toujours si léger ; mais lorsque Eusèbe parla du motif qui a porté Jésus à descendre du ciel pour mourir sur la croix, lorsqu'il voulut faire comprendre que tous pécheurs , tous aussi nous encourons la justice , tant que nous ne sommes point réconciliés avec lui, par la foi au sacrifice expiatoire du rédempteur, un sourd murmure s'éleva dans l'assemblée : l'orgueil de chacun se trouva blessé ; on interpella le narrateur qui répondit à toutes les objections avec un douceur inaltérable , et une parfaite franchise. Alors chacun se drapa dans sa propre justice , exposant toutes ses bonnes actions et prouvant ainsi que l'orgueil, source principale de toutes nos maladies spirituelles , était la base de leur caractère : triste vérité que tout chrétien connaît par sa propre expérience. Voyant qu'ils se roidissaient ainsi, Eusèbe, nouveau Moïse, leur fit connaître cet adorable décalogue qui devrait être écrit dans le cœur de tous. On ne fit plus alors aucune objection : était-il un seul homme dans l'assemblée qui ne l'eût violé plus ou moins grossièrement? Le plus grand nombre s'éloigna préférant les pratiques superstitienses de leur culte profane , à la vérité , parce qu'elle eût exigé d'eux un changement de vie et de mœurs qui eût gêné leurs penchants. Étrange chose ! l'homme

veut une religion conforme à ses goûts, et non point rendre ces mêmes goûts conformes à la religion. Cependant quelques Gaulois plus sérieux restèrent; du nombre se trouvaient des vieillards, et comme toujours des femmes tenant des petits enfants dans leurs bras, puis aussi quelques jeunes gens, et des hommes dans la force de l'âge, qui ayant déjà fait la triste expérience de la vie présente, cherchaient à saisir la vie future.

Quelques jours après, la famille chrétienne était installée dans ce pays où la semence Évangélique commençait à germer. Eusèbe et évariste pour lesquels le travail était un impérieux besoin s'occupaient d'agriculture avec les habitants qui étaient fort surpris de voir avec quelle ardeur un homme qui avait été riche, se livrait à un travail méprisé par les grands. Si vous trouvez quelque chose de bon en nous, répétaient les deux chrétiens, souvenez-vous, frères, que c'est l'œuvre de Dieu et non point la nôtre! Chacun était rempli d'admiration, et leur noble exemple touchait plus encore que leurs saintes exhortations. Antonine, de son côté, là comme à Éphèse, était le modèle des femmes, elle les secondait dans leurs travaux; Junie qui commençait à grandir consolait les siens par sa docilité et sa tendresse pour ses parents et pour le vieil Eusèbe qu'elle entourait de soins, et la douceur chrétienne qu'elle apportait dans ses relations avec les autres enfants la faisait chérir d'eux tous.

Depuis plusieurs mois déjà, la famille vivait dans

cette contrée qui commençant à devenir tout autre, offrait le tableau de mœurs bien différentes de celles du reste des Gaulois. Ici plus de rapine, le pauvre y travaillait sans se plaindre pour le riche qui le récompensait mieux, voyant en lui son égal. Tous avaient renoncé à la polygamie, et vivaient chrétiennement avec une chaste épouse, ce qui améliorait déjà la condition de la femme si dédaignée alors ; on ne voyait plus de ces festins dégénérant en orgie ; les duels qui en étaient presque toujours la conséquence, ne se renouvelaient point, et la paix, résultat inévitable de la vie réellement religieuse, venait tout embellir.

Chaque dimanche, on se réunissait dans une gorge de montagne, pour entendre la prédication évangélique. Il fallait voir cette petite population qui naguère assistait à de sanglants sacrifices, écouter avec foi les paroles du Christ : oui, il était touchant de contempler ces réunions où le riche venait s'asseoir à côté du pauvre, sans distinction et sans honneur particulier, où les cœurs s'unissaient dans une même pensée pour bénir le Seigneur, s'édifier ensemble et appeler ses grâces ; ici, comme devant Dieu, les rangs avaient disparu. Un jour, le culte public se célébrait avec un profond recueillement, la physionomie de chaque auditeur exprimait la participation de son âme à cet acte saint, lorsque tout à coup des hennissements de chevaux se firent entendre. On crut d'abord que c'était une troupe passant par un défilé voisin, mais bientôt le bruit se

rapprocha, et une quantité de cavaliers conduits par plusieurs centurions, pénétra dans cette gorge que semblaient défendre des rochers presque inaccessibles. Ces soldats obéissant aux ordres de leurs chefs, se jetèrent sur les assistants, l'épée nue, et frappèrent sans pitié tout ce qu'ils rencontrèrent. Jamais on ne vit plus grande désolation : tous fuyaient. Ne pouvant, dans leur trouble, trouver aucune issue, les femmes ne quittaient point leurs enfants et périssaient avec eux, sans que leurs larmes et leurs prières parvinssent à attendrir leurs assassins ; les hommes n'étant pas armés, et d'ailleurs bien inférieurs en nombre, cherchaient inutilement à entreprendre la lutte, et tombaient blessés à mort sur les cadavres palpitants de leurs épouses, de leurs pères, de leurs frères où de leurs amis. Le sang gaulois rougit le sol national, une grande partie de ceux qui cherchaient leur salut dans la fuite, furent atteints et massacrés, mais Dieu permit qu'il en échappât un assez grand nombre pour qu'une église pût s'y former et grandir malgré les persécutions.

Les montagnes les plus arides et les plus solitaires reçurent dans leurs profondes cavernes ceux qui avaient échappé, comme par miracle, à cette sanglante persécution qui devait fertiliser la Gaule et en faire surgir la religion du Christ : là, cachés comme des malfaiteurs, ils apprirent que l'affliction est celui des avertissements divins auquel nous sommes le moins sourds !

Si nous voulons savoir qui avait fait découvrir ces chrétiens, souvenons-nous que l'indiscrétion était un défaut général parmi les Gaulois, et que des paroles prononcées avec inconséquence jointes aux rapports faits quelques mois plus tôt par ceux qui avaient repoussé le christianisme, éveillèrent les soupçons du gouverneur de la ville voisine. Il résolut d'exterminer tout ce qu'il pouvait exister d'adorateurs du vrai Dieu dans le territoire de Clermont; malgré ses efforts quelques-uns échappèrent à sa surveillance et vinrent s'asseoir de nouveau au foyer domestique.

Cependant, Évariste et les siens avaient été sauvés: ici encore chacun eut à trembler pour la vie des autres, mais tous furent réunis; ils restèrent plusieurs jours avec leurs frères, mais ceux-ci leur firent comprendre qu'ils étaient particulièrement en danger, puisque la bonne semence avait été jetée par eux; ils prirent donc courageusement la résolution de continuer un voyage qu'il leur eût été si doux de voir finir: chacun les plaignait, mais eux, marchant toujours par la foi, bénissaient Dieu qui avait fait servir leurs pérégrinations à répandre la lumière qui doit un jour éclairer le monde! — Qu'importe, disaient-ils tous, que notre vie se dépense en courses incessantes? ne sommes-nous pas heureux de servir à l'avancement du règne de notre bon Père? la vie présente n'est autre chose que le chemin de l'éternité! Pourquoi nous affliger s'il y a des épines sur notre route? n'y avons-nous

pas déjà cueilli de belles fleurs, et le terme de notre voyage n'est-ce pas le ciel? Oui, le ciel même, avec ses joies ineffables, la présence de Dieu!... Ah! si nos cheveux blanchissaient dans ce court pélerinage, si parfois nous y versons des larmes, que nos yeux s'arrêtent à contempler ce Golgotha où notre Rédempteur est mort, souvenons nous que lui aussi, accablé de douleur, est tombé plus d'une fois sur le chemin du Calvaire, et que de même, nous devons avancer dans la carrière religieuse par une voie étroite et couverte de ronces, pour mourir au mal, crucifier tout ce qui dans notre cœur est en opposition avec la loi de Dieu, afin de ressusciter avec Jésus-Christ, et prendre place dans ce divin séjour dont les portes se sont éclipsées devant sa gloire!

Nous savons que ces missionnaires possédaient un Évangile, dont la conservation avait failli les perdre plus d'une fois. Eh! comment auraient-ils renoncé au livre saint où l'homme trouve à chaque heure une consolation nouvelle, un appui toujours sûr, un conseiller toujours infaillible! Plusieurs copies en avaient été faites par Eusèbe et Évariste, pendant leur séjour au milieu de ces néophites. Antonine et sa fille, dont le cœur s'ouvrait de plus en plus chaque jour aux ardents rayons de la foi, en avaient donné plus d'un extrait à des femmes et à de jeunes filles. Ils ne craignirent donc point de laisser ces nouveaux frères seuls, sachant que le livre saint, qui leur restait, acheverait d'élever une

église dont lui seul avait posé la première pierre.

Après de fraternels adieux, les Arvernes remirent à Évariste une somme assez considérable, relativement à la situation dans laquelle ils se trouvaient, et les fugitifs reprirent bientôt leur course.

Montés sur un frêle bâtiment, ils suivirent le Liger (*Loire*) presque jusqu'à sa source; là ils le virent sortir du Jerbier-des-Joncs, dans les Cévennes, comme un faible ruisseau qui, grossi à chaque instant, porte ses eaux limpides dans les vagues de l'Océan. Il fallut bientôt gravir les Cévennes, mais on ne pouvait le faire sans courir de grands dangers: partout on rencontrait des soldats romains, secondant les ouvriers que l'on appelait de divers points, pour extraire le plomb, le cuivre, le fer, l'argent et l'or; car cette contrée abondait en mines, elles produisait aussi un corail, que Pline l'Ancien, appelait *Laudatissimum* (fort à louer), et des escarboucles, dont les plus petites étaient estimées jusqu'à quarante mille pièces d'or. Toutes les richesses étaient donc réunies en France; sa fécondité, produite par la douceur de son climat et l'abondance des fleuves; ses nombreux troupeaux, les différentes variétés de sol et de température, font de notre patrie le résumé, en quelque sorte, de l'industrie et des productions de tout espèce, de l'Europe entière; c'est pourquoi un géographe de l'antiquité, disait: « Il semble qu'un Dieu tutélaire » ait élevé ces chênes, ces montagnes, rapproché » ces mers, et dirigé le cours de tant de fleuves,

» pour faire un jour de la Gaule le lieu le plus flo-
» rissant du monde. » (1) L'Éternel n'a-t-il pas déjà réalisé cette prédiction : qu'en pensez-vous, lecteur? Mais il faut encore à la patrie une richesse, la plus précieuse, celle que nulle puissance humaine ne détruit : la foi, qui seule peut produire une vraie moralité. Ah ! ne travaillerons-nous pas tous à cueillir, pour notre chère France, cette palme divine et glorieuse !

Revenons à nos voyageurs : pour échapper aux périls qui les menaçaient, ils descendirent vers le sud et rencontrèrent la petite chaîne de montagnes de la Lozère; là ils trouvèrent asile au milieu des chevriers qui leur donnèrent assez libéralement l'hospitalité, dès qu'ils les eurent reconnus pour Romains, parce qu'ils faisaient avec cette ville, un fort grand commerce, auquel toute la population devait son aisance. Les gastronomes romains recherchaient tellement les fromages du mont Lozère, qu'ils leur avait fait une réputation dans le monde entier.

Évariste et les siens se reposèrent là, une nuit seulement, et reprirent leur voyage. Ils se trouvèrent bientôt sur le versant des Cévennes, et là, ils admirèrent le panorama qui se déroulait à leurs regards.

— Père, est-ce que nous approchons de Rome? s'écria Junie, avec un accent mêlé de joie et de crainte, et en s'attachant au bras d'Évariste. — Tu as

(1) Strabon, livre I.

raison, mon enfant, répondit-il, on se croirait en Italie, mais Dieu ne nous appelle pas encore à respirer l'air natal, ajouta-t-il avec un soupir.—Frère, dit alors Eusèbe, en serrant la main de son ami, tu le sais, notre véritable patrie n'est point sur terre, et nul ne peut nous la ravir. — Quelle douce espérance! mon fils, je te reverrai donc? interrompit le sénateur dont les yeux se mouillèrent de larmes.

En effet, tout ici rappelait à la famille, des lieux bien chers à leurs souvenirs : ils voyaient à peu de distance de petites rivières qui roulent souvent des paillettes d'or; les figuiers, les oliviers, les grenadiers, les citronniers, là, comme dans la campagne de Rome, poussent en pleine terre. On descendit dans cette fertile vallée où paissaient de grands troupeaux, au milieu de riches paturages; tous les chemins étaient bordés de jasmins, et d'orangers en fleurs, qui, confondant leurs doux parfums, semblaient répandre une odeur virginale : ces routes unies et sablées, conduisaient presque toujours à des maisons de plaisance, bâties par les Romains, dans le goût de leur architecture. La première que l'on rencontra, située à l'ombre d'un massif de mûriers, non loin d'une fontaine qui coulait claire et limpide comme du cristal de roche, rappela à Antonine l'habitation qu'elle avait jadis occupée, avec les siens, à quelques milles de la capitale; il lui semblait voir encore le portique, par lequel nous l'avons remarquée scrutant d'un regard inquiet la voie Ardéatine. Là, elle avait nourri sa

fille; là, elle avait guidé les premiers pas de Marcellus; puis, se rappelant cette époque où, n'osant encore faire profession de sa foi, elle instruisait secrètement ce fils chéri, elle pleura de repentir et de regret; sachant bien que si le murmure offense Dieu, il compatit à nos larmes, puisque lui-même veut les essuyer. Non, il ne condamne point la douleur si légitime d'une mère qui a perdu un enfant : près du tombeau d'un ami, le Sauveur, lui-même n'a-t-il pas pleuré ?

Fatigué de la route, on s'assit à l'ombre des arbres, l'eau de la fontaine désaltéra chacun; Junie se mit à cueillir des fruits, tandis qu'Eusèbe cherchait à explorer le pays, afin de s'y orienter. Lorsqu'il revint auprès de ses amis, Antonine, le front appuyé sur le sein d'Évariste, donnait un libre cours à ses sanglots; et, tandis que son époux cherchait à la consoler, des larmes coulaient sur ses joues pâlies.

XXVI.

LES FUGITIFS RECONNUS.

Les tendres caresses de Junie, les saintes paroles d'Eusèbe, et surtout la prière, cicatrisèrent la plaie profonde que la mort de Marcellus avait faite dans le cœur de ses parents, et bientôt le voyage continua.

Après deux jours de marche, l'on entra dans Avenio (*Avignon*), située sur le Rhodanus (*Rhône*). Cette ville était bâtie à la manière de ces peuples. Voici comment ils fortifiaient une cité : on posait d'abord une rangée de poutres dans toute leur lon-

gueur, à la distance de deux pieds; on les liait l'une à l'autre en dedans, on les couvrait d'une grande quantité de terre, et l'on comblait les vides en avant avec de grosses pierres. On recommençait alors un second rang, en conservant les mêmes intervalles; mais de manière que les poutres de ce second rang se trouvassent superposées aux pierres du premier, et réciproquement la pierre aux poutres. On achevait ainsi l'ouvrage jusqu'à ce que le mur eût atteint sa hauteur. Ces poutres et ces pierres, entremêlées avec ordre, présentaient un aspect où la régularité se joignait à la variété ; de son côté la pierre défiait le feu , tandis que le bois n'avait rien à craindre du choc du bélier (1). Enfin les poutres ayant ordinairement quinze mètres de long et se trouvant assujéties l'une à l'autre, aucun effort ne pouvait ni les disjoindre, ni les arracher. (2)

Les voyageurs ne firent que traverser Avignon. Cette ville était remplie de manufactures de placage, inventé par les Éduens, on rapporte qu'ils étaient si habiles à ce genre de travail qu'il était impossible de distinguer de l'argent le cuivre sur lequel ils avaient appliqué des feuilles d'étain; ce talent seconda beaucoup leurs habitudes de supercherie, et plus d'une fois ils vendirent du faux pour du vrai. En général les peuples de la Gaule manquaient de probité; ils étaient généreux et hospitaliers, mais

(1) Instrument de guerre qui servait à abattre les murailles.

(2) Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, tome II.

ils ne se faisaient aucun cas de conscience de dérober ce qui pouvait leur plaire; de là est venu ce proverbe : « Il faut mieux avoir un Gaulois pour ami » que pour voisin. »

En quittant Avignon, les chrétiens traversèrent Arélate (*Arles*). Là se fabriquaient, dans de vastes ateliers, des cribles de crin et des charrues à roues inventées par les Cavares, peuple de la Gaule; ils arrivèrent à Aix, et quelques jours après ils entrèrent dans Massilia (*Marseille.*)

Fondée par une colonie de Phocéens, 600 ans avant Jésus-Christ, Marseille offrait, plusieurs siècles avant la conquête de la Gaule, le spectacle magnifique de nos plus riches cités commerçantes; entrepôt de l'industrie gauloise, les négociants les plus éloignés venaient acheter dans son port : l'étamage, inventé par les Belges; le cuivre plaqué, les instruments de labourage, la bière, l'hydromel, l'infusion de cumin, les métaux, les pierres précieuses, les plumes d'oiseaux, les étoffes que certaines peuplades savaient tisser, broder et teindre mieux que nul autre peuple, les bois de construction, les pierres à briques, le blé, les fruits, les fromages; puis encore les productions de la Germanie et de la Scandinavie (Norwège.) A Marseille l'on trouvait les ours de la mer Glaciale, les pins de la Chersonnèse Cimbrique (*Danemarck*), des plantes médicinales qui croissent dans les Alpes Scandinaves (*Dophrines*), des fourrures que l'on trouve dans ces froides contrées, des chevaux du nord et toute espèce d'animaux

domestiques. On ne pouvait se lasser d'admirer cette belle ville, dont le vaste port était rempli de navires qui couvraient toute la mer; partout l'on rencontrait des marchands étrangers dont le costume national offrait un pittoresque assemblage : il y avait aussi une fort grande quantité de Romains; car Massilia était en rapport continuel avec la cité de Quirinus.

Évariste qui avait eu depuis longtemps l'intention de séjourner dans ce pays, où il aurait pu, sans doute, trouver une occupation, fut détourné de ce projet par Eusèbe, dont la sage prudence entrevoyait des dangers. Chaque jour il arrivait tant de Romains à Massilia! ne pouvait-il s'en trouver un qui reconnut le sénateur? Il fut décidé que l'on chercherait un asile dans le pays des Sardones, près de la chaîne des Pyrenæi (*Pyrénées*). Mais une circonstance imprévue les contraignit de rester quelque temps à Massilia.

Ces longs et périlleux voyages, les privations, les souffrances de toute espèce, les inquiétudes et la fatigue avaient répandu sur le visage d'Antonine les signes irrécusables de la maladie; la femme que Néron avait trouvée si belle, l'était encore, mais elle se fanait comme une précieuse fleur battue par les orages; cependant une parfaite sérénité remplissait son âme, une paix céleste brillait sur son front, plus que ne l'avaient jamais fait toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté. Toujours calme et résignée, toujours pleine de courage, de foi,

d'espérance et de cette charité qui n'aura point de fin, elle avait passé par de cruelles épreuves, et s'était humiliée sous la main de Dieu : elle savait que la vie chrétienne consiste dans la pénitence et dans la conviction ferme et inébranlable que le sang de Jésus-Christ seul éfface tous les péchés pour celui qui croit; mais, vivant dans cette douce certitude, voyant tous les siens suivre la voie étroite, Antonine était heureuse, et, s'oubliant elle même, elle semblait ignorer ce qui lui était propre, afin de se consacrer tout entière au bien-être des autres. Cependant une maladie grave, qui la minait depuis longtemps, éclata d'une manière violente le jour même où l'on devait reprendre le voyage.

Plusieurs semaines se passèrent pour la malheureuse famille, dans une cruelle angoisse; car le moment solennel de la mort semblait approcher. Au milieu des plus amères souffances, Antonine montrait la même douceur, la même force morale; Dieu ne permit pas que l'ombre de ses sens obscurcit un seul instant la lumière qui remplissait son âme. Après quelques jours de douloureuse alternative, elle fut hors de danger, mais une longue convalescence retint la famille à Massilia.

La fin de l'été approchait, tout était disposé pour partir. Un matin la famille réunie rendait grâces à Dieu qui « garde les pas de ses bien-aimés », lorsque l'attention fut détournée tout-à-coup par un homme qui entra brusquement dans leur habitation. En le voyant, Antonine pâlit et chancelle,

elle avait reconnu ce fameux Quintillus dont l'arrivée à Lutèce les avait fait fuir... Nommé, en effet gouverneur des Gaules, il visitait ce pays; et, séjournant à Marseille, il avait reconnu Évariste.

En voyant cet homme, l'ancien sénateur embrassa Eusèbe, en lui disant : — Nous sommes perdus !

— Peut-être, répondit le vieillard, d'ailleurs ne savons-nous pas sur qui est basée notre fin?

Quintillus s'approcha d'Évariste :

— Tu es découvert, lui dit-il; les justes dieux n'ont pas permis que tu échappasses à la vengeance de Néron ; tous nous avons ordre de te faire périr sur le champ.

— Je suis prêt, répondit Évariste, en se dirigeant vers la porte ; mon Dieu m'a affranchi de toutes craintes.

— Arrête, interrompit Quintillus : sénateur comme toi, depuis long-temps tu avais acquis mon estime; aujourd'hui que je te rencontre sur une terre soumise par un de tes ayeux, je voudrais ne point la rougir de ton sang ; je veux te sauver Évariste, ne me seconderas-tu pas ?

— Que faut-il faire, murmura le neveu de César que la pâleur de sa femme et les larmes de son enfant avaient attendri ?

— Tiens, lui répondit Quintillus, en lui présentant une coupe, offre devant moi une libation à Jupiter, et.....

— Jamais, interrompit Évariste avec un saint enthousiasme, moi renier Jésus-Christ! O mon Sau-

veur, serai-je ingrat à ce point? Non, conduis-moi à tes bourreaux!

— Insensé, reprit Quintillus, ne sais-tu donc pas quels sont mes ordres? je vais les exécuter; toi, ce vieillard et ton enfant, vous périrez sur le rivage de Massilia, au milieu des plus horribles souffrances et des mépris d'un peuple entier, qui saluera pas des cris de joie et des outrages votre lente et cruelle agonie. Malheureux, tu verras ta fille, cette enfant que tu dois chérir, endurer, comme son père, le plus cruel des supplices, et cela par ton obstination à croire aux paroles d'un imposteur.

— Tais-toi, malheureux, s'écria Évariste, n'offense pas celui qui règne à jamais à la droite de l'Éternel!

— Allons, Évariste, continua le général, sacritie!

— Laisse-moi, toutes tes instances sont inutiles!.....

— Mais, tout-à-l'heure vous périrez tous les trois.

— Et moi, s'écria tout-à-coup Antonine?

— J'ai ordre de t'envoyer à Néron.

Évariste bondit..... Quintillus lui présenta la coupe avec plus d'instance... Le malheureux, muet, anéanti, ne répondait point; il était en proie à un combat terrible, tous les serpents de l'enfer lui mordaient le cœur; son interlocuteur insistait.

— O mon bien aimé, lui dit alors Antonine, en se jettant dans ses bras, la volonté de Dieu est

toujours bonne, acceptable et parfaite; souffrons tout plutôt que d'abandonner notre Rédempteur!

Alors Évariste saisit la coupe, mais, la brisant à terre : — Voila, dit-il, le cas que je fais de ton culte; va, je ne crains pas tes menaces!

Antonine et Évariste s'embrassèrent étroitement.

— Mon ami, lui dit son épouse, avec l'accent du bonheur, ce jour est le plus beau de ma vie!

— Il éclairera le supplice des tiens! s'écria en sortant Quintillus hors de lui.

Restés seuls, les chrétiens s'encouragèrent mutuellement; une joie sainte remplissait le cœur de chacun d'eux... Évariste se repentait amèrement; car il avait eu un moment de trouble et d'hésitation. Alors tous s'agenouillèrent, prièrent Dieu ensemble, s'humiliant devant lui, implorant son pardon, le bénissant de ce qu'il les appelait à mourir pour glorifier son nom, et contribuer ainsi à l'avancement de son règne. Puis, Antonine encourageait sa fille.

— Ne crains rien, bonne mère, répondit la jeune chrétienne; n'est-ce pas Dieu qui m'a appris à connaître mon Sauveur? doutes-tu qu'il me soutienne à l'heure de la mort, lui qui m'a donné de tendres parents pour me conduire à lui?

Antonine et ses amis se réjouissaient de voir luire la foi sur le visage de cette enfant, et tous ensemble chantèrent un cantique. Ils furent interrompus par

l'arrivée de Quintillus, qui semblait étonné et indécis.

Comment, dit-il, vous n'avez point cherché à fuir! ah! je ne vous eusse pas poursuivi, car je ne sais en vous quittant, ce qui s'est passé dans mon cœur; il me semblait que les furies des enfers le dévoraient, ou que la cruelle Némésis, armée des vengeances célestes, s'acharnait à mes pas. Je suis revenu vers vous par devoir, mais espérant de ne plus vous retrouver, et, lorsque j'approche, j'entends vos voix que je puis éteindre tout à coup, adorer celui qui vous laisse entre mes mains. Ah! dites, quel est donc votre Dieu?

— Notre Dieu, répondit Évariste, est le seul véritable, c'est lui qui a créé les cieux et la terre; c'est lui qui donne l'existence à tous les êtres, qui protège le faible contre l'oppresseur, et qui juge tous les hommes avec la même loi; notre Dieu enfin est celui qui maudit le mal et prononce sur le pécheur une terrible sentence!

— Ah! laisse-moi, interrompit Quintillus pâle et tremblant; malheureux, je suis perdu, car plus d'une fois j'ai prêté mes mains aux crimes de Néron.

— Pars, Évariste, fuis avec ta famille, je ne veux pas charger ma conscience de ce forfait... Ah! si la terre pouvait m'engloutir; je brûle, adieu! adieu!

Il fit quelques pas, mais l'ancien sénateur l'arrêtant, lui dit:

— Non, tu ne t'éloigneras pas avant que le Sei-

gneur ne t'ait béni... O Jésus! viens toi-même te révéler à cette âme! Écoute, mon frère, tu es coupable c'est vrai, mais il n'est pas un seul homme qui ne puisse en dire autant; aussi c'est parce que Dieu a eu pitié de nous tous qu'il a envoyé son fils : le Christ est descendu sur terre, il a enduré toutes les souffrances, il est mort sur la croix, portant la peine que chacun avait méritée, pour satisfaire la justice de Dieu, et maintenant le pardon est assuré à ceux qui se sentant perdus recourent à sa miséricorde: ne veux-tu pas te donner à lui?

Quintillus ne put répondre : cet homme naguère si orgueilleux, n'osait plus relever son front, des larmes sillonnaient sa mâle physionomie.

Évariste et les siens formaient pour lui des vœux sincères : ils furent exaucés; car, après un violent combat intérieur, le préfet des Gaules s'écria en regardant le ciel : — O Jésus-Christ, fils de Dieu, je crois en toi!... Un rayon d'espoir brillait sur son visage.

— Seigneur, s'écria Eusèbe, nous te bénissons plus encore d'avoir sauvé cette âme que d'avoir conservé nos jours!

— Oui, mes frères, vous vivrez, s'écria Quintillus; je suis heureux maintenant, hâtez-vous de quitter cette terre où, malgré mon pouvoir, vous êtes en danger; mais, avant que le baptême me fasse chrétien, et que moi aussi je travaille à mon tour à répandre la vérité!

— Amen! répondirent-ils tous ensemble, et bien-

tôt on se sépara pour quelques heures seulement.

Le lendemain avant le lever de l'aurore, Quintillus inclinait son front sous l'eau régénératrice; il donna des marques d'une véritable conversion; promit de seconder par ses efforts la petite église des Arvernes; puis, il engagea les chrétiens à monter sur un navire qui les conduirait en Ibérie (Espagne): il leur donna des lettres qui durent leur servir de sauf-conduit auprès des capitaines romains dont l'autorité relevait de la sienne, il leur remit une somme assez forte, et leur promit de leur faire passer des secours de temps à autre. Là, il espérait que personne ne pourrait les reconnaître, parce que le gouverneur de cette contrée était d'origine espagnole.

Après avoir prié ensemble, Quintillus accepta de ses frères une portion des saintes Écritures, puis ils se donnèrent le baiser fraternel, et la famille d'Évariste ne tarda pas à s'embarquer pour Barcino (*Barcelonne*) où se trouvait une garnison romaine.

Le voyage fut court et heureux; non loin de Marseille, le Rhône, le plus rapide des fleuves de France, vient se précipiter dans la Méditerranée; ses eaux bouillonnantes blanchissent le golfe à une assez grande distance. De là on apercevait les nombreux vaisseaux qui se rendaient dans les Gaules; les uns venaient de Corinthe, les autres d'Éphèse, de Tyr, de Joppé et même d'Alexandrie; ces navires qui couvraient la mer formaient un

ensemble très pittoresque. Longeant les côtes, puisqu'on n'osait pas alors se hasarder en pleine mer, les voyageurs aperçurent Agatha (*Agde*), Narbo (*Narbonne*) qui faisait déjà un assez grand commerce de miel ; puis, on suivit pendant quelques jours les rives fertiles du pays des Atacini (département de l'Aude) et des Sardones (département des Pyrénées Orientales) ; enfin, à la moitié de la nuit, on aperçut les côtes de la belle contrée que Christophe Colomb devait un jour enrichir d'un Nouveau-Monde.

Bientôt un magnifique spectacle frappa les regards. Le soleil, qui semblait sortir de l'onde, dorait le sommet des montagnes que l'on découvrait à l'horizon ; le navire, doucement balancé sur les vagues tranquilles, s'avançait vers le port de Barcino, où de nombreux marins se livraient déjà au travail; les feux du jour projetaient sur la mer leurs brillantes couleurs, les dauphins entouraient le vaisseau qui détachait majestueusement ses nuances sombres, sur cette plaine éblouissante et diaphane. Enfin le pilote poussa des cris de joie que répétèrent tous les gens de l'équipage; ils offrirent des libations à Neptune, tandis que le batiment entrait en rade; et, quelques minutes après, les chrétiens, prosternés sur le sol ibérique, invoquaient pour ces contrées payennes la bénédiction du Seigneur!

XXVII.

L'ESPAGNE AU TEMPS DE NÉRON.

Tombée au pouvoir des Romains après les guerres *puniques*, puisqu'elle appartenait depuis longtemps aux Carthaginois, l'Espagne était alors nommée Ibérie, à cause de l'Iberus (*Ebre*), qui en arrose toute la partie méridionale; sur ses côtes s'étaient établis alternativement des Phéniciens, puis des Phocéens devenus Marseillais. Les Gaulois eux-mêmes avaient envahi ces plages; enfin, à l'époque où nous sommes parvenus, l'Espagne était divisée en trois

provinces : la Tarraconaise, la Bétique et la Lusitanie.

Barcino, où s'arrêtèrent les voyageurs, était une assez jolie ville, bâtie par Amilcar, père d'Annibal, et membre de la famille Barcine dont il voulut perpétuer ainsi le nom ; elle possédait un beau port et faisait un commerce assez considérable. Ici encore la famille d'Évariste conçut un moment le projet de se fixer, et de se livrer au commerce, mais les rapports trop fréquents avec Rome, changèrent leur détermination : ils résolurent donc d'explorer le pays, afin de trouver un refuge certain. Ils se dirigèrent vers le sud, et arrivèrent bientôt à Tarraco, capitale de la province Tarraconaise : cette ville occupée par une population riche et considérable, était remplie de manufactures, mais ici les chrétiens eussent couru le même danger qu'à Barcino. Peu après, ils franchirent les murs de Dertosa ; quoique appartenant aux Romains, cette cité jouissait d'une certaine indépendance ; car elle se gouvernait par ses propres magistrats, mais là, les mœurs nationales ne s'étaient guère adoucies : inhospitalière, elle repoussait les étrangers et souvent les faisait périr. Les fugitifs ne traversèrent la ville que très difficilement et de nuit, mais alors ils s'égarèrent : se dirigeant vers l'ouest, ils se trouvèrent, après quelques jours de marche, à l'entrée d'une de ces immenses chaînes qui traversent l'Espagne en tous sens, et que l'on nommait Moriani Montes (Sierra Morena). Là, ils purent admirer la beauté du climat :

l'air pur et salubre que l'on y respire, la fertilité des plaines leur rappela, mieux que nulle autre contrée, l'Italie, son ciel bleu et ses riches campagnes; mais l'Espagne offre pour l'artiste un charme de plus : c'est l'aspect imposant et varié de ces pics orgueilleux qui portent leurs têtes dans les nues. Évariste et les siens contemplaient ce spectacle avec une admiration toujours croissante; ils voyaient errer sur le versant des montagnes et dans les vallées les immenses troupeaux de taureaux sauvages. Quoiqu'on fût en hiver, le climat était doux et tempéré, l'oranger se couvrait de tendres bourgeons près de l'olivier et du citronnier : on se serait cru aux premiers beaux jours d'un tiède printemps.

Si la température ibérique ravit les fugitifs, le caractère des habitants leur inspira une profonde horreur : l'influence des villes embellies par la civilisation ne se faisait sentir qu'à peu de distance, et lorsqu'on pénétrait dans la campagne, il fallait reconnaître qu'aucun peuple barbare ne poussait aussi loin la férocité. Montée sur une enceinte de rochers d'où l'on découvrait une plaine fertile, mais sans culture, la famille assista à un spectacle hideux : un grand nombre d'hommes étaient réunis, leurs costumes ne consistaient guère qu'en peaux de bêtes, tous, ils étaient pourvus d'une courte épée; et se jetant sur leurs chevaux, ils leur faisaient de profondes incisions, et se désaltéraient, ainsi que leurs enfants même les plus jeunes, du sang de ces

malheureux animaux (1). Lorsqu'ils étaient en guerre, ils dévoraient leurs prisonniers ; en temps de paix ils rendaient leurs chevaux victimes de leurs appétits sanguinaires, et faisaient plusieurs fois par jour de telles libations. Oui, il était affreux de voir comme ils se délectaient à savourer cet horrible breuvage, de voir l'expression de leur regard lorsque coulait le sang : horreur !... Il fallait remarquer l'infernal sourire qui passait alors sur leurs lèvres et faisait de ces hommes (ose-t-on leur donner ce titre), que la nature créait beaux et robustes, des êtres hideux.

— Hâtons-nous de quitter ce dangereux pays, dit Eusèbe, en entraînant ses amis ; l'existence est un précieux dépôt dont nous devons compte à notre Père céleste : soyons prêts à la sacrifier pour le bien de nos frères, mais l'exposer inutilement est un coupable mépris d'un bienfait de Dieu.

Tous partirent ; ils furent obligés cependant de passer la nuit dans une gorge de montagne, craignant d'être découverts et de servir de pâture aux féroces habitants ; dès le lever de l'aurore, ils se mirent en marche, et bientôt ils arrivèrent à Saguntum (*Murviedro*). Cette ville, fondée depuis des siècles par les Zacynthiens, était devenue très riche, grâce à son commerce : lorsque Annibal en fit le siége, l'an 529 de Rome, les habitants se brûlèrent dans leurs maisons plutôt que de se rendre ; mais aujourd'hui elle avait recouvré son ancien éclat,

(1) Danville, Géographie ancienne.

et possédait un théâtre lyrique, le plus beau que le temps ait respecté. De Saguntum, les fugitifs se rendirent à Valenticum (*Valence*) : une légion romaine occupait cette ville, et les chrétiens auraient pu y séjourner quelque temps, grâce aux lettres de recommandation de Quintillus, s'ils n'avaient craint la misère dans une cité sans industrie, brûlée par Pompée. César l'avait fait rebâtir; mais, trop près de deux villes très commerçantes, elle n'offrait aucune ressource. Après avoir traversé une petite chaîne dépendante de la Sierra Morena, ils se trouvèrent à Sætabis (*San Felippe*); le beau lin que l'on cueillait dans les environs, était pour ce pays, la source de grandes richesses; car on y fabriquait des toiles très estimées. N'osant encore s'arrêter ici, les chrétiens se rendirent à Lucentum (*Alicante*), déjà renommée pour ses vins.

Cependant, depuis qu'ils avaient quitté Marseille ils n'avaient reçu aucune nouvelle de Quintillus, et déjà ils commençaient à craindre que son zèle ne se fût ralenti ; car il leur avait promis de leur écrire, soit à Tarraco, soit à Saguntum , à Lucentum ou à Carthago Nova (*Carthagène*). Il ne restait donc plus que cette ville à explorer ; leur inquiétude était grande , l'argent allait bientôt leur manquer : mais Eusèbe était parvenu à ce degré de foi où l'homme s'en remet à Dieu seul du succès de ses efforts. — Que craignez-vous, disait-il à ses amis? Notre Père céleste ne sait-il pas de quoi nous avons besoin? La confiance alors vint renaître dans tous les

cœurs; et bientôt, pleins d'espoir, l'on se dirigea vers le pays que Quintillus avait désigné.

On entra à Carthago Nova ; les Carthaginois l'avaient construite sur les ruines de l'antique Contesta: prise par Scipion l'Africain l'an de Rome 524, elle devint colonie romaine au temps de César. Aucune ville ne renfermait un port si sûr; aussi ceux qui se rendaient à Valentium où à Dertosa s'arrêtaient souvent à Carthago Nova, y laissant leurs vaisseaux et continuant leur route par terre. Il y avait déjà plusieurs jours que la famille d'Évariste était arrivée: le gouverneur, sur la recommandation de Quintillus, favorisait leur séjour, lorsqu'ils reçurent deux soldats dans l'hôtellerie qu'ils occupaient; l'un qui avait servi de guide se retira aussitôt et lorsque l'autre fut seul avec les chrétiens, il leur remit un rouleau de parchemin avec le sceau impérial : c'était une lettre de Quintillus. Évariste lut à haute voix : « Frère c'est un chrétien qui » remettra cette lettre. » Évariste s'interrompit pour embrasser le néophyte. « Ne crains point de » lui demander tous les renseignements dont tu » pourras avoir besoin, il a fait de nombreux » voyages; mais hâte-toi de fuir, nous sommes » découverts; demain peut-être je ne serai plus » préfet des Gaules. Qu'importe? mon âme est sau- » vée, je ne crains rien: mes vœux t'accompagneront » toujours. Adieu : que l'amour du Christ et la paix » de Dieu règne dans ta famille, priez tous pour que » je sois prêt à combattre et à mourir fidèlement! »

— Gloire à l'Éternel ! s'écria Évariste. — Amen, répéta chacun. Puis l'envoyé de Quintillus leur remit de sa part une somme assez forte : les fugitifs le traitèrent fraternellement. Il leur apprit qu'il les avait suivis de ville en ville sans pouvoir les atteindre ; enfin il les engagea à se rendre à Malaca (*Malaga*) port de la Bétique, non loin du détroit de Gadès ou colonnes d'Hercule (aujourd'hui détroit de Gibraltar) que les anciens croyaient être l'extrémité du monde ; pensant qu'ils trouveraient là un bâtiment qui pourrait les conduire en Égypte sans éveiller aucun soupçon. Chargé d'un lettre pour Quintillus, le soldat partit bientôt pour Lugdunum (*Lyon*) où il devait retrouver le gouverneur des Gaules.

Après quelques semaines d'un voyage assez agréable, tantôt sur les bords de la mer, tantôt dans de riches campagnes, les chrétiens arrivèrent à Malaga, située dans un riant vallon que dominait une montagne très escarpée ; on y rencontrait beaucoup de vignobles et de salines. Cette ville, une des plus jolies de toutes les colonies phéniciennes, car elle avait été fondée par les Tyriens, était formée de rues droites et larges, un air pur y circulait facilement, les vagues grises de l'océan et les eaux bleues de la Méditerranée, s'y confondaient sur ses fertiles plages, aujourd'hui si commerçantes ; déjà on y venait chercher des fruits exquis, que l'on exportait au loin, et de très beau sel.

Quelques jours après, les chrétiens, montés sur un

riche navire, faisaient voile pour l'Égypte. On longea les rives brûlantes de la Mauritanie : cette contrée avait été divisée en deux provinces, par César. La première, celle qui est le plus près de l'Espagne, était nommée Mauritanie Tangitane (1), à cause du Tanger qui l'arrose, et l'autre, Mauritanie Césarienne (2). Bientôt on aperçut les chaînes de la Numidie qui commencent à peu de distance de la mer ; et, quelques jours après, celui qui commandait fit relâcher à Carthage. Presque tous les voyageurs descendirent pour explorer les ruines de l'ancienne rivale de Rome : chacun apportait là ses opinions particulières; les uns déploraient le malheur de cette ville, ils regrettaient son influence politique ; en effet, le sort de Carthage avait dû intéresser vivement chaque peuple ; car les Romains ne seraient pas devenus facilement les maîtres du monde, tant que la reine de l'Afrique aurait opposé sa puissance à la leur ; le peu de Romains qui faisaient partie de l'équipage, ne pouvaient dissimuler la joie avec laquelle ils foulaient les débris de la splendeur carthaginoise. Quant à Évariste, il comprenait maintenant que, malgré la victoire, la guerre est toujours un fléau : le spectacle de la destruction de l'homme par l'homme ne peut jamais qu'attrister le chrétien : certes le patriotisme tient une large place dans son cœur, mais sa nationalité n'efface pas les

(1) Aujourd'hui royaume du Maroc.
(2) Régence d'Alger.

intérêts de tous, il embrasse le monde entier dans son amour ; partout il voit des frères et gémit de leurs maux.

Debout, avec sa famille, sur un promontoire d'où l'on découvrait d'un côté la vaste mer, de l'autre la ville comme un immense foyer éteint, Évariste parut frappé de cette destruction.

— Frère, dit-il à Eusèbe, il y a dans la ruine de cette cité quelque chose de mystérieux que je ne puis comprendre : comment riche et puissante est-elle ainsi tombée tout-à-coup ?

— Oui, répondit le vieillard, il y a dans les décrets de Dieu de profonds abîmes, que l'homme ne peut guère pénétrer qu'avec l'esprit même du Seigneur ; sachons seulement en retirer pour nous-mêmes de graves et importantes leçons. Mais si nous considérons seulement avec la sagesse humaine l'histoire de ces guerres sanglantes qui se terminèrent par la destruction de Carthage, nous reconnaîtrons bientôt que cette ville devait infailliblement succomber.

— Comment ! que veux-tu dire ? interrompit Évariste.

— Jetons, reprit Eusèbe, un coup-d'œil rapide sur l'état des deux peuples qui nous occupent : de même que l'homme, les empires ont leur enfance, leur âge mûr et leur vieillesse. A l'époque où les Romains, excités par la jalousie et l'ambition, voulurent détruire Carthage, leur ville comptait à peine quelques siècles d'existence; accoutumés à

des mœurs simples et austères, ils savaient réparer leurs pertes, lutter contre l'inconstante fortune; et, vertu bien rare, ne jamais se laisser abattre par ses rigueurs: n'était-ce pas là un immense avantage sur ces Carthaginois qui, après cinq siècles de gloire, commençaient à marcher vers la décadence?

— C'est vrai, dit Évariste.

Eusèbe continua :

— Après avoir été faibles dans leur enfance, et brillants dans leur âge mûr, leur vieillesse était arrivée à l'époque où les Romains à leur apogée vinrent fondre sur eux; dès ce moment leur perte fut certaine : qu'avaient donc à opposer les Carthaginois? Était-ce le patriotisme de leurs troupes? Soldats étrangers, ne combattant point pour l'amour du pays, tandis que les Romains tous guerriers, tous fils d'une république qui en faisait des héros, combattaient avec ce bouillant courage qu'inspire une cause commune. La politique féroce des Carthaginois ne leur laissait point la ressource des alliés, tandis que d'un mot les Romains assemblaient toutes les forces de l'Italie. Adonnés uniquement au commerce, les Carthaginois étaient incapables de soutenir la guerre avec avantage; au contraire, leurs ennemis étaient naturellement soldats, encore, si les fils de Didon eussent été dirigés par des hommes excercés dans l'art des combats!... mais non; leur gouvernement divisé en trois parties manquait d'unité; les résolutions

étaient prises par les masses qui, amollies par les richesses et les délices, ne connaissant que le négoce, ne savaient ni se ménager des ressources, ni choisir des hommes habiles pour commander les troupes qu'ils avaient à leur solde.

— Chez les Romains aussi, dit Évariste, l'assentiment du peuple réglait les affaires de l'État.

— Certainement, répondit Eusèbe, mais combien les descendants de Romulus ne différaient-ils pas des Carthaginois ? Dévorés par la soif des conquêtes, quel mot répétaient les milliers d'hommes dans les grandes assemblées? « La guerre! la guerre !... » Annibal aurait donné sa vie pour obtenir la victoire, mais il n'était pas assez prudent ni assez adroit pour la captiver. Comment! loin de profiter de son triomphe il laisse, après la victoire de Cannes, son armée se corrompre dans les plaisirs de Capoue, lui qui alors n'avait qu'un pas à faire : Rome était perdue sans retour et Carthage devenait la maîtresse du monde. Dieu en avait disposé autrement, mais ici nous examinons les causes pour ainsi dire humaines, Annibal perd la moitié de son armée, poursuivi par les Romains que les revers ne peuvent abattre ; il est vaincu dans les plaines de Zama que nous voyons d'ici, et plus habile que lui à profiter de la victoire, Scipion ensevelit le rival de Rome sous ce triste monceau de ruines qui semble attester encore la fragilité des choses de ce monde. Oui, frère, je crois qu'avec de telles causes de destruction, il est

facile de prévoir, en assistant à la première guerre punique, que tôt ou tard l'avantage appartiendra aux Romains.

XXVIII.

UNE MORT EN AFRIQUE.

Le voyage continua quelque temps encore; on longea la Tripolitane (*Tripoli*), la Pentapole, ou les cinq villes de fondation grecque : c'était Darnis, Apollonie, Ptolémaïs, Arsinoé et Bérénice ; puis on vit les plages inhabitées de la Marmarique. Non loin de là est un immense désert, qui recèle un oasis assez remarquable, nommé alors Ammon, et renfermant un temple de Jupiter (aujourd'hui oasis de San-Ritte). Rien n'était plus imposant et plus extraordinaire que de voir au milieu d'une

mer de sable brûlant une fertile contrée, remplie de pâturages, d'arbres fruitiers, de grains de toute espèce; là s'élevait majestueusement le temple si célèbre par son oracle: l'histoire rapporte qu'Alexandre le visita, et forçant la prêtresse de parler, elle lui dit: — O mon fils! nul ne peut te résister. Cette parole flatteuse contenta le vainqueur de l'Asie qui se retira satisfait (1). On admire encore aujourd'hui dans cet oasis les débris de cet antique monument.

Le vaisseau qui portait les fugitifs arriva près d'Alexandrie. Le Nil qui se jetait dans la Méditerranée par plusieurs embouchures, blanchissait en bouillonnant les eaux de cette vaste mer où se reflète, comme dans un pur miroir, le vif azur du ciel. On entra dans le port, un vent favorable poussait le bâtiment, et bientôt l'on aborda sur la terre égyptienne. Là c'était un autre genre de monuments fondés par Alexandre le Grand; l'architecture nationale était en partie respectée; quoique Rome l'eut dépouillée de ses plus beaux ornements, on y voyait encore deux obélisques couverts d'hiéroglyphes, et nommés Aiguilles de la reine Cléopâtre, puis l'ancien Phare, une des merveilles du monde, et haut de cent cinquante mètres; Ptolémée-Philadelphe l'avait fait construire par Sostrate pour éclairer les les vaisseaux en mer; enfin les chrétiens admirèrent la colonne de Pompée, faite en granit rouge

(1) Edme Mentelle. Géographie ancienne et moderne.

et s'élevant à trente-huit mètres. Alexandrie était l'entrepôt d'un immense commerce entre l'Asie et l'Europe ; Évariste y reconnut plusieurs négociants romains ; il ne put donc se fixer dans cette ville, ce qui l'affligea beaucoup, car la santé d'Antonine s'affaiblissait chaque jour.

Toujours calme et pleine de courage, cette pieuse femme consolait son époux, dirigeait continuellement ses pensées vers une patrie meilleure, lui rappelant que la vie présente est une vapeur qui passe et disparaît. Antonine, occupée du bien-être des autres, se faisait illusion à elle-même sur son état, car nos souffrances se révèlent plus à nous en raison de l'inquiétude qu'elles nous inspirent; elle attribuait son mal à la fatigue.

— Si Dieu nous donne quelques jours de repos, disait-elle, je me rétablirai promptement.

Puis, elle était si heureuse des progrès de sa fille, elle lisait sur le front de cette enfant une sérénité si complète! Junie avait le cœur rempli du pur amour où les anges puisent la vie : jeune encore, elle avait grandi, comme Samuel, à l'ombre du tabernacle, et appuyée sur le sein d'une mère chrétienne. O bonheur ineffable! qui ne se rappelle avec délices ces heures bénies, où celle qui nous a donné le jour, versait dans nos cœurs la semence de l'immortalité; il vous souvient, lecteur, de ces instants si doux où vos lèvres murmuraient une prière, dictée par le premier guide que Dieu vous donna dans ce monde ; il vous souvient de cette époque où

simple et confiant, comme on l'est à cet âge, vous vous laissiez conduire à Jésus-Christ, vous mêlant à ces enfants que jadis il prit entre ses bras, et recevant comme eux sa bénédiction. Oui, vous vous en souvenez avec émotion, vous voudriez encore y être, et quel que soit le degré de foi, ou de triste indifférence dans lequel vous êtes maintenant, vous regrettez ces courts instants de bonheur. Ah! si vous le voulez, ils peuvent revenir, le Sauveur n'a point cessé de vous aimer, il est plus tendre encore que votre mère, qui, malgré vos défauts, malgré vos froideurs peut-être, (jeune homme, c'est surtout à vous que ceci s'adresse), n'a point cessé de vous chérir. Votre mère! hésiteriez-vous à lui confier vos douleurs? ne savez-vous pas que ses bras sont toujours ouverts pour vous? Eh bien! enfants prodigues, retournez aussi à votre Père céleste, vous sentirez tout ce qu'il y a auprès de lui de calme et de bonheur, et là, vous retrouverez les joies saintes de vos premiers ans.

Revenons à la famille d'Evariste : elle descendit vers le sud de l'Égypte, sans que son voyage eût un but fixe. En suivant le Nil, on se trouva sur les bords du lac Mœris : là, c'était une toute autre végétation que celle de l'Europe, on y remarquait une prodigieuse fertilité, les plantes avaient une vigueur et une magnificence extrême, le boabab, le cocotier, le dattier, le figuier, le cassier, le séné, le bananier, se miraient dans les eaux de l'immense fleuve, qui répand la fécondité sur ses

rives, et dont les ramifications donnent la vie à l'Égypte tout entière. Les moindres buissons étaient si hauts que l'on pouvait s'y abriter; là, les voyageurs ne rencontrèrent aucun des animaux féroces que l'Afrique recèle dans ses déserts brûlants ; tout au plus y voyait-on quelques chacals, que l'on détruisait facilement; le lion, la panthère, le tigre, le léopard, la hyène et les serpents, fuyaient un rivage où ils eussent trouvé la mort. Quelques timides girafes, apparaissaient de temps à autre; on voyait aussi des singes se cachant dans les branches des boabab, et des hippopotames se baignant dans les eaux.

On cheminait doucement dans cette belle contrée où le buffle secondait le cheval: Évariste et les siens admiraient avec quel instinct les chameaux et les éléphants se rendaient utiles dans le travail domestique ; mais ce qui les étonnait le plus était le dromadaire; ils voyaient les caravanes qui se rendaient en divers pays, pour y chercher des marchandises, monter ces utiles animaux créés providentiellement pour traverser les déserts; ils ne pouvaient se lasser d'admirer la tendre prévoyance qui a réglé l'organisation de ce courageux quadrupède dont la poche peut renfermer une grande provision d'eau qui y conserve une délicieuse fraîcheur, malgré la chaleur dévorante de ces brûlants climats.

L'Égypte, depuis la bataille d'Actium, était réduite en province romaine, et cette vaste contrée où naguère toutes les gloires humaines s'étaient réunies, avait perdu son ancienne splendeur. Le palais des

Pharaons était profané par l'occupation étrangère ; chaque Éygptien courbait son front devant les oppresseurs, le sceptre avait passé de Sem à Japhet, et les fils de Cham, le maudit, après avoir jeté tant d'éclat, avaient vu s'éteindre leur brillante auréole. Qu'était donc devenue leur force : les eaux de la Méditerranée avaient-elles tout englouti, et la mort de Cléopatre devait-elle frapper la nation entière? Oui, le colosse romain l'avait étouffée pour toujours.

En continuant leur route, les chrétiens s'entretenaient de ces grandes révolutions qui forment l'histoire du monde; ils étaient arrivés dans un lieu où le Nil jette çà et là des ramifications : l'onde pure et transparente était bordée de massifs d'arbres qui formaient des voûtes profondes où l'on trouvait un abri, les derniers feux du jour étincelaient sur les eaux limpides ; les oiseaux se taisaient, et le doux clapotement des vagues contre les hauts buissons d'où s'exhalait un suave parfum, invitait au recueillement. Évariste et les siens entrèrent dans cet asile jeté sur leur route par la main de Dieu, comme la fleur au milieu des ronces; là, ils bénirent ensemble celui qui, depuis plusieurs années, accompagnait leur pas, et bientôt ils se livrèrent à un paisible sommeil.

L'aurore les tira de ce doux repos; ils marchèrent quelque temps sur les bords du fleuve, se désaltérant avec les fruits délicieux qui pendaient des arbres, et bientôt ils se trouvèrent à Memphis. Le

Nil bordait l'ancienne demeure des rois; le site était ravissant en ce lieu; il semblait que l'on respirât la vie au sein de cette charmante retraite. — Mère ! dit Junie, ne serait-ce point ici que la mère de Moïse déposa dans une frêle corbeille le fils qu'elle ne pouvait plus dérober à la fureur de ses ennemis? — Cela peut être, mon enfant, répondit Antonine d'une voix faible et saccadée ; le voisinage de ce palais, la fraîcheur de cet asile, cette rive solitaire, tout rappelle la fille de Pharaon dépouillant sa royale couronne, pour folâtrer avec ses compagnes au sein de ces vagues, où elle devait recueillir l'élu du Sinaï, le libérateur d'Israel. La conversation alors devint genérale, mais l'épouse d'Évariste y prit peu de part, écoutant avec une grande attention les sages paroles du vieil Eusèbe, et aussi parce qu'elle était atteinte depuis quelque temps d'une toux sèche, qui redoublait au moindre effort; Évariste s'en inquiétait beaucoup, Eusèbe partageait ses craintes. Ils s'arrêtèrent quelques jours à Memphis, espérant qu'Antonine pourrait y recevoir les soins qu'exigeait son état; mais, dans cette ville jadis si opulente, ils ne trouvèrent que des ruines et des habitants plongés dans l'ignorance; il leur fallut donc après quelques jours de repos, pendand lesquels la malade éprouva une faible amélioration, se diriger vers Thèbes, où résidait, disait-on, de très habiles médecins.

Ils descendirent le Nil dans une embarcation qui devait les conduire jusqu'à cette ville; mais

les débordements du fleuve qui arrivèrent plus tôt que de coutume, les contraignirent de s'arrêter assez loin du lieu où ils se rendaient, et de voyager dans les déserts ; ils firent l'acquisition de deux dromadaires ; car ils avaient encore reçu à Alexandrie une somme de la part de Quintillus, et ils continuèrent leur voyage.

Cependant la maladie d'Antonine empirait chaque jour ; elle maigrissait d'une manière effrayante, une fièvre lente la consumait, sa toux était plus opiniâtre, son visage d'une pâleur effrayante ; par instants, une teinte orangée colorait ses pommettes et ses lèvres, tandis qu'un cercle bleuâtre encadrait ses yeux où règnait toujours une indicible douceur. Junie dont la raison se développait avec ses sentiments religieux, commençait à s'alarmer de l'état de sa mère, à laquelle elle prodiguait les soins les plus tendres ; elle trouvait de la joie à la servir ; elle prévoyait ses intentions et s'empressait de la satisfaire ; devait-elle longtemps jouir de ce pur bonheur ?

Il fallut pendant plusieurs jours errer dans les déserts : on ne voyait plus aucune trace humaine ; l'horizon enflammé se confondait avec le sable ardent, sur lequel couraient légèrement les dromadaires ; on apercevait au loin le zèbre et la gazelle, fuyant avec une rapidité extraordinaire. De temps à autre on s'arrêtait pour se rafraîchir ; pendant une courte halte, un épisode assez bizarre fixa l'attention des voyageurs : une autruche avait

creusé son nid dans le sable ; effrayée par l'approche de la petite troupe, elle abandonna ses œufs et se mit à courir çà et là ; mais bientôt, manquant de courage, cet oiseau marâtre profita d'une touffe d'épines qu'elle rencontra dans ses circonvolutions, et ne pouvant se placer entièrement derrière elle, se posa de manière à ce que le buisson lui cachant les yeux, elle ne vît plus les voyageurs, ce qui parut lui rendre la tranquillité.

— Amis, dit alors Eusèbe, comme Dieu a été sage de placer cet animal sous ce brûlant climat où le soleil a la force de faire éclore les œufs qu'elle abandonne !

On se trouvait encore bien loin de Thèbes, et l'on ne voyait partout qu'une mer de sable, qui le soir apparaissait en feu comme le ciel ; il y avait parfois des rochers, renfermant des antres épouvantables. A la fin d'une journée, les fugitifs voulaient arrêter leurs montures, lorsque tout à coup les dromadaires résistèrent à leurs maîtres. Après avoir plusieurs fois entr'ouvert leurs naseaux, on vit leurs yeux étinceler, et redoublant de vitesse, ils ne se ralentirent point durant toute la nuit. Ne pouvant comprendre le motif de cette résistance, Évariste se retourna en arrière, et il aperçut au loin un lion formidable qui heureusement ne put les atteindre. Antonine et sa fille reposèrent jusqu'au jour, tandis qu'Eusèbe et son ami s'entretenaient des révolutions de l'Égypte.—Oui, disait le vieillard, un temps viendra où l'européen errant dans les

contrées où brillait naguère tant de splendeur, s'étonnera de leur abaissement, s'il ignore les prophéties d'Ezéchiel : il est écrit : « Il sera le plus » bas des royaumes et ils ne s'élèveront plus au- » dessus des nations, et je le diminuerai, afin qu'il » ne domine plus sur les nations. Je livrerai le » pays entre les mains de gens méchants ; je » désolerai le pays et tout ce qui y est par la puis- » sance des étrangers. Il n'y aura plus de prince » qui soit du pays d'Egypte. » (ÉZÉCHIEL, XXIX, 15; XXX, 12, 13.) Oui, ô Évariste! il est déjà venu ce temps où ce pays est abaissé : n'a-t-il pas été envahi et subjugué par Nabuchodonosor, puis par les Perses? Alexandre-le-Grand ne l'a-t-il pas vaincu? Qui a gouverné l'Égypte après la mort de ce conquérant? les Ptolémées, descendants d'un des généraux de ce monarque, depuis près d'un siècle. Celle qui jeta tant d'éclat sous les Aménophis et les Sésostris, est réduite en province romaine, et cet abaissement se prolongera bien avant dans l'avenir, jusqu'à l'époque où l'Évangile régnant en Égypte, la grâce du Sauveur lèvera la malédiction qui pèse sur ce peuple ! O fils de Cham, le temps vient, où, connaissant le christianisme, vous marcherez de front avec tous les peuples de la terre, et, suivant le chemin de la vérité, vous aurez renoncé alors pour toujours à l'idolâtrie qui ensanglante vos profanes autels!

Cependant l'aube commençait à blanchir le désert, la lune pâlissait sur l'azur sombre qui devint

bientôt éblouissant, et l'on aperçut à l'horizon lointain comme un point blanc : c'était la ville de Thèbes. Bientôt on se trouva au pied d'une de ces gigantesques pyramides qui renfermait dans ses profondeurs le tombeau d'Aménophis ; enfin, après quelques heures de marche, on arriva devant un palais à moitié en ruines, mais on était encore fort loin de Thèbes.

Jamais les fugitifs n'avaient rencontré un édifice d'une semblable dimension : il était d'une hauteur prodigieuse et se composait de quatre allées à perte de vue; de chaque côté de ces avenues se tenaient des sphinxs de granit. Au milieu était une immense salle, soutenue par cent vingt colonnes, entremêlées d'obélisques, et peintes de couleurs fraîches et variées, dont on retrouve encore aujourd'hui les traces irrécusables. Autour de cette salle, on voyait des quantités innombrables de chambres très vastes et remplies de mosaïque, de peintures et autres objets d'art. Il y avait autant de bâtiments souterrains, pour la sépulture des rois, pour l'entretien des crocodiles; objet d'un culte religieux, et enfin, pour la conservation des vivres en cas de disette (1).

Les chétiens s'arrêtèrent dans cette antique demeure pour y prendre un peu de repos, car l'état d'Antonine était alarmant; lorsqu'on la descendit de sa monture, les forces lui manquèrent, et elle fut

(1) Bossuet, dans son Histoire universelle, dit que l'on trouve ce bâtiment dans le Sayd (Ancienne Thébaïde).

portée évanouie dans une des vastes salles de cette splendide habitation ; là ses amis l'entourèrent de soins, et bientôt elle ouvrit les yeux, mais sa voix était tout-à-fait éteinte, l'on entendait déjà plus les paroles qu'elle s'efforçait de prononcer. La consomption était arrivée à son dernier période. Évariste et les siens étaient dans une douloureuse inquiétude : Junie, surtout, pleurait abondamment.

— Pauvre enfant, personne au monde ne lui était plus cher qu'Antonine; et l'idée d'une séparation n'était jamais entrée dans son jeune cœur. Ayant sans cesse vécu près de sa mère, il lui semblait que ce précieux trésor lui resterait toujours; jamais elle ne s'était arrêtée à la pensée que Dieu pouvait la lui ravir : hélas! ne sommes nous pas tous ainsi à l'égard de nos biens, ne croyons-nous pas qu'ils nous appartiennent d'une manière absolue ?

Cependant, Antonine parut se ranimer, son visage se colora, ses yeux brillèrent et sa main brûlante pût serrer celle d'Évariste, bientôt la parole lui revint, son époux et son enfant s'en réjouirent, mais Eusèbe ne vit là qu'un foyer à demi-éteint, qui brille un moment encore, pour retomber tout-à-coup en poussière, néanmoins il voulait aller à Thébes en toute hâte pour y chercher un médecin.

— Frère, dit Antonine d'une voix qui avait une vibration effrayante, l'art n'a aucun secours pour moi, je sens que la vie me quitte bientôt, restez tous, que je vous voie jusqu'à mon dernier moment.

Évariste couvrit de baisers le front brûlant de la mourante.

— Ne pars pas, ma bien-aimée, lui disait-il; et, s'abusant soi-même, il continuait : Tu es mieux, dans quelques heures nous serons à Thèbes, là.....

— Non, interrompit Antonine, quand vous entrerez dans cette ville, moi je serai près de Dieu, et je reverrai notre fils, cher Marcellus! un rayon céleste passa sur son visage :

— Mère, s'écria Junie en larmes, oh! reste avec nous, est-ce que notre amour, est-ce que notre foi ne peuvent te rattacher à la terre?

—Junie, reprit Antonine, oui tu es pour moi peut-être le plus fort des liens, car la mère est étroitement unie à son enfant, à sa fille surtout, qui a tant besoin de son appui; elle voudrait ne la quitter qu'à l'heure où elle la remet à un époux: mais quand la voix de Dieu a retenti dans notre âme, quand il nous dit: Viens: ah! sans rompre une affection, dont il est l'auteur, lui même il dissipe nos craintes: Ne sais-je pas qu'il veillera sur toi : ne l'oublie jamais ce Dieu dont je murmurai le nom près de ton berceau..... Elle s'arrêta; et ses lèvres se collèrent sur le visage de la pauvre jeune fille, dont les pleurs rafraîchirent son front. Évariste ne doutant plus de son malheur ne cherchait point à retenir ses larmes. Eusèbe priait en silence. Antonine prit dans ses mains celles de son époux et de son enfant.

— Oui, dit-elle, mon cœur est déchiré à cause de vous; mais une joie suprême remplit mon âme : avec quelle délicieuse impatience j'attends mon sauveur ! pourquoi pleurer, ce sont des chants de triomphe que vous devriez faire entendre ; non la mort n'est plus un combat pour le chrétien, Jésus-Christ n'en a-t-il pas triomphé..... Il se fit encore un moment de silence, il y avait là quelque chose d'imposant. Le soleil qui descendait à l'horizon projetait ses obliques rayons sur les visages pâles des assistants, tandis que la mourante, radieuse et placée dans l'ombre, semblait enveloppée d'une auréole étincelante : elle joignit les mains, tous se jetèrent à genoux.

— Mon Dieu, dit-elle, je vais quitter la terre en même temps que l'astre du jour, demain il se lévera resplendissant, et moi je serai près de mon divin père. Quelle atmosphère parfumée, quelle sainte harmonie, suis-je déjà auprès de toi, Seigneur? Ah ! tant de gloire ne peut-être la part d'une pécheresse, qui t'a offensé! Mais, où t'égares-tu, mon âme, Jésus n'est-il point mort pour ton salut, arrière de moi les doutes et la crainte ; le fils de Dieu est mon frère, et nul ne me ravira à son amour... Elle s'arrêta encore dans un délicieux ravissement.

— O mes amis, dit-elle, en les regardant avec tendresse, si vous saviez tout ce que Dieu révèle à notre âme en ce moment suprême..... Sa langue parut embarrassée, et ses tremblantes mains, soute-

nues par Évariste, s'étendirent sur le front de sa fille, Antoniné leva les yeux en haut comme pour en faire descendre une bénédiction.

— Mon Dieu, dit-elle, qu'elle soit chrétienne; ô mon enfant, quand tu seras mère toi-même, l'amour de Dieu te pénétrera davantage. Junie, comme je t'aime, la vie m'effraie pour toi; Seigneur, si elle naufrageait sur cette mer orageuse! mais non, tu ne le permettras pas; ma fille, souviens-toi que dans le renoncement à soi-même, l'âme puise sans cesse vie et bonheur; là est le Christianisme tout entier. Junie releva son front, et ses yeux, obscurcis de larmes, s'attachèrent moins douloureusement sur sa mère, car elle l'avait comprise. Antonine passa ses mains glacées autour d'Évariste; et l'embrassant à plusieurs reprises:

— Mon bien aimé, lui dit-elle, tu m'as donné sur cette terre les avant-goûts du ciel, puis elle ajouta en serrant la main d'Eusèbe : — « Ceux qui en au-» ront amené plusieurs à la justice, brilleront » comme une étoile au firmament. » Il y eut encore un peu de silence, le vieillard lut plusieurs passages des Écritures, et l'on pouvait juger, par l'expression répandue sur le visage d'Antonine, de la joie que lui communiquait la parole sainte; d'une voix éteinte elle demanda à Eusèbe de prier en commun, afin de se réunir encore dans ce délicieux sentiment. Ensuite Évariste la soutint dans ses bras, Junie s'efforçait d'étancher le sang qui suintait sur les lèvres de sa mère; elle n'eut point d'agonie;

un calme profond était répandu sur son visage; tout-à-coup elle parut se ranimer.

— Marcellus! dit-elle, il vient à moi...

— Tu'es heureuse, n'est-ce pas ma bien aimée? dit Évariste, en l'embrassant.

— Oui, répondit-elle en souriant.

— Me reconnais-tu encore, demanda-t-il un peu plus tard.

— Mon époux, mon frère, dit-elle d'une voix éteinte, en fixant sur lui un regard déjà vitreux, qu'elle ramena sur sa fille... un moment après, elle se souleva de nouveau, tout son être parut revivre, elle reprit d'une voix assez forte :

— Jésus! Jésus, me voici! Un dernier rayon du soleil couchant vint briller sur elle, elle parut illuminée et ravie en extase, puis elle retomba sur le sein de son époux.

Son âme était entrée dans la gloire éternelle.

XXIX.

VISITE A JÉRUSALEM.

Pendant quelques minutes encore Évariste et Junie espérèrent ramener Antonine à la vie par des soins, mais bientôt elle se glaça, les pâles violettes de la mort se répandirent sur son visage : sa bouche à demi entr'ouverte conserva un sourire angélique, ses mains restèrent jointes : plus belle alors qu'elle ne l'avait jamais été, on l'eût dit sous l'influence d'un doux sommeil. Evariste et sa fille ne purent douter de leur malheur ; le reste

24

de la nuit se passa douloureusement, et l'écho du palais des Pharaons reporta leurs soupirs aux profondeurs du désert.

Quand les premiers feux du soleil vinrent éclairer cette lugubre scène, il fallut songer à la séparation. Junie resta près du corps de sa mère, versant d'abondantes larmes, tandis qu'Eusèbe et Évariste allèrent à peu de distance creuser un tombeau dans une grotte formée par quelques rochers; bientôt ils revinrent: là, il y eut encore un moment de poignante angoisse: il faut en quelque sorte que la mort devienne une chose palpable, pour que nous en soyons convaincus. Tant que nos regards peuvent s'arrêter sur l'être que nous regrettons, notre douleur est moins amère; je ne sais quel instinct nous dit qu'il nous appartient encore: étrange mystère! notre esprit comprend l'affreuse vérité, mais il faut qu'elle tombe sous nos sens pour que notre âme la reçoive entièrement.

Enveloppée d'un blanc linceul, l'épouse d'Évariste fut déposée dans son dernier asile; aucune contraction n'apparaissait sur son visage; sans doute l'ange de l'Éternel avait éloigné le hideux cortége de la mort. Au moment de confier à la terre cette précieuse dépouille, le malheureux Évariste sentit tout son courage s'évanouir, des larmes inondèrent son visage. Eusèbe soutenait dans ses bras la triste Junie; puis il déposa un baiser sur le front de celle qui était alors insensible à toutes les émotions. Évariste la pressait contre son

sein, comme s'il avait pu réchauffer sur son cœur palpitant le cœur glacé de sa compagne :

— Amis, dit alors le vieillard, « l'esprit est remonté vers Dieu qui l'a donné, et le corps doit rentrer dans la poudre d'où il a été tiré ; » c'est ici que se réveillera glorieuse et pleine de vie celle que nous pleurons maintenant. Lorsque la voix de l'archange appellera les élus de Dieu, nous la verrons se joindre aux saintes phalanges, qui chanteront à jamais l'hymne de la victoire. Courage donc, encore quelques jours et notre terrestre pélerinage finira, nos âmes iront rejoindre cette âme bienheureuse, et là, près de Dieu même, dans les délices de l'éternité, cesseront pour jamais et les larmes et le deuil !

Évariste et Junie levèrent les yeux au ciel comme pour y découvrir Antonine dans leur commune patrie, puis ils prièrent tous ensemble. Eusèbe couvrit le visage de la morte, et bientôt la terre retomba sur elle en rendant un son lugubre qui fit tressaillir les assistants ; ils éprouvèrent alors ce vide affreux qui accompagne toujours les grandes séparations, ensuite ils placèrent sur le tombeau un fragment de roche et s'éloignèrent le cœur navré, mais puissamment soutenus par le Dieu des consolations.

La mort d'Antonine changea la direction du voyage : il devenait inutile de se rendre à Thèbes, on résolut d'aller à Jérusalem ; on traversa donc le Nil, et remontant vers le nord, on arriva, après

une marche longue et pénible, à l'entrée de cette terre de Gossen où les fils de Jacob avaient subi une si dure captivité : là on passa l'hiver. Évariste était profondément triste, mais une sainte résignation remplissait son âme ; il n'avait point éprouvé ce moment de désespoir que nous lui avons vu à Rome, lorsqu'Antonine faillit périr ; la foi qui avait depuis lors progressé dans son cœur, tout en faisant croître son amour pour sa compagne, l'avait rempli d'une soumission chrétienne où il n'y avait ni la roideur d'un stoïcisme, anti-naturel, ni l'affreuse douleur de l'incrédule qui ne voyant que l'incertitude au-delà de la vie, croit perdre pour toujours les êtres que la mort lui enlève. Quant à Junie, elle priait Dieu de lui faire toujours mieux comprendre la dernière exhortation de sa mère, le renoncement qui peut en effet nous rapprocher davantage de celui qui s'est fait pauvre pour nous enrichir ; qui abandonna la gloire du ciel pour vivre méprisé, afin de condescendre à notre faiblesse, qui est mort enfin pour nous sauver. Comment être vraiment chrétien si nous ne vivons pas continuellement devant Dieu dans la conviction intime de notre néant ? Comment sentir l'efficace du sacrifice de Jésus-Christ, si, nous drapant dans un orgueil insensé, nous cherchons en nous-même la sainteté et la justice que lui seul possède, que lui seul peut nous donner ? Comment enfin avoir de la charité pour le prochain, si nous ne cherchons pas chaque jour

à nous effacer nous-mêmes pour embrasser les intérêts de tous et leur vouer ce saint amour qui nous rapproche de Dieu? Ah! si l'oubli de soi, si la crucifixion de ce *moi* égoïste et haïssable, doit être le but saint vers lequel chacun doit courir, ne semble-t-il pas que la femme, moins que nul autre, ne peut s'en abstenir sans manquer à sa mission? appelée à être la compagne de l'homme comme mère, comme sœur, comme épouse ou comme fille, ne faut-il pas que sa vie soit remplie d'abnégation, et qu'elle renonce à toute personnalité pour s'acquitter dignement des devoirs si doux que Dieu lui a donnés à remplir? Junie se pénétrait sans cesse de cette vérité qui devait embraser tout son cœur.

Quand les beaux jours recommencèrent, le pays de Gossen fut bientôt traversé, et il s'agit alors pour les fugitifs de passer la mer Rouge : un vaisseau qui se rendait à Colsum, en Arabie, leur fit faire le trajet pendant lequel ils s'entretinrent plusieurs fois de ce moment solennel où, à la voix de Moïse, les eaux, après s'être retirées devant les Israélites, ensevelirent les Égyptiens. — C'est ainsi, disait Eusèbe, que Dieu renverse les obstacles qui s'opposent à sa volonté, et qu'il délivre ceux qui n'espèrent qu'en lui. Il y avait sur le vaisseau un grand nombre de Juifs, qui allaient à Jérusalem. Lorsqu'on fut arrivé à Colsum, ceux qui voulaient se rendre à la ville sainte, pour adorer pendant la fête de Pâques qui approchait, firent leurs préparatifs. On traversa

d'abord le désert de Scur, puis on se trouva à Mara où l'on s'approvisionna aux eaux qui, depuis Moïse, avaient cessé d'être amères; quelques jours après, la caravane s'arrêta à Élim. Le désert de Sin fut atteint en peu de jours; les Juifs s'entretenaient ensemble de ce temps où la manne avait rassasié le peuple pendant quarante années. — Il est, disaient les chrétiens, une manne plus excellente, et qui doit nourrir éternellement. Puis ils s'efforçaient de faire comprendre que le Christ est le vrai Messie annoncé par les prophètes. On se trouva enfin au haut de cette montagne où la voix de l'Éternel dicta à Moïse la Pentateuque et fit entendre au peuple les dix commandements. Chacun se prosterna avec adoration ; puis on se désaltéra à cette source que Moïse fit sortir du rocher ; on vit le lieu où avait été élevé le serpent d'airain que les fils de Jacob n'avaient qu'à contempler pour être guéris. Là, Évariste s'arrêta.

—N'est-ce point un type de Jésus-Christ? dit-il; un regard vers le Sauveur ne sauve-t-il pas notre âme?

— Oui, répondit Eusèbe, tournons vers lui toutes nos pensées, et il essuiera nos larmes.

Évariste, qui avait quitté sa monture, marchait lentement; et, bientôt, Junie s'aperçut que des sanglots s'échappaient de sa poitrine; très émue elle-même, elle faillit donner un libre cours à sa douleur; mais, se domptant tout-à-coup, elle murmura : — Il faut renoncer à soi-même; mon Dieu, aide-moi! Et, passant son bras à celui d'Évariste :

— Père, dit-elle, pourquoi pleurer? ma mère est heureuse ; qui sait les périls qui nous attendent peut-être à Jérusalem? nous ne pouvons regretter qu'elle n'ait plus aucune douleur à partager.

L'ancien sénateur se calma.

— O ma fille! reprit-il en l'embrassant, Dieu a eu pitié de moi ; il m'a laissé sur cette terre une consolation ; douce image de mon Antonine, tu auras sa foi, n'est-ce pas? c'est un legs qu'elle t'a fait à son heure dernière.

Ils parlèrent longtemps de celle qui causait leurs regrets, et, dans ces souvenirs, ils trouvèrent une douce mélancolie. Eusèbe se mêla à cette conversation, et l'on s'entretint d'Antonine pendant tout le reste du voyage, comme d'une amie absente et qu'on allait bientôt rejoindre. En effet, la vie est-elle donc autre chose qu'un chemin que chacun doit quitter tôt ou tard pour arriver au rendez-vous commun : le tribunal de Dieu.

Quelque temps se passa encore : une nuit, la caravanne ne s'arrêta pas, et le matin, ayant gravi le mont Nebo, elle découvrait, comme Moïse, cette fertile Chanaan que le Seigneur lui montra avant de le retirer du monde; tous se prosternèrent pour adorer l'Éternel!

— Qu'est-ce donc que la patrie du ciel, dit Évariste, puisque Dieu a donné à ses enfants, sur cette terre, un si bel héritage?

Bientôt on entra en Judée; une sainte émotion remplit le cœur des chrétiens, tandis que les Juifs

se livraient à des pratiques vraiment idolâtres. Après quelques jours, la troupe voyageuse saluait cette plaine de Mamré, où les anges avaient annoncé à Abraham la naissance d'Isaac ; et le prochain sabbat n'était pas arrivé, qu'une brillante étoile, scintillant dans la voûte d'azur, montrait, comme jadis aux rois mages, la chétive bourgade de Bethléem. Ici, Évariste et les siens quittèrent leurs compagnons, et rencontrèrent quelques vrais adorateurs du Christ.

Ils apprirent de ces frères que la persécution étant alors moins violente, l'on pouvait aller à Jérusalem sans courir aucun danger. La maison où les chrétiens célébraient leur culte avait été bâtie sur l'emplacement où l'on pensait qu'était né le Sauveur. En visitant ces lieux, les fugitifs éprouvèrent de saintes émotions. Le dimanche suivant, ils assistèrent au service religieux ; et bientôt, après avoir traversé le torrent de Cédron, ils gravissaient le mont des Oliviers, qui les séparait de Jérusalem. Après avoir vu Béthanie et Betphagé, qu'ils rencontrèrent sur cette montagne, ils foulèrent ce jardin de Gethsémani, auquel se rattache, pour le disciple de Jésus-Christ, tant de souvenirs adorables. Les voyageurs s'agenouillèrent à l'ombre des superbes oliviers où le Seigneur avait prié et gémi peut-être ; enfin, ils arrivèrent à la cité de David par la vallée de Josaphat, après avoir encore traversé le torrent de Cédron, qui enveloppe l'est, le nord et le sud de Jérusalem.

La nuit approchait lorsque les chrétiens entrèrent dans la ville. Les maisons, toutes bâties en pierres ou en briques, n'avaient d'autre ouverture sur la rue qu'une fenêtre grillée, toutes les autres pièces donnant sur une cour intérieure placée au centre; ces maisons n'avaient, pour la plupart, qu'un étage; les toits étaient plats, en forme de terrasse; et, comme la soirée était fort belle, presque toutes les familles s'étaient réunies sur le sommet de leur demeure pour y prendre leur repas.

Jérusalem, qui n'offre plus maintenant que les restes méconnaissables de sa grandeur passée, Jérusalem, que David appelait « la joie de toute la terre, la ville du grand Roi » (Psaume XLVIII), formait, au temps de Néron, comme à l'époque de Notre-Seigneur Jésus-Christ, un polygone rectangle; elle était bâtie sur trois collines rocailleuses et escarpées : Morija, Bézétha, Sion : de tous côtés, excepté au nord, elle était environnée d'un groupe de montagnes élevées en amphithéâtre, et d'où l'on planait sur la ville; à l'est, était la vallée de Josaphat, qui séparait le mont Morija du mont des Oliviers, où s'était placé le Sauveur pour annoncer à ses disciples la destruction prochaine de cette splendide et orgueilleuse cité. Au midi, la vallée de Hinnom; à l'ouest, celle de Guihon. Trois murailles formaient l'enceinte de la ville; la première renfermait le mont de Sion, ou la ville haute, et la partie méridionale du Temple; la seconde fortifiait le mont Acra, ou la ville basse; et la troisième, commencée par Hérode Agrippa, entou-

rait Bézétha, ou la nouvelle ville; l'on comptait cent quatre-vingt-dix tours sur cette ceinture de remparts.

Les chrétiens de Bethléem avaient remis aux voyageurs des lettres pour ceux de Jérusalem, afin qu'ils y trouvassent des frères pour les recevoir; ils se dirigèrent donc vers la demeure d'un Juif converti et riche, qui habitait le quartier de Sion. Cet homme nommé Sélumiel, les reçut cordialement; il les conduisit sur le sommet de sa maison où se trouvaient réunis un grand nombre d'Israélites qui étaient venus pour les fêtes de Pâques : quoique Sélumiel fût chrétien, il se conformait aux observances judaïques, parce qu'il avait été décidé qu'il n'y aurait que les payens convertis qui en seraient affranchis. Évariste et les siens n'assistèrent donc point aux cérémonies qui se préparaient, ils participèrent seulement au repas, simple et frugal, où leur hôte leur donna la meilleure place.

Des tables basses étaient arrangées en demi-cercle, et entourées de sophas sur lesquels chacun s'étendit. Le souper commença, il était composé de pain non levé, de miel, de fruits et de vin : avant et après le repas le maître prononça la prière d'usage. Les femmes qui s'étaient retirées dans leur appartement avaient emmené Junie avec elles. Ensuite on s'occupa de purifier la maison, de toute espèce de levain. Sélumiel et tous les autres Juifs la parcoururent, ouvrant les meubles, et en ôtant tous les morceaux de pain levé qu'ils jetèrent dans un brasier ardent.

— Seigneur, dit Eusèbe à haute voix, puissions-nous ainsi arracher de nos cœurs tout ce qui est impur !

Tandis que Sélumiel leur donnait des preuves de sa foi, les trompettes du Mont-Morija annoncèrent le commencement de la Pâque, et des milliers de cors leur répondirent de toutes les maisons et de toutes les tentes de la ville. Eusèbe et Évariste restèrent seuls ; tous s'étaient rendus au Temple. Ils descendirent dans la cour : elle formait un quadrilatère et était plantée d'arbres ; au milieu un bassin avec un petit jet d'eau répandait une douce fraîcheur ; enfin, à une assez grande élévation, était tendue une toile pour préserver de la pluie ou du soleil. Ce fut sans doute un toit de cette espèce qu'on enleva pour faire descendre du haut de la terrasse le paralytique que la foule empêchait d'arriver jusqu'au Sauveur (1).

Étendus sous les palmiers qui ombrageaient la cour, Évariste et Eusèbe s'entretinrent de la Pâque des Juifs, image de la Pâque chrétienne, ou le fils de Dieu est le véritable agneau immolé pour les péchés de tous. Bientôt Junie vint les rejoindre : quoiqu'elle fût excessivement pâle, un calme parfait la rendait bien belle, et lui donnait avec sa mère une ressemblance toujours plus frap-

(1) Tous les détails sur la topographie de Jérusalem et de ses environs, sur les coutumes judaïques et la célébration de la Pâque, se trouvent dans Josèphe, historien des Hébreux.

pante. Elle avait atteint depuis peu sa douzième année, âge où les filles de Rome ont acquis le développement physique que l'on n'atteint dans nos tièdes climats qu'à seize ans au moins; et sa raison formée à l'école de la piété et du malheur était très précoce. Évariste l'attira dans ses bras, déposa sur son front de tendres baisers : — Ma fille, lui dit-il, Dieu qui nous a amenés ici comblera bientôt, je l'espère, les vœux de nos cœurs; demain tu pourras t'asseoir avec tes frères à la table de Jésus-Christ! Junie baisa les mains de son père, tous deux versèrent des larmes qui n'avaient rien d'amer, puis l'on se sépara après le culte, et la jeune fille s'endormit en murmurant: — O Jésus, ô ma mère!

Le lendemain, en effet, les Juifs mangèrent l'agneau pascal: toute la maison était en fête, Eusèbe et Évariste étaient restés seuls dans leur chambre, Junie avait passé une partie du jour dans la sienne; là, en prières, et pensant à Antonine, elle sentait combien il est douloureux à une jeune fille, surtout dans ce moment suprême, d'être privée des conseils et de l'amour d'une mère; après avoir versé d'abondantes larmes, elle vint demander à Évariste et à son ami leur bénédiction.

La fille d'Antonine était vêtue d'une robe et d'un voile de lin que Marie, épouse de Sélumiel, lui avait donné; son père la contempla quelques instants, puis il se jeta dans les bras d'Eusèbe, en versant des larmes. Junie inquiète, tomba aux genoux de son père. Évariste la releva et l'em-

brassant avec amour : — Ma fille bien-aimée! oh! que de souvenirs ta parure virginale a réveillés en moi, dit-il.

— Oui, reprit Eusèbe ; écoute, jeune sœur : avant que ton père ne fût chrétien, il y eut dans sa vie un jour qui, pour l'homme et la femme dont le cœur renferme de nobles sentiments, est à jamais solennel et sacré; un jour qui décide de l'existence tout entière et la consacre au bonheur, ou à une torture continuelle; ce jour-là, une jeune fille chaste et pure au milieu des graves erreurs qu'elle abjura plus tard, une jeune fille dis-je, à peu près de ton âge, vêtue de blanc comme toi, dont tu es enfin la vraie image, déposait sa main tremblante dans celle de ton père, et se vouait tout entière à lui.

— Ma mère! s'écria Junie en pleurant.

— Oui, reprit Évariste, ta mère, cette sainte qui avec ton frère nous attend près de Dieu ; puis reprenant un peu de calme, il étendit ses mains sur la tête de Junie ; et, au milieu d'une fervente prière, il appela sur elle la bénédiction du Seigneur.

Bientôt ils participèrent au banquet divin.

XXX.

CONCLUSION.

Après l'auguste cérémonie à laquelle ils venaient de prendre part, tous les chrétiens se dirigèrent à l'ouest de la ville, dans le but de visiter le Calvaire. Ils quittèrent donc le quartier de Sion, laissèrent sur la droite le Temple, dont ils admirèrent la superbe architecture; passèrent près du palais de Caïphe, et de là suivirent le même chemin qu'avait parcouru le Seigneur. Après une marche pénible et assez longue, ils arrivèrent au pied de la montagne où s'était accompli le salut de tous les

hommes; et, gravissant cette espèce de labyrinthe où Jésus tomba sous le fardeau de sa lourde croix, ils arrivèrent sur le sommet du Golgotha. (1) De pieux cantiques s'élevèrent jusqu'au ciel; souvent ils étaient interrompus par les larmes que versaient beaucoup de chrétiens, pour lesquels la mort du Sauveur se représentait vivement; puis les chants de triomphe succédaient à cette juste douleur, et une sainte émotion remplissait toutes les âmes. On s'assit dans ce lieu: la journée allait finir; Jérusalem apparaissait couronnée de magnifiques édifices où se réfléchissaient les derniers rayons du soleil couchant, et l'on voyait s'élever majestueusement du Temple, la fumée du sacrifice du soir qui se dorait peu à peu, en montant vers le ciel.

— Frères, dit Eusèbe qui, placé sur un quartier de roche, dominait toute l'assemblée, elle va bientôt périr, cette ville opulente; et le jour approche où « il n'y restera pierre sur pierre qui ne soit renversée! »

Le vieillard s'arrêta, sa voix était prophétique, le peuple saisi de surprise et d'admiration écoutait le nouveau Jérémie.

— Oui, reprit-il, « terre de Chanaan, tu seras un

(1) Le chemin du Calvaire s'est encore assez bien conservé, mais on ne sait d'une manière certaine sur laquelle des trois collines qui forment cette montage s'est accompli le sacrifice de Jésus-Christ: l'une est occupée par un couvent de moines, l'autre par une chapelle anglicane protestante, la troisième est abandonnée.

» jour désolée et aride, opprimée par les étran-
» gers, tes fils ne trouveront plus un abri sur ton
» sol, il viendra sur toi malheur sur malheur. Jé-
» rusalem, tu seras foulée aux pieds, on ne passe-
» ra plus par tes sentiers, vous serez frustrés de vos
» biens, toute votre joie sera changée en deuil, le
» désespoir sera au milieu de vous, la maison de
» plaisance sera transformée en désert, où vous
» aurez semé le froment, vous recueillerez des épines,
» les tabernacles seront renversés, vos ports de
» mer détruits, vos villes ruinées; et quand les
» étrangers verront ce champ de dévastation, ils
» demanderont qui a allumé ainsi l'indignation du
» Seigneur. (1)

Cependant le soleil avait entièrement disparu derrière les montagnes, et de noirs orages s'amoncelaient: les éclairs sillonnaient la nue. Eusèbe paraissait transporté, sa voix était de plus en plus sonore, il exhortait la foule à persévérer dans la vérité; tout-à-coup un éclair déchira la nue et sembla se perdre dans les flancs de la montagne.

— Mon Dieu ! s'écria le vieillard, ton amour m'embrase; ne veux-tu pas me prêter le char d'Élie ? voilà plus d'un demi-siècle que tu m'as appelé à te connaître; j'ai parcouru le monde annonçant partout et ton amour et ta grandeur: Éternel ! n'ai-je pas assez vécu ?

(1) Toutes ces prophéties se trouvent dans l'Ancien-Testament. Volney, dans la relation de ses voyages, en atteste lui-même le miraculeux accomplissement.

Faible instrument, dans ta main puissante, j'ai vu sur mon chemin éclore ton règne de paix : oh! venez chrétiens d'Italie, de Grèce et d'Asie, dites les heures saintes que nous avons passées ensemble ; et vous que je baptisai dans les sombres forêts germaines, ne vous reverrai-je pas un jour dans l'éternité? Rivages de la Gaule, chère patrie de mon cœur, tressaillez de joie : Lutéciens, Armoricains, Arvernes, Massaliotes convertis? J'entrevois dans le royaume éternel une sainte phalange qui m'appelle; mais Seigneur, je m'abuse, un faible mortel n'a pu accomplir une si glorieuse mission : insensé! c'est l'orgueil qui..... Oh! non, non, c'est ton amour, c'est ta force, divin Jésus, qui s'est accomplie en la faiblesse de ton indigne serviteur. Quel ravissement céleste embrase mon cœur! ai-je quitté la terre? je ne la sens plus, elle s'est effacée devant moi! misères humaines, j'ai dépouillé votre fardeau, mon âme a brisé sa chaîne, pour s'abreuver à la coupe des délices éternelles!

Eusèbe était tombé à genoux, ses bras étaient croisés sur sa poitrine; son visage, sur lequel venait briller de temps à autre un éclair, était rayonnant, et le peuple qui le regardait avec admiration croyait presque qu'il était soutenu sur des nuages.

Évariste effrayé de ce transport, s'approcha de son ami :

— Mon père, dit-il, entrons dans la ville.

— Frère, reprit Eusèbe, n'aperçois-tu pas parmi

les légions célestes, ton fils et ton épouse? ils tressent la couronne que mon Sauveur m'a acquise; je m'élance vers eux; ne cherche point à me retenir, mais pars pour Rome; là, tu dois accomplir de grandes merveilles !

L'ancien sénateur se prosterna :

— Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui est le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, te bénisse, et jette la lumière sur ton chemin : nourris-toi du pain de sa parole, marche à la clarté de ce flambeau divin, et tu amèneras beaucoup d'âmes au christianisme. Ta fille secondera tes efforts, car le Sauveur a relevé la condition de la femme, en voulant que sa coopération dans l'Église nous soit indispensable.

Junie, qui s'était approchée, baisait les habits du vieillard. Il se tut : rien n'interrompait le silence de la nuit, tous les chrétiens restaient muets, il semblait que les joies du ciel passassent un moment sur la terre..... Tout-à-coup Eusèbe fit un mouvement, puis sa tête retomba sur sa poitrine. L'époux d'Antonine lui parla plusieurs fois :

— Mon père, disait-il, oh! réponds-moi. En ce moment plusieurs chrétiens allumèrent des flambeaux; ils éclairèrent un pâle visage, embelli par une expression céleste. Eusèbe avait franchi le jour où la douleur n'entre plus !

Cette mort si prompte, si calme, si glorieuse, ravit l'assemblée. Nouvel Élisée, il semblait que l'esprit d'Eusèbe était transmis à Évariste; car il en-

tonna un cantique auquel se joignirent tous les assistants.

Ayant rendu à leur ami les devoirs de la sépulture, Évariste et sa fille, dociles aux conseils d'Eusèbe, s'embarquèrent, peu de jours après, à Joppé, sur un vaisseau qui devait les conduire au port d'Ostie à quelques milles de Rome.

Ils remontèrent le long des côtes, jusqu'au nord de la Phénicie; puis, décrivant un angle, d'où ils aperçurent l'île de Chypre, ils laissèrent l'Asie-Mineure sur leur gauche, s'arrêtèrent quelques jours à l'île de Rhodes, et traversèrent l'Archipel de la Grèce. Le voyage fut très heureux. Cependant Évariste resté seul avec sa fille, éprouvait maintenant des craintes pour elle en se rendant à Rome.

Le voyage continua. Évariste se serait trouvé bien isolé maintenant, s'il n'eût remarqué dans sa fille les traits principaux du noble caractère d'Antonine : c'était le même cœur, la même abnégation. Bientôt on passa près du golfe de Tarente, puis on descendit vers le sud, et traversant le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, le vaisseau entra dans la mer de Toscane.

Quand la brise de ces nouvelles plages glissa dans les blonds cheveux de la jeune chrétienne, elle sembla rendre la vie aux deux exilés : il y avait si longtemps qu'ils n'avaient respiré l'air natal, air chéri que l'homme du nord, dans ses arides climats, préfère même au plus beau ciel ! Enfin, ils aperçurent le port d'Ostie bâti par Ancus Martius, un vent lé-

ger les poussa près de ces rives, et quelques minutes après Évariste et Junie foulaient le sol de l'Italie. Ils remontèrent le Tibre jusqu'au pont qui coupe la voie Flaminia; ce lieu qui leur rappela leur fuite, fut choisi d'un commun accord pour résidence. Ils visitèrent Rome le lendemain, y retrouvèrent plusieurs chrétiens qui leur facilitèrent les moyens de s'installer. Ils louèrent une petite maison, Évariste se livra au métier de tisserand, persuadé que son obscurité le mettrait à l'abri des poursuites; sa fille, qui, à Lutèce, avait secondé Antonine dans ce genre de travail, lui vint en aide, et ils attendirent là, dans la retraite, que Dieu les appelât à une autre occupation.

Près d'une année s'écoula ainsi. Néron dont les mains souillées étaient incapables de tenir les rènes du gouvernement, redoublait chaque jour de cruauté; tous les citoyens de Rome, même des plus anciennes familles, étaient regardés par le tyran comme des esclaves dont il pouvait disposer, et il accomplissait à leur égard la loi romaine qui avait dit depuis longtemps: « L'esclave n'est point une » personne mais une chose. » Pendant les fêtes où il se plongeait dans tout ce que le vice a de plus infame, il forçait les femmes âgées à danser pour le distraire; il se livrait à un amour effréné pour les chevaux; par fois il abandonnait le théâtre, puis le goût lui en revenait, et il retombait à cet égard dans les plus grossières extravagances; il ruinait le trésor public par ses folles dépenses, et né-

gligeait entièrement la direction des affaires. Plusieurs provinces s'étaient révoltées, des légions avaient passé sous le joug, et la plus belle conquête de César, la Gaule, avait vu les barbares pénétrer jusqu'à Lutèce. Le peuple romain se lassait d'un empereur qui ne savait pas même faire respecter l'honneur national; on murmurait sur la place publique, au théâtre même, et l'orage populaire qui grondait de toutes parts devait bientôt éclater.

Un jour, c'était le 17e du mois du Junon (juin), la fille d'Antonine avait été dans un des faubourgs de Rome ; Évariste s'inquiétait de ne pas la voir revenir, car le soleil était déjà bien haut à l'horizon, lorsque la porte s'ouvrit sous une pression assez vive ; la jeune fille, pâle et tremblante, entra et faillit s'évanouir dans les bras d'Évariste. Lorsqu'elle fut un peu remise, il lui demanda la cause de son émotion.

—Mon père, dit-elle, oh ! de quelle scène hideuse je viens d'être témoin : toute la ville est en mouvement, chacun court aux armes, des cris de révolte retentissent de toutes parts ; on dit que le sénat vient de condamner Néron à mort, et le peuple entier jure sa perte.

— Mon enfant, répondit Évariste en serrant Junie contre son cœur pour la rassurer, Dieu est juste ! Eh quoi ! serais-tu blessée? ajouta-t-il avec frayeur, en apercevant des gouttes de sang sur la blanche robe de sa fille.

— Non, reprit-elle, mais j'ai vu, sans pouvoir me soustraire à cet infernal spectacle, j'ai vu un homme

se débattre au milieu de la foule sans pitié... horreur!... cette foule l'a déchiré en lambeaux; cet homme, le croirais-tu, c'est Epaphrodite !

Évariste poussa un profond soupir, en déplorant la corruption humaine dont cet homme était le type; puis, prenant sa fille dans ses bras, il la porta dans le petit jardin qu'ils cultivaient, derrière leur modeste habitation, et, la déposant à l'ombre d'un érable et d'un melèze, il s'efforça de la calmer.

Cependant Néron, en apprenant la sentence que le sénat venait de prononcer contre lui, avait quitté le Palais d'or, après avoir eu d'abord le projet de s'empoisonner, puis ensuite d'implorer la pitié du peuple. La mort d'Epaphrodite lui avait fait perdre tout espoir, et il chercha son salut dans la fuite.

Parti du mont Esquilin, à peine Néron fut-il dans la campagne, que la terre, instrument aveugle de la justice éternelle, trembla sous ses pas (1); un orage épouvantable éclata; suivi de Spadon, affranchi, qui depuis quelque temps rivalisait avec Épaphrodite, l'orgueilleux fils d'Agrippine, dévoré par une soif ardente, fut contraint de boire l'eau d'une mare fangeuse (2).

Une belle soirée succéda au tumulte de la nature. Évariste et Junie étaient restés sous les arbres qui ombrageaient leur habitation, lorsqu'ils entendirent non loin d'eux un léger bruit.

(1) Suétone, dans sa vie de Néron, parle d'un tremblement de terre et d'un orage.

(2) Suétone.

Évariste prit un flambeau de résine, et se dirigea vers l'endroit, où l'on distinguait un murmure de voix confuses. Sa fille le suivit, et quelle fut leur surprise, en approchant des buissons d'églantiers qui entouraient leur demeure, de voir deux hommes, dont l'un cachait son visage dans ses mains! leurs vêtements étaient souillés et en lambeaux, leurs cheveux épars, et un tremblement convulsif les agitait. Junie, émue de pitié, s'approcha vivement de celui qui était le plus effrayé, et chercha à le rassurer; l'accent doux et pur de cette voix argentine calma cet homme; il releva la tête : alors Évariste pâlit, une sueur froide parcourut ses membres, il avait reconnu Néron. Le tyran devint livide, balbutia, voulut fuir; mais les forces lui manquèrent, ses cheveux se hérissèrent, ses yeux brillèrent d'un feu étrange, ses mains déchirèrent sa poitrine. L'époux d'Antonine avait été contraint de s'appuyer sur sa fille; il voyait l'assassin de son fils, le meurtrier de celle qu'il pleurait encore, le cruel persécuteur de l'Église, l'ennemi de Dieu même.

Néron parut transporté de fureur.

— Où suis-je? s'écria-t-il. L'enfer s'ouvre-t-il sous mes pas? Malheureux, il n'y a plus de grâce pour moi! ô Agrippine tu es vengée! viens : contemple ton fils! Et toi, Octavie, c'est aujourd'hui l'anniversaire de ton supplice (1); Sénèque, Britannicus,

(1) Suétone.

la joie vous anime, je vous vois accompagnés des Furies; quoi! vous m'emmenez dans le sombre empire! Mère, épouse, frère, amis, je n'ai rien épargné, le sang m'environne, mon bonheur est complet... O Évariste, toi que je hais, toi que ma vengeance a poursuivi aux extrémités du monde, comment as-tu échappé? Ah! les dieux t'ont ramené jusqu'ici pour jouir de ma défaite, que ne puis-je te déchirer? mais tu es seul avec ta fille... Antonine serait-elle morte? ô dernière lueur de joie pour éclairer mon tombeau!...

Il s'arrêta. Junie, saisie d'horreur, s'était caché le visage dans le sein de son père qui semblait terrifié. Néron ajouta :

— Patriciens! Plébéïens! venez, venez donc, je suis prêt, on va me livrer à votre fureur : ô Rome, abreuve-toi de mon sang! malheureux Néron! trop heureux Évariste! sois content, mais ta haine aura trop peu de ma vie pour être satisfaite, n'est-ce pas? Ah! que n'ai-je su hier seulement que tu étais si près de moi! aujourd'hui tu serais... mais non, le ciel et l'enfer se sont réunis contre moi, il faut périr, périr de la main de mon ennemi le plus exécré!... Néron prononça ces dernières paroles d'une voix rauque comme le râle de l'agonie, et il se roula à terre avec fureur.

Évariste alors, revenu à lui-même, chercha en Dieu son inspiration.

— O fils de Domitius, s'écria-t-il, tu n'as ici d'autre ennemi que toi-même, le Christ que je sers

m'a appris à ne point te haïr ; depuis longtemps je t'ai pardonné. En ce moment ta vie m'appartient, garde-la, je suis pauvre, mais je veux te secourir. Tu vois cette maison où je vis seul avec mon enfant, mon unique bonheur ici-bas, car sa mère est au ciel? eh bien, cette demeure s'ouvrira pour t'offrir un asile, je m'efforcerai de te soustraire à la justice du peuple, et nous prierons Dieu de te convertir. Néron, ne le veux-tu pas? Et le chrétien tendait les bras au vénimeux serpent qui était à ses pieds.

— Tue-moi, s'écria alors le monstre en se tournant vers Spadon, tue-moi! Évariste, je veux mourir en t'abhorant.

— Malheureux! s'écria le sénateur, craignant que l'affranchi n'exécutât l'ordre de son maître, ta vie n'est pas à toi, si tu te donnes la mort; il n'y a plus d'espoir pour ton âme: ah! repens-toi de tes crimes! ne crains-tu pas la justice de Dieu? repousses-tu son pardon?

— Tais-toi, je ne veux rien entendre, dit Néron en saisissant l'épée que Spadon retint faiblement.

Évariste voulut la lui arracher, mais l'esclave se jeta entre eux.

— Quel grand artiste le monde va perdre ! (1) s'écria le tyran; puis il fit entendre un cri horrible, et un sang noir s'échappa d'une large blessure que Spadon l'avait aidé à se faire à la gorge.

(1) Suétone, histoire de Néron.

Junie évanouie fut arrachée par son père à cette scène d'horreur.

Quelques moments après, Néron paraissait au tribunal de Dieu.

Trente années de paix laissèrent aux chrétiens la liberté de leur culte; ils se multiplièrent considérablement.

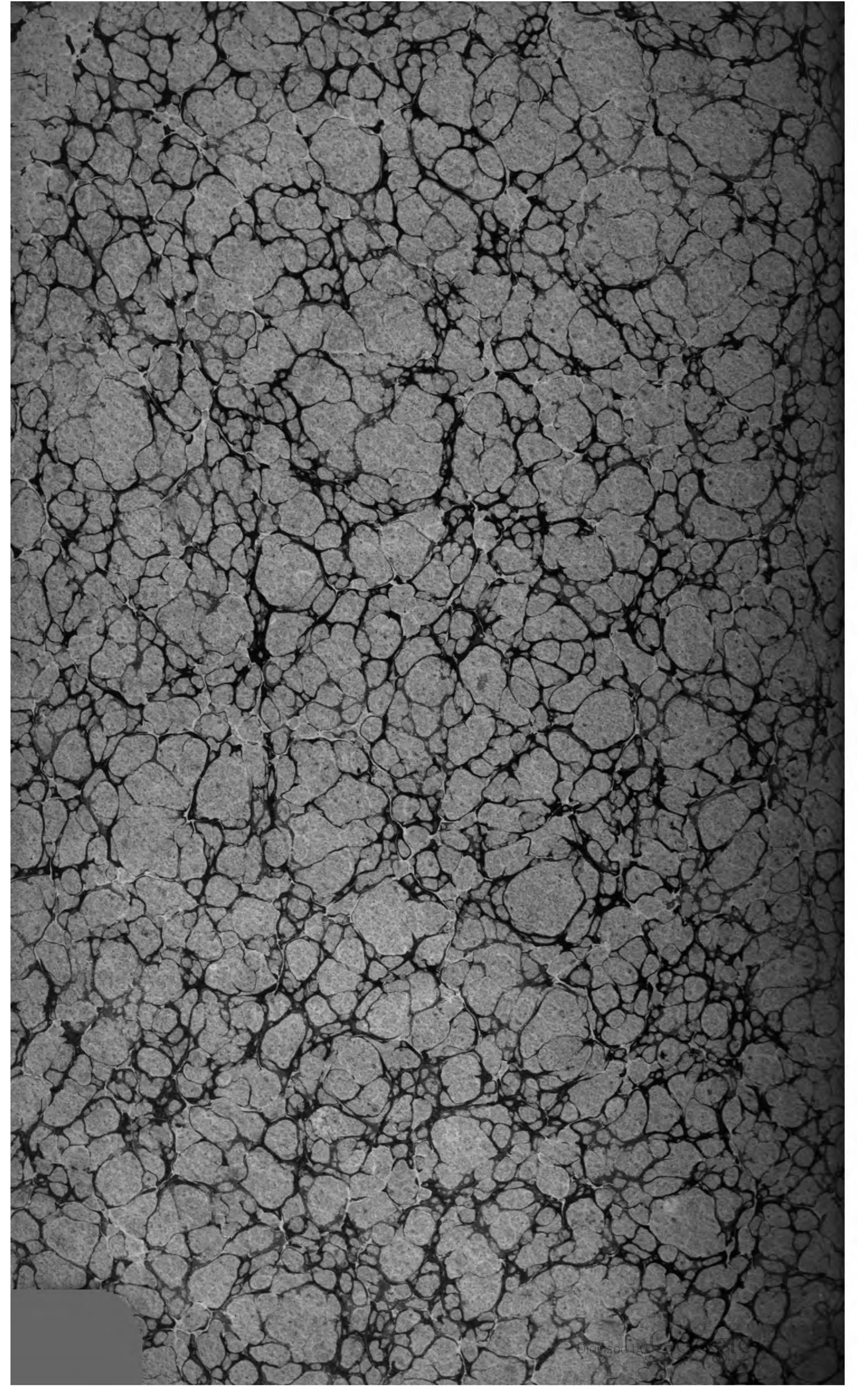
Évariste, comme l'avait prédit Eusèbe, passa sa vie à prêcher l'Évangile; Junie, devenue épouse et mère, le seconda comme diaconesse. Il écrivit plusieurs ouvrages fort remarquables où brillent la piété la plus touchante et la foi la plus solide. La seconde persécution sous Domitien ne l'atteignit point, mais étant devenu évêque de Rome, il cueillit sous l'empereur Trajan la glorieuse palme du martyre.

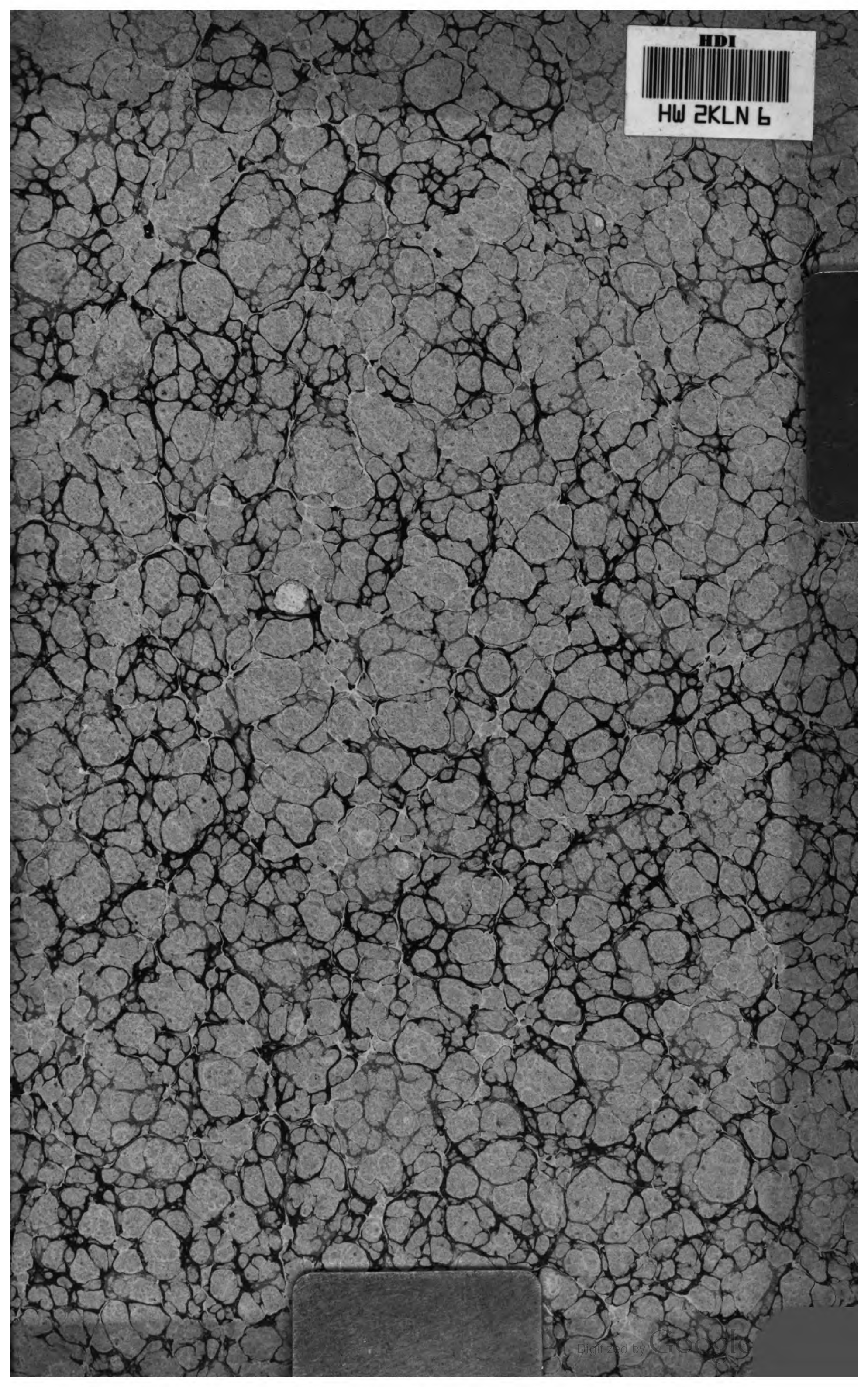
FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

Tours. — Imprimerie de R. PORNIN et C.ie.




HDI
HW 2KLN 6
Digitized by Google

